

# BARBARA ABEL

*je sais pas*



belfond **3**

## DU MÊME AUTEUR

*L'Innocence des bourreaux*, Belfond, 2015

*Après la fin*, Fleuve noir, 2013

*Derrière la haine*, Fleuve noir, 2012

*La Brûlure du chocolat*, Fleuve noir, 2010

*Le Bonheur sur ordonnance*, Fleuve noir, 2009

*Illustre inconnu*, Le Masque, 2007

*La Mort en écho*, Le Masque, 2006

*Duelle*, Le Masque, 2005

*Un bel âge pour mourir*, Le Masque, 2003

*L'Instinct maternel*, Le Masque, 2002

BARBARA ABEL

JE SAIS PAS

belfond

« *Tu es seule, joli Papillon ?* »

Recevoir un message de son amant en début de soirée, au moment où chaque seconde doit être rentabilisée, cela n'a rien de raisonnable. Pourtant, lorsque son téléphone émet la mélodie caractéristique de la réception d'un SMS, le cœur de Camille prend aussitôt le relais de ses intentions, le contrôle de son cerveau, ne laissant à la raison aucune voix au chapitre.

À la lecture du message, la jeune femme ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire béat, et soudain plus rien n'existe autour d'elle, le repas qui mijote, la table à dresser, Emma dans son bain, le chat qui a faim.

Aussitôt, la réponse fuse de ses doigts.

« *Je suis avec Emma. Sinon... Oui ;-)* »

Le temps lui-même disparaît des radars, ça se défile de partout, juste le souffle en apnée dans l'attente d'une réponse...

Quelques notes synthétiques résonnent, comme une permission de respirer à nouveau.

« *Il rentre quand ?* »

Camille se mord la lèvre inférieure tandis qu'elle pianote sur le clavier tactile.

« *Dans une heure, pourquoi ?* »

À nouveau les secondes s'égrènent dans l'attente d'un mot doux... Camille aime ces moments volés à l'ordinaire, l'émoi des pensées illicites, la rébellion d'une conscience qui, depuis quelques semaines, l'abandonne à ses démons...

— Mamaaaaaan ! Je veux sortiier !

À l'étage, la routine reprend ses droits, impérieuse et tyrannique. Emma, cinq ans, barbote dans son bain depuis assez longtemps.

— J'arrive, ma chérie !

Camille soupire mais ne lâche pas son téléphone. Le fumet qui s'échappe des casseroles explose soudain à ses narines, ça frise l'odeur de brûlé. Elle sauve le repas in extremis, l'œil vissé au smartphone qu'elle a dû se résoudre à poser sur le plan de travail, déjà accablée par l'absence de réaction...

— Mamaaaaaan !

— J'arrive !

Camille connaît sa fille : elle ne la lâchera pas avant d'avoir obtenu ce qu'elle exige. Agacée, la jeune femme glisse le smartphone dans sa poche puis se dirige vers le vestibule où se trouve l'escalier qui mène à l'étage. Au moment où elle s'apprête à gravir les premières marches, la sonnette de la porte d'entrée émet ses deux notes singulières, comme l'ébauche d'un refrain qui n'ira jamais jusqu'au bout de son couplet.

Camille se fige.

Dans son esprit, les conjectures se succèdent, entre crainte et espoir, elle est presque affolée, parce que ce qu'on désire follement s'apparente parfois à ce que l'on redoute le plus. Ou le contraire.

— Mamaaaaaan ! C'est quiiii ?

— Personne, mon trésor. J'arrive !

La jeune femme fait demi-tour comme un automate, et soudain le silence obstiné de sa messagerie lui apparaît comme la plus éloquente des réponses. Elle sait que c'est lui. Elle sait qu'en lieu et place d'un SMS coquin ou d'un message équivoque, il est là, derrière la porte, la débusquant dans son milieu naturel, là où le charme des rendez-vous secrets n'a pas cours, là où l'envoûtement des étreintes interdites ne la rend plus ni belle ni précieuse.

Là où elle n'est plus qu'une femme ordinaire.

— Merde ! murmure-t-elle en se forçant à ne pas céder à la panique.

Elle fait volte-face, jette un rapide coup d'œil au miroir qui orne le mur du hall d'entrée et tente de se recoiffer. Gestes vains. Elle qui se prépare avec soin pour chacun de leurs rendez-vous désespère de retrouver en quelques secondes dérisoires la splendeur qu'elle obtient après de longues minutes passées dans sa salle de bains.

Un second coup de sonnette lui arrache une plainte consternée. Qu'est-ce qui lui prend de venir jusqu'ici ? Il a perdu la raison ? Camille s'approche de la porte, le cœur au bord des lèvres. Elle saisit la poignée, inspire une grande bouffée d'air et ouvre le battant.

Sur le seuil, le sourire d'Étienne la désarme instantanément.

— Tu es complètement fou !?! chuchote-t-elle, effarée, tout en refermant avec précipitation la porte derrière elle.

— J'avais envie de te voir, lui rétorque-t-il de cette voix grave qui la fait chavirer à chaque fois.

— Oui, mais pas ici ! Si jamais...

— Je sais ! Ne t'inquiète pas. Je ne reste pas. Je passais juste dans le coin et...

La phrase laissée en suspens en dit aussi long que le regard de braise qu'il lui jette. Camille soupire, sent toutes ses défenses fondre comme neige au soleil, brûle de s'abandonner dans ses bras. La présence toute proche du voisinage l'en dissuade, elle a la sensation que derrière chaque fenêtre se cachent un regard indiscret, un esprit calomnieux, une bouche délatrice.

— C'est encore plus dur de te voir sans pouvoir t'embrasser, murmure-t-elle, radoucie.

— Alors embrasse-moi...

La jeune femme sourit en baissant la tête, qu'elle secoue doucement en signe d'impuissance, seule façon pour elle de décliner le défi qu'il lui lance... Le silence s'installe entre eux durant quelques secondes éternelles, plus éloquent que tout ce qu'on peut se dire quand on se désire.

— Faut que j'y aille, soupire-t-elle en redressant enfin la tête.

— On peut se voir demain, pendant ta pause de midi ?

Elle hésite, alors très vite il ajoute, la voix basse et le timbre rauque :

— J'ai envie de toi...

— Moi aussi, répond-elle dans un souffle. Mais il ne faut plus venir ici, Étienne. Promets-le-moi.

— On se voit demain midi ? réitère-t-il, comme une condition à la garantie qu'elle lui réclame.

— Je vais essayer.

Elle recule d'un pas, consciente du danger, sans vraiment savoir qui des deux est le plus menaçant, le regard de cet homme qui la convoite ou le feu intérieur qui la consume... D'une main aveugle, elle trouve la poignée de la porte dans son dos, qu'elle baisse aussitôt, entrouvrant le repli vers une dernière chance, celle de ne pas commettre de bêtise.

Il reste là à l'observer, et ses yeux l'enveloppent, la réchauffent, la brûlent...

— Je t'appelle demain matin, promet-elle en faisant un autre pas en arrière.

Il acquiesce sans la lâcher du regard, le sourire conquérant, tandis qu'elle recule encore. Au moment où elle va se retrancher dans l'entrée, là où il ne pourra plus l'atteindre, il bondit vers elle et l'enlace fiévreusement. Camille ébauche à peine le geste de le repousser, elle sait déjà que toute résistance est inutile. Non pas parce qu'il la domine en taille et en force, mais simplement parce que ce baiser, en cet instant précis, est tout ce qu'elle souhaite. Vaincue, elle s'abandonne dans ses bras et lui rend son étreinte, s'accroche à son cou, se presse contre lui, fébrile et tremblante. Dans la violence de cette tendresse éperdue, chacun semble puiser en l'autre l'oxygène nécessaire à sa survie, comme privé d'air si jamais le contact devait se briser. Et c'est bien cette folle sensation qui enivre Camille, celle de pouvoir à nouveau respirer librement quand elle est avec lui. Celle d'étouffer littéralement lorsqu'il est loin d'elle.

Cette liaison dure depuis cinq semaines, au-delà de toute raison. Camille Verdier, jeune trentenaire innocente, a suivi jusqu'ici le chemin bucolique d'une vie sans histoires, entre un mari responsable et une petite fille adorable. Elle est de ces femmes dont la beauté, plastique comme intérieure, n'a pas encore révélé toute la mesure de sa puissance. Jusqu'à il y a cinq semaines, elle était jolie sans être belle, gentille mais sans plus, un peu gauche, pleine de bon sens, très cartésienne (sans doute même trop), et quand on parle d'elle, les mots « discrète » et « raisonnable » reviennent de manière récurrente.

Et puis il y a eu la rencontre avec Étienne, qui a déclenché en elle un tsunami d'émotions.

Sans qu'elle puisse se l'expliquer, et sans avoir la moindre idée de la façon dont elle devait gérer un tel bouleversement, elle a pris conscience de ses atouts physiques et intellectuels, qu'elle laissait lentement s'altérer avec le temps. Elle vient d'avoir trente et un ans, et la vie qui passe s'est mise à l'affoler de manière viscérale. Elle a souvent entendu parler de la crise de la trentaine, mais jamais elle n'aurait imaginé que cela puisse la concerner de façon si intime. Elle en a aussitôt rejeté la faute sur sa vie personnelle qui, soudain, lui a semblé d'un ennui mortel, accusant la rigidité de son mari, son manque de fantaisie.

Ce qui n'est pas tout à fait exact.

Patrick Verdier est satisfait de son existence, tout simplement. Ceci explique sans doute sa propension à laisser les choses suivre leur cours. Il a un emploi stable et gratifiant (il est professeur de lettres à la faculté de la ville d'à côté), une épouse adorable et une merveilleuse petite fille qui ne lui cause pas encore trop de tracas. Sa vie sociale est épanouie, entre les soirées paisibles en famille, les réunions de collègues qui s'achèvent au bistro du coin, les projets d'étudiants qu'il suit au-delà des heures de cours, les tournois de tennis avec quelques vieux amis de la fac... Il ne trouve tout



simplement rien à redire à son destin et se contente d'en profiter, sans demander plus.

Camille Verdier a également un emploi stable et gratifiant qui, de surcroît, la rend financièrement indépendante : elle est architecte d'intérieur, est parvenue à se faire une place et un nom dans son domaine et gère aujourd'hui une équipe d'ingénieurs, de designers et de coloristes avec lesquels elle poursuit une ascension professionnelle constante.

Ce n'est donc pas pour des raisons de déséquilibre entre sa position sociale et celle de son mari que la rébellion a fait son nid dans le cœur de Camille. Ce serait trop simple. Elle aussi a tout pour être heureuse et, jusqu'à il y a cinq semaines, elle l'était, indubitablement. Ou croyait l'être. Elle ne sait pas pourquoi, tout à coup, ça ne lui a plus suffi. Pourquoi ce qu'elle a construit avec amour et patience lui a soudain paru si fade. Pourquoi désormais son mari l'agace plus souvent qu'il ne l'intéresse. Et pourquoi elle lui trouve à présent moins de charme. Pourquoi elle désire autre chose. Pourquoi elle veut plus.

Elle ne sait pas.

Sa rencontre avec Étienne a été pour elle un électrochoc. Dès qu'elle l'a vu, elle a éprouvé la sensation physique d'être arrachée au sortilège maléfique d'une routine insipide. Alors que jusque-là elle suivait son petit bonhomme de chemin sans se poser de questions, son regard l'a ressuscitée avec une violence inouïe : comme on se réveille en sursaut au milieu de la nuit sans comprendre où l'on est, elle s'est brutalement retrouvée au bord d'une route dont elle a su avec certitude qu'elle ne l'avait pas vraiment choisie. Perdue au milieu d'un destin qui n'était pas le sien. Seulement, il était trop tard pour faire demi-tour : sa fille, qu'elle aime par-dessus tout, avançait sur cette route, à ses côtés, qu'elle était incapable de délaissier, fût-ce pour la plus enivrante des romances.

Piégée dans un sens interdit.

Ils se sont croisés devant l'école maternelle des Pinsons, alors qu'ils attendaient tous deux leur fille respective. Camille ne l'avait jamais remarqué auparavant, mais elle a directement été frappée par son charisme, une prestance indéniable, grand, large d'épaules, le charme conquérant. Un visage taillé dans les braises de la vie, un regard intense et une voix follement séduisante. Il émanait de lui un aplomb mêlé d'audace ainsi qu'une odeur de tabac froid, ce qui ne semblait pas la gêner, elle qui pourtant était farouchement opposée à la cigarette.

Il l'avait abordée le premier, s'assurant que l'heure de la fin des cours était bien celle qu'on lui avait indiquée. Camille avait confirmé et la conversation s'était engagée, banalités échangées sur un coin de trottoir jusqu'à ce que les portes de l'école s'ouvrent enfin, libérant les enfants et dispersant les parents. Camille et Étienne s'étaient salués d'un sourire empreint de sympathie.

Ils s'étaient revus les jours suivants, toujours devant l'école, quelques minutes avant l'ouverture des portes. Le lien s'était tissé en tapinois, l'envie de se voir, comme un rendez-vous implicite. Quand elle était avec lui, Camille se sentait différente. Plus belle, plus désirable, plus intéressante, et la façon dont il la regardait la troublait chaque jour davantage. L'attrait de la nouveauté et l'ivresse de l'interdit achevèrent de la séduire.

Camille tomba dans les bras d'Étienne deux semaines plus tard, au détour d'un hasard – mais en était-ce vraiment un ? –, lorsque, la croisant à l'heure du déjeuner aux abords de son lieu de travail, il lui proposa de partager un sandwich avec elle.

Ils partagèrent beaucoup plus.

Elle, grisée par l'émotion oubliée de plaire à un homme qui n'existait plus que dans ses fantasmes inavouables, et d'ailleurs inavoués. Lui, terriblement rassurant, subtil mélange entre figure protectrice et révélateur d'une sensualité en veille. Il débusquait ses charmes assoupis, dissimulés

depuis trop longtemps derrière son rôle de mère et d'épouse. Elle redécouvrait avec lui le vertige de la légèreté et le plaisir sans devoir.

Restait pour Camille la tâche délicate de gérer sa culpabilité lorsque, rassasiée, elle rentrait chez elle le soir, encore imprégnée de l'odeur d'Étienne. Son instinct lui soufflait de ne pas réfléchir. Elle s'était donc empressée de cadénasser toute tentative d'analyse afin de museler sa conscience et décapiter sa raison. Elle désirait juste profiter de ce bonus que la vie lui offrait, sans chercher à savoir où cela la mènerait, escomptant que cette histoire s'achèverait comme elle avait commencé, un beau jour, sans crier gare. Sans faire de bruit. Sans faire de mal. Étienne n'exigeait rien d'elle et, de son côté, elle ne lui promettait rien. C'était seulement l'affaire de quelques jours.

Cinq semaines plus tard, la situation est devenue passablement plus compliquée.

— Tu sens bon, Papillon, murmure Étienne en humant le cou de Camille.

Étienne l'appelle « Papillon ». Il aime les couleurs vives qui l'habillent, il rit de cette manie qu'elle a de passer d'un sujet à l'autre, comme un papillon folâtre de fleur en fleur. Il se plaît aussi à prétendre qu'il l'a transformée en papillon, elle qui n'était qu'une chenille tendre et pataude avant de le rencontrer.

— Maman ?

Au son de cette petite voix fluette, Camille sursaute comme frappée par la foudre. Elle quitte précipitamment les bras d'Étienne et se tourne vers l'intérieur du vestibule.

Sur les marches de l'escalier, dégoulinante et maladroitement enveloppée dans une large serviette, Emma les considère d'un œil intrigué.

— Ma chérie ! glapit la jeune femme, sans parvenir à cacher le terrible embarras qu'elle éprouve.

La gamine ne bronche pas. Camille émet un rire aussi incongru que faux, tente désespérément de donner un air de normalité à la situation. Elle pivote

gauchement vers Étienne et lui adresse quelques mots empreints d'une réserve qu'elle était loin de lui témoigner quelques secondes auparavant.

— C'est gentil d'être passé, je vous téléphone dans quelques jours. Au revoir.

Dans le regard d'Étienne, la confusion se lit à livre ouvert. Après quelques secondes durant lesquelles il considère Camille avec embarras, il se décide enfin à la saluer.

— Très bien. J'attends de vos nouvelles.

Juste avant de faire demi-tour, il tourne la tête vers Emma, toujours plantée sur les marches de l'escalier.

— Au revoir, mademoiselle.

L'enfant le dévisage avec gravité mais ne répond pas. Entre eux, Camille peine à dissimuler une impatience tourmentée.

— Merci. Au revoir, répète-t-elle avec insistance.

Enfin, Étienne quitte le palier et s'éloigne dans la petite allée qui mène à la rue.

Camille n'attend pas une seconde de plus et referme la porte un peu trop brutalement.

VENDREDI



Sept heures trente. Mylène, institutrice de vingt-six ans, appuie avec insistance sur la sonnette de l'appartement de son père. Elle sait qu'elle le réveille à coup sûr, qu'il va être de très mauvaise humeur, mais elle n'a pas le choix.

Malgré l'heure matinale, le soleil brille déjà dans un ciel sans nuage, promettant une journée parfaite. La ville s'anime peu à peu, les travailleurs et les écoliers envahissent les rues, les boulangeries fonctionnent déjà à plein régime.

Devant l'absence de réponse, la jeune femme domine un mouvement d'impatience. Elle consulte sa montre, estime le temps qu'il lui faudra pour rejoindre l'école maternelle Les Pinsons, et écrase pour la seconde fois son doigt sur la sonnette.

Après de trop longues secondes d'attente, la voix endormie et rocailleuse de son père résonne enfin dans l'interphone.

— C'est moi, papa ! Ouvre !

Un instant d'hésitation, quelques paroles discourtoises grommelées mais parfaitement audibles, et enfin le déclic de l'ouverture retentit, permettant à Mylène de s'engouffrer dans l'immeuble. La jeune femme se presse jusqu'à l'escalier dont elle gravit les marches quatre à quatre. Au troisième étage, la porte est entrouverte. Mylène la pousse et pénètre dans le petit appartement.

— Tu as vu l'heure ? proteste son père sans cacher son irritation.

Il est en caleçon au milieu du salon, les cheveux ébouriffés, les traits marqués par le sommeil dont il vient d'être tiré. Mylène ne se formalise ni de la tenue ni du ton de l'accueil. Elle le rejoint en quelques pas et dépose à la hâte un baiser sur sa joue.

— Je suis désolée. Je ne reste pas, je suis déjà très en retard. J'ai besoin d'insuline.

Sans perdre de temps, elle fonce vers la cuisine puis se dirige vers le frigo qu'elle ouvre d'un geste pressé.

— Tu permets ? s'offusque son père en la suivant de près. Tu comptes faire quoi, là ?

— Papa, j'ai une sortie scolaire aujourd'hui. On part dans une demi-heure ! Je n'ai pas le temps de passer à la pharmacie qui, de toute façon, est encore fermée. Je t'emprunte ton stylo à insuline.

— Pourquoi tu ne prends pas le tien ?

— Il est vide.

— Et je fais quoi, moi ?

— Tu peux aller t'en acheter un à la pharmacie quand elle sera ouverte ! rétorque la jeune femme sur le ton de l'évidence.

— Ce n'est pas le problème, Mylène ! s'énerve-t-il en perdant patience. Je ne vois pas pourquoi je devrais me taper la pharmacie alors que tu peux très bien...

Mylène pousse un soupir agacé.

— Je n'ai pas le temps, papa !

— Et moi, tu crois que j'ai le temps ?

— Tu as toute la journée !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je n'ai pas encore pris ma dose ce matin. Vu que je dormais ! ajoute-t-il en détachant chacun des mots de sa dernière phrase, histoire de rappeler à sa fille qu'elle le dérange.

— Prends-la maintenant ! conclut-elle en trépignant. Je n'ai absolument pas le temps de me disputer avec toi. J'ai besoin de ce stylo à insuline. Je file

à la pharmacie dès que je rentre et je t'en rachète un tout neuf.

— Non ! déclare-t-il fermement en saisissant le stylo. Tu n'as qu'à te faire ton injection de ce matin !

Père et fille se font face devant le frigo dont la porte est toujours ouverte. Ils sont tous deux diabétiques de type 1, la prise d'insuline leur est vitale. S'ils manquent une dose, les conséquences peuvent être désastreuses : incapable de transformer le glucose accumulé dans leur sang en source d'énergie, l'organisme des diabétiques transforme ce glucose en acides gras. Les lipides utilisés en tant que carburant entraînent la production de substances acides, lesquelles s'accumulent et provoquent une acidification excessive du sang et des cellules, avant de déclencher des symptômes potentiellement fatals : déshydratation, nausées, vomissements, difficultés respiratoires, confusion et coma.

— Si tu me fais ce coup-là, papa, je te jure que...

La jeune femme domine un mouvement d'humeur qui n'échappe pas à son père. Sa paupière droite se met à trembler, forçant son œil à se fermer de manière compulsive. Ses traits se tordent tandis que son souffle se fait court.

— Calme-toi, Mylène, la somme-t-il en dominant son agacement. Tu débarques ici à l'aube comme une tornade, tu me réveilles en sursaut et tu me piques mon stylo à insuline... Comment se fait-il que tu n'en aies plus ?

— J'étais persuadée qu'il me restait quelques doses, explique Mylène en piaffant. Je me suis trompée, voilà tout !

Elle jette un rapide coup d'œil à sa montre et s'impatiente de plus belle.

— Bordel, papa ! Tu as décidé de me pourrir la journée, ou quoi ? Le car part dans vingt minutes, je vais me faire tuer par ma directrice si je suis en retard. Tiens...

Elle ouvre son sac avec une rage contenue, fouille à l'intérieur, s'énerve, jure et vitupère, avant de saisir son portefeuille, duquel elle extrait un billet de cinquante euros.



— Voilà cinquante euros pour t’acheter ton foutu stylo de merde, hurle-t-elle en jetant le billet au visage de son père.

Celui-ci fait un immense effort de maîtrise.

— Garde ton fric ! fulmine-t-il en lui tendant néanmoins le stylo à insuline.

Mylène s’en empare d’un geste brutal et lui décoche un regard assassin.

— C’est dingue, tout de même, que je sois obligée de te supplier pour me sauver la vie.

— Te sauver la vie ! s’écrie-t-il en lui emboîtant le pas tandis qu’elle se dirige déjà vers la porte de l’appartement. Tout de suite les grands mots ! Ce n’est pas de ma faute si tu es incapable de gérer tes doses !

Arrivée dans le hall, la jeune femme se retourne et lui fait face.

— La faute à qui, si je suis diabétique ?

Il a en effet été diagnostiqué que les causes du diabète de Mylène sont clairement génétiques, et donc héréditaires.

— Tu pourrais au moins me dire merci, réplique son père d’un ton radouci.

Mylène le fusille du regard. Intrépide, il affronte sa colère en lui décochant un sourire qui contient toute la tendresse du monde. Mais la jeune femme n’en démord pas : elle dédaigne cette marque d’affection et quitte l’appartement en claquant la porte.

Il reste là quelques instants, immobile au milieu du salon, fixant le battant derrière lequel sa fille vient de disparaître.

Au bout de trente secondes, la porte s’ouvre à nouveau, laissant passer Mylène. Elle fait irruption dans la pièce, se dirige à grands pas vers son père et l’embrasse en soupirant.

— Merci, papa. Je te le rapporte tout à l’heure.

— Passe une bonne journée, ma fille.

Dans la cour de l'école, l'agitation est à son comble. D'autant que, pour la première fois depuis deux semaines, la journée promet d'être belle, même les bulletins météo sont tombés d'accord sur ce coup-là. La menace de quelques orages d'été n'est prévue qu'en début de soirée. Dans l'excitation du départ, les enfants ne cessent de s'éparpiller alors qu'on leur demande de rester groupés, tandis que les parents campent par grappes à l'entrée de l'école alors qu'on souhaite qu'ils se dispersent.

— Mireille ! Avez-vous vu le carton des brassards ? Il a mystérieusement disparu !

À proximité des toilettes, Bruno Danzig, le prof de gymnastique, gesticule en direction d'une femme élégante, la quarantaine dynamique, qui vient de débouler dans la cour qu'elle traverse d'un pas militaire.

— Dans le réfectoire ! lui répond-elle du tac au tac.

Sans se départir de son sourire légendaire, Mireille Cerise, directrice de l'école maternelle des Pinsons, poursuit sa course sans ralentir. Le joyeux désordre qui règne dans le patio ne paraît pas l'affecter ; il semble que tout soit sous contrôle. Ce qui, en vérité, est loin d'être le cas.

— Éliane ! clame-t-elle à l'adresse d'une institutrice qui tente tant bien que mal de faire régner l'ordre. Il est temps de faire votre rang, les enfants embarquent dans cinq minutes !

Éliane acquiesce d'un signe de tête avant de hausser le ton pour exiger le calme. Mireille se dirige vers le préau, zigzague entre les enfants, attrape au

vol un ballon qu'elle confisque dans la foulée, évite de justesse un petit garçon qui s'étale à ses pieds et qu'elle relève presque sans s'arrêter.

— Mireille ! hurle le concierge depuis l'entrée de la cours. Le car bloque toute la rue ! Faut se magner, là !

— On y va, on y va !

Puis, avisant Bruno qui revient du réfectoire chargé d'une caisse :

— Postez-vous au portail, monsieur Danzig, et distribuez un brassard à chaque enfant qui sort.

— C'est ce que je m'apprête à faire !

— Et virez-moi les parents, ça fait bouchon !

Bruno Danzig s'éloigne en grommelant.

— Virer les parents ! Elle en a de bonnes, elle !

Mireille poursuit en direction de l'accueil. Juste avant d'atteindre la porte, elle avise trois enfants qui se battent comme des chiffonniers à quelques mètres d'elle.

— Ho ! vocifère-t-elle aussitôt en rejoignant les marmots. C'est pas bientôt fini, non ? Mettez-vous tout de suite en rang ou je vous garde à l'école !

Les gamins tentent de se justifier, peine perdue, Mireille les attrape par le bras et les entraîne vers Éliane.

— Ils sont à vous, ces trois-là ?

— Non, ce sont des élèves de Mylène, répond Éliane, doyenne des enseignantes de l'école.

— Et elle est où, Mylène ? s'informe Mireille en balayant la cour des yeux.

— Pas encore vue !

— C'est une blague ?

Pour le coup, le sourire de Mireille se fige. Elle consulte sa montre et laisse échapper un soupir contrarié. Les garçons en profitent pour lui fausser compagnie tandis qu'un peu plus loin, un rang approximatif se forme sous les

injonctions d'Éliane. La directrice change aussitôt de cap et rejoint rapidement le concierge.

— Tu as vu Mylène, ce matin ?

— Non, répond-il, indifférent à l'agacement qui pointe dans sa voix. Bon, tu les embarques, les gosses ? On va encore avoir des remarques du conseil municipal !

— J'attends Mylène, figure-toi !!!

Tout en s'éloignant, Mireille sort son téléphone portable de sa poche, le consulte, constate l'absence de nouveau message. Elle ouvre ensuite son répertoire, sélectionne le numéro de Mylène Gilmont, s'apprête à établir la communication lorsque enfin elle aperçoit la jeune femme se hâter à sa rencontre.

Mylène est la plus jeune institutrice de l'école maternelle des Pinsons. Sa lourde chevelure rousse et bouclée lui confère une allure d'adolescente que son visage constellé de taches de rousseur accentue encore. N'étaient ses tenues vestimentaires toujours irréprochables, elle paraîtrait avoir dix-sept ans, ce qui, dans son métier, n'est pas forcément un atout : perturbés par sa physionomie juvénile, beaucoup de parents éprouvent méfiance et appréhension quant à sa capacité d'encadrer une quinzaine d'enfants de grande section.

La dictature de l'apparence.

Pour ne rien arranger, Mylène possède un physique ingrat. Si bon nombre de rousses sont d'une beauté étourdissante, elle ne fait pas partie du lot. Ses traits sont dépourvus d'harmonie, ses sourcils sont trop écartés, ses yeux légèrement tombants, son nez est trop long, sa bouche trop étroite. Le tout lui confère une mine naturellement boudeuse, comme si la contrariété était son humeur par défaut. De prime abord, Mylène n'est pas ce que l'on appelle une jeune femme engageante.

La directrice referme son téléphone d'un claquement sec avant d'accueillir son enseignante à grands gestes excédés.

— Ben alors ! C'est vraiment pas le jour pour être en retard !

— Désolée ! halète Mylène, le souffle court. Mon réveil n'a pas sonné, je ne sais pas pourquoi ! Et quand j'ai ouvert les yeux...

— Ne gaspillez pas votre salive, on n'a plus le temps ! Rassemblez vos enfants et conduisez-les au car. On part dans cinq minutes.

Confuse, l'institutrice se hâte d'obtempérer : elle s'avance jusqu'au milieu de la cour, frappe dans ses mains et réunit ses jeunes élèves. Presque aussitôt, quelques parents la rejoignent ; ils ont tant de choses à lui communiquer à propos de leurs rejetons, Matteo a le mal des transports, tout comme Anaïs ; Félix est sujet au rhume des foins, la Ventoline de Jérôme se trouve dans la petite poche de son sac à dos en cas de crise d'asthme ; il faut bien veiller à ce que Julie garde son foulard autour du cou malgré le soleil, elle avait un peu mal à la gorge ce matin mais n'aurait manqué cette journée pour rien au monde.

Tout en guidant son rang vers la sortie de l'école, Mylène intègre toutes ces informations. À côté du portail, Bruno distribue les brassards jaune fluo que les enfants enfilent autour de leur bras, dans le but de marquer leur appartenance à l'école maternelle en général et de les repérer de loin en particulier.

— Bonjour Bruno ! s'exclame Mylène en esquissant un sourire maladroit. En forme pour affronter cette longue journée ?

— Salut Mylène. Ce qui me console avec les sorties scolaires, c'est qu'elles annoncent la fin de l'année.

— Il reste un bon mois, tout de même !

— C'est bien ce que je dis : plus qu'un mois et c'est les vacances.

Ne sachant quoi répondre, la jeune femme se contente de hocher la tête avec circonspection. Elle se sent toujours un peu mal à l'aise en présence du professeur de gymnastique, sans doute parce qu'elle ne peut s'empêcher de le trouver terriblement séduisant tout en restant parfaitement lucide sur son propre pouvoir de séduction.

Afin de se donner une contenance, Mylène reporte son attention sur les enfants de sa classe qui, à leur tour, grimpent enfin dans le car. Quelques parents sont encore là, postés sur le trottoir d'en face afin d'assister au départ. Trente enfants entre quatre et six ans donnent libre cours à leur excitation de vivre cette journée hors du commun. Au programme, visite d'une ferme pédagogique dans la matinée, pique-nique à l'orée du bois des Quatre-Chênes, puis construction de cabanes dans la clairière des Coquelicots, un bel espace à découvert, facile d'accès par un sentier fraîchement dégagé, et qui se situe à huit cents mètres à peine de la lisière du bois.

Sur le trottoir, à l'entrée de l'école, Mireille Cerise supervise le bon déroulement des opérations. À ses côtés, le concierge piaffe d'impatience, maugréant contre la lenteur des retardataires à gravir les trois malheureuses marches qui mènent à l'intérieur du car.

— Cessez de grogner, lui enjoint-elle dans un murmure, sans pour autant cesser de sourire. On dirait un bouledogue sur le déclin. Dans trois secondes, vous allez vous mettre à baver.

— Je ne sais pas si je vais baver, mais j'irais bien mordre quelques mollets pour accélérer le mouvement, lui répond-il à mi-voix, sur le même ton laconique.

Une fois le dernier élève embarqué, la directrice reprend la caisse en carton dans laquelle ne restent que quelques brassards, tandis que Bruno grimpe à son tour, suivi de Sandrine, une des surveillantes de garderie. À l'intérieur du véhicule, Éliane et Mylène, les deux institutrices, aidées de Véronique, la bibliothécaire, achèvent de placer les enfants, gérer les caprices de chacun, veiller à ce que ceux qui ont le mal des transports soient installés à l'avant, consoler l'un ou l'autre petit que toute cette agitation impressionne.

Enfin, le car est prêt à partir. Le nez collé aux vitres, les enfants agitent joyeusement les mains en direction du trottoir opposé, signes d'au revoir auxquels les parents répondent avec chaleur. Le véhicule se met en branle et s'éloigne enfin, au grand soulagement du concierge, qui émet cette fois un

grognement de contentement. Si elle éprouve la même satisfaction, Mireille Cerise n'en montre rien et salue courtoisement les parents qui, enfin, se décident à quitter les lieux.

— Ils ont de la chance, avec le temps ! fait remarquer un jeune papa en passant à sa hauteur.

— En effet ! convient-elle en levant les yeux vers le ciel. Ils ont annoncé des orages, mais seulement en début de soirée. C'est une merveilleuse journée qui les attend !

En garant sa voiture sur le parking de la faculté, Patrick Verdier maîtrise mal son irritation. Arriver avec sept minutes de retard sur son horaire n'est pas dans ses habitudes. C'est d'autant plus agaçant qu'il a quitté son domicile largement dans les temps, et qu'il déteste être l'otage impuissant de l'incompétence des autres.

Sans traîner, il saisit sa mallette sur le siège passager, sort de son véhicule, claque la portière et actionne la fermeture automatique des portes d'une pression hâtive sur son porte-clés. La voiture s'allume brièvement à deux reprises, le saluant par un son presque joyeux. Patrick Verdier s'éloigne en direction du bâtiment principal, jette un rapide coup d'œil à sa montre et presse encore le pas. La journée commence mal.

Dans les couloirs de la faculté, le flot des étudiants migre vers les différentes salles. Le professeur se fraye un passage, de plus en plus exaspéré par les obstacles mouvants qui l'empêchent de rattraper quelques précieuses secondes. Il doit encore passer par le secrétariat avant de rejoindre l'amphithéâtre dans lequel il donnera deux heures consécutives de cours sur la littérature scandinave du XIX<sup>e</sup> siècle. Le joyeux brouhaha qui résonne dans les galeries n'adoucit en rien son humeur, bien au contraire : le désordre et le bruit sont pour lui insupportables autant que néfastes. Ils phagocytent l'attention, ralentissent la réflexion et neutralisent la concentration. Patrick Verdier piétine d'impatience. Plus que quelques mètres avant d'atteindre la



porte du secrétariat. Sa montre lui indique que son retard s'est allongé d'une minute. Il y a des jours où tout va mal.

Enfin, il pénètre dans le local administratif.

— Professeur Verdier ! s'exclame Jeannine, l'une des secrétaires de la faculté, parmi les plus anciennes. J'ai cru qu'il vous était arrivé malheur !

Malgré un ton des plus sérieux, une lueur de facétie luit dans son regard.

— Ne m'en parlez pas ! Un cauchemar !

Patrick Verdier s'empare de son courrier qu'il passe rapidement en revue.

— Je n'ai même pas le temps de boire ma tisane, maugrée-t-il en soupirant.

Par-dessus l'écran de son ordinateur, Jeannine lui adresse un sourire compatissant. Dépité, Patrick Verdier range sa correspondance dans sa mallette avant de faire demi-tour. Quelques instants plus tard, il pousse la porte de l'amphithéâtre 12B, dans lequel une centaine d'étudiants sont en train de prendre place.

Le rituel est immuable : après s'être installé à son bureau, Patrick Verdier jette un œil sur ses notes en attendant que le calme se fasse. Il ne débutera son cours que lorsque le silence sera complet. Les étudiants de deuxième et de troisième année sont rompus à l'exercice et ne mettent que quelques secondes pour signifier au professeur qu'ils sont prêts. Pour ceux de première année, cela peut prendre un peu plus de temps. Il lui est déjà arrivé de patienter presque vingt minutes avant de commencer le cours. On plaisante dans les couloirs de l'université, affirmant qu'à l'entrée de Verdier dans un amphithéâtre, même les mouches cessent de voler.

Au bout d'une minute trente – ce sont des première année mais l'année universitaire touche à sa fin –, le professeur lève enfin le nez de ses notes.

— Nous reprenons aujourd'hui l'analyse de la pièce d'Henrik Ibsen, *Une maison de poupée*. Nous avons vu au cours dernier l'opposition qui se joue de manière flagrante entre l'éthique privée dévolue traditionnellement à la femme dans la société de l'époque, qui trouve ses racines dans les notions de

responsabilité et de soin, et l'éthique publique, représentée par l'homme, et régie par des principes de devoir et de justice. Si la femme règne en maîtresse absolue au sein de son foyer, gérant toute l'organisation domestique, elle n'a ni place ni voix dans la gestion de l'ordre sociétal et néglige les réalités qui dépassent le cadre ménager. Nora est le prototype ordinaire de l'image féminine de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Au début de la pièce, elle est une femme parmi tant d'autres. Son bonheur est synonyme de sécurité, la présence de son mari et de ses enfants doit à elle seule la combler.

Patrick Verdier marque un temps d'arrêt, soudain troublé. Alors que, d'ordinaire et par principe, il trace une frontière très nette entre sa vie professionnelle et la sphère privée, quelques mots échangés la veille avec sa femme résonnent à sa mémoire. Embarrassé par cette pensée parasite, et afin de se donner une contenance, il balaie l'auditoire du regard tout en chassant de son esprit ce souvenir importun. Puis il reprend :

— En contrefaisant la signature de son père afin d'emprunter de l'argent à un usurier pour permettre à son mari malade de partir en cure, non seulement Nora n'enfreint selon elle pas la loi, mais de plus, elle tire un certain orgueil de cet acte qui, toujours selon elle, a été guidé par les notions de justice et de bonté. C'est sa conscience morale qui l'a poussée à cette démarche. Elle ignore tout des règles qui régissent la société. Excessivement protégée par son père puis, plus tard, par son mari, Nora est victime des représentations normatives de son temps. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on se doit d'être épouse et mère avant d'être femme.

À nouveau, un écho railleur murmure dans l'esprit du professeur, qu'il évacue bien vite de ses pensées.

— Je tiens à rappeler qu'Ibsen n'a pas écrit ce texte dans un but féministe, même s'il était sensible à ces idées. Sa motivation première était de donner au drame bourgeois une profondeur psychologique et une dimension sociale absentes de la scène théâtrale depuis Shakespeare. Ibsen dépeint la classe moyenne qui lui est contemporaine. Quand Nora, à la fin de la pièce,

claque la porte du domicile en déclarant, je cite : « Je ne peux plus me contenter de ce que les gens disent ni de ce qu'il y a dans les livres. Je dois penser par moi-même et tâcher d'y voir clair », elle devient l'emblème des femmes qui luttent pour l'égalité des sexes.

Durant une heure et demie, Patrick Verdier développe et analyse le texte d'Ibsen devant l'auditoire attentif de ses étudiants. Son professionnalisme et sa parfaite maîtrise du sujet le mènent sans encombre jusqu'à la fin de son cours, mais le professeur ne peut se mentir à lui-même : il n'est pas au mieux de sa forme. Entre inquiétude et désarroi, des questions se pressent dans sa tête, qui l'empêchent d'éprouver sa sérénité ordinaire.

Depuis quelque temps, les frictions se multiplient entre sa femme et lui, dont il ne comprend pas la raison. Il sent bien que quelque chose a changé dans le comportement de Camille. Elle a beau nier l'évidence, lui dire que tout va bien, qu'il se fait des idées... Il y a un truc qui cloche. Elle est à cran, tous les jours sans exception, monte sur ses grands chevaux pour des broutilles, exprime une exaspération exagérée à la moindre contrariété... Et quand elle ne manifeste pas son agacement à coups de paroles blessantes ou de gestes excédés, elle est absente, le regard dans le vide. Il ne sait plus par quel bout la prendre. Il s'évertue à fouiller dans ses souvenirs pour trouver l'origine du problème, quel événement a déclenché cette mésentente, quel embarras pervertit l'humeur habituellement paisible de sa femme...

Il ne sait pas.

Ce qui le peine le plus, c'est le silence obstiné de Camille. Comme si elle refusait de se confier à lui. Au début, il n'y a pas vraiment pris garde, persuadé que ce n'était qu'une fatigue passagère, quelque tracas sans importance. Mais les tensions perdurent, et chaque jour amène son lot de discordes pour des raisons que, personnellement, il juge futiles. Et lorsqu'il tente d'aborder avec elle les causes de son agacement général, elle esquivé ses questions ou l'envoie sur les roses. Même avec leur fille elle est moins patiente, moins indulgente, moins disponible.

— Monsieur ?

Surpris dans les méandres de ses sombres pensées, Patrick Verdier sursaute légèrement. Devant lui, une étudiante se dandine d'un pied sur l'autre, le sourire à la fois timide et enjôleur.

— Oui ?

— Excusez-moi, je voulais vous parler de mon exposé sur Strindberg.

— Je vous écoute.

— En fait, à l'origine, je devais vous le rendre la semaine prochaine, mais j'avoue que j'ai pris un peu de retard dans mes recherches et en fait, je voulais savoir si vous pouviez m'accorder une semaine de délai supplémentaire.

Patrick Verdier considère quelques instants la jeune fille d'un œil impassible. Elle se tient debout devant lui, son sac négligemment jeté sur l'épaule. Ses cheveux châtain clair sont divisés en deux tresses impeccables qui reposent sur ses clavicules, de part et d'autre de son cou. Elle est jolie comme un cœur et attend sa réponse, portant sur lui un regard à la fois candide et confiant.

Sans dévoiler son opinion, le professeur se laisse aller contre le dossier de son siège et retire ses lunettes qu'il entreprend d'essuyer avec le petit chiffon prévu à cet effet.

— Pour quelle raison avez-vous pris du retard dans vos recherches, mademoiselle... mademoiselle ?

— Gillet. Sylvie Gillet.

— Mademoiselle Gillet ?

— Ben, en fait, on a eu un gros travail à rendre en grammaire comparée et du coup, je n'ai pas eu vraiment le temps de me pencher sur Strindberg.

Songeur, Patrick Verdier hoche lentement la tête à plusieurs reprises avant de replacer les lunettes sur son nez.

— Contrairement à la Nora d'Ibsen, vous n'êtes pas sans connaître les règles qui régissent la faculté en général et mon cours en particulier.

— Non, répond l'étudiante dont le sourire se fige imperceptiblement.

— Parfait. Votre conscience morale estime-t-elle équitable de prendre du temps pour réaliser un travail au détriment d'un autre ?

— En fait, c'est pas tellement à cause de la grammaire comparée, réplique aussitôt Sylvie Gillet qui comprend qu'elle a fourni un mauvais argument pour justifier sa requête.

— Ah !

— En fait, j'ai eu des ennuis de santé, du coup j'ai pris du retard pour mon travail en grammaire comparée, du coup je n'ai pas encore pu commencer mes recherches sur Strindberg.

— C'est fâcheux, évidemment, reconnaît le professeur. À votre avis, sommes-nous ici dans un problème d'éthique privée ou d'éthique publique ?

— Je dirais les deux...

— Expliquez-vous.

— En fait, à la base, c'est un problème d'éthique privée qui suscite un problème d'éthique publique.

Patrick Verdier esquisse une moue dubitative avant de rendre son verdict.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas bien appréhendé le rôle de la littérature et ses enjeux éthiques. J'attends donc la remise de votre exposé sur Strindberg à la date prévue initialement et je vous demanderais en plus de me faire une étude comparée entre le personnage de Nora dans *Une maison de poupée* d'Henrik Ibsen et celui de Julie dans *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg. En fait.

Le joli minois de Sylvie Gillet se décompose à l'annonce de cette sentence. Elle reste bouche bée devant Patrick Verdier qui, sans plus se préoccuper de sa présence, range ses notes et ses cahiers dans sa mallette. La pauvre jeune fille cherche quelque chose à dire pour sa défense mais, devant l'attitude délibérément insensible du professeur, se résigne à garder le silence. Elle ravale un sanglot empreint de rancœur et tourne les talons sans saluer l'enseignant.

Patrick Verdier achève de ranger ses affaires, puis, tranquillement, se dirige à son tour vers la sortie de l'amphithéâtre.

La visite de la ferme pédagogique est un franc succès : les enfants ont été initiés à la traite des vaches, ils ont pu s'occuper des chevaux, nourrir la basse-cour, se moquer des cochons et s'extasier devant une portée de lapereaux. Durant toute la matinée, ils ont mis la main à la pâte avec enthousiasme, au sens figuré mais également au sens propre : chacun a fabriqué son propre pain, une miche pas plus grosse qu'une balle de tennis, qu'ils ont engloutie à l'heure de la collation.

Même les cinq accompagnateurs, Éliane et Mylène, les institutrices, Bruno, le prof de gym, Véronique, la bibliothécaire, et Sandrine, la surveillante, se sont pris au jeu. La météo particulièrement clémente et l'ambiance enjouée générée par l'exaltation des enfants donnent à cette journée un avant-goût de vacances qui ajoute à la bonne humeur générale. L'année scolaire touche à sa fin et, avec elle, la décontraction prend le pas sur les conventions et autres civilités professionnelles. Mylène, particulièrement investie dans son rôle d'apprentie fermière, a été rebaptisée « Mylène Farmer » par Bruno, ce qui suscite l'hilarité de Sandrine et Véronique. Seule Éliane n'a pas compris le jeu de mots, elle ignore qui est Mylène Farmer. Quant à la principale intéressée, qui n'a aucune notion d'anglais, elle a été moyennement amusée par l'association, persuadée que Bruno faisait allusion à la couleur de ses cheveux. Elle a néanmoins pris le parti de rire pour ne pas paraître ridicule.

La matinée touche à sa fin. Après avoir salué Jeanne et Paul, les charmants fermiers qui les ont accueillis, ainsi que tous les animaux, la joyeuse troupe remonte dans le car pour mettre le cap sur le bois des Quatre-Chênes où ils pique-niquent de bon appétit. Durant le déjeuner, les adultes encadrent les enfants avant de leur laisser quartier libre une petite demi-heure, le temps pour eux d'avaler leur propre casse-croûte.

Bruno est installé en tailleur à même le sol, adossé contre un arbre. À ses côtés, Sandrine et Véronique semblent former un duo de groupies. Ils bavardent, plaisantent, rigolent, les blagues fusent, complices et légères. Mylène et Éliane, légèrement à l'écart, avalent consciencieusement leur sandwich tout en gardant un œil attentif sur le groupe d'élèves qui s'amuse dans la clairière. De temps à autre, l'une d'elles apostrophe un enfant, le priant de se calmer, de ne pas dépasser les limites autorisées, de ne pas se rouler dans l'herbe ou de lâcher le cou d'un petit camarade.

L'endroit est idyllique. Bordée d'arbres au feuillage généreux et aux teintes variées, la clairière ressemble à un écrin de verdure dont les herbes ondoient sous les rayons du soleil. Le chant des oiseaux accompagne la clameur des enfants, à moins que ce ne soit le contraire. Les arômes de la forêt se mêlent aux parfums des fleurs sauvages qui parsèment le lieu, on dirait des taches de couleur dans un tableau impressionniste. À part quelques petits bobos sans gravité, les enfants sont ravis de leur matinée et entament l'après-midi avec une belle énergie.

L'instant pourrait être parfait. Pourtant, Mylène n'a pas le cœur à rire. L'évidente connivence qui règne entre Bruno, Sandrine et Véronique la renvoie à sa propre solitude, cette appréhension chevillée à l'âme qui, depuis qu'elle est petite, la rend naturellement austère. Ses tentatives de décontraction sont à chaque fois de cuisants échecs qui amplifient son sentiment d'exclusion. Quand elle essaye de plaisanter, ça sonne faux, ça tombe à plat, c'est ridicule. Elle manque d'humour et de répartie et jalouse l'assurance et la désinvolture dont les autres semblent généreusement



pourvus. Pour ne rien arranger, elle est parfaitement lucide du physique ingrat qu'elle trimballe, tel un fardeau honteux et encombrant. Ça lui fait comme un trou au milieu des tripes. Le cœur lourd, elle se maudit d'être laide, rigide, insipide et complexée.

Après avoir avalé son sandwich, elle prend conscience qu'elle a oublié son injection d'insuline, nécessaire avant le repas. Il est temps qu'elle la fasse, ayant déjà sauté celle du matin, dans la course et l'énervement du départ. C'était bien la peine de prendre le stylo de son père si elle ne s'en sert pas.

La jeune institutrice regarde autour d'elle afin de détecter un endroit où s'isoler. À l'école, personne n'est au courant de sa maladie. Ses défaillances et autres imperfections sont déjà légion, inutile d'y ajouter le diabète.

On la plaint bien assez comme ça.

Elle repère un peu plus loin quelques buissons derrière lesquels elle pourra s'injecter le médicament à l'abri des regards, puis elle fouille dans son sac à la recherche du stylo.

— Sans vouloir jouer les trouble-fêtes, il serait peut-être temps de passer à la suite du programme, propose Éliane en se relevant et en époussetant les brins d'herbe accrochés à sa jupe.

Sandrine, Véronique et Bruno acquiescent de concert. Tous trois se lèvent à leur tour et aident aussitôt l'institutrice à ramasser les quelques détritiques oubliés par les enfants. Mylène observe ses collègues à la dérobée, elle tarde à les rejoindre, ruminant l'injustice de son état. Si elle s'isole maintenant, on risque de lui poser des questions. Elle pourrait feindre un besoin pressant, mais là aussi, une honte sournoise l'empêche d'évoquer cette nécessité pourtant naturelle. Son évidente exclusion du groupe des enseignants lui pèse plus qu'elle ne veut bien l'admettre. Si ç'avait été elle, Mylène, qui avait mis fin à la pause du midi, sûr qu'elle serait passée pour la casse-pieds de service, l'éternel boulet qu'on supporte par obligation. Éliane aussi semble à l'écart

du trio, mais elle a l'excuse de l'âge et n'en paraît pas contrariée le moins du monde.

— Les enfants ! clament en chœur Sandrine et Véronique. Rassemblement ! On se regroupe, tout de suite !! Allez, hop !

Les gosses les rejoignent en nuées bariolées, formant bientôt une masse compacte et bruyante. Éliane se charge de ramener l'ordre et le calme pendant que les derniers petits retardataires se hâtent vers eux.

— Vous venez, Mylène ? la hèle Sandrine, tandis que Bruno et Véronique font rapidement le compte des élèves.

— J'arrive, répond la jeune femme en se forçant à sourire.

Tant pis. Elle se fera son injection un peu plus tard, quand chacun vaquera à ses occupations.

— OK, tout le monde est là ! déclare Bruno, satisfait.

Puis, élevant la voix pour être entendu de tous :

— On va commencer le concours de cabanes !

Les enfants expriment leur ravissement dans un tumulte enthousiaste, que Bruno apaise très vite en exigeant le calme.

— Silence, sinon il n'y aura rien du tout ! Pas de concours, pas de cabanes, on rentre à l'école et basta ! Compris ?

Le sourire en banane, tous acquiescent vigoureusement. Ils connaissent les menaces de leur prof de gym, toujours terriblement cruelles, mais jamais mises en pratique.

— Nous allons faire des groupes de six ! explique-t-il d'une voix forte. Jérémie, si ce que je raconte ne t'intéresse pas, surtout n'hésite pas à me le dire, hein !

Le petit Jérémie suspend son geste, celui de pousser l'un de ses camarades, et prend aussitôt un air angélique qui fait rire Bruno sous cape.

— Chaque groupe aura un chef d'équipe, c'est-à-dire un de nous cinq, poursuit-il en se désignant lui-même ainsi que ses collègues. Nous avons

deux heures pour construire les plus belles cabanes du monde. L'équipe qui érigera la construction la plus solide aura gagné. C'est compris ?

Dans une clameur enchantée, les enfants répondent par l'affirmative à l'unisson.

— Parfait ! Alors maintenant, on va faire les groupes.

Durant les minutes qui suivent, Bruno répartit les enfants en cinq groupes de six. La tâche est compliquée car il faut tenir compte des affinités et antipathies, très fluctuantes à cette période juvénile de l'existence. Les uns qui étaient encore meilleurs amis ce matin ne souffrent plus à présent de devoir s'adresser la parole. Les autres qui ne pouvaient se supporter à l'heure du déjeuner sont maintenant devenus inséparables.

Ensuite, Véronique attribue un adulte à la tête de chaque groupe.

Quelques instants plus tard, chacun prend possession de ses troupes et le top départ du concours est lancé.

À l'instar de ses collègues, Mylène commence par adresser quelques mots aux membres de son groupe afin de les motiver et de définir une stratégie. Parmi les six enfants dont elle a la charge, quatre sont dans sa classe : Félicien, Elena, Emma et Harold. Elle commence donc par demander aux deux autres, qui sont des élèves d'Éliane, de lui rappeler leur prénom. Eva et Léo s'exécutent aussitôt.

Puis elle les emmène vers un coin de la clairière, à proximité des arbres, afin de trouver le meilleur endroit pour construire leur cabane. Tout en marchant, elle tente de connaître les compétences de chacun.

— Mademoiselle Mylène ! l'interpelle Félicien. Y a Emma qui ne veut pas venir avec nous !

Interrompue en pleine phrase, Mylène se retourne. Félicien a raison : la petite Emma Verdier n'a pas bougé de sa place initiale et garde la tête obstinément baissée, dans une moue grincheuse et renfrognée.

— Emma, tu viens ? lui enjoint l'institutrice.

La gamine ne bouge pas et ne répond pas.

— Emma ! Tu m’entends ?

Toujours pas de réaction.

Mylène hésite un instant. Elle déteste les caprices et connaît le caractère tyrannique de la fillette, son aptitude à faire sauter tout le monde dans le cerceau ainsi que la ténacité de son obstination. Emma est une vraie tête de mule. Elle peut être absolument charmante mais aussi complètement détestable. Dans ses mauvais jours, elle réussirait à faire combattre deux montagnes entre elles. Elle possède un don tout à fait insensé pour ergoter, chicaner, grogner, protester, pester, râler, et surtout, surtout, ne jamais lâcher l’affaire. Du haut de ses cinq ans, cette gamine peut être une vraie plaie.

Mylène revient sur ses pas et s’approche de la fillette.

— Qu’est-ce qui se passe, Emma ? Tu ne veux pas venir construire une cabane ?

La petite fille fustige son institutrice du regard.

— Je veux construire une cabane. Mais pas avec toi !

Surprise, Mylène lève un sourcil interloqué.

— Ah bon ? Et pourquoi, je te prie ?

Cette fois, l’enfant garde un silence buté. Mylène lève les yeux au ciel tout en soupirant, puis elle la considère avec une certaine lassitude.

— Bon, Emma : je n’ai pas de temps à perdre avec je ne sais laquelle de tes lubies. Si tu ne veux pas construire une cabane avec moi, personne ne t’y force. Reste ici et attend qu’on ait fini.

Elle plante là la gamine, entraînant les autres enfants dans son sillage.

— On ne va pas non plus risquer de perdre le concours juste parce qu’une même insupportable a décidé que c’était l’heure du caprice, marmonne-t-elle en pressant le pas vers le coin de la clairière destiné à leur servir de terrain de construction.

Quelques instants plus tard, l’équipe de Mylène se met au travail. La jeune femme prend très à cœur cette compétition. Elle stimule ses petits architectes à grand renfort d’ordres et de cris, et ne ménage pas ses efforts

pour agencer la structure de leur futur palace. Ramasser des bois de différentes tailles, les trier, les assembler, rien ne décourage l'institutrice, qui pourtant ne s'y entend pas plus en cabanes qu'en anglais. Tandis qu'elle encourage les enfants dans leurs différentes tâches, elle surveille du coin de l'œil les autres constructions qui s'érigent peu à peu.

Au bout d'une quinzaine de minutes, alors que Mylène est complètement accaparée par sa mission, Bruno la rejoint et l'entraîne un peu à l'écart.

— Mylène... C'est quoi cette histoire avec la petite Emma Verdier ? Elle ne peut pas construire la cabane avec vous ?

L'institutrice ouvre de grands yeux ébahis.

— Pardon ?

— Quand je lui ai demandé ce qu'elle faisait toute seule au milieu de la clairière, elle m'a dit que tu ne la voulais pas dans ton équipe...

Mylène ne peut s'empêcher de pousser une exclamation outrée.

— Elle est culottée, la petite Verdier ! C'est elle qui refuse de nous rejoindre !

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Aucune idée ! j'imagine que ma tête ne lui revient pas aujourd'hui...

— Bon, écoute, je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais tu ne peux pas la laisser là toute seule.

La jeune femme commence à perdre patience, d'autant que, intrigués par l'aparté entre l'institutrice et leur prof de gym, ses petits élèves ont stoppé les travaux, et la construction prend du retard. Mylène ouvre la bouche, dans l'évidente intention de répliquer, avant de visiblement changer d'avis. Sans ajouter un mot, elle se dirige d'un pas ferme vers la petite fille qui campe toute seule au milieu de la clairière.

— Bon, Emma, ça suffit maintenant ! Tu arrêtes tes simagrées et tu viens construire la cabane avec nous !

Et, sans attendre que l'enfant réagisse, elle la saisit par le poignet avant de l'entraîner vers son quartier général. La fillette se laisse faire et tente de

suivre la cadence imposée par son institutrice. Ses petites jambes galopent aux côtés de Mylène, elle manque de trébucher, puis reprend tant bien que mal le rythme de cette course folle.

Après avoir rejoint les cinq autres enfants qui observent la scène avec curiosité, Mylène lâche enfin Emma parmi ses camarades.

— OK. On y retourne ! déclare-t-elle d'un ton autoritaire. La cabane ne va pas se construire toute seule ! Tout le monde sait ce qu'il a à faire ? Emma, toi tu vas aider Félicien à rapporter des branches un peu plus grosses. En les prenant chacun à un bout, vous devriez y arriver. Aller, zou !

Mylène reprend elle aussi l'ouvrage là où elle l'a laissé, deux morceaux de bois assemblés destinés à servir de charpente pour un abri qui ressemble plus à une tente d'Indien qu'à une véritable cabane. Elle s'empare de la cordelette dont elle coupe un bon mètre avant de l'entrelacer à chaque extrémité afin de consolider sa structure.

— Madame ! Il y a Emma qui pleure !

— Allons bon...

L'institutrice étouffe un juron ainsi qu'un geste d'agacement. Après avoir délaissé une nouvelle fois son armature, elle retourne auprès de la fillette qui, en effet, sanglote à pierre fendre.

— Que se passe-t-il, Emma ? demande-t-elle sans cacher son irritation. Pourquoi tu pleures, maintenant ?

Pour toute réponse, la petite fille ouvre grand la bouche et pousse une longue et interminable plainte, braillant plus qu'elle ne pleure. Elle fait un boucan tel qu'elle attire aussitôt l'attention de l'ensemble des enfants et de leurs responsables aux quatre coins de la clairière.

— Tu veux bien arrêter de gueuler comme un putois, et m'expliquer ce qui se passe ? vocifère l'institutrice, autant par exaspération que pour couvrir le raffut de la fillette.

Mais Emma n'entend rien et sanglote de plus belle. Mylène s'impatiente, se retient de l'empoigner et de la secouer comme un prunier, histoire qu'elle

pleure pour quelque chose...

— Mylène... Tout va bien ?

Cette fois, c'est Véronique qui vient aux nouvelles. La bibliothécaire s'approche doucement d'Emma tout en interrogeant l'institutrice du regard. Arrivée au niveau de l'enfant, elle s'agenouille à sa hauteur et l'attire contre elle dans un geste de réconfort.

— Allons, allons... Qu'est-ce qui se passe, Emma ?

La gamine se laisse aller et s'apaise peu à peu. Ses joues sont baignées de larmes, son nez déborde, sa poitrine tressaute sous le poids du chagrin... Véronique sort aussitôt un mouchoir de sa poche et entreprend d'essuyer sa peine.

— Tu peux m'expliquer ce qui se passe ? lui redemande-t-elle avec douceur.

— C'est Madame Mylène..., pleurniche Emma. Elle est méchante avec moi.

Mylène, qui a assisté à toute la scène, émet une clameur scandalisée. Véronique lui adresse un signe d'apaisement sans quitter la fillette des yeux.

— Bon, tu veux venir dans mon groupe ? propose-t-elle en affichant un chaleureux sourire.

Emma hoche énergiquement la tête en signe d'accord. Véronique se redresse et se tourne vers Mylène. Celle-ci l'incendie d'un regard outré. L'une de ses paupières, la droite, se met à trembler avant de se fermer malgré elle, en un clin d'œil compulsif.

— Je la prends, OK ? Je crois que ça vaut mieux.

— C'est un comble ! s'offusque Mylène. C'est un caprice, purement et simplement. Cette gamine vous mène par le bout du nez !

— C'est possible, concède Véronique. Quoi qu'il en soit, on va faire en sorte que tout se passe bien, d'accord ?

Et, sans attendre l'assentiment de l'institutrice, elle emmène la fillette qui, cette fois, affiche un sourire victorieux.

Camille Verdier arrive essoufflée devant la porte d'Étienne : la course, l'émoi et l'appréhension l'ont mise hors d'haleine. Après cinq semaines d'adultère, elle tremble toujours comme une feuille au moment de le retrouver. Ce n'est que lorsqu'elle s'abandonne à lui qu'elle oublie tout, son mari, sa fille, la situation insensée dans laquelle elle s'est mise...

Étienne est comme une drogue : euphorisant, terriblement bon, définitivement fatal.

Le jour de leur rencontre, sa vie a pris ce goût indéfinissable qui la transporte dans une réalité dont elle ignorait tout jusqu'alors. Le regard qu'il porte sur les choses, les gens, les lieux ou les événements n'a rien de commun avec la façon dont elle voit le monde. Pour elle, c'est comme s'il venait d'une autre planète, un univers dont elle devine l'existence mais qui ne lui est pas accessible. Un pays étrange dans lequel elle n'a pas de place. En posant les yeux sur elle, en la convoitant, en la désirant, il lui a ouvert les portes d'une contrée exotique qui l'enchanté et l'angoisse à la fois.

Les émotions qui l'étreignent depuis cinq semaines sont d'une telle intensité que Camille se demande comment elle a fait pour vivre tant d'années dans cette tiédeur létale. Il lui semble découvrir l'existence de ses organes : ses poumons sont en feu, son cœur martèle son émoi, sa peau brûle, ses tripes se tordent...

Chaque parcelle de son corps est à vif.



Comme pour répondre aux tourments organiques, son esprit aussi a trouvé son calvaire. Depuis leur première étreinte, elle se pose des questions qu'elle ne s'était jamais posées auparavant : qui est-elle vraiment ? Que veut-elle ? Quelle direction donner à son existence ? Aime-t-elle toujours son mari ? Doit-elle parler, doit-elle se taire ? Sa vie a-t-elle un sens ? Que lui réserve l'avenir ?

Camille a la sensation d'être coincée dans une sorte de purgatoire, entre l'enfer de la trahison et le paradis de l'amour...

— Bonjour...

La porte s'est ouverte tandis qu'elle reprenait son souffle. Étienne apparaît dans l'encadrement et s'efface aussitôt pour la laisser passer. Elle pénètre dans la pièce sans le quitter des yeux, et déjà le plaisir qui les attend les unit l'un à l'autre. C'est une bulle qui les isole du monde, l'orée d'un bonheur précieux, la lisière de l'extase. Elle attend qu'il referme la porte avant de se serrer contre lui ; il l'enlace, elle se love, happe ses lèvres qu'elle mordille avec tendresse. Durant de longues secondes, sans un mot, sans un bruit si ce n'est celui de leurs souffles qui s'entremêlent, ils communiquent par le langage du corps, noyés dans le vertige de leur attirance réciproque. Étienne la maintient fermement contre lui, une main pressée contre ses reins pendant que l'autre s'aventure déjà sous sa jupe, frôle ses cuisses, remonte lentement vers le triangle d'étoffe de sa culotte. Camille ferme les yeux. Sa bouche entrouverte laisse échapper un chapelet de soupirs lascifs, elle sent les doigts d'Étienne se glisser au cœur de son désir, il la fouille, la caresse avec une infinie douceur sans la quitter du regard...

L'heure qui suit étire sa parenthèse à l'extrême, tel un élastique distendu qui manque de se rompre à tout moment. Submergés par leurs délices, les deux amants connaissent la précarité de l'instant. Ils s'étreignent, se sentent, se goûtent, ils se pillent jusqu'au dernier râle.

Étienne vit dans un petit appartement du centre, à quelques rues du bureau de Camille. Chef de cuisine dans une brasserie, il travaille

fréquemment le soir et une partie de la nuit. Ses horaires décalés le forcent à mener une existence hors du cadre dans lequel Camille a bâti la sienne. Leur unique point commun est sans doute la passion qu'ils portent tous les deux à leur profession. Ils ignorent l'un et l'autre le manque d'énergie du lundi matin et les sempiternelles blagues que l'on profère à ce sujet à longueur de semaine.

Étienne commence son service à dix-huit heures pour préparer le plat du jour et les accompagnements. En général, la mise en place a déjà été faite par l'équipe du déjeuner. La cuisine ouvre officiellement à dix-neuf heures, mais les premiers clients font leur apparition plutôt vers dix-neuf heures trente. Durant la première demi-heure, on sert principalement des soupes et des plats du jour. C'est le moment où les clients se croisent : ceux qui rentrent du boulot et n'ont pas le courage de cuisiner, et ceux qui vont au spectacle et avalent un petit bout en vitesse avant la séance.

Dans la cuisine, la machine se met en route, tel un train qui entame son voyage et quitte la gare à faible allure. Ce n'est que vers vingt heures que le rythme commence à s'accélérer. Entre vingt heures trente et vingt-deux heures, on atteint la vitesse de croisière : pas une seconde pour souffler mais on tient la cadence. Après vingt-deux heures, il y a un creux. C'est le pire. Parce qu'on sait que le tempo va à nouveau s'affoler pour le deuxième service. Cette fois, ce seront les clients qui sortent du spectacle. La valse des plats recommence, et avec elle la cuisine est en surchauffe. Mais le rythme est plus difficile à tenir car il y a eu le creux fatal de vingt-deux heures et qu'on a relâché le levier de vitesse. On en a pour jusqu'à minuit, parfois minuit trente.

Après, si la cuisine est fermée, c'est pour permettre à Étienne et son équipe de tout ranger et nettoyer, ce qui prend en moyenne une bonne heure. On frôle les deux heures du matin, on en profite pour relâcher la pression et boire un petit coup. Le dernier, en général. Lequel a une fâcheuse tendance à se répéter.

Étienne rentre chez lui aux alentours de quatre heures du matin. Rarement ivre, il ne boit pas pour s'abrutir. Il boit peu, en vérité. Il cherche surtout le répit que lui procure le vin, l'apaisement de l'esprit. Le contact avec ses collègues aussi, dont certains sont devenus de bons camarades. Il veille également à ne pas rentrer trop tôt ; juste avant le moment où le sommeil viendra le cueillir. Pour oublier qu'il est seul et que ce n'est pas un choix. Étienne muselle sa solitude sous des dehors du célibataire endurci dont il semble assumer pleinement l'existence.

C'est entre autres ce que Camille admire chez lui, cette force apparente qui ne lui fait jamais défaut. Un bloc de béton, inébranlable et indestructible. Terriblement rassurant. En vérité, il est tout le contraire de son mari. L'un est un pur intellectuel, l'autre un manuel dans l'âme. Patrick paraît fragile et vulnérable, Étienne semble taillé dans du roc. Patrick est un homme sociable, Étienne est plutôt solitaire. Patrick est un sédentaire indémodable, Étienne aime la route, les voyages, les grands espaces. L'un parle beaucoup, l'autre se tait la plupart du temps.

Quand ils sont ensemble, Étienne dialogue peu, mais ce n'est pas vraiment ce que Camille attend de lui.

En revanche, il l'écoute, ce qui marque également une nette différence avec son mari.

Après l'amour, au moment où leurs corps rassasiés se relâchent, Camille évoque les affres qui l'engloutissent dès qu'elle est loin de lui. Cette sensation de solitude, associée à la honte de tromper son mari – un homme droit et intègre qu'elle respecte et qui, accessoirement, est le père de sa fille –, la ronge. La jeune femme envisage avec effroi qu'il puisse un jour apprendre sa trahison. Elle le connaît. Elle sait que cette nouvelle le briserait. Elle sait aussi qu'il ne lui pardonnerait jamais son infidélité et que leur relation s'en trouverait irrémédiablement détruite. Plus que tout, elle craint de s'en faire un ennemi : sous des dehors aimables et courtois, Patrick est capable d'une froideur tranchante qui la glace jusqu'aux os. Quand ils se

disputent, quand il se sent blessé pour une raison ou pour une autre, Camille a la sensation qu'il se déconnecte de toute réaction humaine. Il devient alors distant, hautain, méprisant, et il semble que rien ne puisse l'atteindre. La tension qui règne entre eux met les nerfs de la jeune femme à rude épreuve. Elle se sent dévastée par son attitude et il lui faut parfois plusieurs jours pour parvenir à fissurer cette carapace de métal dont il semble bardé. Il arrive même que, alors qu'elle est convaincue de son bon droit dans le conflit en cours, elle en vienne à s'excuser, juste pour qu'il se déride et redevienne aimable et attentionné.

Plus que tout, elle en veut à son mari d'avoir fait d'elle ce qu'elle est devenue. Entre l'épouse et la mère, elle se sent réduite à tenir le rôle qu'on attend d'elle, comme deux peaux dans lesquelles elle se glisse en alternance suivant le moment de la journée. Qui est-elle réellement ? Où est cette jeune femme qui avançait dans la vie avec confiance et superbe ? Le simple fait de se poser la question lui donne la sensation de retrouver un peu de celle qu'elle était autrefois, juste avant d'épouser Patrick. Avant d'endosser le costume d'épouse qui, au fil du temps, lui a semblé de plus en plus étroit. À la naissance d'Emma, elle s'est glissée dans un nouvel habit qu'elle est parvenue à coudre à sa taille. À présent elle rugit sous l'accoutrement d'une femme dans laquelle elle ne se reconnaît plus.

Étienne, lui, a décelé au premier regard la jeune fille qu'elle a été. Du moins cette personne existe-t-elle dans son regard et c'est absolument délicieux. Sans qu'elle sache par quel miracle, il est parvenu à la ressusciter.

Malgré tout, Camille ne se sent pas la force d'affronter une séparation. La seule perspective de devoir partager la garde d'Emma lui broie le cœur. Jamais elle ne pourra supporter de ne la voir qu'une semaine sur deux. La priver de son père lui semble également inconcevable.

Et puis, ses sentiments envers son mari sont compliqués.

Bien sûr, le quotidien a depuis longtemps entamé son travail de sape, les habitudes usant la passion. Les années ont peu à peu grignoté les promesses

d'un bonheur qui a maintenant troqué son éternité contre une perpétuité encombrante. Pourtant, Camille n'est pas vraiment certaine de ne plus rien éprouver pour Patrick.

En vérité, la jeune femme se sent prise dans un étau, déchirée entre la force d'une passion dévorante dont elle ne peut plus se passer et la solidité du microcosme familial nécessaire à son bonheur, qu'elle se doit de protéger.

À deux reprises, elle a tenté de mettre fin à sa liaison avec Étienne. À chaque fois, elle est retombée dans ses bras quelques jours plus tard, perdue, éperdue, misérable et accablée, à peine l'ombre d'elle-même. Sans lui, ses journées tournent à vide, les heures se disloquent, les secondes sont comme de la mélasse au bout des doigts, ça colle, ça suinte, impossible de s'en défaire. Le matin, les réveils sont douloureux, quand les pensées affleurent à la surface de son esprit et lui transpercent l'âme du souvenir encore vif de son amant. Le soir, le sommeil s'épuise à se cacher, qu'elle cherche à l'aveuglette, égarée dans les confins de ses regrets.

Depuis cinq semaines, ses journées sont rythmées par le plus infime contact avec Étienne. Messages vocaux, SMS, e-mail, appels téléphoniques et rendez-vous secrets sont devenus ses seules unités de temps. Elle déploie des trésors d'ingéniosité pour conserver des preuves de leur amour sans risquer que Patrick les découvre par mégarde, ce qui lui demande une vigilance de chaque instant.

Depuis cinq semaines, sa vie n'a plus aucun sens sans Étienne. Ensemble, ils conjuguent la solennité de leurs émois à la légèreté d'un bonheur qui atteint la perfection. Avec elle, il est patient, curieux, étonné. Son assurance réveille l'audace que, depuis pas mal de temps, elle n'a plus réussi à débusquer en elle. Avec lui, elle se sent forte, singulière et précieuse. À la fois graves et célestes, ils se complètent et se révèlent.

Camille aime les déjeuners discrets qu'ils partagent au fond d'une gargote improbable, là où ils ne risquent pas de tomber sur une connaissance. Elle chérit leurs conversations à bâtons rompus, leurs silences émerveillés,

leurs fous rires insensés, et même les situations absurdes que leur clandestinité les oblige parfois à affronter. Elle rit toute seule en se remémorant cet après-midi ensoleillé durant lequel, profitant de la douceur du temps, ils se sont promenés dans un quartier éloigné de ceux qu'elle avait l'habitude de fréquenter. Bravant la plus élémentaire prudence, elle s'était laissée aller à se pendre au bras d'Étienne, juste pour faire semblant. Être un couple normal l'espace d'un instant. S'afficher aux yeux de tous, protégés par leur seul anonymat. C'est bien entendu là qu'elle a croisé sa voisine, interdite de la découvrir en compagnie d'un autre homme que son mari. Camille a bien failli céder à la panique. Étienne, affublé de lunettes de soleil, s'est aussitôt métamorphosé en aveugle que la jeune femme, dans sa grande bonté d'âme, aidait à s'orienter pour retrouver son chemin. Feignant la gratitude, il s'est laissé guider durant une centaine de mètres, multipliant les accrocs et les maladresses. La frayeur de Camille a fait place à l'amusement et depuis, sa voisine déborde d'estime pour elle.

Allongés l'un contre l'autre, épuisés et comblés, ils refont lentement surface.

— Si tu ne m'en as pas encore parlé, c'est que ta fille n'a pas cafté à ton mari..., murmure Étienne en caressant les cheveux de Camille.

La jeune femme se blottit un peu plus dans ses bras.

— Non. Elle n'a rien dit. Mais ça peut sortir à tout moment.

— Et toi, elle t'a dit quelque chose ?

Camille secoue la tête.

— Elle n'a que cinq ans. Je ne sais pas dans quelle mesure elle est consciente de nous avoir surpris dans une situation délicate. Après avoir refermé la porte derrière toi, j'ai fait comme si tout était normal. Elle m'a demandé qui tu étais, je lui ai juste dit : un vieil ami.

— Un vieil ami ? répète Étienne sur le ton de la dérision.

Coups d'œil complices. Étienne caricature une expression sénile, Camille éclate de rire.

— Tu crois que je devrais clairement aborder le sujet ? demande-t-elle, redevenue grave.

Un silence retenu. Il pose sur elle un regard dans lequel elle décèle une once d'inquiétude.

— Quel sujet ? Avec qui ?

— Avec Emma, répond-elle sur le ton de l'évidence. Ce qu'elle a vu hier...

Les traits d'Étienne s'apaisent imperceptiblement, ce qui n'échappe pas à Camille.

— Qu'est-ce que tu avais compris ?

— J'ai cru que tu voulais en parler à ton mari...

— Ça t'ennuierait ?

Il hausse les épaules en détournant les yeux.

— On n'est pas bien comme ça ?

La réponse est légère, mais le cœur de Camille se fait lourd. Étienne n'a jamais rien exigé d'elle, ce qui la rassure et la blesse en même temps. Elle sent bien que la magie des débuts est en train de s'épuiser, qu'il est moins empressé, plus nonchalant. Elle aimerait provoquer en lui la confusion qu'elle éprouve, les rêves d'audace qu'elle caresse, le triomphe de l'ivresse sur la raison. Depuis quelque temps pourtant, Étienne arbore une sérénité qu'elle estime incompatible avec la puissance de leur amour.

— Il faut que j'y aille, déclare-t-elle en consultant sa montre.

Elle se lève d'un bond, ramasse à la hâte ses vêtements éparpillés, se sauve dans la salle de bains.

Quelques instants plus tard, Étienne la raccompagne à la porte de son appartement.

— Je t'appelle dès que je peux, lui promet-elle.

Quand enfin elle disparaît dans la cage d'escalier, Étienne reste un moment sur le pas de sa porte, songeur.

La lune de miel touche à sa fin. Camille commence à l'agacer.

Il les connaît par cœur, ces épouses mutines qui recherchent dans l'adultère les frissons de leur jeunesse évanouie. Ces mères de famille modèles qui, pendant des années, se sont évertuées à rentrer dans un moule stéréotypé – celui de la femme comblée à la tête d'une tribu – et qui, une fois coincées à l'intérieur, se débattent pour en sortir. Oui, il les connaît bien, ces femmes qui soudain renient le schéma d'une vie derrière laquelle elles ont couru à perdre haleine, un mari qui subvienne à leurs besoins, des enfants qui comblent leurs instincts primaires. Un beau jour, elles se réveillent avec l'envie impérieuse de retrouver une liberté en toc, de se prouver à elles-mêmes qu'elles sont toujours celles qu'elles étaient à vingt ans.

Comme si le poids des ans n'avait pas de prise sur elles. Comme si elles étaient immortelles.

Camille ne quittera jamais son mari, il en a la certitude. Il aime les instants volés qu'il partage avec elle, sachant que cette clandestinité donne à leur histoire tout son piment. Il a passé l'âge des serments de pacotille et n'est pas du tout certain de vouloir plus, tout recommencer depuis le début, une vie de couple, plonger ce fruit défendu dans les écueils du quotidien, risquer d'en expurger la magie de l'interdit.

Ce qu'il sait en cet instant précis, c'est qu'à son âge, il n'a plus envie de perdre son temps.



La journée touche à sa fin. Cinq cabanes se dressent à présent aux abords de la clairière, de taille et de structure diverses. Tous les édifices ont gagné le concours, ex aequo, les enfants sont ravis, fourbus, crottés jusqu'au cou. À part quelques récalcitrants, la plupart accueillent l'annonce du retour avec le sourire.

Les accompagnateurs rassemblent leurs troupes, faisant le compte des élèves avant de rejoindre le car. L'opération est laborieuse, les enfants ne tiennent pas en place et les adultes doivent s'y reprendre à plusieurs reprises. Au bout de quelques minutes durant lesquelles les chiffres s'entremêlent, on se concerte pour s'assurer qu'aucun enfant ne manque à l'appel.

— Pour moi, c'est bon, déclare Bruno, satisfait. Eugène ! Émile ! Vous vous calmez ou c'est moi qui vous calme !

— Tout le monde est là chez moi aussi, annonce Véronique à son tour. Sandrine, c'est bon pour toi ?

— Le compte y est.

— Pareil pour moi, renchérit Mylène.

Avant d'ajouter :

— Emma est bien restée dans ton groupe, Véronique ?

La bibliothécaire fronce les sourcils.

— Emma ? Attends, ça veut dire que je devrais en avoir une de plus. Ce qui n'est pas le cas.

Elle se tourne aussitôt vers son groupe et cherche la petite fille des yeux. Mylène fait pareil de son côté.

— Quelqu'un a vu Emma ? s'enquiert l'institutrice en constatant que la fillette ne se trouve nulle part.

Le brouhaha des enfants couvre la moitié de sa question.

— Il y a un problème ? demande Bruno qui perçoit la perplexité des deux femmes.

— On cherche la petite Emma Verdier, l'informe la bibliothécaire sans quitter des yeux l'essaim d'enfants qui fluctue devant elle.

L'incertitude plane pendant quelques secondes, un de ces moments de doute durant lesquels l'appréhension se faufile entre les pensées. Les visages enfantins se superposent sans qu'on reconnaisse celui que l'on cherche, et bientôt c'est un véritable flot qui déferle dans l'esprit de chacun, charriant l'angoisse de l'absence.

Éliane et Sandrine repassent en revue l'ensemble des élèves pendant que Bruno impose le calme d'une voix nettement plus autoritaire.

On ne rigole plus.

En un instant, le silence se fait dans les rangs et la tension monte d'un cran. On demande aux enfants s'ils n'ont pas vu leur petite camarade, les têtes se tournent de tous les côtés, on cherche encore dans les parages immédiats, scrutant les environs, tandis que le prénom de la fillette s'élève dans les airs en échos désordonnés.

— Emma ? Emma !

— Emma !

— Emma ?

On examine l'ensemble de la clairière qui ne présente qu'une vaste étendue déserte.

Au bout d'un moment, force est de constater que la petite fille est introuvable.

— Quand l’a-t-on vue pour la dernière fois ? interroge Bruno avec pragmatisme.

Mylène se tourne vers Véronique.

— Elle était dans ton groupe ! remarque-t-elle avec une pointe d’accusation dans la voix.

— Et je suis sûre qu’elle y est restée jusqu’au bout ! se défend la bibliothécaire.

— Comment peux-tu en être certaine ?

— Parce qu’elle ne me lâchait pas d’une semelle, figure-toi !

— Alors depuis quand a-t-elle disparu ?

Véronique se mordille la lèvre inférieure en fouillant dans ses souvenirs. Le trouble marque ses traits, l’anxiété brouille ses pensées, l’incompréhension empêche toute réflexion.

— Si je me souviens bien... Elle est restée avec moi pendant toute la construction de la cabane jusqu’au moment où on a fait le tour de celles des autres. Ensuite elle est allée jouer avec ses amis...

Sandrine se tourne aussitôt vers les enfants, qu’elle sonde d’une voix énergique.

— Quelqu’un a joué avec Emma après le concours de cabanes ?

Dans les rangs, les frimousses expriment l’ignorance ou la négation.

— Apparemment, personne n’a joué avec elle après le concours, constate Mylène en toisant Véronique d’un regard délateur.

— Ça veut dire quoi, ça ? s’énerve la bibliothécaire.

— Simplement qu’elle était sous ta responsabilité.

— Ça n’avance à rien de s’accuser les uns les autres, intervient Éliane avec autorité. Le plus important maintenant, c’est de la retrouver au plus vite.

Bruno réfléchit à toute vitesse en consultant sa montre.

— OK. Ça veut dire qu’elle a disparu depuis vingt minutes. Éliane et Sandrine, vous accompagnez les enfants jusqu’au car. Mylène, Véronique et moi, on part à sa recherche.

Tout le monde acquiesce. L'inquiétude se lit sur les visages mais à présent, l'urgence devance les doléances. Chacun veut faire preuve d'efficacité et perdre le moins de temps possible. Éliane et Sandrine alignent les enfants par deux, se postant chacune à une extrémité de la file. Elles leur ordonnent de se tenir la main et de ne quitter le rang sous aucun prétexte. Ce serait le pompon si l'on en perdait un autre en cours de route.

Bruno organise rapidement les recherches : il attribue une direction différente à chacune des deux femmes et leur précise celle qu'il va lui-même emprunter.

— N'oubliez pas vos portables pour qu'on puisse se prévenir dès que l'un de nous l'aura retrouvée.

— Elle est peut-être retournée au car..., émet Sandrine, pleine d'espoir.

— Dans ce cas, vous serez vite fixées. Appelez-moi dès que vous y êtes.

Mylène fouille dans son sac pour en extraire son téléphone, qu'elle glisse ensuite dans sa poche. Puis elle confie son sac à Éliane.

— Tu peux me le garder ?

L'institutrice marque son accord et s'empare du sac de sa collègue.

Après une dernière mise au point, Éliane et Sandrine donnent le top du départ, entraînant avec elles le groupe d'enfants en direction de la route.

Bruno, Véronique et Mylène se séparent aussitôt, prenant chacun la direction qu'on lui a assignée.

Mylène s'enfonce dans les bois. Elle avance en ligne droite vers l'est, marche à pas lents tout en scrutant les environs sans cesser d'appeler la fillette. Après quelques mètres, la multitude des arbres la surprend, qui n'a plus rien de commun avec le décor bucolique de l'après-midi : c'est une épaisse forêt qui s'étend de toutes parts, ne laissant apparaître ni sentier ni trouée, hormis la clairière qu'elle laisse derrière elle. Les troncs se dressent alentour, larges ou étroits, certains sombres, d'autres plus pâles, couverts de mousse ou gantés d'écorce. Les rayons du soleil qui transpercent leur feuillage se faufilent en rais de lumière, comme des projecteurs braqués sur une scène végétale. Malgré l'heure avancée de la journée, la luminosité reste forte et la visibilité parfaite. Le sol, jonché de feuilles, est parsemé de broussailles et de fougères, empêchant bientôt de se repérer. Parmi cette large gamme de verts qui l'entoure, l'institutrice tente de repérer une tache jaune fluo, le brassard de l'enfant qu'elle porte normalement autour du bras.

Au fil de sa progression, Mylène éprouve un malaise grandissant. La densité des arbres et de la végétation l'impressionne. Elle se met à la place de la fillette et imagine sans peine la peur que celle-ci doit éprouver. Que s'est-il passé ? Pourquoi Emma s'est-elle éloignée du groupe ? A-t-elle simplement voulu s'aventurer de quelques pas dans la forêt, pour ensuite ne plus retrouver son chemin ? Sans point de repère, il est quasiment impossible de s'orienter dans cet enchevêtrement de troncs, de souches et de verdure. L'institutrice prend soin de garder le cap, elle pressent qu'il serait très facile

pour elle de se perdre à son tour. À plusieurs reprises, elle vérifie sur son portable la constance des deux petites barres indiquant la présence d'un réseau.

— Emma ?

Les minutes passent au rythme des foulées, lentes et laborieuses. Concentrée sur ses recherches, l'œil à l'affût et l'oreille aux aguets, Mylène ne peut pourtant s'empêcher d'envisager le pire. Et si on ne la retrouvait pas ? Si la petite fille avait fait une mauvaise rencontre ? Un pervers attiré par les cris des enfants qui se serait dissimulé derrière les arbres à proximité de la clairière, aurait attiré la fillette d'une manière ou d'une autre pour l'emmener bien loin et assouvir ses vices les plus ignobles... La jeune femme frissonne, chassant d'un mouvement de tête les images abjectes qui envahissent son esprit.

— Emma ? Où es-tu, bon sang ? Emma !

Mylène marque une courte pause. Elle écoute, attentive, tente de déceler un bruit singulier qui n'appartiendrait pas à la forêt, un mouvement inhabituel... Seule au milieu des bois, elle retient son souffle. La majesté de l'endroit la trouble, la splendeur de ces arbres qui se dressent tout autour, piliers ancestraux d'une cathédrale verdoyante. Pour un peu, elle se croirait dans un décor de conte de fées. La sonorité du lieu également lui inspire une dévotion un peu craintive, comme si elle avait franchi une frontière interdite, profanant par sa seule présence le mystère d'un territoire défendu. Il y règne une sorte d'écho cristallin que propage de tous les côtés le bruissement des feuilles.

— Emma !

Mylène frémit. Sa propre voix lui fait l'effet d'un sacrilège. Une fois de plus, elle consulte son téléphone : il n'y a plus qu'une barre de réseau. L'institutrice se remet en route, bien résolue à faire demi-tour si ce dernier lien avec le monde moderne venait à disparaître.

Un peu plus loin, une seconde clairière se révèle au détour d'une rangée d'arbres, de taille nettement plus réduite que celle qui les a accueillis tout l'après-midi. L'institutrice s'y aventure de quelques pas, pivotant sur elle-même afin d'y chercher une présence éventuelle. Ne trouvant rien qui puisse attester d'un récent passage, la jeune femme hésite. Que faire ? Poursuivre ou rebrousser chemin ? Quelle distance a-t-elle déjà parcourue ? Elle est bien en peine de le dire ou même de l'estimer. En consultant son téléphone (cet objet la rassure plus qu'elle ne veut bien l'admettre), elle réalise que cela fait bientôt vingt-cinq minutes qu'elle se promène toute seule dans les bois. Et même si le loup n'y est pas, Mylène donnerait à présent tout au monde pour fouler le revêtement ferme et sombre d'une route goudronnée.

Satanée gamine ! Qu'est-ce qui passe par la tête des enfants quand ils agissent de la sorte ? À cette heure, ils devraient tous être dans le car, en route vers l'école, à entonner à tue-tête des chansons débiles. Sans compter qu'ils prennent un sérieux retard et que si ça continue comme ça, toutes les pharmacies seront fermées quand ils seront enfin de retour. Mylène sera alors obligée de courir jusqu'à un établissement de garde pour se procurer le stylo d'insuline promis à son père et, du coup, payer le supplément de nuit. Tout ça à cause de cette petite peste qui, elle ne sait pourquoi, lui a chié dans les bottes cet après-midi.

L'institutrice repense à l'attitude d'Emma, cette virulence avec laquelle l'enfant s'est opposée à elle, sans raison apparente. Son refus obstiné de venir construire une cabane dans son groupe, sans donner la moindre explication d'un tel rejet. Emma est une petite fille un peu étrange, ce n'est pas nouveau. Elle a parfois un comportement agité, se montre difficile ou capricieuse, forçant son institutrice à hausser le ton pour se faire obéir. Mais jamais elle n'a été si délibérément effrontée. Refuser de se joindre au groupe et ensuite l'accuser de cette exclusion relève d'une volonté manifeste de conflit. Or il n'y a aucune raison pour qu'Emma lui en veuille personnellement.

Mylène fouille dans ses souvenirs. Y a-t-il récemment eu un incident qui aurait attisé la rancœur de la fillette ? La jeune femme ne se rappelle pas avoir eu à la réprimander de manière sévère ces derniers temps. Mais va savoir ce qui se passe dans l'esprit d'une petite fille de cinq ans : une remarque mal interprétée, un problème qui aurait échappé à l'institutrice...

Un craquement à sa gauche interrompt ses réflexions et la fait sursauter. Les sens en alerte, Mylène tourne précipitamment la tête vers l'endroit d'où lui semble provenir le bruit.

— Emma ?

Figée, elle retient son souffle. Elle observe la portion de terrain qui, lui semble-t-il, derrière un massif de fougères, abrite un être vivant qu'elle n'identifie pas pour l'instant. Se contorsionnant dans tous les sens, elle tente de voir sans être vue. Puis, avec une infinie lenteur, elle s'approche à pas de loup, sans savoir si elle doit craindre ou être crainte. Au moment où, tendant la main vers la feuille la plus proche, elle s'apprête à écarter la végétation, un écureuil en surgit qui lui fait pousser un cri de surprise. L'animal se sauve à toute vitesse et disparaît sans demander son reste.

— Sale bestiole ! murmure la jeune femme en portant la main à son cœur.

La situation commence à l'agacer. Que fait-elle, perdue au milieu des bois à une heure où, normalement, elle devrait être sur le point de rentrer chez elle pour profiter d'un repos bien mérité ? Si ça se trouve, la gamine est déjà retrouvée depuis belle lurette et personne ne songe à la prévenir. Ce ne serait pas la première fois qu'on omettrait de lui communiquer une information importante.

Une fois de plus, Mylène allume son téléphone et vérifie la force du réseau. Même si le signal est faible, il est bel et bien présent. En revanche, aucun appel n'a été reçu depuis le début des recherches. De plus en plus oppressée, l'institutrice décide d'en avoir le cœur net : elle sélectionne le numéro de Bruno Danzig.

Dès la première sonnerie, le professeur de gym répond.



— Mylène, vous l’avez retrouvée ? demande-t-il plein d’espoir.

— Heu... non, répond-elle, décontenancée. Je vous appelais pour vous poser la même question...

Un silence dépité fait écho à cet aveu.

— Si ç’avait été le cas, je vous aurais prévenue ! rétorque-t-il ensuite sans dissimuler un certain agacement.

Confuse, l’institutrice bredouille quelques maigres excuses. À l’autre bout de la ligne, Bruno lui enjoint de poursuivre les recherches avant de couper sèchement.

Pendant une dizaine de secondes, Mylène se sent misérablement seule, le téléphone toujours collé à l’oreille, comme si la voix de Bruno allait revenir lui transmettre quelques encouragements, une formule apaisante, un mot amical.

Le combiné ne lui renvoie que l’écho du silence.

Mortifiée, la jeune femme referme le clapet de son téléphone tout en retenant un sanglot vindicatif. Une boule de rancœur se cale aussitôt au creux de ses tripes, qui prend de l’ampleur, se gorge de fiel, répand en elle son amertume. Sa paupière droite se met à trembler.

Bordel de merde ! Allez tous vous faire foutre ! À commencer par cette petite peste qui doit se cacher quelque part à proximité du car, ravie de constater l’émoi que provoque sa disparition. Dans quelques minutes, elle réapparaîtra comme par magie, tout le monde se pressera autour d’elle afin de l’êtreindre, la rassurer et la consoler, bénir le ciel de l’avoir retrouvée saine et sauve, alors qu’elle ne mériterait qu’une bonne fessée dont elle se souviendrait jusqu’à la fin de ses jours.

— Sale petite pute ! éructe Mylène afin de se délester d’un trop-plein d’amertume.

L’institutrice peine à calmer son ressentiment. Pendant quelques minutes, elle trépigne sur place, empoigne des feuilles de fougère qu’elle déchiquette avec rage, expulse un chapelet de plaintes rauques chargées de haine et

d'aversion. Puis, haletante et accablée, elle tente de reprendre possession de ses moyens. Refoule un dernier sanglot de fureur. Se ressaisit à gestes maladroits, lisse sa jupe, remet son chemisier en place, rattache quelques mèches rebelles.

Ça suffit comme ça. Elle retourne au car. De toute façon, c'est peine perdue. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Si la gamine reste introuvable, c'est aux autorités compétentes de la localiser. Qu'importe ce que dira cet imbécile de Danzig, elle n'est ni à ses ordres, ni à ceux de qui que ce soit ici.

Autour d'elle, la végétation bruisse dans un frisson menaçant. En levant la tête, Mylène constate la présence de nuages gris qui envahissent peu à peu le ciel.

Le temps se gâte.

Résolue, la jeune femme tourne sur elle-même afin de se repérer. Par où est-elle arrivée ? En examinant les alentours, elle hésite. Il lui semble reconnaître les fougères d'où a surgi l'écureuil quelques minutes auparavant, en toute logique elle doit repartir de ce côté. Mylène met donc le cap sur cette direction, mais très vite elle n'identifie plus rien de la végétation qui l'entoure. Le doute la saisit, elle n'est plus vraiment certaine d'être déjà passée par ici. Afin de ne pas se perdre davantage, elle préfère revenir sur ses pas et retrouver la petite clairière, devenue son unique point de repère.

L'institutrice accélère, tandis qu'une angoisse sourde la gagne au fil de sa progression. Elle trace maintenant au milieu des arbres, enjambe des souches, contourne des massifs de genêts, fonce à travers des taillis de genévriers. Sans comprendre pourquoi, elle ne retrouve plus cette petite clairière qu'elle vient pourtant de quitter. Mylène presse encore le pas, dévie de quelques mètres sur la droite, persuadée d'apercevoir entre les troncs un espace plus dégagé... Mais en lieu et place de la clairière espérée, elle débouche sur une surface à peine moins boisée que les lieux qu'elle vient de traverser. C'est

insensé ! On dirait que cette forêt se transforme à mesure qu'elle s'y déplace, se jouant d'elle et de son sens de l'orientation.

Au bout de quelques dizaines de mètres, la jeune femme s'immobilise, essoufflée et paniquée. Cette fois, elle est bel et bien perdue. Plus de clairière, ni grande ni petite, plus de point de repère, plus d'espoir de retrouver son chemin. Elle tourne en rond, ne parvient pas à dominer la peur qui l'étreint, jette autour d'elle des regards égarés, puis se met à crier en espérant que quelqu'un l'entendra. En cet instant de confusion, elle a complètement oublié Emma et sa mission de la retrouver.

C'est la raison pour laquelle, lorsque, entre deux cris, elle perçoit une petite voix fluette qui retentit au loin, son sang se fige dans ses veines. Pour un peu, elle se croirait en proie à un sortilège, cernée par les âmes perdues de cette forêt ensorcelée. À moins qu'elle ne soit sujette à des hallucinations auditives, ce qui pour elle revient au même. Un second appel lui fait l'effet d'un électrochoc et soudain, elle se rappelle la raison de sa présence au milieu des bois.

— Emma ? hurle-t-elle en reprenant tant bien que mal ses esprits.  
Emma !

— Je... suis tombée dans un trou..., distingue-t-elle, reconnaissant la voix de la fillette.

Éliane et Sandrine ont eu le temps de ramener les enfants jusqu'au car, de les faire grimper à l'intérieur et de les y installer. Dès que le chauffeur leur a ouvert les portes, elles l'ont assailli de questions : a-t-il vu une petite fille dans les parages durant l'heure précédente ? A-t-il vu d'autres personnes se promener dans le bois au cours de l'après-midi ? A-t-il remarqué quelque chose d'inhabituel tandis qu'il attendait le moment du retour ?

À leur grand désespoir, les réponses de l'homme ne leur apprennent pas grand-chose : elles sont soit négatives (question un et trois), soit indécise (question deux : « Oui, sans doute, c'est possible, je ne sais plus. »).

Les deux enseignantes déploient à présent des trésors d'imagination pour occuper les élèves en attendant qu'il y ait du neuf. Si Éliane parvient à conserver son calme, Sandrine ne cesse de consulter son téléphone portable, autant pour guetter l'arrivée d'un appel que pour vérifier l'heure.

Au bout de trente minutes, sans nouvelles de leurs collègues, elle n'y tient plus. Elle rejoint Éliane qui se trouve au fond du car et, dans un discret murmure, lui fait part de ses inquiétudes.

— Il faut prévenir la directrice. Et la police. On ne peut plus prendre la responsabilité des recherches sans en informer les autorités. On est censés arriver à l'école dans moins d'un quart d'heure. Si elle ne nous voit pas revenir, Mireille va se poser des questions. Et...

— Calme-toi, lui ordonne Éliane en chuchotant à son tour. Ça ne sert à rien de paniquer. On attend encore cinq minutes. OK ?

— Je pense qu'on a déjà attendu trop longtemps.

Les deux femmes se dévisagent, comme si la réponse aux questions qu'elles se posent respectivement se trouvait dans le regard de l'autre.

— C'est de la folie ! insiste Sandrine en serrant les dents. Ça va bientôt faire une heure que la gamine a disparu. Tout le monde sait que les premiers instants sont essentiels dans une disparition !

— Tu regardes trop de séries télé ! Elle n'a pas été enlevée, elle s'est juste égarée dans la forêt.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Une nouvelle fois, elles s'observent en silence. Autour d'elles, le brouhaha émis par les enfants prend de l'ampleur, favorisé par leur inattention manifeste.

— Ça suffit ! hurle soudain Éliane avec une agressivité qui ne lui ressemble pas.

Le calme se fait aussitôt.

— Je téléphone ! décide Sandrine, voyant dans le coup d'éclat de sa collègue une réelle prise de conscience de la situation.

— OK, capitule Éliane.

Pendant que l'une se dirige vers la sortie du car pour passer son coup de fil, l'autre tente de retrouver une contenance devant les enfants. Mais le cœur n'y est plus. Jusqu'ici, Éliane avait espéré que la petite Emma serait retrouvée sans difficulté. Sauf que les minutes passent, impitoyables, et qu'elles sont toujours sans nouvelles de la fillette. Comment est-ce possible ? Comment une équipe d'éducateurs confirmés a-t-elle pu perdre un enfant ? Jamais, en trente ans de carrière, la pauvre enseignante n'a connu pareille situation.

— Maîtresse ! Maîtresse ! Y a Manon qui pleure !

Arrachée à ses affres, Éliane semble atterrir douloureusement sur terre. Elle se secoue mentalement et demande au gamin qui vient de l'alpaguer – un petit garçon prénommé Tilo – de répéter.

— C'est Manon, s'exécute le garçonnet. Elle pleure.

À côté de Tilo, une fillette du même âge renifle abondamment.

— Que se passe-t-il, Manon ? s'enquiert distraitement Éliane.

La gamine ne répond pas tout de suite. Sans un mot, elle dévisage l'institutrice de ses grands yeux noyés de larmes dans lesquels se reflète une peur primitive. Éliane s'impatiente :

— Manon, tu me réponds ? Pourquoi pleures-tu ?

— C'est parce que, Emma, c'est à cause d'elle qu'elle est partie, répond docilement Tilo à la place de sa petite camarade.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demande l'enseignante, soudain en alerte.

Puis, s'adressant directement à Manon :

— Tu sais pourquoi Emma a disparu ?

La petite fille redouble de sanglots.

Cette réaction disproportionnée déclenche toutes les alarmes d'Éliane. Dominant son envie de secouer l'enfant pour lui faire dire ce qu'elle sait, l'institutrice l'invite à l'accompagner à l'avant du car. La fillette obtempère, larmes et sanglots en bandoulière. Une fois à l'écart du groupe, Éliane place la petite Manon bien en face d'elle et répète sa question sans perdre de temps.

— Dis-moi, Manon, tu sais pourquoi Emma est partie ?

La petite fille hoche timidement la tête.

— Tu peux me raconter ce qui s'est passé ?

Manon hésite, tandis qu'une nouvelle vague de larmes déferle sur ses joues.

— Je ne me fâcherai pas, Manon, la rassure Éliane avec douceur. Je te le promets. Mais il est très important que nous sachions pourquoi Emma s'est éloignée du groupe.

L'institutrice laisse encore quelques secondes à l'enfant pour rassembler ses idées. Puis elle l'encourage de nouveau à parler.

— C'est à cause de ma sœur..., commence Manon entre deux pleurs.

— Ta sœur ?

La fillette acquiesce en reniflant.

— Qu'est-ce que ta sœur à voir là-dedans ?

— J'ai dit à Emma que Lelia était ma sœur.

— Et alors ?

— Elle a dit que c'était pas vrai.

Éliane observe la petite fille sans comprendre.

— Vous vous êtes disputées ?

— Oui.

— À cause de ta sœur ?

— Oui. J'ai dit que c'était vrai que Lelia est ma sœur, alors Emma a dit que j'étais une sale menteuse. Elle s'est fâchée très fort et elle est partie en courant.

L'institutrice est de plus en plus perplexe.

— Donc tu me dis qu'Emma s'est enfuie parce qu'elle ne voulait pas admettre que Lelia était ta sœur ?

Manon hoche la tête en signe d'assentiment.

— Et tu ne l'as plus revue après cela ?

Cette fois, la fillette baisse honteusement le menton.

— Il ne s'est rien passé de plus ? insiste Éliane, qui ne trouve aucune logique à cette explication.

Manon secoue la tête.

Dépitée, l'enseignante garde le silence, les yeux rivés sur l'enfant.

— Retourne à ta place, finit-elle par dire, songeuse.

La petite fille rejoint ses camarades en séchant ses larmes. Éliane, quant à elle, tente encore de se satisfaire de cette raison absurde. Ses réflexions sont bientôt interrompues par le retour de Sandrine.

— Je viens d'avoir Mireille au téléphone. Elle est dans tous ses états. Elle prévient la police sur-le-champ.

Il faut encore de longues minutes à Mylène avant de retrouver l'enfant.

Se repérant au son de sa voix, l'institutrice tente de la rejoindre, mais la résonance particulière du lieu fait ricocher les plaintes, baladant la jeune femme dans un sens puis dans l'autre. Au moment où elle est certaine d'avoir localisé Emma, se précipitant vers l'endroit d'où lui semble provenir la voix, celle-ci retentit soudain dans la direction opposée.

Mylène perd patience.

Persuadée que la fillette se moque d'elle, elle durcit le ton et la menace de repartir sans elle si elle s'obstine à lui désobéir. Ses nerfs, déjà mis à rude épreuve, sont sur le point de craquer. Pour ne rien arranger, le ciel s'assombrit encore, peu à peu envahi par de lourds nuages gris : les orages annoncés pour la fin de journée sont fidèles au rendez-vous et la luminosité décroît de minute en minute.

— Je suis dans un trou ! sanglote l'enfant, terrorisée à l'idée d'être abandonnée à son sort.

La voix paraît venir de la droite.

En tournant la tête de ce côté, Mylène comprend enfin le nœud du problème : elle cherche une petite fille qui se déplace en surface, alors que celle-ci est, semble-t-il, prisonnière sous terre. L'institutrice reprend espoir.

— Continue de crier, Emma ! lui ordonne-t-elle d'une voix qu'elle veut cette fois rassurante. Je ne partirai pas sans toi, je te le promets ! Chante une chanson, par exemple ! Vas-y ! Chante très fort, sans t'arrêter !



Quelques interminables secondes de silence succèdent à la requête de Mylène. Le cœur en apnée, elle attend que l'enfant s'exécute.

— Emma ! s'impatiente la jeune femme. Tu as entendu ce que je t'ai demandé ?

— Je ne sais pas quoi chanter ! gémit la petite voix qui, cette fois, semble provenir de derrière elle.

Tout en exécutant un demi-tour, Mylène ne peut s'empêcher de lever les yeux au ciel dans un rictus exaspéré.

— On s'en fiche de la chanson, Emma. Chante, c'est tout !

La forêt tout entière paraît suspendue aux lèvres de la fillette. Mylène retient son souffle, prête à bouger dès qu'elle sera en mesure de s'orienter. Enfin, dans le frisson d'un sursis, une rengaine enfantine à peine audible s'élève dans les airs.

— Chante plus fort ! l'encourage Mylène.

La voix se fait aussitôt plus distincte et l'institutrice se met en mouvement.

L'instant est insolite. La voix d'Emma se faufile entre les arbres, petites notes d'une grâce infinie comme suspendues dans l'atmosphère. Les alentours murmurent au rythme du chant, qui leur donne plus que jamais une allure de lieu enchanté. L'évolution du ciel ajoute encore à l'irréalité du moment : quelques portions d'un bleu éclatant contrastant avec l'accumulation de nuages sombres, la voûte céleste morcelée semble illustrer le récit d'une émotion en équilibre précaire entre l'angoisse et l'espoir.

À partir de cet instant, tous les sens de l'institutrice sont rivés à la mélodie qu'elle suit comme on piste une proie. Elle n'a de cesse de fouiller les massifs, buissons et autres taillis susceptibles de dissimuler une cavité dans laquelle l'enfant serait accidentellement tombée.

C'est au pied d'un monticule qu'elle découvre enfin la clé du mystère.

Dissimulée derrière une abondante végétation, une galerie souterraine, dont l'ouverture fait environ quatre-vingts centimètres de diamètre, prend

naissance au ras du sol, dangereusement inclinée vers ce qui semble être, à première vue, un gouffre sans fond. Quand Mylène la découvre, Emma se tient accroupie sur un palier de terre situé à deux bons mètres au-dessous d'elle dans la galerie. Juste derrière, la pente semble plonger dans les ténèbres.

— Emma ! s'exclame l'institutrice, bouleversée par l'image de cette toute petite fille pratiquement enterrée vivante.

Dès que le visage de la jeune femme apparaît dans l'ouverture dégagée, l'enfant cligne des yeux quelques secondes, éblouie par la lumière libérée, avant de dévorer Mylène d'un regard qui oscille entre terreur et supplication. Ses joues sont baignées de larmes terreuses, son corps est assailli de soubresauts éperdus, marques d'épouvante autant que de froid.

— Je suis là, Emma ! glapit aussitôt Mylène, qui contient mal son émotion. C'est fini, je vais te sortir d'ici !

L'enfant renifle bruyamment tout en acquiesçant avec vigueur. Elle essuie ses joues du revers de sa manche, étalant plus encore larmes et terre sur son petit visage maculé d'effroi.

Sans perdre un instant, Mylène se couche à même le sol pour pouvoir se pencher sans risquer de tomber à son tour. Elle rampe au plus près du bord, s'incline au maximum vers le bas et tend le bras.

— Relève-toi et essaye d'attraper ma main, ordonne-t-elle à Emma.

La fillette émet quelques sanglots contenus. À gestes craintifs, elle tente de se redresser, manque de perdre l'équilibre, retourne précipitamment à sa position ramassée.

— Emma ! l'exhorte l'institutrice. Si tu ne te relèves pas, je ne pourrai jamais te sortir de là.

Mylène se penche plus encore et encourage l'enfant à la rejoindre.

— Fais-moi confiance ! ajoute-t-elle afin de la stimuler. Tu attrapes ma main et je te hisse jusqu'à moi.

Emma réitère sa tentative. Elle se colle à la paroi de terre et pousse peu à peu sur ses petites jambes. Mylène l'accompagne de mots rassurants et la guide étape par étape.

— Voilà, parfait. Tu te tiens tout contre le bord. Surtout ne regarde pas vers le bas. Regarde-moi ! Relève-toi, doucement, comme ça, c'est parfait.

— J'ai un bobo à mon bras, gémit la petite fille.

— On verra ça après, Emma. Continue de te relever.

L'enfant s'est à présent redressée. Mylène réalise que, même si la fillette se tient debout, la distance qui les sépare est trop grande. Jamais elle ne parviendra à saisir sa main pour la ramener jusqu'à elle.

— Maintenant, tends-moi la main, ajoute-t-elle, plus pour gagner du temps que dans l'espoir de saisir la menotte d'Emma.

Celle-ci s'exécute aussitôt. Elle allonge son bras le plus haut possible. Le constat est désastreux : un bon mètre subsiste entre elles.

C'est peine perdue. Mylène abandonne, prend appui sur ses coudes et réfléchit quelques secondes.

— On n'y arrivera pas comme ça, déclare-t-elle avec regret. Je vais venir te chercher. Remets-toi comme tu étais avant mais un peu plus sur le côté pour me laisser de la place.

— J'ai mal à mon bras, répète encore la fillette.

— Je sais. Je vais venir voir ça.

Mylène se redresse légèrement tout en pivotant sur elle-même afin de pouvoir se glisser dans la galerie pieds en avant. Allongée sur le ventre, elle rampe à reculons pour s'y introduire avec précaution, s'enfonçant centimètre par centimètre dans le trou. Juste en dessous, Emma s'est à nouveau accroupie et observe la manœuvre d'un regard anxieux.

L'opération est laborieuse : peu assurée, Mylène se meut avec une certaine maladresse, à laquelle s'ajoute la crainte de tomber. Après avoir passé la moitié de son corps, jambes dans le vide, il lui faut à présent glisser son bassin. La perspective de ne plus pouvoir se retenir qu'à la force de ses

bras la fait hésiter. Elle saisit à pleines mains des racines qui émergent du sol juste devant elle, teste leur solidité, s'y accroche fermement tandis que ses pieds, fébriles, sondent le palier de terre sur lequel Emma a trouvé refuge. Elle recule encore, s'introduit de plus en plus profondément dans le goulot sombre, se retient aux racines et déplie ses bras avec lenteur. Le poids de son corps devient bientôt trop lourd pour elle. Elle cherche désespérément un appui contre la paroi, une anfractuosité qui, ne fût-ce que quelques instants, lui permettrait de relâcher l'insoutenable tension qu'elle inflige à ses biceps. Malheureusement, ses pieds pédalent dans le vide sans déceler la moindre niche. Pendant une poignée de secondes, elle se sent lâcher prise, gémit sous l'effort... Ses mains glissent dangereusement, incapables de se retenir plus longtemps aux rhizomes qui, à leur tour, montrent des signes de faiblesse. Elle tente d'estimer la hauteur qui la sépare du rebord, mais sa tête, coincée entre ses deux bras, ne peut plus se baisser suffisamment pour lui permettre de voir. Paniquée, l'institutrice essaye de faire machine arrière, de remonter à la surface en puisant dans ses dernières réserves, mais il est trop tard : les racines cèdent et Mylène chute brutalement en poussant un cri d'effroi.

À ce cri en succède un autre. De douleur. Si elle n'est pas tombée de haut, Mylène s'est très mal reçue : sa cheville s'est salement pliée sous son poids, selon un axe qui n'a rien de naturel. La souffrance est fulgurante, l'institutrice est incapable de retenir plaintes, larmes et jurons, ce qui impressionne beaucoup Emma. Celle-ci s'est recroquevillée un peu à l'écart et observe la jeune femme avec une curiosité teintée de méfiance.

Peu à peu, Mylène tente de se dominer. En prenant appui contre la paroi, elle masse fébrilement sa cheville, respire fort et vite, gémit encore un peu, maîtrise toutefois ses larmes.

— Tu t'es fait un bobo au pied ? demande timidement Emma.

— Non, je fais du yoga ! aboie Mylène d'un ton mauvais.

La fillette la considère cette fois d'un œil farouche.

— Moi, j'ai un bobo au bras, murmure-t-elle en sanglotant.

Mylène suspend ses frictions et pousse un long soupir, dépitée autant qu'accablée.

— Viens par ici, concède-t-elle en tendant la main vers l'enfant.

La largeur de la corniche sur laquelle elles se trouvent leur permet de se mouvoir latéralement. Il leur est en revanche impossible de s'y tenir à deux de front, mais les parois de la galerie leur offrent un appui salvateur. À leurs pieds, le gouffre s'enfonce plus profondément sous terre, même si, en regardant vers le bas, Mylène devine le fond à la lueur du jour.

Avec précaution, Emma rejoint son institutrice en quelques pas, rassurée par cette main qui se tend et semble prête à la rattraper en cas de chute. En effet, sitôt qu'elle arrive à sa portée, Mylène la saisit par la taille et la ramène contre elle. Elle s'est positionnée de façon à empêcher son pied de toucher le sol et se tient en équilibre contre le bord de la galerie.

— Montre-moi ton bras.

L'enfant relève aussitôt sa manche. Elle présente à Mylène une écorchure sans gravité d'où perlent quelques gouttes de sang.

— Ce n'est rien, la rassure l'institutrice. Je vais te soigner ça tout de suite.

Elle tâte ses poches à la recherche d'un mouchoir, n'en trouve pas, défait alors son foulard dont elle se sert pour tamponner la blessure avec précaution. Puis elle enroule l'étoffe autour du petit bras pour en faire un beau bandage bariolé.

— Voilà ! conclut-elle. Tu ne risques plus rien.

Emma considère son pansement d'abord d'un air grave, puis semble satisfaite du résultat.

Ce problème étant réglé, Mylène tente de faire le point de la situation. Perchée sur son pied valide, elle évalue la hauteur à gravir pour s'extraire de la galerie. Si, en tendant les bras, elle parvient à poser ses deux mains au ras du sol, elle réalise qu'elle n'a pas de prise pour se hisser sans aide.

Un faux mouvement la fait grimacer. En baissant les yeux vers sa cheville, la jeune femme constate que celle-ci a presque doublé de volume. Afin d'en éprouver l'état, elle pose délicatement le pied à terre, mais sursaute de douleur à peine a-t-il touché le sol.

— On ne va jamais parvenir à ressortir d'ici, gémit-elle, en proie au désespoir.

Fébrile, elle extirpe de sa poche son téléphone portable. Lorsqu'elle constate l'absence totale de réseau, Mylène a la sensation que le sol s'ouvre bel et bien sous ses pieds.

Le parking du bois des Quatre-Chênes est bientôt envahi par un impressionnant convoi de voitures. Une dizaine de véhicules de police ainsi qu'une ambulance débarquent sur les lieux, sous les yeux écarquillés des enfants qui, toujours dans le car, ne peuvent contenir leur excitation. Le nez collé aux vitres, ils piaffent d'impatience, saturant très vite l'ambiance de bruit. Éliane et Sandrine ont beaucoup de mal à ramener le calme et, tout comme à l'extérieur, l'atmosphère devient très vite orageuse.

En attendant l'arrivée imminente des services de police, Sandrine a téléphoné à Bruno, Véronique et Mylène afin de les en informer. Seule Mylène n'a pas répondu à l'appel, obligeant la surveillante à lui laisser un message. En revanche, Véronique et Bruno ont aussitôt rebroussé chemin et sont présents. C'est le prof de gym qui accueille le capitaine, un homme d'une quarantaine d'années, au physique étrangement commun. Alors que tous deux scellent les présentations d'une poignée de main, Bruno ne peut s'empêcher d'être surpris par l'apparence banale du personnage, lui qui est féru de romans policiers dans lesquels les héros sortent toujours de l'ordinaire. Taille moyenne, carrure idem, physionomie passe-partout, dépourvu de signe particulier... L'homme passerait inaperçu même vêtu d'une combinaison rose fluo.

— Capitaine Dupuis, déclare-t-il d'un ton neutre.

C'est une blague ! manque de s'exclamer Bruno, contenant difficilement un rictus ironique. Pourquoi pas Dupond, tant que vous y êtes ?

— Bruno Danzig, répond-il au policier, chassant de ses pensées les railleries qui s’y pressent. Merci d’être venus aussi vite et... aussi nombreux, ajoute-t-il en portant un regard sincèrement impressionné sur l’ensemble des véhicules qui continuent d’affluer.

Une quinzaine d’entre eux occupent maintenant les lieux tandis que le professeur de gymnastique résume la situation au capitaine de police. Il décrit Emma Verdier le plus précisément possible ainsi que les circonstances de sa disparition, du moins celles qu’il est en mesure de rapporter. Le policier l’écoute avec attention avant de demander quelques informations supplémentaires.

— Les parents sont prévenus ?

— Je n’en sais rien. J’imagine que notre directrice les a contactés.

— Faites-les venir ici.

— OK.

— Possédez-vous un objet qui appartienne à l’enfant, quelque chose qui soit imprégné de son odeur ?

— Je ne pense pas, non...

— Demandez aux parents d’en apporter un.

— Ce sera fait.

— Pouvez-vous m’indiquer l’endroit où elle a été vue pour la dernière fois ?

— Pas de problème... C’est dans la clairière, pas très loin d’ici.

— Je vous accompagne.

Aussitôt, le capitaine Dupuis fait un signe en direction de son équipe qui se met en mouvement. Un agent s’en détache et le rejoint au pas de course.

— Le GSP et la CDI sont en chemin, ils seront là dans quelques minutes, l’informe-t-il en marchant à ses côtés.

— Parfait.

— Qui ça ? demande Bruno.



— Le Groupe de soutien de proximité et la Compagnie départementale d'intervention, explique Dupuis. Des renforts, si vous préférez.

— OK, murmure le prof de gym qui n'a pas davantage compris de quoi il s'agissait.

Au fur et à mesure que le capitaine prend le contrôle de la situation, il se dégage de lui une aura particulière. La transformation n'est pas palpable, elle s'effectue par vagues. Le policier semble peu à peu se barder d'aplomb. Et alors que Bruno lui ouvre le chemin, il a la sensation confuse de suivre le mouvement plutôt que de le conduire.

Sandrine se dépêche de les rejoindre.

— Éliane aimerait savoir si le car peut rentrer à l'école. Les gosses ne tiennent plus en place.

— J'ai d'abord besoin du témoignage de chaque adulte présent cet après-midi, l'informe le capitaine. Deux de mes hommes vont s'en charger au plus vite. Ensuite vous pourrez raccompagner les enfants jusqu'à l'école, en avertissant toutefois leurs parents qu'ils doivent se tenir à la disposition de la police.

Sandrine fait aussitôt demi-tour afin de transmettre le message à Éliane. Alors qu'elle s'éloigne déjà, Bruno lui demande de communiquer les requêtes du capitaine : la présence des parents d'Emma sur les lieux avec un objet appartenant à la petite fille.

— Un vêtement de préférence, précise Dupuis. Un vêtement qu'elle aurait porté récemment.

Sandrine hoche la tête en signe de compréhension et s'apprête à poursuivre son chemin avant d'ajouter, en haussant la voix pour que celle-ci porte sur les quelques mètres qui les séparent :

— Au fait... On est toujours sans nouvelles de Mylène.

Bruno s'arrête pour la seconde fois, forçant le groupe de policiers à faire de même.

— Tu ne l'as pas appelée ?

— Si, mais elle n’a pas répondu. J’ai laissé un message.

Le capitaine Dupuis interroge Bruno du regard.

— C’est une des institutrices qui nous accompagnent, lui explique-t-il. Elle est partie à la recherche d’Emma en même temps que nous. Apparemment, on ne parvient pas à la joindre pour la prévenir de votre arrivée.

— Vous avez son numéro de portable ?

— Oui.

— Appelez-la.

Tout en continuant d’avancer vers la clairière, Bruno pianote sur son téléphone afin de joindre la jeune femme. La messagerie se déclenche avant même que la moindre sonnerie ne retentisse dans le combiné. Bruno attend le bip pour laisser un message.

— Mylène, c’est Bruno. Arrête les recherches et reviens, on a prévenu les fl... la police, ils sont déjà là et se chargent de retrouver Emma.

Puis il coupe la communication et remet le téléphone dans sa poche.

— Depuis quand n’avez-vous plus de nouvelles de votre collègue ? s’enquiert Dupuis.

Bruno évoque l’appel téléphonique que lui a passé Mylène tandis qu’il fouillait les bois à proximité de la clairière.

— Quelle heure était-il ?

— Je n’ai pas vraiment regardé mais je dirais qu’il devait être aux alentours de dix-sept heures...

Le capitaine consulte rapidement sa montre.

— Continuez d’essayer de la joindre toutes les cinq minutes, préconise-t-il tandis qu’ils arrivent à la clairière.

— D’accord. Voilà, c’est ici, déclare Bruno en débouchant sur la vaste étendue dégagée.

Le capitaine jette un regard circulaire sur les lieux. Les cabanes des enfants ponctuent l’espace, témoins d’un après-midi d’insouciance. L’endroit

est resté exactement comme ils l'ont quitté presque une heure auparavant, si ce n'est que le ciel est à présent complètement couvert, ce qui lui confère une apparence nettement moins accueillante. Dupuis se tourne vers deux de ses hommes.

— Allez vérifier à l'intérieur des cabanes.

Ceux-ci s'exécutent sur-le-champ tandis que Bruno se frappe le front en signe de stupeur.

— Ne me dites pas qu'elle peut être là-dedans ! s'exclame-t-il d'un ton catastrophé.

— Ça a l'air de vous contrarier...

— Non, non ! se défend le prof de gym, comme pris en flagrant délit de malveillance. C'est juste qu'on n'a pas pensé à vérifier, et si on vous a fait venir alors que...

— Ce ne serait pas la première fois qu'on retrouverait un enfant caché à l'endroit le plus évident, l'interrompt Dupuis pour l'apaiser.

Puis, sans plus se préoccuper de l'effarement de son interlocuteur, le capitaine s'adresse à un autre de ses hommes.

— Meyer, fais venir les chiens le plus rapidement possible.

Il lève ensuite un regard soucieux vers le ciel et ajoute :

— Si un orage éclate, ce qui risque bien d'être le cas, ça va être coton pour la retrouver.

Et comme s'il l'avait déclenché, un éclair déchire la voûte céleste, suivi, quelques secondes plus tard, par un grondement sourd.

Si Mylène n'a pas discerné l'éclair qui a déchiré le ciel, elle a en revanche parfaitement entendu le tonnerre gronder au loin.

— Il ne manquait plus que ça ! grommelle-t-elle, maîtrisant mal un sentiment d'appréhension mêlée d'amertume.

— Tu as peur de l'orage ? lui demande Emma, intriguée.

Mylène rétorque avec humeur :

— Non, je n'ai pas peur de l'orage ! J'ai peur de rester coincée ici je ne sais combien de temps avec des trombes d'eau qui nous dégoulinent dessus.

— Je veux ma maman ! gémit la fillette, que la rogne de son institutrice accable plus encore que la situation.

— Et moi, je veux mon papa !

La réplique a fusé, sans lien particulier avec la réalité. Mais d'évoquer son père lui fait penser à lui, et soudain son cœur se serre au souvenir de cet homme qu'elle a réveillé à l'aube ce matin.

Il lui semble que c'était il y a une éternité.

Le fil de ses pensées se déroule, un peu comme une mèche que l'on finit par allumer, et bientôt une bombe explose dans l'esprit de la jeune femme. Son insuline ! Elle n'a pas pris sa dose ce matin ni même ce midi, trop occupée à veiller sur les enfants. Il ne faudrait pas que la situation s'éternise, les conséquences d'un manque, dans son cas, seraient rapides et désastreuses.

L'institutrice extirpe une nouvelle fois son téléphone de sa poche et vérifie le réseau. Le triangle segmenté est complètement éteint. Même en

levant le bras pour rapprocher le plus possible l'appareil de la surface, aucune barre ne s'allume. Et, pour ne rien arranger, l'état de sa batterie est à l'image de son moral : au plus bas.

— Il faut qu'on trouve comment sortir d'ici, murmure-t-elle en refoulant une vague de panique.

Mylène regarde autour d'elle dans l'espoir de découvrir un moyen de se hisser jusqu'à la surface. Les parois de la galerie marquent un léger dénivelé, malheureusement trop faible pour lui permettre de s'y agripper. Sans compter cette foutue cheville qui la lance jusqu'au genou... En faisant un état des lieux, elle accroche le regard d'Emma : la fillette la dévisage avec avidité. Accroupie, repliée sur elle-même, elle ressemble à un petit oiseau tombé du nid.

Durant quelques secondes, l'institutrice semble perdue dans ses pensées. Elle évalue la taille de l'enfant, lève les yeux vers la surface, revient sur la fillette... Elle réalise alors que, si elle ne parvient pas à remonter à la surface, elle peut du moins porter Emma et l'aider à sortir du trou.

— Viens là !

Emma se redresse avec précaution puis rejoint la jeune femme en deux pas. Après s'être calée contre la paroi de manière à pouvoir rester en équilibre malgré sa cheville blessée, Mylène la saisit par la taille et la ramène contre elle.

— Je vais te mettre sur mes épaules, lui explique-t-elle. Dès que tu seras installée, tu vas essayer de te relever. Ne t'inquiète pas, je te tiens bien. Il ne peut rien t'arriver.

La fillette hoche la tête. Mylène l'agrippe cette fois sous les aisselles et la porte à bout de bras pendant qu'Emma s'installe sur ses épaules.

— C'est bon ?

— Oui.

— OK. Maintenant tu vas te mettre debout sur moi. Comme au cirque. Tu as compris ?

— Oui.

— Après je te porterai le plus haut possible ; ça devrait aller, tu n'es pas bien lourde. De là, normalement, tu devrais pouvoir attraper des racines qui sont juste devant le trou. Tu les agrippes et tu tires très fort sur tes bras. Moi, je te porterai le plus haut possible pour t'aider à sortir. Je ne te lâcherai que lorsque tu seras presque dehors. Tu es prête ?

— Oui.

— Une dernière chose, Emma. Écoute-moi bien. Quand tu seras sortie, je te donnerai mon téléphone que tu devras attraper en te couchant à plat ventre. Moi, j'aurai composé un numéro dessus, il faudra juste que tu appuies sur la touche verte et que tu attendes que quelqu'un réponde. Dès que tu entends une voix dans le téléphone, tu expliques ce qui se passe et tu décris ce que tu vois autour de toi. Les arbres, la petite montagne, tout ce qui t'entoure. C'est clair ?

— Oui.

— Après, tu laisses le téléphone allumé et tu ne bouges pas. Tu restes près du trou et tu attends que quelqu'un te trouve.

L'enfant acquiesce d'un hochement de tête, que Mylène ne voit pas mais qu'elle perçoit.

— OK. On y va, alors ?

Pour toute réponse, la petite fille s'agrippe fermement à la tête de l'institutrice tandis qu'elle se redresse avec prudence, une jambe après l'autre. Ses mouvements maladroits forcent Mylène à rectifier sa position pour ne pas tomber, ce qui inflige une douleur fulgurante à sa cheville. La jeune femme masque son calvaire en serrant les dents, mais sans jamais relâcher son étreinte autour des mollets de la fillette.

— Tu y es ?

— Presque !

À présent juchée sur les épaules de Mylène, Emma passe enfin la tête hors du trou. Elle écarte la végétation qui encombre la sortie et s'accroche de

toutes ses forces aux racines.

Dès qu'elle sent le poids de l'enfant s'alléger, l'institutrice accompagne son mouvement en la soulevant à bout de bras vers le haut. L'opération est périlleuse, mais la perspective de succès insuffle à Mylène un regain d'énergie qui lui fait oublier sa souffrance l'espace d'un instant. Constatant qu'Emma est en train d'extirper son corps des entrailles de la terre, elle rassemble ses forces et donne à la fillette un dernier élan qui l'éjecte pratiquement hors du trou.

Quelques secondes plus tard, Emma rampe à la surface, se redresse et respire enfin à l'air libre.

Au fond de la galerie, Mylène pousse un cri de victoire.

— Tu as réussi ! Bravo Emma, tu es la plus forte !

Puis, sans perdre de temps, elle reprend son téléphone qu'elle allume d'une pression du pouce. Sans plus s'inquiéter de l'absence de réseau, elle pianote sur le clavier tactile, ouvre le répertoire et sélectionne le numéro de Bruno. Celui-ci s'affiche aussitôt sur l'écran.

— Emma ? Passe ton bras par le trou que je puisse te donner mon téléphone. Tu appuies sur le carré vert qui est sur l'écran, celui avec le petit téléphone dessiné dessus, d'accord ?

Elle attend, l'appareil au bout du bras qu'elle tend déjà vers le haut. Mais la fillette tarde à paraître.

— Emma ?

Mylène suspend son souffle. Au-dessus de sa tête, l'absence totale de mouvement l'intrigue. Elle n'entend rien, si ce n'est le vent qui souffle de plus en plus fort, rasant la végétation autour de la galerie.

— Emma ? s'impatiente-t-elle. Ce n'est vraiment pas le moment de jouer à cache-cache ! Passe ton bras et prends mon téléphone, s'il te plaît !

L'institutrice s'immobilise et attend, l'oreille aux aguets. Elle tente de percevoir les bruits alentour, un frôlement quelconque qui trahirait la présence de l'enfant juste à côté du trou. Mais rien ne se manifeste.

— Emma !

Le cœur battant, la jeune femme a maintenant la sensation que son sang se fige dans ses veines. Elle n'y comprend rien. Où est passée cette foutue gamine ? Pourquoi ne répond-elle pas ?

— Putain de bordel, Emma ! hurle-t-elle en perdant toute contenance. Tu vas répondre, oui ou merde ?

Seul un silence alarmant fait écho à ce cri de détresse.

L'institutrice a l'impression de devenir folle. Que se passe-t-il là-haut ? Questions et conjectures déferlent en vrac dans son esprit, sans qu'elle parvienne à trouver la moindre réponse. Le téléphone toujours à la main, la cheville enflée, les boyaux en charpie, elle hoquette de stupeur, tente de s'accrocher aux rebords pour se hisser à la seule force de ses bras, voir, comprendre... Hâte et angoisse se télescopent dans sa tête, elle tremble de tous ses membres, se démène, ses gestes sont fébriles et disloqués. Animée par l'énergie du désespoir, elle s'élance contre la paroi pour atteindre le pourtour du trou, faisant fi de sa cheville et de la douleur qui irradie dans sa jambe. Ses mains avides cherchent une prise à saisir, agrippent la végétation qui dépasse... et lâchent le téléphone.

L'appareil lui échappe, voltigeant dans les airs. En ce dixième de seconde, le temps se fige et, avec lui, l'intuition exacerbée d'un drame inexorable. Mylène tente d'attraper son portable au vol. Ses mains happent le vide, tressaillent en suivant l'irrémédiable chute. Le téléphone se dérobe, ricoche sur le palier de terre pour ensuite disparaître au fond du gouffre, en même temps que l'institutrice retombe lourdement, heurtant violemment sa cheville déjà blessée.

À la surface, au milieu de la forêt désertée de toute présence humaine, le vent balaye les herbes qui encerclent l'accès à la galerie et colporte sur quelques mètres un hurlement de rage et de douleur.



L'équipe de policiers s'est déployée dans la forêt avec une redoutable efficacité. Parfaitement coordonnés, ils commencent par ratisser le périmètre autour de la clairière en cercles concentriques, puis s'éloignent pour s'enfoncer plus profondément dans les bois. Espacés de trois mètres, les policiers avancent à pas lents en ligne droite, fouillant méthodiquement talus, buissons et taillis. Après avoir été briefés sur la manière de procéder, Bruno et Véronique participent aux recherches.

Quelques instants après le début de la battue, le bruit caractéristique d'un hélicoptère envahit les lieux. L'appareil, muni d'une caméra thermique, survole la forêt de long en large, à la recherche d'une empreinte mouvante qui trahirait la présence de la fillette. Au sol comme dans les airs, les policiers communiquent à l'aide de talkie-walkies dont les crachotements se reverbèrent entre les arbres. Le dispositif mis en place et la rapidité d'intervention sont impressionnants.

Au même instant, Camille et Patrick Verdier démarrent sur les chapeaux de roues pour rejoindre le bois des Quatre-Chênes. Prévenus par Mireille Cerise, ils ne possèdent encore que peu d'informations. Malgré toutes les précautions prises par la directrice pour leur annoncer la situation, son désir manifeste de se montrer rassurante et son insistance sur l'importance des moyens mis en œuvre pour retrouver la petite fille, les parents ont la sensation d'être propulsés dans un cauchemar éveillé.

Camille a du mal à respirer. Ses poumons sont comprimés dans l'étau de son angoisse et l'oxygène peine à s'y frayer un passage. Un silence lourd et compact règne dans l'habitacle de la voiture. Le genre de silence qui hurle dans la tête. Anéantis par la nouvelle, Patrick et elle se laissent, chacun de leur côté, dériver dans les méandres de leurs craintes les plus terrifiantes. L'ignorance génère une imagination féconde. Ne pas savoir, c'est envisager tous les possibles. Et parmi ces possibles, le pire est toujours celui qui s'impose à l'esprit avec le plus de férocité.

Camille tente de résister à l'invasion d'images insoutenables. Même celles qui correspondent à la simple réalité énoncée par la directrice sont insupportables. Elle imagine Emma toute seule au milieu des bois, terrifiée, les joues baignées de larmes, le corps secoué de spasmes angoissés. L'enfant est si petite, si vulnérable, totalement à la merci des frayeurs les plus terribles. Camille l'entend l'appeler de sa voix d'ange, hoqueter sous le poids de l'épouvante, maman, maman, sans comprendre la raison pour laquelle personne ne vient à son secours.

Par intermittence, d'autres images plus douloureuses encore se substituent à cette vision déjà odieuse, que la jeune femme tente désespérément de chasser de son esprit. Des ombres menaçantes s'élèvent au-dessus de la fillette en pleurs, des gueules remplies de crocs pointus, des yeux jaunes dépourvus de toute compassion, des grognements sourds...

— Il y a des bêtes sauvages, dans cette forêt ? demande-t-elle d'une voix à peine audible.

— Pas que je sache, murmure Patrick sans quitter la route des yeux.

Camille parvient à aspirer un filet d'air salvateur. Pourtant, parmi les prédateurs qui rôdent dans ses hantises, c'est l'homme qui lui inspire le plus de craintes. Et si Emma ne s'était pas perdue ? Si elle avait été enlevée par un déviant sexuel assoiffé de chair fraîche ? Un monstre sans âme avide de candeur et de pureté ?

— On va la retrouver, n'est-ce pas ? gémit-elle, au bord de la nausée.

Un silence terrifiant succède à sa question. Puis une réponse, enfin, plus terrifiante encore :

— Je ne sais pas.

Camille retient un haut-le-cœur. Savoir que son enfant souffre en ce moment même, l'imaginer en proie à une terreur viscérale sans avoir aucun moyen de lui venir en aide, de la protéger ou de pouvoir la rassurer est tout simplement impossible à supporter. Camille sait qu'elle n'y arrivera pas. C'est au-dessus de ses forces. Elle n'est pas de taille à affronter une telle épreuve. Ses muscles sont tendus à l'extrême, ses boyaux sont en charpie, sa gorge semble avoir triplé de volume et un poids insupportable pèse sur sa cage thoracique.

À côté d'elle, Patrick est dans le même état. Les dents serrées, les mains crispées sur le volant, il se concentre sur la route pour empêcher son imagination de s'affoler. Mais si l'angoisse et la tension qu'il éprouve s'apparentent sensiblement à celles de sa femme, le professeur lutte de toutes ses forces pour ne pas laisser exploser sa fureur. Saturé de rancœur, il rumine les griefs qu'il impute aux enseignants, ces incapables, même pas foutus de surveiller une petite fille de cinq ans ! Le cœur lourd de récriminations de plus en plus violentes, il s'accroche aux promesses de représailles qu'il ne manquera pas de leur infliger s'il devait arriver quoi que ce soit à son enfant. L'impuissance le rend fou. Les sanctions tournent en boucle dans son esprit, une soif de vengeance proportionnelle aux tourments qui le rongent. Il ressent le besoin impérieux de faire souffrir autant qu'il souffre.

À dix-huit heures dix, Mireille Cerise, la directrice de l'école, arrive sur les lieux, très vite suivie par Camille et Patrick Verdier. Tous trois sont reçus par le capitaine Dupuis qui, après avoir coordonné les recherches au départ de la clairière, est retourné sur le parking où un quartier général de fortune a été installé. L'homme se veut confiant et tente d'apaiser les parents en leur expliquant les moyens mis en œuvre pour retrouver leur enfant.

— A priori, et vu les circonstances, Emma se serait simplement égarée,

ce qui veut dire que nous avons de grandes chances de la retrouver au plus vite. Nous n'écartons évidemment pas d'autres possibilités et nous sommes en ce moment même à pied d'œuvre pour parer à toute éventualité.

— Qu'est-ce que vous entendez par « d'autres possibilités » ? s'enquiert le professeur Verdier d'une voix tendue.

— Nos équipes envisagent tous les scénarios possibles, monsieur Verdier. Celui d'une mauvaise rencontre, même s'il n'est pas privilégié, est néanmoins analysé avec soin.

À l'évocation du pire, Camille étouffe un « mon Dieu ! » plaintif et affolé. Mireille exprime elle aussi son tourment en affichant une moue affolée.

— Je vous le répète, mesdames, insiste Dupuis. Cette éventualité est, selon moi, parmi les moins plausibles. Mais il est de notre devoir de l'envisager au même titre que les autres. Nous vérifions pour l'instant la présence de délinquants pédophiles dans la région, de même que d'autres disparitions récentes. Pour l'instant, rien dans ce qui a été examiné ne va dans ce sens.

Le policier marque un temps d'arrêt afin de s'assurer que ses propos ont été bien intégrés. Camille et Patrick restent un moment sans réaction, comme suspendus à ses lèvres : à l'instar de beaucoup de parents dans les mêmes circonstances, durant les premiers instants de la disparition de leur enfant, ils errent entre hébétude et affliction.

— Avez-vous apporté un vêtement que votre fille a récemment porté ? reprend-il afin de les ramener à la réalité.

Camille tressaille. Elle semble s'éveiller d'un charme maléfique et son regard perdu fait aussitôt la mise au point sur le policier.

— Oui ! s'exclame-t-elle en plongeant la main dans son sac. Je vous ai apporté le T-shirt qu'elle a mis hier.

— Parfait ! Ceci va nous permettre de faire intervenir les chiens, particulièrement efficaces dans des cas comme celui-ci.

Puis il ajoute en levant les yeux vers le ciel qui, de minute en minute, devient plus menaçant :

— Je ne vous cacherais pas que le temps presse : la pluie a une fâcheuse tendance à effacer les traces olfactives, et, vu les conditions climatiques...

La jeune femme ne semble pas prendre conscience de l'urgence de la situation. Elle laisse apparaître le vêtement, qu'elle garde à la main quelques secondes. Sans attendre qu'elle le lui tende, le policier s'en saisit puis, d'un geste appuyé, le tire vers lui, la forçant à le lâcher.

— Je vous le rendrai dès que nous aurons retrouvé votre fille, lui assure-t-il avec confiance.

Puis, se tournant vers la directrice de l'école :

— Voulez-vous bien me suivre, s'il vous plaît ?

Mireille Cerise s'exécute aussitôt. Ils rejoignent ensemble deux policiers en faction auprès d'un véhicule. Alors que la directrice emboîte le pas au premier, disparaissant à l'intérieur d'une camionnette, le capitaine discute en aparté avec le second durant un court moment, au terme duquel il lui confie le T-shirt. Puis il revient vers les parents.

— Mes hommes se chargent de mettre les chiens sur sa piste. J'ai de bonnes raisons d'espérer que nous allons très vite la retrouver.

— Où est la directrice ? demande Camille.

— Nous recueillons son témoignage ainsi que quelques renseignements.

— Je veux participer aux recherches ! déclare soudain Patrick Verdier, qui semble lui aussi émerger d'une léthargie ahurie.

Le capitaine hoche la tête en signe de compréhension.

— Nous avons besoin de vous, en effet. Mais dans un premier temps, vous nous serez beaucoup plus utiles en répondant à quelques questions.

— Des questions ? sursaute Camille en portant sur Dupuis un regard effaré. Quelles questions ?

Le capitaine a l'habitude de ce genre de réaction défensive. Dès qu'un policier s'apprête à procéder à un interrogatoire, la majorité des gens se

remémorent leur faute la plus grave. Même si celle-ci n'est pas pénalement répréhensible, ils se sentent aussitôt coupables. Dupuis en conclut que Mme Verdier a des choses à se reprocher, ce qui ne veut pas dire pour autant que ce soit en relation avec la disparition de sa fille. Il décide de laisser cela pour plus tard et pare au plus pressé.

— Nous avons besoin de connaître le tempérament de votre fille pour d'une part avoir une idée de ce qui s'est passé, d'autre part appréhender ses réactions, explique-t-il avec gravité. Quelle sorte de petite fille elle est. Si elle est téméraire ou, au contraire, réservée. Si elle est peureuse, ce genre de choses...

— Nous vous écoutons, lieutenant, déclare Patrick Verdier.

— Capitaine, corrige mécaniquement Dupuis.

Puis il embraye sans s'appesantir sur la question :

— Emma est-elle d'un naturel intrépide ? Je veux dire par là : a-t-elle déjà échappé à votre vigilance pour disparaître sans prévenir ?

L'affirmation de Camille télescope la négation de son mari. L'espace d'un court instant, cette opposition manifeste laisse planer une gêne. Les parents se lancent mutuellement des regards de reproche.

— Vu le peu de temps que tu passes avec elle, je ne vois pas très bien comment tu peux dire une chose pareille, persifle Camille dans un murmure qui se veut discret mais qui ne l'est pas du tout.

— Je connais ma fille, tout de même ! se défend piteusement le professeur.

— Ce genre d'incident s'est-il déjà produit, madame Verdier ? demande Dupuis afin de recentrer le débat.

— Une fois, en effet. Au centre commercial. J'ai mis vingt minutes à la retrouver.

— Quand cela a-t-il eu lieu ?

— Il y a trois semaines environ...

— Et où se trouvait-elle, au final ?

— Au rayon électroménager, devant les téléviseurs : elle regardait un dessin animé.

— Peut-être que si tu passais un peu moins de temps sur ton smartphone et un peu plus à la surveiller, ce genre de mésaventure ne se produirait pas..., grommelle Patrick avec rancœur.

— Peut-être que si tu faisais plus souvent les courses, tu t'abstiendrais de dire ce genre de conneries ! réplique Camille sur le même ton.

— S'il vous plaît ! s'impatiente le capitaine. Nous perdons un temps précieux !

L'agacement de Dupuis est palpable et suscite chez les parents autant de honte que de confusion.

— Excusez-nous, murmure le professeur, penaud.

Le policier s'apprête à reprendre le cours de son interrogatoire lorsque dans le talkie-walkie accroché à sa ceinture crépite une voix nasillarde. Il s'en saisit aussitôt et s'éloigne de quelques pas. Précaution inutile puisque son échange parvient aux oreilles du couple.

Pour la première fois depuis bien longtemps, leurs cœurs battent à l'unisson.

— On l'a repérée ! s'exclame Dupuis à leur intention.

— Dieu soit loué ! souffle Patrick avec gratitude.

Camille éclate en sanglots. Elle s'affaisse contre son mari et laisse couler un torrent de larmes libératrices. La tension se délite en une fraction de seconde ; ils ne sont plus que deux parents qui viennent de retrouver leur enfant.

L’Anecdote est une petite brasserie comme on en voit beaucoup, dont l’entrée ouvre sur un large comptoir en étain tandis que les banquettes en bois apportent une touche chaleureuse et pittoresque. Sol carrelé, lambris aux murs, panneaux de séparation surmontés de verre biseauté et plafonds peints donnent au lieu l’illusion qu’on se trouve à Paris, dans l’un de ces établissements dont la clientèle apprécie le service rapide, l’accueil et la convivialité. Située dans une ruelle du centre-ville, elle affiche un charme typiquement français, entre ses « tables bistro » d’un côté, qui reçoivent des clients tout au long de la journée, tandis que les « tables resto », déjà dressées pour le service du soir, sont parées de nappes blanches.

Il est dix-huit heures quinze.

Dans la cuisine, Étienne achève les derniers gratins dauphinois qu’il enfourne avant de passer aux salades. Il consulte sa montre d’un rapide coup d’œil, puis tape dans ses mains afin de stimuler sa brigade, composée de deux commis, d’un rôti-seur qui fait également office de saucier, d’entremétier et de garde-manger, et d’un second, ou plutôt d’une seconde, Nathalie, quadra dynamique et forte tête.

— On s’active, là ! Hop hop hop !

— Rangez vos transats, les gars ! ironise Nathalie sans lever le nez de sa besogne.

Ça ronchonne devant les fourneaux. De fait, chacun accomplit sa tâche sans traîner même si, en cette fin d’après-midi, l’équipe fonctionne encore au



ralenti. La mise en place est pratiquement achevée. Aux quatre coins de la cuisine, ça découpe, ça émince, ça épluche, ça mélange ou ça fouette. Quelques fumets s'échappent déjà des casseroles. Le calme qui précède la tempête règne pour un instant encore. Nathalie termine la préparation des sauces pendant que Cyril, l'un des deux commis, surveille la cuisson du pot-au-feu affiché comme plat du jour. Les rituels s'enchaînent dans un ballet parfaitement coordonné d'allées et venues entre fourneaux et frigos, éviers et plans de travail.

Après s'être assuré que tout est sur les rails, Étienne sélectionne différentes salades qu'il passe sous le robinet. Les gestes s'enchaînent, rapides et précis. Il essore, répartit les feuilles dans les saladiers, dispose les bouteilles d'assaisonnement à leur place, prêtes à l'emploi.

Vers dix-huit heures trente, Émilie, la serveuse responsable de l'équipe du soir, passe la tête par le passe-plat et salue l'ensemble de la brigade. Chacun lui répond de son poste. Elle s'enquiert ensuite auprès d'Étienne de la composition du plat du jour et des suggestions du chef, ainsi que de leurs accompagnements respectifs. Elle passera le message aux autres serveuses afin que chacune puisse répondre aux éventuelles questions des clients. Les autres plats sont à la carte et n'ont plus de secret pour elles. Dans la salle également, on se prépare pour le prochain service.

— Qui est au bar, ce soir ? lui demande Étienne.

— Fabrice et Saïd.

— Ça devrait rouler. Tu m'apportes un café ?

— Une pression pour moi ! s'exclame Nathalie depuis le frigo à viande.

— C'est parti !

Le visage de la jeune fille disparaît de la petite fenêtre. Étienne jette un nouveau coup d'œil à sa montre. Dix-huit heures trente-sept. Il plonge la main dans la poche de son tablier et en extrait son téléphone, un vieux Nokia dont les fonctions se résument à passer des coups de fil, envoyer des SMS et en recevoir. Le seul portable dont il sache se servir.

Il déverrouille l'écran et consulte son journal. Pas d'appel ni de message. Pas de nouvelles. Soucieux, il remet son téléphone en place.

— Tout va bien ?

De l'autre côté de la desserte en inox, Nathalie l'observe avec curiosité.

— Tu n'as pas des oignons à couper, toi ? grogne-t-il en se détournant.

La seconde esquisse un sourire et hoche la tête d'un air entendu.

— Je vais donc me mêler de mes oignons...

— Bonne idée !

Le chef n'est pas d'humeur, ce soir. Nathalie commence à le connaître, ça fait quelques années qu'elle le pratique. Non qu'il soit d'ordinaire le plus jovial des hommes, mais elle sent bien qu'il y a une couille dans le potage. Il est encore plus taiseux que d'habitude et cela fait la troisième fois depuis son arrivée qu'il consulte son téléphone, ce qui ne lui ressemble pas.

Lorsque Émilie reparaît derrière le passe-plat, elle y dépose une tasse de café et un verre de bière.

— Étienne, il y a déjà une table de deux au resto. Ils demandent s'ils peuvent commander.

Étienne consulte machinalement sa montre. Officiellement, la cuisine n'ouvre qu'à dix-neuf heures. Bien que tout soit opérationnel, c'est à lui de décider s'il accepte de les servir.

— Peuvent pas attendre vingt minutes ?

— Ils sont pressés.

Étienne hésite un court instant avant de grommeler, à la grande surprise de Nathalie :

— Envoie la sauce.

Émilie lui adresse un sourire reconnaissant et disparaît.

— Ta bonté te perdra ! ricane la seconde en saisissant son verre de bière.

— Tu ne crois pas si bien dire.

Puis, s'adressant à l'ensemble de l'équipe :

— La première commande arrive, mais pas question de se faire un cul ! Je vous préviens, je n'ai aucune patience, ce soir ! Alors on se secoue les miches et on suit la cadence. Capito ?

— Compris, chef ! répondent en chœur les quatre cuisiniers.

— Il n'y a personne devant le piano, c'est pas normal ! s'énervé Étienne.

— J'y suis, chef ! déclare Simon, le rôtiisseur, en rejoignant les fourneaux d'un bond.

— Restez concentrés, les enfants. C'est vendredi, on va en chier jusqu'à pas d'heure !

À la fenêtre du passe-plat, Émilie annonce la première commande :

— Je réclame un filet de bœuf et une entrecôte, les deux en direct. À point, l'entrecôte. Et pour le filet, à la place des frites, une portion de purée.

— La purée n'est pas prête, les patates sont encore en train de cuire.

— Bon, attends, je vais voir ce qu'elle veut à la place.

— Tu ne demandes rien du tout ! Je lui sers des frites, point barre.

Émilie lève les yeux au ciel. Elle s'apprête à rétorquer mais Étienne ne lui en laisse pas le temps.

— Si elle ne veut pas de frites, elle va vouloir du riz. Je ne sers pas de riz avec un filet, ça n'a pas de sens.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? lui demande Nathalie.

— Question de principe !

— Ça commence bien, ronchonne Émilie en disparaissant à nouveau.

— Une entrecôte à point et un filet ! annonce Étienne à son équipe.

Simon et Nathalie s'activent aussitôt. Saisissant poêles et casseroles, vivres et condiments, ils virevoltent d'un bout à l'autre de la cuisine pendant qu'Étienne termine les gratins dauphinois en les passant sous la rampe.

Quelques instants plus tard, Émilie est de retour derrière la petite fenêtre du passe-plat.

— Elle ne veut pas de frites. Elle préfère attendre quelques minutes de plus que la purée soit prête.

— Je croyais qu'ils étaient pressés !

— Je le croyais aussi, rétorque la serveuse en soupirant.

Étienne la considère un instant sans rien dire, le visage impénétrable. Il enrage de s'être fait gruger par des culs serrés qui, à l'évidence, n'ont juste pas eu la décence d'attendre que la cuisine soit ouverte. Il déteste ces clients qui se croient tout permis, sans égard ni respect, ces gens dont les idées féodales gouvernent les relations aux autres. L'irritation se lit sur son visage et autour de lui, chacun retient son souffle. Puis, à la surprise générale, Étienne capitule.

— OK, déclare-t-il. Mais j'irai moi-même lui porter son assiette.

— Qu'est-ce que tu manigances ? lui demande Émilie, méfiante.

— Rien. Je veux juste voir à quoi ressemble cette dame.

La serveuse l'observe, l'instant d'un soupçon. Puis elle hausse les épaules avec indifférence.

— Comme tu veux.

Quinze minutes plus tard, les plats sont prêts. Étienne s'empare des deux assiettes brûlantes sur le chauffe-plats, se protégeant les mains par des serviettes blanches de tissu épais.

— Chaud devant ! crie-t-il en se dirigeant vers la porte des cuisines, laquelle donne directement accès à la salle.

Il n'a aucun mal à repérer la table qu'il doit servir : c'est la seule qui soit occupée dans la partie restaurant. Il se présente devant les clients avec une déférence surjouée.

— L'entrecôte ? demande-t-il d'un ton emprunté.

C'est à peine s'il ne claque pas des talons.

Comme il s'y attendait, l'homme lui fait un signe de la tête. Étienne dépose son plat devant lui puis, en toute logique, se tourne vers son vis-à-vis. Mais au lieu de placer l'assiette toujours brûlante sur la table, il la tend à la femme qui, sans méfiance ni protection, s'en saisit à deux mains.

La réaction ne se fait pas attendre. Dès que ses doigts entrent en contact avec la faïence brûlante, elle pousse un hurlement et lâche brutalement prise. Le résultat est catastrophique : le filet se déverse intégralement sur ses genoux, emportant avec lui la sauce et la purée.

Étienne feint la surprise d'abord, la consternation ensuite, la désolation enfin.

— Mon Dieu ! Je suis absolument navré ! Ne bougez pas, surtout, j'apporte de quoi vous essuyer !

La cliente s'est levée d'un bond et s'apprête à vociférer. Mais devant l'empressement d'Étienne, elle ne peut que refréner sa colère. De fait, il est déjà de retour et s'affaire autour d'elle afin de limiter les dégâts sur sa jupe.

— C'est bon ! s'impatiente-t-elle, irritée. Donnez-moi ça !

Elle lui arrache le chiffon des mains et tente à son tour d'atténuer les dommages.

— Je suis terriblement confus ! lui assure Étienne d'un ton désespéré. Cette purée est une véritable calamité, il y en a partout. Vous auriez dû prendre les frites, ç'aurait été plus facile à nettoyer !

Après avoir été repérée grâce au survol d'hélicoptère, la position d'Emma est aussitôt transmise à l'équipe au sol qui, quelques minutes plus tard, la localise. Le temps que les policiers se rendent sur place, ils interceptent la fillette aux environs de dix-neuf heures. Ils retrouvent l'enfant en train d'errer dans les bois à plus d'un kilomètre au nord-est de la clairière où elle a passé l'après-midi avec ses petits camarades. Elle est maculée de terre de la tête aux pieds et semble à bout de forces.

L'ensemble de l'équipe est aussitôt prévenu qu'elle est saine et sauve et ne présente, à première vue, aucune blessure grave. Elle est juste épuisée. De fait, la petite fille s'écroule littéralement dans les bras d'un des policiers, qui la porte jusqu'au parking où l'attendent ses parents.

Les retrouvailles sont poignantes. Camille et Patrick se précipitent vers leur enfant qu'ils étreignent jusqu'à l'étouffement, riant et pleurant à la fois. Emma supporte ces assauts d'affection sans vraiment exprimer d'émotion en retour. Comme si elle ignorait l'inquiétude dont elle a été l'objet ainsi que les moyens mis en œuvre pour la retrouver. À cinq ans, elle n'est pas vraiment consciente du danger auquel elle vient d'échapper.

Le capitaine Dupuis laisse le temps à la famille de se retrouver. Il interrompt ensuite les effusions et informe les parents qu'Emma doit être examinée par un médecin, lequel se tient à leur disposition dans l'ambulance. Ceci afin de s'assurer que l'enfant se porte bien et ne présente aucun

traumatisme qu'on n'aurait pas décelé au premier regard. Camille et Patrick acceptent sans discuter.

Quelques instants plus tard, l'équipe de policiers est de retour, de même que Bruno et Véronique. Soulagés par l'issue de la mésaventure, ces derniers n'en mènent néanmoins pas large lorsqu'ils doivent affronter la fureur et le ressentiment des parents. En effet, sitôt qu'elle les aperçoit, Camille informe son mari de leur identité. Patrick se précipite vers eux et les alpague avec rudesse.

— Je n'ai ni le temps, ni l'énergie d'essayer de comprendre maintenant les tenants et les aboutissants de cette affaire, mais je vous promets que ça n'en restera pas là. Ma fille était sous votre surveillance ! Je vous tiens pour personnellement responsables de ce qui vient de se passer.

Bruno tente une justification confuse et balbutiante, mais Véronique l'arrête d'un geste du bras. Mireille Cerise, qui les a entre-temps rejoints, s'interpose entre le professeur et ses enseignants.

— Je comprends votre colère, monsieur Verdier. Et je vous certifie qu'une enquête interne sera ouverte et que les responsables seront sévèrement sanctionnés. J'en fais une affaire personnelle.

— Je me fiche de votre enquête interne ! Je connais le système scolaire et son inertie procédurière. Qu'est-ce que vous allez leur faire ? Leur mettre un blâme ? Et au bout de quinze blâmes, ils auront un avertissement ? Et au bout de quinze avertissements, ils auront une sanction ? Laissez-moi rire ! Je porterai l'affaire devant les tribunaux jusqu'à ce que chacun des adultes présents cet après-midi soit déchu de ses droits d'exercer sa profession.

— Encore une fois, je vous comprends, rétorque Mireille, alliant dans son attitude un mélange d'approbation et de honte.

— Ça me fait une belle jambe ! raille le professeur, hors de lui.

Mireille Cerise fait profil bas. Elle décide de garder le silence pour ne pas envenimer les choses, n'ayant aucun argument à opposer au père en colère. Bruno et Véronique font de même ; pour eux, les tensions se succèdent sans

leur laisser de répit. L'ambiance est électrique, à l'instar du ciel qui s'allume dans la violence de trois éclairs presque simultanés. Aussitôt après, le tonnerre éclate au-dessus de leurs têtes tandis que les premières gouttes de pluie s'écrasent au sol. La directrice et les enseignants n'osent prendre congé, conscients qu'il serait inconvenant de clore ce débat pour quelques gouttes d'eau. C'est le médecin dépêché sur place qui les délivre finalement de cette pénible confrontation : il a terminé l'examen de la fillette et souhaite s'entretenir avec les parents.

Alors que Camille et Patrick s'éloignent, la directrice de l'école s'adresse à son tour à ses enseignants.

— Nous réglerons cela plus tard, mais je vous préviens que s'il décide de mettre ses menaces à exécution, je ne lèverai pas le petit doigt pour vous défendre.

On sent qu'elle est hors d'elle et qu'elle emploie toute son énergie à dominer son désir brûlant de les étripier dans la seconde.

— J'assume l'entière responsabilité de ce qui vient de se passer, déclare Véronique. Emma était dans mon groupe. C'est moi qui ai manqué de vigilance.

À l'évocation des groupes, Bruno fronce les sourcils.

— Mylène est là ?

— Excellente question, monsieur Danzig ! s'irrite Mireille. À laquelle je souhaiterais que vous répondiez. J'ai deux mots à lui dire.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Pas le moins du monde ! Je suppose qu'elle est rentrée avec le car...

— Non ! s'alarme Bruno. Quand les policiers sont arrivés sur place, elle n'était pas encore revenue des premières recherches que nous avons organisées. Sandrine a tenté de la joindre, mais son portable était éteint. J'ai moi-même essayé de la rappeler un peu plus tard mais sans succès !

Tandis qu'il résume la situation, la pluie redouble d'intensité. C'est à présent un déluge qui s'abat sur eux, les forçant à se mettre à l'abri. Tous



trois courent vers la voiture de la directrice dans laquelle ils s'engouffrent précipitamment. Une fois à l'intérieur de l'habitacle, Bruno s'empare de son téléphone, sur lequel il sélectionne le numéro de Mylène. Pendant que la connexion s'établit, Véronique prend le relais.

— En fait, on ne l'a plus vue depuis que nous sommes partis à la recherche d'Emma, c'est-à-dire depuis seize heures trente environ.

Mireille vérifie l'heure sur le tableau de bord. Ses nerfs sont déjà tendus par la colère ; l'inquiétude vient à présent accroître sa tension.

— Et vous êtes certains qu'elle n'est pas rentrée en car avec Éliane et Sandrine ?

Véronique consulte Bruno d'un bref coup d'œil.

— C'est possible après tout...

— C'est sa messagerie, déclare Bruno en refermant son téléphone.

— J'appelle tout de suite Éliane, déclare Mireille.

Quelques minutes plus tard, Éliane confirme leurs craintes.

Mireille Cerise regarde à travers la vitre, derrière laquelle des trombes d'eau se déversent sans discontinuer.

— En somme, ça fait plus de deux heures que Mylène est quelque part dans la forêt et que nous sommes sans nouvelles d'elle.

Quelques secondes de flottement. Mireille, Sandrine et Bruno se dévisagent tandis que l'information tisse sa toile de conséquences dans leurs esprits. Au-dehors, des bourrasques de vent agitent la forêt sur laquelle des trombes d'eau s'abattent sans pitié. Le ciel est sombre et donne aux lieux une apparence sinistre. Sur le parking, les effectifs se replient, sur le point de prendre le chemin du retour.

— Il faut prévenir le capitaine, murmure la directrice.

Tous trois sortent aussitôt de la voiture et se hâtent vers les policiers, se protégeant comme ils peuvent sous leur veste. Mireille alpague le premier policier qu'elle croise.

— Où est votre capitaine ?

Surpris, l'homme lui demande de répéter : la pluie fait un raffut de tous les diables et couvre la moitié de ses paroles.

— Votre capitaine ! articule-t-elle en forçant sur chaque syllabe. Je dois parler à votre capitaine.

L'eau leur dégouline dessus, quelques instants sous la pluie suffisent à les tremper jusqu'aux os. L'agent hoche la tête et lui fait signe de le suivre. Bruno et Sandrine leur emboîtent le pas. Il les mène jusqu'à l'un des fourgons, dans lequel Dupuis se prépare à donner le signal du départ. Une fois à l'intérieur du véhicule, la directrice et ses deux enseignants lui font part de leurs inquiétudes.

— Il s'agit de l'institutrice dont je vous ai parlé tout à l'heure, lui rappelle Bruno. Elle n'a plus donné signe de vie depuis qu'elle est partie à la recherche d'Emma.

— Vous avez essayé de la joindre ?

— Son téléphone est éteint. En tout cas, la messagerie se déclenche sans qu'il y ait la moindre sonnerie.

— Ou alors sa batterie est à plat, ajoute Sandrine.

— Ce qui revient au même.

— Lui avez-vous laissé un message ? s'enquiert Dupuis.

Bruno acquiesce.

— Oui ! Je lui ai dit que la police était sur place pour retrouver Emma.

Le capitaine garde le silence quelques secondes. Il tourne ensuite la tête vers la vitre derrière laquelle se dessine la forêt malmenée par les éléments.

— Il faudrait d'abord s'assurer qu'elle n'est pas rentrée chez elle par ses propres moyens.

— Vous rigolez ? s'exclame la directrice. Nous sommes à quarante kilomètres de la ville ! Comment aurait-elle fait ?

— D'après ce que nous savons, les dernières nouvelles dont elle a pu être informée – si elle a écouté sa messagerie – sont que la police a été prévenue de la disparition d'Emma et qu'un dispositif a été mis en place pour la retrouver. Nous ignorons comment elle a pu réagir à cette annonce. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne sait pas encore que la fillette est saine et sauve et en sécurité. Elle a peut-être agi sous le coup de la panique et de la culpabilité... Ce que je veux dire par là, c'est qu'il est possible qu'elle ait été incapable de faire face à ses responsabilités et qu'elle ait pris la fuite.

— Ça n'a pas de sens ! Mylène n'aurait jamais fait une chose pareille !

— Peut-être. Ou peut-être pas. La première chose à faire, c'est de lui laisser un message stipulant que tout va bien, qu'Emma a été retrouvée et qu'elle est en bonne santé. Que vous l'attendez sur le parking pour rentrer à l'école. Sur le ton le plus naturel possible.

Bruno s'exécute sur-le-champ. Il sélectionne une nouvelle fois le numéro de Mylène sur son téléphone qu'il porte à son oreille. Comme lors de ses précédents appels, la messagerie se déclenche aussitôt. Il attend que le bip résonne dans le combiné avant d'informer sa collègue des dernières évolutions de l'affaire. Lorsqu'il a terminé, le capitaine se tourne vers Mireille.

— Quelle est sa situation familiale ? Vit-elle avec quelqu'un ? A-t-elle des enfants ?

— Des enfants, certainement pas. Et, d'après ce que je sais, elle vit seule.

— Pouvez-vous me communiquer son adresse et, si possible, les coordonnées de ses proches, les personnes que nous pouvons contacter pour les prévenir de la situation ou chez qui, par exemple, elle aurait pu se rendre dans un cas d'urgence ?

— La seule personne que je connaisse dans son entourage, c'est son père. Mais je n'ai pas ses coordonnées.

— Commençons déjà par son adresse, je vais y envoyer quelqu'un. En attendant, je demande à l'hélicoptère de revenir faire un survol des environs pour voir s'il ne la repère pas...

La directrice hoche la tête en signe d'accord. Dupuis s'empare de son talkie-walkie et donne quelques ordres, résumant la situation à son interlocuteur. Il consulte ensuite les prévisions météorologiques. Quand il revient vers eux, son interprétation des événements se veut rassurante.

— Ce qui est possible aussi, c'est qu'elle se soit tout simplement perdue et que, surprise par la pluie, elle ait trouvé refuge quelque part. Si c'est le cas, nous la localiserons vite.

Entre-temps, Mireille a fouillé dans son répertoire téléphonique et noté l'adresse de Mylène sur un bout de papier qu'elle tend au capitaine. Celui-ci s'en empare et envoie aussitôt deux hommes sur place.

— Et maintenant ? demande la directrice.

Dupuis esquisse un rictus traduisant une certaine indécision.

— On attend.

— On attend quoi ? s'enquiert Véronique.

— Le rapport des hommes qui se rendent à son domicile. Celui de l'hélico qui survole la zone de recherches.

— Vous étiez plus dynamiques pour retrouver la fillette ! maugrée Mireille.

Le capitaine domine un mouvement d'humeur.

— Vous comprendrez que les deux situations ne sont pas comparables !

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? demande Bruno.

— Nous allons prendre vos coordonnées, ainsi que vos dépositions respectives. Ensuite vous pourrez rentrer chez vous. Je vous demanderai seulement de rester à notre disposition jusqu'à ce que nous ayons réglé cette affaire.

Les trois enseignants acquiescent d'un signe de tête : l'idée de savoir qu'ils vont bientôt rentrer chez eux les rassérène quelque peu.

Tandis que Dupuis recrute l'un de ses collègues pour transcrire leurs témoignages, la porte arrière de la camionnette s'ouvre. Patrick Verdier s'engouffre à l'intérieur du véhicule, pressé de se mettre à l'abri de la pluie qui se déchaîne toujours.

— L'examen d'Emma est terminé, explique-t-il à Dupuis en dédaignant délibérément les membres des Pinsons. Nous aimerions rentrer chez nous.

— Comment va-t-elle ? s'informe Mireille en mettant dans le ton de sa phrase toute la sollicitude dont elle est capable.

Patrick Verdier tourne vers elle un regard chargé de reproche.

— Physiquement, elle n'a que quelques égratignures sans gravité. Psychologiquement, nous ne sommes pas encore en mesure d'évaluer l'ampleur des dégâts.

La directrice se le tient pour dit et décide de ne pas répliquer. D'ailleurs, sans attendre la moindre réaction de sa part, Patrick Verdier revient sur le

capitaine pour savoir s'il peut partir. Celui-ci hoche la tête pour marquer son accord.

— Je vous convoquerai très vite pour clore la procédure. Je dois encore transcrire les différents témoignages et rédiger les procès-verbaux. Voici ma carte si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Il tend au professeur un petit carton qu'il a extrait de son portefeuille. Patrick Verdier s'en empare et le remercie. Avant de prendre congé, il concède à Mireille quelques mots :

— Nous garderons Emma à la maison durant les prochains jours afin de l'aider à surmonter l'épreuve qu'elle vient d'endurer. En revanche, nous devons décider si nous la laissons dans votre établissement scolaire. Nous envisageons très sérieusement de la changer d'école.

— Je comprends.

— Sachez également que je compte intenter une procédure civile contre votre structure éducative pour négligence. Cette affaire est loin d'être terminée.

Mireille serre les dents. Son instinct lui souffle de ne pas entériner la confrontation, de laisser le temps aux émotions de s'aplanir. Le père d'Emma est encore trop en colère pour essayer de lui faire entendre raison. Elle lui adresse un bref signe de la tête et attend qu'il s'en aille. Que peut-elle faire d'autre ? Elle pressent que la moindre de ses réactions, dans un sens comme dans l'autre, ne fera qu'attiser sa rancœur.

Lorsque Patrick quitte le fourgon, la tension qui y régnait les minutes précédentes s'apaise imperceptiblement.

Bruno est le premier à être entendu. Il passe à l'avant de la camionnette en compagnie de l'agent désigné par Dupuis. Mireille a maintenant hâte d'activer le processus administratif et de rentrer chez elle. Elle en oublierait presque Mylène dans la forêt. L'absence de l'institutrice lui semble soudain inconcevable. Comment peut-on disparaître de la sorte ? S'est-elle perdue ? S'est-elle blessée ? A-t-elle fait une mauvaise rencontre ? À moins que,

donnant raison au capitaine, Mylène ait pris peur, incapable de gérer sa culpabilité. Emma Verdier est une élève de sa classe, elle en est la première responsable. Serait-il possible que, saisie d'une panique incontrôlable, elle ait pris la fuite ?

La directrice chasse cette idée de son esprit. Elle connaît Mylène. C'est une jeune femme sérieuse et impliquée. Non qu'elle lui soit franchement sympathique, Mireille n'a jamais entretenu avec elle que des relations professionnelles. Elle la trouve un peu trop coincée à son goût, la soupçonne de manquer d'humour et de fantaisie et lui reproche parfois une trop grande rigidité dans ses contacts avec les enfants. Mais c'est justement ces aspects-là de sa personnalité qui la font douter d'un tel comportement. Mylène est la droiture personnifiée. Une véritable poutre en acier. Elle en a la raideur et la froideur. Même physiquement, elle ne semble pas connaître l'existence de la courbe. Et si ces travers donnent à l'institutrice un profil peu enviable, du moins la préservent-ils d'un si grave soupçon.

À moins que...

Connaît-on vraiment les gens ?

Mireille ne sait pas.

L'irruption d'un homme dans le fourgon la distrait de ses réflexions. Il s'agit du médecin qui a examiné l'enfant. Les quelques mètres qui séparent l'ambulance de la camionnette ont suffi pour qu'il soit trempé de la tête aux pieds ; au-dehors, la pluie continue de tomber avec une rare violence.

— Quel temps ! s'exclame-t-il en passant les mains sur son visage ruisselant.

— Pleurs de femmes et pluie d'été ne durent pas longtemps..., répond Dupuis machinalement.

— Puissiez-vous dire vrai !

Puis, passant à autre chose :

— J'ai fini d'examiner la fillette et j'ai vu les parents. Je vous adresserai mon rapport demain dans la matinée. Mais vous pouvez d'ores et déjà noter

que je n'ai décelé aucune lésion inhabituelle. Elle ne présente que quelques écorchures parfaitement explicables dans ces circonstances.

— Merci, docteur.

Le médecin s'apprête à prendre congé quand il se ravise.

— Ah ! Les parents ont oublié le foulard de la gamine. Vous pourriez le leur remettre quand vous les verrez ?

Il sort de sa poche un carré d'étoffe maculé de terre et le tend au capitaine. Celui-ci s'apprête à s'en saisir quand Véronique sursaute.

— Mais... C'est le foulard de Mylène !

Mireille et Dupuis se tournent vers elle de concert et la dévisagent avec surprise.

— Vous en êtes sûre ? lui demande le capitaine.

— Certaine ! Vous l'avez trouvé où, docteur ?

— Il était enroulé autour du bras de la petite... Ça lui servait manifestement de bandage.

Véronique fronce les sourcils.

— De bandage ?

— C'est ce que j'en ai conclu... La gamine présentait une entaille peu profonde au niveau du biceps, exactement sous le foulard. Il y a un peu de sang séché sur le tissu, là, vous voyez ?

Il présente l'étoffe à ses trois interlocuteurs comme pour leur prouver ses dires.

— Ce qui signifie qu'au moment où on a enroulé le foulard autour du bras de l'enfant, le sang était encore frais.

Un silence intrigué suit l'explication du médecin. Quelques secondes plus tard, Dupuis lui demande :

— Comment était le nœud ?

— Pardon ?

— Le nœud ? Quelle sorte de nœud était-ce ? Simple ? Compliqué ?

Le docteur hausse sourcils et épaules pour marquer son ignorance.



— Un bête nœud, je dirais... En tout cas, ça ne m'a pas frappé. Donc, j'imagine qu'il n'avait rien d'original.

— Pensez-vous qu'Emma aurait pu le faire toute seule ?

— Ça m'étonnerait ! Il était simple, mais il était net et régulier. Aucune petite fille de cinq ans n'aurait été capable de faire un tel nœud sur son propre bras.

Le capitaine se tourne alors vers Véronique.

— Emma était-elle blessée au moment de sa disparition ?

— Non ! répond-elle avec fermeté, signifiant ainsi qu'elle voit exactement où le capitaine veut en venir.

Mireille a suivi l'échange sans dire un mot. Mais, à l'instar de Dupuis et de Véronique, elle en vient à la même conclusion.

— Ce qui veut dire que Mylène n'a pu enrrouler son foulard au bras d'Emma qu'après sa disparition.

Le capitaine hoche la tête.

— La petite vous a dit ce qui s'est passé ? demande-t-il au médecin. Comment ce foulard a atterri sur son bras ?

— Elle n'a pas dit grand-chose ! Je lui ai posé quelques questions sur ce qu'elle ressentait, si elle avait mal quelque part... Mais je dois dire qu'elle n'a pas été très bavarde.

— Vous ne lui avez pas demandé d'où venait ce foulard ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? J'ai cru qu'il était à elle !

— Logique..., murmure Dupuis en réfléchissant.

Puis, se tournant vers Véronique :

— Vous êtes certaine que Mylène portait ce foulard au moment où elle est partie à la recherche d'Emma ?

— Pratiquement ! répond la bibliothécaire. Maintenant, je ne peux pas vous assurer à cent pour cent que je l'ai vue s'éloigner dans la forêt avec son foulard autour du cou, mais en tout cas, elle l'a porté toute la journée.

— On peut donc raisonnablement penser que Mylène a eu un contact avec Emma entre le moment où l'enfant a disparu et celui où on l'a retrouvée...

— La question qui se pose maintenant, c'est de savoir pour quelle raison Mylène n'est pas revenue avec la petite, dit la directrice en poursuivant la réflexion de Dupuis.

Un silence circonspect suit la remarque de Mireille. Les regards se croisent, préoccupés, intrigués ou déconcertés. Chacun tente de donner à ce nouvel élément une explication logique, peut-être même de découvrir là un indice qui leur révélerait l'endroit où pourrait se trouver l'institutrice.

— Je rappelle tout de suite les Verdier ! déclare enfin Dupuis en saisissant son téléphone.

Même s'ils ne sont encore qu'à quelques kilomètres de la forêt, les parents d'Emma accueillent très mal la demande du capitaine. C'est Camille qui réceptionne l'appel. Tandis qu'elle transmet les informations à son mari, celui-ci refuse obstinément de faire demi-tour. Emma s'est endormie, et lorsque Dupuis leur évoque la nécessité de l'interroger, Patrick Verdier ne veut rien entendre. À l'autre bout de la ligne, le policier se voit contraint de les menacer d'une inculpation pour entrave à la justice dans le cadre d'une disparition devenue maintenant inquiétante. La rage au ventre, le professeur doit se résoudre à reprendre le chemin de la forêt.

Quand ils arrivent sur place, Dupuis leur résume plus clairement la situation. Si Camille l'écoute avec attention, son mari ne desserre pas les dents et semble ne rien entendre de ce qu'il lui dit. Emma est toujours étendue sur la banquette arrière de la voiture, visiblement terrassée par les émotions de la journée. Lorsque le capitaine leur demande de la réveiller afin de pouvoir lui poser quelques questions, Patrick Verdier s'y oppose formellement.

Le temps presse. On est toujours sans nouvelles de Mylène, et la présence du foulard autour du bras d'Emma nimbe de mystère la disparition de l'institutrice.

Une nouvelle fois, Dupuis est obligé de durcir le ton. L'affaire est d'autant plus délicate pour le policier qu'il n'a légalement aucun droit d'interroger une enfant de cet âge dans un cadre juridique. Il tente de faire

entendre raison au professeur en invoquant l'urgence de la situation. Aux côtés de son mari, Camille garde un silence crispé ; ses traits sont tendus, mais elle assiste à l'altercation entre les deux hommes sans réagir. De guerre lasse, Patrick Verdier finit par donner son accord.

Contrairement à la tension qui règne sur le parking, la pluie s'est enfin calmée : la chape de plomb qui obstruait le ciel se dégage lentement, laissant apparaître çà et là des taches de lumière. Alentour, la forêt détrempée s'égoutte peu à peu, le sol n'est qu'une succession de flaques de boue et la température s'est rafraîchie. Mais du moins est-il possible à présent de passer d'un véhicule à l'autre sans être instantanément arrosé.

C'est Camille qui se charge de réveiller Emma. Prenant mille précautions, elle se penche sur l'enfant qu'elle caresse avec douceur, chuchotant à son oreille comme elle le fait chaque matin à l'heure du lever. Mais en accomplissant ces gestes ordinaires, la jeune femme se sent désemparée : la situation prend un tour inattendu dont l'évolution la préoccupe. Quand elle a récupéré sa fille, elle a en effet remarqué la présence du foulard autour de son bras, mais la chose lui a semblé tellement anecdotique qu'elle n'y a pas prêté plus d'attention. Selon les explications de Dupuis, ce foulard serait la preuve qu'Emma et Mylène se sont vues dans la forêt alors que l'enfant était toujours portée disparue. Si Mylène a en effet croisé Emma pendant qu'elle la recherchait, comment se fait-il qu'elle ne soit pas revenue avec elle ? Pourquoi l'institutrice ne donne-t-elle aucun signe de vie ? Camille tourne et retourne ces deux questions dans son esprit sans trouver le moindre début d'explication. Tout cela n'a aucun sens.

— Emma, ma chérie, murmure-t-elle tout bas. Réveille-toi, mon ange, on doit te poser des questions.

La fillette gémit dans son sommeil avant d'ouvrir les yeux. Elle pose sur sa mère un regard engourdi, qu'elle détourne aussitôt avant de replonger dans une sorte de somnolence, comme si elle essayait de s'extraire d'une réalité qui la dérange.

— Réveille-toi, Emma, insiste Camille en la secouant un peu plus fort.

L'enfant fronce les sourcils et tente d'échapper aux sollicitations de sa mère en se dégageant d'un mouvement agacé. Camille insiste, et elle finit enfin par se réveiller tout à fait.

— Les policiers veulent te poser des questions, ma puce. Ça ne durera pas longtemps, je te le promets. Viens dans mes bras.

Quelques instants plus tard, portant sa fille contre elle, Camille gagne le fourgon des policiers. Dupuis invite les parents à prendre place de part et d'autre de l'enfant et s'installe en face d'eux. Puis, souriant à Emma, il se penche vers elle en s'appuyant sur ses coudes.

La situation l'embarrasse plus qu'il ne s'y attendait. En observant attentivement la fillette, il est frappé par la candeur de ses traits, ses grands yeux qui le dévisagent avec une curiosité dénuée de toute malice. Comment s'adresse-t-on à une si petite fille ? Emma semble on ne peut plus fragile, elle trahit une vulnérabilité face à laquelle Dupuis se sent désemparé.

— Bonjour Emma, commence-t-il d'une voix mal assurée. Tu t'appelles Emma, n'est-ce pas ?

La fillette hoche timidement la tête. Encouragé par ce premier accord, le policier poursuit :

— Moi, je m'appelle Hervé. Je suis le chef des policiers qui t'ont retrouvée dans la forêt. Je suis ton ami, d'accord ? Je ne te veux aucun mal. Tes parents sont à côté de toi et tu ne risques plus rien.

Il attend un court instant que ces informations fassent leur chemin dans l'esprit de la fillette. Celle-ci ne bouge pas et continue de le fixer avec attention. Elle a la beauté inhérente à tout ce qui est délicat et la grâce de son tout jeune âge.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé cet après-midi quand tu t'es perdue dans la forêt ? reprend Dupuis en mettant dans le ton de sa voix toute la bienveillance dont il est capable.

Cette fois, Emma se tourne vers sa mère et l'interroge du regard. Celle-ci lui fait un bref signe du menton pour marquer son accord.

— J'ai marché beaucoup, commence la fillette. Et j'ai eu peur.

— Je m'en doute, approuve le policier. Je trouve que tu as été très courageuse. Tu peux me dire pourquoi tu es partie toute seule dans la forêt ?

Emma hausse les épaules.

— J'étais fâchée.

— Tu étais fâchée contre qui ?

— Ma maîtresse.

— Ah bon ?

La réponse surprend Dupuis. Il tentait d'approcher la petite fille en détournant son attention sur des questions périphériques avant d'aborder le cœur du sujet. Et voilà qu'elle en vient d'elle-même à toucher le nœud du problème.

— Pourquoi étais-tu fâchée contre ta maîtresse ?

L'enfant hésite. À ses côtés, Camille s'agite avant de répondre à sa place.

— Emma a parfois des difficultés avec l'autorité, glousse-t-elle sur un ton d'excuse, comme si elle se justifiait d'une faute qu'elle avait commise.

L'intervention de la mère irrite Dupuis qui attendait beaucoup de la réponse de l'enfant.

— C'est à Emma que je pose la question ! rétorque-t-il sèchement. Je vous demanderais de ne pas intervenir, s'il vous plaît.

— Nous intervenons si bon nous semble ! riposte à son tour Patrick. Vous n'avez aucun droit légal sur ma fille, pas plus que sur nous.

Le ton monte dangereusement, ce qui ne fait pas l'affaire de Dupuis. Rongeant son frein, il décide de ne pas réagir et de poursuivre.

— Tu veux bien me dire pourquoi tu étais fâchée contre ta maîtresse ?

La fillette semble mal à l'aise. Elle balance ses jambes d'avant en arrière et met plusieurs secondes avant de répondre.

— Elle est méchante avec moi.

— Ah ? Et qu'est-ce qu'elle fait pour être méchante avec toi ?

— Elle crie.

— OK. Quoi d'autre ?

— Je croyais que vous vouliez savoir si Emma avait croisé son institutrice dans la forêt pendant sa disparition, intervient une nouvelle fois Camille, qui semble de plus en plus exaspérée par la situation.

— J'y viens, madame Verdier ! réplique Dupuis en réprimant un mouvement d'humeur.

— Non, vous n'y venez pas ! Vous lui parlez de tout sauf de ce qui s'est passé dans la forêt pendant qu'elle était perdue. Si vous n'abordez pas clairement le sujet, nous ne resterons pas une minute de plus !

Camille semble au bord de la crise de nerfs. Dupuis constate que depuis le début de l'entrevue, elle ne tient pas en place. Ses interventions sont aussi néfastes que déplacées et empêchent Emma de répondre de sa propre initiative. Le capitaine s'en étonne sans trouver de logique au comportement de la mère. Bien sûr, ses nerfs ont été mis à rude épreuve, mais à présent que sa fille est auprès d'elle, en bonne santé, il ne voit pas pourquoi elle reste aussi nerveuse.

— Très bien, reprend-il en soupirant. Écoute-moi, Emma. C'est très important. Ce que je voudrais savoir, c'est si tu as vu quelqu'un pendant que tu étais dans la forêt.

L'enfant le regarde comme si elle ne comprenait pas le sens de sa question. Dupuis attend quelques secondes puis, devant le silence de la fillette, il tend la main vers la pochette de plastique posée sur la banquette, dans laquelle se trouve le foulard de Mylène.

— Tu vois ce foulard ?

Emma baisse les yeux vers la pochette et hoche la tête.

— Tu le reconnais ?

La fillette hausse les épaules.

— Quand on t’a retrouvée, il était autour de ton bras, comme si quelqu’un t’avait fait un pansement. Tu peux me dire qui te l’a mis ?

L’enfant ne quitte pas la pochette des yeux. Mais elle ne répond pas non plus.

— Emma ? insiste le capitaine. Regarde-moi.

Au bout de quelques secondes, elle finit par redresser la tête et plonge ses grands yeux candides dans ceux de Dupuis.

— Tu peux me dire qui t’a mis ce foulard autour du bras ?

— Je sais pas.

Le policier lève les sourcils pour marquer sa surprise.

— Tu ne sais pas qui t’a mis ce foulard autour du bras ?

— Non.

— C’est ta maîtresse qui t’a fait un pansement avec son foulard ?

— Je sais pas.

— Voyons, Emma, tu dois bien te souvenir de ce qui s’est passé...

— Puisqu’elle vous dit qu’elle ne sait pas ! s’énerve Camille.

Dupuis s’apprête à répliquer quand Patrick intervient à son tour.

— Ma fille a besoin de repos, capitaine. Je crois qu’il est temps que nous rentrions à la maison.

Il se lève et attrape la main d’Emma pour l’emmener. Camille les imite aussitôt. Le policier les arrête d’un mouvement de la main.

— Laissez-moi lui poser une dernière question, monsieur Verdier.

Les deux hommes s’affrontent du regard. Sans véritablement répondre, le professeur pousse un soupir ostensible mais il interrompt son mouvement. Dupuis s’agenouille à hauteur de la fillette, dont il saisit les deux bras pour la forcer à le regarder.

— Écoute, Emma. Je comprends que tu n’aimes pas beaucoup ta maîtresse parce qu’elle crie et qu’elle est parfois sévère avec toi. Mais pour le moment, elle a disparu, et nous ne savons pas où elle est. Elle est peut-être en danger. Quand tu étais perdue, elle a tout fait pour te retrouver. Il faut que tu



nous aides à ton tour et que tu me dises si tu l'as vue quand tu marchais dans la forêt. C'est important.

Emma tente de détourner le regard mais Dupuis exerce une discrète pression sur ses bras pour l'obliger à garder le contact. Acculée par le policier, l'enfant n'a d'autre choix que de le dévisager.

— Dis-moi juste si tu l'as vue dans la forêt, insiste Dupuis d'un ton ferme.

Emma semble hésiter. Elle finit par ouvrir la bouche, comme si elle était sur le point de capituler. Dupuis l'encourage d'un signe de la tête.

— Je sais pas, répète-t-elle sans sourciller.

Pour la seconde fois, la famille Verdier s'apprête à prendre congé. Dupuis ne peut les retenir plus longtemps, pas plus qu'il ne peut forcer une petite fille de cinq ans à parler. Pour le policier, la situation est inédite. La présence du foulard sur l'enfant indique qu'elle a bel et bien été en contact avec Mylène. Son attitude renforce cette conviction, d'autant plus dérangeante que la fillette semble ne pas prendre conscience de l'urgence de la situation. Comment lui en vouloir ? Elle a cinq ans et, à cet âge, la notion de vérité a des contours bien flous.

En règle générale, lorsque Dupuis interroge un témoin dans le cadre d'une enquête sans qu'il y ait au départ aucun préjugé de culpabilité, il décèle assez vite, sinon la part de responsabilité de son interlocuteur, du moins son degré d'implication. En fonction du comportement de la personne, de la façon dont elle répond aux questions, du ton de sa voix, de son débit et de l'expression de son visage, il parvient à deviner si elle a quelque chose à cacher. Le capitaine possède ce don particulier de savoir débusquer le malaise qui trahit la dissimulation. Il se trompe rarement, sachant d'expérience si la piste qui se présente à lui est intéressante ou si elle ne vaut pas le détour.

Avec Emma, ses moyens d'investigation sont aussi restreints que ses certitudes. Il n'est a priori pas question de sa part de dissimuler des informations par pure malveillance, comme ce peut être le cas d'une personne adulte. La candeur de son jeune âge est son plus fidèle bouclier. Mais Dupuis décèle chez l'enfant une inquiétude équivoque qui, peut-être, guide l'aveu de

son ignorance. Le plus terrible dans le « je sais pas » d'Emma, c'est qu'il dit clairement son refus de parler, sans qu'on puisse en appeler à la moindre responsabilité.

À cinq ans, on est innocent. Dans tous les sens du terme.

Au moment où les Verdier s'apprêtent à quitter le fourgon, le téléphone de Dupuis retentit dans la poche de sa veste. Il établit aussitôt la communication et s'entretient quelques instants avec son interlocuteur. Camille s'est immobilisée, attentive à la conversation du capitaine. Il y fait mention de l'absence confirmée de l'institutrice à son domicile et du mystère qui s'épaissit autour de son sort.

— Fouillez l'appartement de fond en comble et trouvez les coordonnées d'un proche, un membre de la famille, quelqu'un que je puisse contacter, ordonne-t-il à ses hommes.

Il marque ensuite une courte pause avant de conclure la conversation.

— Vous me rappelez dès que vous avez quelque chose.

Lorsqu'il raccroche, Camille marque un temps d'hésitation.

— Toujours pas de nouvelles ?

Le capitaine pose sur elle un regard préoccupé.

— En tout cas, elle n'est pas rentrée chez elle.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Dupuis ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire plein d'ironie.

— C'est gentil de vous en inquiéter...

Puis, détectant le malaise de Camille, il ajoute :

— Quels sont vos rapports avec l'institutrice de votre fille ? Vous la connaissez un peu ?

La jeune femme paraît surprise par la question. Elle ouvre la bouche comme si elle allait y répondre, mais les mots restent bloqués. Ses yeux trahissent un embarras certain, qu'elle tente manifestement de masquer en cherchant une répartie. Le policier pourrait presque entendre le grincement des rouages qui fonctionnent à plein régime dans son esprit.

— Pas plus que ça, finit-elle par lâcher.

— Vous ne vous êtes jamais entretenue avec elle au sujet d’Emma ?

— Si, bien sûr. Mais les quelques échanges que nous avons eus sont toujours restés dans le cadre scolaire.

À la porte du fourgon, Patrick s’impatiente.

— J’aimerais réentendre Emma demain matin, déclare Dupuis d’un ton ferme. Peut-être qu’après une bonne nuit de sommeil, ses souvenirs seront plus clairs. Je vous attends à dix heures au commissariat central.

Il se tourne vers Patrick. Celui-ci ne réagit pas tout de suite.

— Monsieur Verdier ? insiste le capitaine.

Patrick finit par hocher la tête de mauvaise grâce. Dupuis se tourne à nouveau vers Camille.

— En attendant, pourriez-vous parler à votre fille le plus rapidement possible et tenter de savoir ce qui s’est passé dans la forêt ? demande-t-il en essayant de retenir encore un peu l’attention de la jeune femme.

Puis il lui tend d’autorité l’une de ses cartes de visite.

— Appelez-moi si vous avez la moindre information qui pourrait m’aider à y voir plus clair dans cette affaire.

Camille se retrouve avec la carte du policier dans la main. Elle hoche vaguement la tête mais son regard se fait fuyant. En cet instant précis, Dupuis discerne chez elle un tourment sournois qui la ronge de manière évidente. Il a la même sensation que lorsqu’il leur a fait part de son besoin de les interroger au sujet d’Emma, quand l’enfant était encore portée disparue. La réaction de Camille l’avait intrigué, cette façon d’adopter une attitude trahissant un sentiment de culpabilité, alors qu’aucune accusation n’avait été portée contre elle.

— On y va ? tempête Patrick, toujours planté devant la porte du fourgon.

Sans rien ajouter, Camille se hâte de rejoindre son mari et sa fille. Dupuis les regarde disparaître. Plongé dans ses pensées, il met quelques secondes à répondre à la sonnerie qui se manifeste dans la poche de sa veste. En jetant

un œil sur l'écran de son portable, il constate que le numéro qui s'affiche n'est pas enregistré dans son répertoire.

— Capitaine de police Dupuis, déclare-t-il en établissant la communication.

À l'autre bout de la ligne, la voix de Mireille Cerise se fait entendre. La directrice de l'école vient aux nouvelles, curieuse de savoir si la petite Emma Verdier a pu apporter une explication à la présence du foulard de Mylène autour de son bras. Après avoir été entendue par l'un des policiers, elle a pris le chemin du retour en compagnie de Bruno et Véronique qu'elle raccompagne chez eux.

Dupuis lui résume l'entretien sans s'appesantir sur ses conclusions.

— Vous pensez qu'elle fait une sorte d'amnésie traumatique ? demande-t-elle après que le capitaine a raconté l'incapacité de la fillette à parler de ce qu'elle a vécu dans la forêt.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Vous savez, certaines expériences sont tellement traumatisantes que les victimes mettent en place un système de défense en effaçant tout de leur mémoire.

Dupuis esquisse une moue dubitative.

— C'est possible, concède-t-il. À vrai dire, je n'en sais rien. J'ai plutôt eu l'impression que la gamine retenait une information, mais sans éléments probants pour l'étayer. J'ai demandé à la mère d'essayer d'en savoir plus. Je ne sais pas si elle le fera.

Un court silence punctue la réponse du capitaine, qu'il brise en posant une question à Mireille.

— Avez-vous eu vent d'un quelconque différend entre Mylène et les parents d'Emma ?

— Pas que je sache.

— Et entre Emma et son institutrice ? Vous n'avez jamais eu connaissance d'un problème relationnel entre elles ? Mylène ne s'est jamais

plainte de son élève ?

— Sincèrement, non. Mylène est une jeune femme un peu... rigide. Je trouve qu'elle manque parfois de souplesse avec les enfants, mais c'est une bonne institutrice. Elle n'est chez nous que depuis cette année, il faut lui laisser le temps de prendre ses marques. Sinon, avez-vous eu du neuf concernant la visite de vos hommes à son domicile ?

— L'appartement était désert. À l'évidence, elle n'est pas rentrée chez elle depuis ce matin.

— Et avez-vous trouvé les coordonnées de son père ?

— Pas encore. Mes hommes sont sur place, ils me rappellent dès qu'ils ont trouvé une information intéressante.

La communication s'achève rapidement. Puis, le policier fait le point avec ses hommes sur le terrain. Malgré un survol consciencieux de la zone de recherche, l'hélicoptère n'a décelé aucune présence humaine dans la forêt. Au sol non plus, la fouille des environs n'a rien donné. Dupuis y perd son latin. On dirait que Mylène s'est purement et simplement volatilisée. Et compte tenu du déluge qui s'est abattu sur la forêt, le policier sait qu'il est inutile d'envoyer les chiens sur la piste de l'institutrice : la pluie a irrémédiablement effacé toutes les traces olfactives.

Quelques minutes plus tard, ses hommes le rappellent depuis l'appartement de Mylène.

— On a trouvé le numéro de téléphone du père, annonce l'agent à l'autre bout de la ligne.

— Parfait ! Je prends note.

Dupuis s'empare d'un stylo et griffonne une succession de chiffres sur un bout de papier.

— Et son nom ? demande-t-il à son interlocuteur.

— Papa.

— Très drôle.

— Je n'ai pas d'autres infos, chef. On a juste trouvé un carnet d'adresses dans lequel le numéro est inscrit à la lettre P. Pour « papa ».

— OK, concède Dupuis. Continuez les recherches et appelez-moi quand vous avez du neuf.

Il coupe la ligne et bascule aussitôt sur le clavier tactile. Puis il compose le numéro qu'il vient de noter avant d'établir la communication.

Les sonneries s'égrènent dans le souffle suspendu de l'attente. Dupuis déteste ce genre de situations dans lesquelles il est confronté à la douleur et à l'angoisse d'une personne qu'il sera incapable de rassurer. C'est donc presque avec soulagement qu'il entend la messagerie se déclencher :

« C'est Étienne Gilmont. Laissez-moi un message. »

Dans la voiture, le trajet du retour est tendu. Patrick ne cesse de vitupérer contre l'incompétence du corps enseignant, un conglomerat d'irresponsables à qui il faudrait interdire d'approcher des gosses à moins de cent mètres, une bande de crétins payés à ne rien faire, même pas fichus de s'occuper d'enfants sans en perdre au passage. Et on s'étonne que le monde aille mal !

À ses côtés, Camille garde le silence, les yeux rivés sur la route. L'angoisse qu'elle éprouve est si prégnante qu'elle se sent glacée de la tête aux pieds, incapable de fixer ses pensées sur autre chose que la disparition de Mylène.

La fille d'Étienne.

Elle connaît leur attachement, ce lien étroit qui fait leur force autant que leur faiblesse. Quand Étienne parle d'elle, Camille devine, malgré son attitude délibérément détachée, toute la passion qu'il lui voue. Un amour chargé d'appréhension et de tourment malgré l'âge de Mylène. Elle est son unique enfant. Il l'a élevée seul, après que sa femme a quitté le domicile conjugal pour refaire sa vie avec un Américain. À l'époque, Mylène n'avait que cinq ans. L'âge d'Emma, se dit Camille en frémissant. Comment peut-on abandonner son enfant pour un autre homme ? Comment peut-on abandonner son enfant tout court ? Même si l'idée d'une séparation lui a également traversé l'esprit ces derniers temps, jamais elle n'a envisagé d'abandonner purement et simplement mari et enfant pour assouvir une passion. Au contraire. C'est Emma qui la retient depuis cinq semaines. Pour Camille, les



motivations de cette femme sont un mystère. Elle n'en a pas appris beaucoup plus, Étienne n'est pas homme à se confier facilement. Il a juste évoqué à demi-mot le traumatisme de Mylène dû à cette absence à un âge où chaque blessure reste gravée dans l'âme et dans le cœur. Camille n'est pas loin de condamner la mère indigne pour ce qu'elle qualifie de démission criminelle. À la manière dont Étienne a évoqué les lourdes conséquences qui s'en sont suivies, elle sait que l'épreuve a été douloureuse. Ce que le père et la fille ont traversé ensemble les a unis de manière indéfectible. Ils sont l'un pour l'autre leur seule famille. Camille a bien compris que, sous des dehors désinvoltes, Étienne tient à sa fille comme à la prunelle de ses yeux.

— Parce que je sais très bien comment ça se passe, les sorties scolaires ! continue de fulminer Patrick. Je suis prof, faut pas l'oublier ! On lâche les gosses dans la nature, et ensuite on se la coule douce jusqu'à l'heure du départ ! Et ça discute, ça dragouille dans tous les coins, ça rigole bien... Et après, on tombe des nues quand il y en a un qui manque à l'appel !

Les événements de ces dernières heures ont relégué l'ivresse amoureuse de Camille au rang d'amourette sans importance. Lorsque la directrice de l'école l'a contactée pour lui annoncer la disparition d'Emma, la jeune femme a cru que le ciel lui tombait sur la tête. Durant tout le temps qu'il lui a fallu pour prévenir son mari, le rejoindre et se rendre avec lui jusqu'au parking de la forêt, ravagée à la perspective de ne plus jamais revoir sa fille, Camille a éprouvé le sentiment confus que le destin la châtiât pour sa trahison. Et tandis qu'ils roulaient à tombeau ouvert sur l'autoroute, elle s'est surprise à prier Dieu, lui promettant de prendre soin de sa famille et de rompre avec Étienne si, dans sa grande bonté, il voulait bien lui rendre sa fille.

Camille n'est pas croyante, pas plus qu'elle n' imagine à présent que sa promesse soit à l'origine de l'heureux dénouement. Sa fille est là, vivante et en bonne santé. La gratitude qu'elle éprouve, elle l'attribue plus au hasard qu'à une quelconque clémence divine.

— Mais je te promets que je ne vais pas en rester là ! Hors de question de mettre d'autres enfants en danger en les confiant à ces irresponsables. Nous avons eu de la chance, je te le dis ! La prochaine fois, qui sait ce qui pourrait arriver. Dès lundi matin, j'appelle Gilson et on les attaque en justice. Et même si ma plainte n'aboutit pas, au moins cette affaire fera du bruit et entachera la réputation de l'école. Je vais leur faire de la pub, moi, tu peux me croire !

Reste l'énigme qui entoure la disparition de Mylène. Le répit a été de bien courte durée. À l'évocation du sort de l'institutrice, l'anxiété de Camille est revenue la tenailler jusque dans ses tripes. Elle sait ce qu'Étienne va endurer quand il apprendra la nouvelle. Le calvaire qui sera le sien. Qu'importe l'âge de nos enfants, le monde s'écroule autour de nous lorsqu'il leur arrive quelque chose.

Que s'est-il passé ?

Camille ne cesse de retourner dans sa tête cette question ; il en découle d'autres, tout aussi effrayantes. Comment Étienne va-t-il réagir quand il apprendra que sa fille s'est volatilisée dans la nature en recherchant Emma ? Et surtout, quelle sera sa réaction quand on l'informerait de la présence du foulard de Mylène autour du bras de la fillette ?

Le cœur de Camille se serre. Selon le capitaine, ce foulard est la preuve irréfutable qu'Emma et son institutrice se sont croisées dans la forêt. Camille a bien observé sa fille tandis que Dupuis l'interrogeait. Dans l'état actuel des choses, elle est incapable de déceler le niveau de franchise de l'enfant. Il est tout à fait probable que, perturbée par les événements de l'après-midi, la fillette se soit sentie inapte à verbaliser ce qu'elle a vécu. Elle a dû avoir très peur. L'ignorance derrière laquelle elle s'est retranchée était sans doute une sorte de protection indispensable pour dépasser ses angoisses. C'est la seule explication. Dans le cas contraire, pour quelle raison Emma nierait-elle délibérément l'évidence ?

Même si elle ne peut se cacher la vérité, Camille redoute plus que tout la réponse à cette question.

En vérité, de toutes les incertitudes qui la tourmentent, il y en a une en particulier qui la terrifie : Emma sait-elle que son institutrice est la fille du monsieur qui, la veille, embrassait sa maman sur le seuil de leur maison ?

Bien sûr qu'elle le sait ! Elle les a vus ensemble à plusieurs reprises sur le trottoir, devant l'école, lorsque Étienne venait chercher Mylène après la classe.

La jeune femme se retourne vers sa fille et l'observe quelques instants. Emma est installée sur son rehausseur, la tête appuyée contre la vitre de la voiture, le regard perdu au loin. Au-dehors, la luminosité décroît faiblement, mais il fait encore jour. Les nuages ont momentanément déserté le ciel qui affiche à présent une sérénité difficilement imaginable il y a une demi-heure à peine. Le soleil descend doucement vers l'horizon, s'apprêtant à enflammer la voûte céleste.

Camille détaille le petit minois d'Emma : ses traits sont marqués par la gravité dont ils se parent dès que quelque chose ne va pas. Elle paraît si fragile avec son visage d'ange, son petit nez légèrement retroussé, ses yeux d'un bleu profond, en forme d'amande. Ses lèvres délicates. Ses boucles blondes qui descendent en cascade sur ses épaules. Malgré son air soucieux, il se dégage d'elle une candeur qui ferait fondre les plus insensibles. Emma possède des traits dont la délicatesse et l'élégance naturelles interpellent. Lorsque Camille se promène avec elle dans la rue ou qu'elles font la queue à la caisse d'un magasin, il n'est pas rare qu'un passant ou un client s'extasie sur le charme de l'enfant. « Quelle jolie petite fille ! »

En observant la frimousse singulièrement austère, Camille ne peut imaginer que l'esprit de sa fille soit habité de mauvaises intentions. Une figure d'ange peut-elle cacher un cœur de démon ?

La jeune femme se repositionne dans le bon sens, déglutit et tente d'avaler une salive inexistante. Elle est tellement angoissée qu'elle a la

sensation que sa poitrine va éclater sous le poids de l'oppression. Est-il possible que sa petite fille de cinq ans, sa princesse, sa demoiselle en caramel, taise volontairement une information capitale pour retrouver Mylène juste parce qu'elle a surpris sa maman en train d'embrasser un autre homme que son père ? Camille ferme les yeux. Elle a du mal à respirer. Chacune de ses terminaisons nerveuses semble être en feu.

Tout cela n'a aucun sens !

Il faut qu'elle trouve le moyen de parler à sa fille seule à seule. De lui faire entendre raison. Quoi qu'il se soit passé dans la forêt, une enfant de cet âge ne peut être tenue pour responsable. Elle doit forcer Emma à lui dire ce qu'elle sait, si elle sait quelque chose. Ensuite elle transmettra les informations à la police et l'affaire sera réglée.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demande Patrick, qui prend enfin conscience du mutisme de sa femme. Tu te sens bien ?

— Oui, oui..., murmure-t-elle en ayant pourtant l'impression de ne jamais s'être sentie aussi mal de sa vie.

La main droite de Patrick quitte le volant quelques secondes pour caresser le genou de Camille dans un geste de réconfort.

— Excuse-moi, reprend-il d'un ton plus doux. Je n'arrête pas de râler... Mais ça me rend fou de savoir que ma fille a été livrée à elle-même pendant plus d'une heure, seule au milieu des bois ! Elle n'a que cinq ans, bon sang ! Tu es sûre que ça va ?

Incapable de prononcer le moindre mot, Camille se contente de hocher la tête.

— Ne t'inquiète pas, ajoute Patrick en se forçant au calme. Emma va bien, du moins physiquement. C'est le principal. Pour le reste, nous ferons tout pour lui faire oublier ce terrible après-midi. Nous serons là pour elle, tous les deux.

Il accentue son étreinte sur la jambe de la jeune femme avant d'ajouter :

— Nous sommes ensemble, c'est tout ce qui compte.

L'obscurité a lentement envahi les bois, dont les détails se dérobent les uns après les autres. Après la pluie torrentielle qui s'est abattue, la végétation ruisselante s'égoutte au gré des dernières rafales de vent. Ça bruisse aux quatre coins des sentiers détrempés serpentant parmi les massifs de fougères et autres feuillages inondés. Et tandis que l'ondée, en s'éloignant, suspend son vacarme diluvien, les bruits de la forêt reprennent peu à peu possession des lieux.

Toujours coincée au fond de la galerie souterraine, Mylène a accueilli avec soulagement la fin de l'orage. Si les rhizomes et les herbes qui bordent le gouffre l'ont préservée de la violence de l'averse, elle n'a pu échapper à l'écoulement des eaux qui ont dégouliné le long des parois de terre. Elle est trempée jusqu'aux os et n'a d'autre choix que de se tenir sur un tapis boueux. Et si son moral a connu une brève envolée au moment où la tempête s'est apaisée, il décline à présent en même temps que la lumière du jour.

À intervalles réguliers, elle pousse un cri puissant, une longue plainte désespérée ou un vibrant appel à l'aide dans l'espoir que quelqu'un l'entende et la localise. Elle a bien retrouvé Emma de cette façon et ne doute pas qu'il en sera de même pour elle. Mais à mesure que le temps passe, le doute la saisit comme des crocs qui se referment cruellement sur ses attentes les plus raisonnables.

Sa cheville n'est maintenant plus qu'une masse informe et douloureuse. Elle a triplé de volume et la force à adopter une position aussi précaire

qu'inconfortable. Chaque mouvement lui inflige une souffrance aiguë, laquelle se répercute dans sa jambe en échos lancinants. Mylène tente tant bien que mal de trouver une posture à même de la préserver de la douleur, mais l'étroitesse du palier l'empêche de se laisser complètement aller. Elle est néanmoins parvenue à se caler au creux d'un angle formé par la dénivellation de la paroi, ce qui lui donne l'impression d'être enterrée vivante.

Cette fois, elle est vraiment au fond du gouffre.

Sans compter qu'elle grelotte. Pire que ça, elle est glacée. La température à deux mètres sous terre est bien plus fraîche qu'en surface, et l'averse n'a rien arrangé. L'immobilité, l'humidité et le soir achèvent de la frigorifier. À présent, l'institutrice claque des dents, elle tente de se recroqueviller le plus possible pour conserver le maximum de chaleur mais ne parvient pas à endiguer la sensation de froid.

À cela s'ajoutent les premiers symptômes dus au manque d'insuline. Mylène n'a pas pris sa dose depuis la veille et cela fait plusieurs heures que son corps, incapable de transformer le sucre absorbé au cours de la journée en source d'énergie, puise dans ses réserves de graisse. En découle une déshydratation rapide et sévère que la jeune femme connaît bien : c'est l'un des symptômes ordinaires du diabète. Sauf qu'en temps normal, elle avale un grand verre d'eau et mesure son taux de glycémie afin de s'injecter la dose d'insuline dont son corps a besoin, ce qu'elle est dans l'incapacité de faire dans cette situation.

La sensation de sécheresse qu'elle éprouve au niveau de la bouche et du pharynx se fait d'abord entêtante pour devenir très vite douloureuse. Sa cavité buccale lui fait l'effet d'être recouverte de papier de verre : elle se décape dès qu'elle tente de prononcer un mot. À mesure que le temps passe, chaque appel à l'aide devient un véritable supplice. Sachant que c'est le seul moyen d'être sauvée, Mylène continue de hurler tant qu'elle peut, s'infligeant toutes les trois ou quatre minutes un tourment chaque fois plus intolérable.

Pour ne rien arranger, le sucre qui s'accumule dans son corps passe directement dans ses urines, lesquelles se font plus abondantes. Depuis le départ d'Emma, Mylène a déjà dû uriner à deux reprises. Si dans les premiers instants une sensation de soulagement et de chaleur presque agréable s'en est suivie, la puanteur qui s'est ensuite dégagée ainsi que les démangeaisons sont vite devenues insupportables.

Mais il y a plus grave : outre la fatigue due à cette interminable journée et l'énergie qu'elle a inutilement gaspillée depuis qu'elle est coincée dans cette cavité, la jeune institutrice se sent épuisée. Elle lutte vaillamment contre l'engourdissement, sachant que si elle devait sombrer dans un état léthargique dû à son manque d'insuline, son corps produirait de l'acétone et des déchets acides qui ne tarderaient pas à perturber le fonctionnement de ses cellules pour provoquer une acidocétose et l'entraîner ensuite dans un dangereux coma.

Elle sait que l'issue, si elle n'est pas retrouvée à temps, sera fatale.

Les secondes tournent à vide. Depuis un laps de temps qu'elle est incapable de définir, Mylène lutte contre le froid, la fatigue et la peur. Après la disparition d'Emma, la jeune institutrice n'a eu de cesse de se raisonner pour ne pas céder à la panique : à présent que la fillette se déplace en surface, elle ne doute pas qu'elle sera très vite localisée. Elle racontera alors sa mésaventure et guidera Bruno et Véronique jusqu'à l'entrée de la galerie. Mais cela fait maintenant un long moment qu'elle tend l'oreille à l'affût de bruits de pas ou de voix et que ses appels à l'aide meurent dans l'écho de sa solitude.

Avec la nuit qui tombe, Mylène commence à perdre tout espoir d'être secourue.

Ses multiples rancœurs reprennent du service et tournent en boucle dans son esprit. Elle rumine ses griefs, accumule amertume et ressentiment, nourrit sa haine et sa colère. Qu'avait-elle imaginé ? Qu'on se précipiterait pour la

retrouver, elle, le boulet, la collègue coincée qui tire toujours la tête, celle que l'on évite autant que la politesse le permet ?

À mesure que la luminosité décline, Mylène sombre dans le désespoir. Le froid, la peur et la souffrance sont déjà insupportables à la lumière du jour, elle n'ose imaginer ce qu'elle endurera lorsqu'elle sera plongée dans les ténèbres. Quand elle songe au sort qui l'attend, les tremblements de son corps s'accroissent ; elle risque bientôt la tétanie. Il faut qu'elle bouge ! Qu'elle trouve le moyen de se sortir de là toute seule puisqu'elle ne peut compter sur personne.

Rassemblant son courage, la jeune femme prend appui contre les parois de la cavité. Elle n'ose poser son pied sur le sol tant la douleur irradie de sa cheville. Avec précaution, elle se hisse à la force de ses bras et parvient, au prix d'un terrible effort, à se redresser. Lorsqu'elle trouve un équilibre suffisant pour pouvoir se déplacer le long du palier, elle réalise que ses mains sont pleines de terre.

Mylène suspend son souffle.

Pensive, elle écrase sous ses doigts une motte de terreau rendu meuble par l'averse, qui ne peut provenir que de la paroi contre laquelle elle a pris appui. Afin de vérifier ce qu'elle suppose, elle enfonce ses ongles dans la glaise et en arrache quelques fragments boueux. Son cœur se met à battre un peu plus vite. Elle réitère l'opération et entreprend de creuser un petit trou à même la paroi. Puis, considérant ce qui remplit sa paume, elle réfléchit à toute vitesse : si elle parvient à extraire suffisamment de terre pour l'accumuler sur le palier et en surélever ainsi le niveau afin de se rapprocher de la surface, elle a peut-être une chance de sortir de ce trou.

Mylène reprend espoir. Elle ne doute pas que ce travail va lui prendre des heures, sans garantie de succès, mais c'est la seule idée qui lui vienne à l'esprit. Et le temps lui est compté. Alors, sans tergiverser, elle se met à gratter la paroi de la galerie, arrachant comme elle peut des morceaux de glaise qu'elle stocke ensuite sur le palier.



De retour à la maison, Camille monte à l'étage afin de faire couler un bain à Emma. Elle veut profiter de l'intimité de la salle d'eau pour instaurer un climat de douceur et encourager les confidences de sa fille.

Au-dehors, le jour commence cette fois à décliner sensiblement. Dans peu de temps, il fera nuit. Et même si les températures sont agréables pour la saison, Camille frémit en songeant que Mylène est toujours introuvable.

Le temps presse. Tandis qu'elle prépare serviette, gant de toilette et savon, elle entend Patrick monter à l'étage. Passant la tête par la porte de la salle de bains, elle le voit se diriger vers la chambre d'Emma, portant dans ses bras la fillette.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle à son mari.

— Emma est fatiguée, je la couche.

— Elle doit d'abord prendre un bain, objecte la jeune femme. Et manger aussi. Elle a sûrement très faim...

— Je pense qu'elle est plus épuisée que sale ou affamée.

Camille ne sait que répondre. Elle est impatiente de passer un moment seule avec sa fille. Il est urgent qu'elle puisse lui parler à l'insu de Patrick, afin de déterminer si l'enfant en sait plus que ce qu'elle veut bien dire et, dans l'affirmative, quelles sont les raisons de son silence. Il faut qu'elle sache si Emma a réellement zappé de son esprit les événements de l'après-midi. Elle se sent incapable de passer une nuit entière dans l'incertitude. C'est au-dessus de ses forces. Elle doit surtout évoquer avec elle l'incident de la veille,

sans doute à demi-mot, ce moment où la fillette l'a surprise dans les bras d'Étienne, afin de savoir exactement ce qu'elle a perçu, compris, ressenti.

— Elle ne peut pas aller au lit dans cet état !

— Chérie ! Laisse-moi faire. Tu as été très éprouvée par tout ce qui vient de se passer. Essaie de te détendre.

— Mais... Je suis en train de lui faire couler un bain...

— Prends-le, toi. Ça te fera du bien.

— Si tu la mets au lit, il faut que je la borde et que je lui chante sa chanson du soir...

— Je m'en occupe.

Il lui adresse un regard qui signifie en substance que tout est sous contrôle.

— Emma, ma chérie..., tente encore Camille en s'adressant directement à sa fille. Tu n'as pas envie de prendre un bain et de manger avant d'aller dormir ?

La fillette tourne vers sa mère un regard en biais, sans quitter le douillet giron de son père.

— Je veux faire dodo.

— Tu veux que ce soit maman qui te mette au lit ?

— Non... Je veux mon papa.

— Tu vois ? lui fait remarquer Patrick sur le ton de l'évidence.

— Mais...

Et, sans plus tenir compte des protestations de sa femme, il pénètre dans la chambre d'Emma, dont il referme doucement la porte derrière lui.

Tétanisée, Camille reste sur le palier de la salle de bains. Elle a l'impression d'être en train de se noyer sans pouvoir attraper une bonbonne d'oxygène pourtant à sa portée. Ou de devoir se cacher pour éviter un danger, d'être obligée de garder le silence alors que sa main est posée sur une plaque électrique chauffée à blanc. Elle ne sait pas pourquoi ces images lui traversent l'esprit, mais le parallèle avec ce genre de situations

cauchemardesques lui semble encore trop doux. Si Emma s'endort maintenant, elle ne pourra pas lui parler avant demain matin. C'est-à-dire après une longue, une interminable nuit.

La jeune femme est en ébullition. D'habitude, Patrick ne s'occupe jamais de mettre sa fille au lit, ou alors il lui raconte une courte histoire et quitte la chambre sans accomplir le rituel du soir jusqu'au bout. Camille se plaint souvent d'assumer seule une quantité de tâches, notamment celles, immuables, qui ponctuent le quotidien d'Emma, que son père n'accomplit que de temps à autre. La routine un peu monotone dont les gosses ont besoin pour se construire, a-t-elle lu quelque part.

Elle hésite à entrer dans la chambre et déloger Patrick, mais le chaos qui règne dans sa tête la tétanise. Elle a peur d'aggraver les choses, craignant qu'il s'étonne de sa nervosité et se pose des questions. Ce qui est sans doute idiot. Les événements ont pris de telles proportions dans son esprit qu'elle n'arrive plus à avoir le recul nécessaire pour réfléchir.

En vérité, Camille est à deux doigts de craquer. Ses nerfs, mis à rude épreuve depuis l'annonce de la disparition d'Emma, sont sur le point de lâcher. Elle est dans un état de confusion tel qu'elle n'envisage les choses que sous un aspect dramatique. Il faut qu'elle se calme. Après tout, est-ce sa faute si Mylène a disparu dans la nature ? Est-ce la faute d'Emma ? Certainement pas ! La petite n'a que cinq ans. Que peut-elle faire à une adulte de vingt-six ans ? C'est absurde de paniquer comme ça !

Camille retourne dans la salle de bains pour se passer un peu d'eau froide sur le visage. En se séchant, elle est frappée par l'image que lui renvoie le miroir : ses traits sont tendus à l'extrême, la mâchoire contractée dans un rictus épouvanté, le visage blême... Son expression d'angoisse est si frappante que la jeune femme ne peut s'empêcher de ricaner. Sans pouvoir se mentir plus longtemps, elle doit admettre qu'elle est terrorisée à l'idée qu'Emma raconte à son père ce qu'elle a vu la veille. Qu'elle formule avec des mots innocents la faute que sa mère a commise. Que Patrick apprenne

son adultère dans ces conditions, ce soir précisément, de la bouche de leur petite fille de cinq ans.

Elle n'ose imaginer la fureur qui en découlerait.

Fragilisée par la terrible frayeur qu'elle vient de vivre, elle n'a pas la force d'affronter un drame familial. Pour être totalement sincère, elle a surtout besoin, en ce moment, d'apaiser ses angoisses dans la douceur du foyer conjugal.

Patrick met un temps fou à sortir de la chambre d'Emma. Les secondes semblent se distendre, mettant Camille au supplice. N'y tenant plus, elle s'avance sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, y colle son oreille et suspend son souffle. À l'intérieur, elle n'entend que des sons étouffés dont elle ne perçoit pas le sens.

Que doit-elle faire ? La jeune femme tourne en rond, de plus en plus oppressée, incapable de prendre une décision. Les secondes qui passent dans cette inertie l'entraînent dans les affres de sa conscience, la laissant horrifiée par son propre désarroi. D'une main tremblante, elle sort de sa poche la carte de visite du capitaine de police et la considère avec détresse. Entre le sort de Mylène, dont on est sans nouvelles, et la crainte d'être démasquée par son mari, Camille se noie dans l'absurdité de ses doutes. Elle est la seule à savoir que son infidélité est peut-être la cause du silence d'Emma. Comment peut-elle seulement hésiter ? En réalisant l'énormité de son embarras, elle se sent pétrifiée de la tête aux pieds. Est-elle réellement prête à hypothéquer les chances de retrouver la jeune institutrice pour échapper à la fureur de son mari ?

Le cœur au bord des lèvres, Camille étouffe une plainte désespérée. La carte du policier lui brûle les doigts. Elle la fait disparaître dans sa poche avant de prendre une grande inspiration. Sa main se referme ensuite sur la poignée de la porte, il suffit d'un simple geste pour la tourner et pénétrer dans la pièce. Prendre son courage à deux mains et révéler toute la vérité à Patrick pour, enfin, délester Emma d'un fardeau trop lourd à porter.

Parler afin de permettre à l'enfant de parler à son tour.

La jeune femme ferme les yeux et rassemble ses forces, mais l'étau qui comprime sa poitrine semble anéantir toute volonté. Pétrifiée devant la porte de la chambre, elle se sent incapable d'esquisser le moindre mouvement. L'aveu qu'elle s'apprête à faire déroule dans son esprit ses séquelles tentaculaires. Au moment où elle prononcera les mots fatals qui scelleront sa confession, son existence, elle le sait, sera pulvérisée par la violence de l'onde de choc. Elle devine qu'il faudra quelques instants à Patrick pour digérer l'information, mais une fois que la douleur aura diffusé dans ses veines son poison, éveillant sa soif de vengeance, elle ne donne pas cher de sa propre survie émotionnelle. Outre la destruction irréversible du microcosme familial, Patrick deviendra pour elle un prédateur aussi redoutable qu'impitoyable. Il cherchera à diluer sa souffrance en la faisant souffrir à son tour. Il se repaîtra du calvaire de celle qui ne sera plus à ses yeux qu'une traîtresse. Mais ce qui la terrifie le plus, c'est l'emprise légale qu'il se sentira en droit d'exercer sur Emma. Pour Patrick, quand une femme trompe son mari, elle trompe également ses enfants. En sacrifiant l'ordre familial à des instincts basement charnels (car l'adultère n'est forcément qu'une histoire de fesses), elle aura perdu toute prérogative sur lui-même et sur son enfant.

Un bruit la fait sursauter, qui vient de l'autre côté du battant. Ça remue à l'intérieur de la pièce. Comme prise en flagrant délit, Camille lâche la clenche et se précipite vers la salle de bains dans laquelle elle se réfugie pour reprendre ses esprits. Quelques instants plus tard, Patrick sort de la chambre d'Emma.

Feignant de n'avoir pas bougé de la pièce d'eau, elle s'active devant le lavabo comme si elle procédait à sa toilette. En vérité, tous les sens en alerte, elle guette les bruits en provenance du couloir, les yeux rivés sur le miroir dont le reflet lui renvoie, juste derrière elle, la porte ouverte de la salle de bains.

Durant un temps interminable, il ne se passe rien. Le silence qui règne dans la maison semble tout figer alentour, tel un sortilège maléfique. Les secondes s'égrènent au rythme des battements de cœur de Camille qui pulsent jusque dans son crâne.

Enfin, Patrick apparaît dans l'embrasement de la porte. Il paraît bouleversé. En découvrant sa mine défaite, le regard presque hagard qu'il pose sur elle comme s'il ne la reconnaissait pas, Camille manque de défaillir.

Il sait !

— J'ai parlé avec Emma, commence-t-il d'un ton dévasté.

Le sang de Camille se fige dans ses veines. Elle est prête à se jeter à ses pieds pour lui demander pardon...

— Elle ne se souvient de rien, poursuit-il en serrant les dents.

Incapable d'émettre le moindre son, Camille est maintenant suspendue à ses lèvres. Elle attend qu'il continue, mais Patrick se prend le visage dans les mains dans un geste de détresse.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? parvient-elle à articuler d'une voix crispée.

Patrick ne réagit pas tout de suite. Il garde la même posture, les traits dissimulés derrière ses paumes, de telle sorte que Camille ne peut voir son expression.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? répète-t-elle, tourmentée.

— Rien, justement !

Enfin il fait glisser ses mains le long de ses joues et découvre son visage figé par l'émotion. À la grande surprise de Camille, des larmes perlent au bord de ses yeux.

— Patrick..., murmure-t-elle, tout aussi anéantie.

— Notre petite fille a eu tellement peur cet après-midi qu'elle a préféré effacer de sa mémoire tout ce qui s'est passé !

Cette fois, Camille le considère en silence. À son corps défendant, elle éprouve un soulagement indicible qu'elle se maudit déjà de ressentir. Emma n'a rien dit.

Emma ne sait pas.

— Tu en es sûr ? demande-t-elle dans un souffle.

Patrick la dévisage avec horreur.

— Elle est prostrée, comme si elle avait vécu un véritable cauchemar. Je ne la reconnais plus ! Elle me regarde avec ses grands yeux comme si elle appelait au secours mais j'ai beau la rassurer tant que je peux, on dirait qu'elle ne comprend même pas ce que je dis !

— Je veux la voir..., décide Camille en se dirigeant vers le couloir.

Mais alors qu'elle passe à côté de lui pour rejoindre la chambre de l'enfant, Patrick lui saisit le bras et la stoppe dans son élan.

— Pas maintenant ! Elle s'est endormie. Il faut la laisser reprendre des forces. Tant qu'elle dort, elle ne souffre pas.

Camille s'apprête à se dégager de son emprise mais la pression qu'il exerce autour de son poignet s'accroît sensiblement.

— Lâche-moi, s'il te plaît...

Patrick semble de pas l'entendre et serre plus fort encore.

— Tu me fais mal !

Surpris par les protestations de sa femme, il la libère et la considère avec désolation.

— Excuse-moi, je deviens fou ! Ça me rend malade de voir ma fille dans cet état ! Dieu seul sait ce qu'elle a vécu... Ça a dû être terrible pour elle ! Et je n'étais même pas là pour la protéger !

Alors que Patrick s'effondre, rongé de tourment, Camille se calme peu à peu. Ses craintes semblent injustifiées, du moins pour l'instant. Sa conscience s'est également apaisée en apprenant qu'Emma était dans l'incapacité de relater les événements de l'après-midi. Dès lors, pour elle, son silence n'a rien de malveillant. Pour être coupable, ne faut-il pas qu'il y ait intention de nuire ? La responsabilité d'un délit n'est-elle pas indissociable de la volonté de le commettre ?

Si Emma ne se souvient réellement de rien, peut-on le lui reprocher ?

Reprenant peu à peu ses esprits, la jeune femme considère son mari avec une tendresse inédite. La détresse qu'il exprime adoucit ses propres angoisses, comme si le soulagement qu'elle éprouve en ce moment même était proportionnel à l'effroi de Patrick. Poussée par un sentiment de gratitude, elle l'attire contre elle et l'étreint de toutes ses forces.

Le premier moment de surprise passé – cela fait plusieurs mois que Camille ne lui a plus manifesté une telle affection –, Patrick s'abandonne dans les bras de sa femme. Puis il l'enlace et répond à son étreinte en l'embrassant fiévreusement.

— Je vous aime tellement, Emma et toi, murmure-t-il dans un souffle. Notre famille est ce qui compte le plus à mes yeux. S'il devait vous arriver quoi que ce soit, je n'y survivrais pas !



Après s'être assurés qu'Emma dormait profondément, Camille et Patrick redescendent au rez-de-chaussée. Camille devrait être affamée – elle n'a rien avalé depuis le déjeuner – mais son estomac reste irrémédiablement noué.

— Tu as faim ? demande-t-elle tout de même à son mari. Tu veux que je cuisine quelque chose ?

— Je serais incapable d'avaler quoi que ce soit.

La jeune femme hoche la tête. Elle prépare néanmoins une tisane qu'elle pose d'autorité devant Patrick. Puis elle prend place à la table de la cuisine, juste en face de lui. Depuis qu'ils sont redescendus, il n'a pas ouvert la bouche. Elle l'observe un instant, cherchant à établir le contact, mais son regard perdu semble ne rien voir de ce qui l'entoure.

— Patrick ? l'appelle-t-elle dans un souffle.

Enfin ses yeux tressaillent. Ils décrochent du point imaginaire qu'ils fixaient jusqu'à présent et font la mise au point sur Camille.

— Ça va ? lui demande-t-elle, pleine de sollicitude.

Il la considère quelques secondes avec une expression de colère. Puis, comme s'il la reconnaissait enfin, ses traits s'apaisent. Il ébauche un sourire blessé et acquiesce d'un bref mouvement de tête.

— Je ne peux pas imaginer qu'une telle chose soit possible..., murmure-t-il, toujours aussi bouleversé.

L'espace d'un instant, Camille a la sensation qu'il évoque sa liaison avec Étienne, et ses boyaux se tordent. Puis, reprenant le contrôle de ses

émotions :

— De quoi tu parles ?

— Perdre un enfant dans les bois... On dirait un mauvais conte de fées.

— Ces choses-là arrivent, Patrick. L'important, c'est qu'elles se terminent bien.

— Reste à savoir si elles se termineront bien...

La jeune femme marque un mouvement de surprise.

— Ça s'est déjà bien terminé puisque nous avons retrouvé Emma, rétorque-t-elle sur le ton de l'évidence.

— Nous l'avons retrouvée, oui... Mais dans quel état ?

— Elle va s'en remettre. Elle est solide.

Patrick pose sur elle un œil narquois.

— Tu en es sûre ? Ce genre d'expérience ne s'efface pas en une nuit. Et ce n'est pas parce qu'elle « ne sait pas » que ça n'a pas eu lieu.

— Elle « ne sait pas » quoi ? demande Camille, qui n'est pas certaine de comprendre ce à quoi il fait allusion.

— La vérité. Ce qui s'est réellement passé. C'est ce qu'elle a répondu au policier quand il lui a demandé si elle avait croisé son institutrice, non ? Elle a juste dit : « Je sais pas. » Elle n'a pas dit qu'elle n'avait vu personne, ni qu'il ne s'était rien passé... Elle a dit « je sais pas ».

— Parce qu'elle a oublié !

— C'est ce que nous avons tous envie de croire...

Camille fronce les sourcils. Les propos de son mari sont déçousus, comme s'il dissimulait dans ses paroles un double sens destiné à la piéger. Son cœur se remet à battre plus vite, plus fort, rythmant son tourment. La culpabilité a une fâcheuse tendance à susciter la paranoïa.

— Tu... Tu crois qu'elle sait quelque chose et qu'elle refuse de parler ? demande-t-elle à brûle-pourpoint. Tu viens de me dire le contraire !

Patrick émet un gloussement railleur. À l'évidence, l'amertume et l'hostilité prennent sensiblement le pas sur la détresse.

— Va savoir...

Cette répartie ne convient pas à Camille. À l'angoisse qui revient faire son nid au creux de ses tripes s'ajoute l'exaspération : entre le silence buté d'Emma et les réponses à double sens de Patrick, elle a de plus en plus de mal à refréner une envie de hurler.

Mais ce qu'elle craignait depuis leur retour se manifeste alors : en périphérie de son champ de vision, son attention est attirée par un changement de luminosité sur l'écran de son smartphone. La jeune femme se passe une main nerveuse dans les cheveux : elle sait qu'elle vient de recevoir un SMS et, à cette heure-ci, peu de gens cherchent à la joindre. La tension monte d'un cran. Elle feint un besoin naturel, se lève et sort de la cuisine, saisissant le téléphone au passage.

Sitôt enfermée dans les toilettes, elle déverrouille l'écran d'accueil. Ses craintes se concrétisent quand elle constate qu'Étienne cherche à la joindre.

*« Ma fille a disparu ! Appelle-moi ! »*

Camille serre les dents tandis que l'étau se resserre dans sa poitrine. Là voilà seule, en cet instant qu'elle redoutait. Aussitôt, ses doigts s'activent sur le clavier.

*« Impossible ! Je t'appelle demain. »*

Elle expédie le message comme on se débarrasse d'une bombe prête à exploser, priant le ciel qu'Étienne lui fasse suffisamment confiance pour ne pas insister. Trente secondes plus tard, ses espoirs sont réduits à néant.

*« Appelle-moi maintenant ou je débarque chez toi ! »*

Le cœur de Camille manque un battement. Tremblante, elle compose aussitôt le numéro de son amant. La communication s'établit avant la fin de la première sonnerie.

— Camille, il faut que je sache ce qui s'est passé cet après-midi, déclare-t-il sans préliminaire. Maintenant !

Le ton est dur, la voix impérieuse. La jeune femme est dans un tel état de nervosité qu'elle peine à rassembler ses idées, d'autant que, pour ne pas

attirer l'attention de Patrick, elle s'oblige à chuchoter.

— Ma fille ne sait rien, Étienne ! murmure-t-elle d'une voix tourmentée. Quand on l'a retrouvée au milieu des bois, elle était en état de choc. Elle a tout oublié !

Un silence lourd de menace fait écho à cette déclaration.

— Étienne ? s'inquiète la jeune femme. Je... Je voulais te prévenir moi-même mais je n'en ai pas eu l'occasion, ajoute-t-elle en forçant sur chaque syllabe, comme si elle criait tout bas.

Lui, en revanche, ne se prive pas de rugir à l'autre bout de la ligne.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Il faut que tu me fasses confiance, mon amour ! le supplie-t-elle en tentant de lui rappeler, par cette tendre appellation, la complicité qui d'ordinaire les unit. Je sais qu'il y a ce foulard qui tend à prouver qu'elles se sont croisées dans la forêt, mais ma fille ne se rappelle rien !

— Il faut que je lui parle !

— Impossible ! Elle dort !

— Réveille-la !

Camille tressaille. L'agressivité d'Étienne, totalement inédite pour elle, la plonge dans une panique sauvage, emportant le peu de sang-froid qu'elle conservait encore. Elle se met à gémir malgré elle, cherchant les mots qui apaiseront la colère de son amant.

— Je te jure que c'est vrai ! Elle n'a que cinq ans, elle est complètement traumatisée. On dirait qu'elle a effacé de sa mémoire tout ce qui s'est passé cet après-midi. Demande au policier qui l'a interrogée !

— Justement ! Lui, il a plutôt l'impression qu'elle en sait plus que ce qu'elle veut bien dire.

— Je l'ai moi-même questionnée quand nous sommes rentrés à la maison ! ment-elle d'une voix désespérée. Elle se rappelle juste qu'elle était perdue au milieu des bois. C'est tout ce dont elle se souvient ! Elle dit qu'elle n'a jamais vu son institutrice.

— Écoute-moi bien, Camille, la somme-t-il d'un ton qui se fait menaçant. Mylène est diabétique. Elle est passée chez moi ce matin en coup de vent car elle n'avait plus d'insuline pour la journée. Je lui ai filé mon stylo à insuline, mais on l'a retrouvé dans le sac qu'elle a confié à sa collègue avant de disparaître. Elle peut tenir quarante-huit heures, mais pas beaucoup plus. À partir de dimanche matin, la situation va devenir réellement critique. Alors je me fous du sommeil de ta fille, tu m'entends ? Je ne vais pas me tourner les pouces en attendant qu'elle se réveille pendant que la mienne est aux abonnés absents !

— Ta... Ta fille est diabétique ? hoquette Camille sous le coup de la surprise.

L'information la bouleverse. Alors que la situation lui paraissait déjà dramatique, cette nouvelle donnée, ajoutée à la fureur d'Étienne, la précipite dans un gouffre sans fond.

— Diabète de type 1, lui assène-t-il sèchement. Génétique et donc héréditaire.

Camille ne comprend pas tout de suite la précision. Les mots résonnent dans son esprit avant de se charger de sens. Lorsqu'elle réalise enfin ce que cela implique, elle est tellement stupéfaite qu'elle fond en larmes.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? sanglote-t-elle.

— Qu'est-ce que ça aurait changé ?

— Rien ! Rien du tout ! C'est juste que... Je croyais...

— Le problème n'est pas là ! l'interrompt-il d'un ton toutefois moins virulent. Si ta fille sait où se trouve la mienne, il faut qu'elle le dise !

Malgré son inquiétude et sa colère, les pleurs de Camille semblent l'émouvoir. Celle-ci perçoit le trouble qui perce dans la voix d'Étienne et reprend espoir de parvenir à le raisonner.

— Mon amour ! l'implore-t-elle. Il faut que tu me croies et que tu me fasses confiance. Si j'avais le moindre doute sur ce qu'Emma sait ou ne sait pas, je te promets que je serais la première à lui mettre la pression. Mais elle a

besoin de repos ! S'il s'est passé quoi que ce soit entre Mylène et elle, elle ne pourra nous le dire qu'après avoir dormi. Ce n'est qu'une enfant, elle est encore si petite ! Je t'en supplie, ne viens pas. Pas maintenant.

À l'autre bout de la ligne, Étienne garde le silence. Les paroles et les larmes de Camille semblent l'ébranler autant que ses supplications. Que comptait-il faire, de toute façon ? Débarquer chez elle, empoigner la fillette et la coller au mur ? Il sait très bien que ce serait ridicule !

— Ton mari soupçonne quelque chose ? bougonne-t-il, renfrogné.

Camille pousse un soupir de soulagement. Elle essuie ses larmes du revers de la manche avant d'attraper un bout de papier-toilette dans lequel elle se mouche discrètement.

— Non, répond-elle enfin avec douceur. Il ne se doute de rien.

Puis, comme Étienne ne dit mot :

— Tu sais, nous avons eu très peur, nous aussi. Emma avait disparu et...

Elle s'interrompt, consciente d'être en train de remuer le couteau dans la plaie.

— Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je te promets que dès que j'en sais plus, je t'appelle. Et que je ferai tout pour connaître la vérité.

Étienne ne répond rien. L'angoisse le tenaille. Il émet un grognement qui semble signifier une sorte d'accord puis il coupe la communication sans chercher à en savoir davantage.

Seule dans les toilettes, Camille s'affaisse doucement contre le mur en fermant les yeux et se laisse le temps de retrouver un rythme cardiaque normal. Elle tremble comme une feuille, même si elle a évité le pire pour ce soir. Elle sait que le répit est provisoire. La découverte du diabète d'Étienne et de Mylène la bouleverse, accentuant l'urgence de la situation. Pourquoi son amant ne lui a-t-il jamais rien dit ? La jeune femme lutte contre le vertige de l'angoisse, cette sensation affolante de ne plus rien maîtriser alors que les fondations de son existence s'écroulent autour d'elle. S'ajoute à cela l'agressivité d'Étienne, la violence avec laquelle il s'est adressé à elle, une

férocity dénuée de toute affection que Camille ne lui connaissait pas. Dans le marasme de ses multiples craintes, elle espérait pouvoir se raccrocher à lui, sa force, son amour, sa bienveillance. Elle réalise avec effroi que les événements et leur tragique évolution les opposent dans l'essence même de ce qu'ils sont l'un et l'autre : parents avant d'être amants.

Peu à peu, Camille parvient à dominer sa panique. Il lui faut maintenant retourner auprès de son mari avant qu'il ne s'interroge sur sa trop longue absence. Elle se passe un peu d'eau sur le visage et tente de se redonner figure humaine, du moins, d'effacer les traces des larmes qui ont laissé des traînées de mascara sur ses joues.

Lorsqu'elle reparait dans la cuisine, Patrick n'a pas bougé de sa place. C'est à peine s'il a touché à sa tisane. Il semble abîmé dans de sombres pensées et réagit à peine à l'entrée de sa femme. Celle-ci reprend place en face de lui et l'interroge du regard.

— À quoi tu penses ? lui demande-t-elle, plus pour réengager la conversation que pour connaître la teneur de ses réflexions.

— À ton avis ?

Camille soupire.

— Chéri ! J'ai besoin de savoir exactement ce qu'Emma t'a dit ce soir avant de s'endormir.

— Rien de plus que ce qu'elle a dit aux policiers : qu'elle s'était perdue dans la forêt, qu'elle a eu très peur et qu'on l'a retrouvée.

— Mais tu lui as demandé si elle avait vu son institutrice ?

— Oui.

— Et que t'a-t-elle répondu ? insiste la jeune femme, que les courtes réponses de son mari mettent au supplice.

— Qu'elle ne savait pas.

Camille a la sensation de tourner en rond. Une tension croissante reprend possession de ses muscles qui se crispent à mesure que l'échange s'enlise dans le constat de leur ignorance.

— Patrick, tu sais, tout de même, que l’institutrice d’Emma est introuvable ?

— On parle bien de cette petite conne qui n’a pas été foutue de surveiller ma fille aujourd’hui ? remarque-t-il, dominant difficilement un mouvement de rage.

— Ça n’a rien à voir ! Ce n’est pas parce qu’elle a commis une faute qu’elle...

— Certaines fautes sont impardonnables ! l’interrompt-il durement.

Camille fait un effort surhumain pour se dominer.

— Je disais donc : ce n’est pas parce qu’elle a commis une faute qu’elle mérite d’être abandonnée à son sort. Si Emma sait quelque chose, il faut qu’elle parle.

— Que veux-tu faire ? L’enfermer dans la cave jusqu’à ce qu’elle parle ?

— Ne sois pas stupide !

— Alors ?

Un silence pesant s’installe entre eux. Elle le dévisage comme s’il venait de l’achever, se forçant à refouler la sensation d’être dans un cauchemar qui n’en finit pas. Entre le poids de sa trahison et l’oppression que lui confère son incapacité à agir pour retrouver Mylène, la jeune femme est à l’agonie. Les deux appréhensions se mêlent autant qu’elles s’opposent, jouant avec ses nerfs jusqu’à la limite du supportable.

— Toi, qu’est-ce que tu penses ? insiste-t-elle encore, sur le point de craquer. Tu crois qu’elle a vraiment oublié, ou qu’elle préfère se taire ?

Patrick l’observe quelques longues secondes avant d’esquisser un rictus plein d’ironie.

— Je sais pas.



En coupant la communication, Étienne laisse éclater son dépit. À quelques mètres du commissariat dont il vient de sortir, il se dirige vers sa voiture à grandes foulées nerveuses, faisant tonner dans le soir qui tombe des injures libératrices. Il s'en faut de peu que, dans un mouvement de rage, il ne fracasse son téléphone sur le trottoir. L'éventualité que Mylène puisse chercher à le joindre suspend son geste juste à temps. Outre l'inquiétude et l'incompréhension, il peine à maîtriser son ressentiment envers Camille, sa peste de fille et même le capitaine de police Dupuis : son entrevue avec ce dernier a pris un tour plutôt désagréable.

En plein coup de feu lorsque le policier l'a contacté, il n'a pas entendu la sonnerie de son téléphone et n'a pris connaissance du message qu'un peu plus tard. Celui-ci ne révélait rien quant à la raison de l'appel mais lui demandait de le rappeler au plus vite. En découvrant l'identité de son interlocuteur, Étienne a réprimé une appréhension suspicieuse. Il a mis quelques minutes avant de se décider à composer le numéro du policier. Une fois la communication établie, le capitaine lui a résumé la situation. Dupuis était sur le chemin du retour, n'ayant pas de nouvelle piste pour orienter ses recherches. Le dernier survol de l'hélicoptère muni d'une caméra thermique n'avait révélé aucune présence humaine dans un large périmètre autour de la clairière. Dupuis en avait conclu qu'il était inutile de continuer à chercher l'institutrice là où elle ne se trouvait pas.

Sitôt prévenu de la disparition de sa fille, Étienne a ôté son tablier, confié à Nathalie le soin d'assurer le service du soir et s'est précipité au commissariat pour connaître les détails de l'affaire.

L'entrevue a plutôt mal débuté. Étienne s'est adressé à Dupuis en l'appelant « lieutenant », ce qui a fait sourciller le policier.

— Capitaine, monsieur Gilmont. Je suis capitaine.

— Quelle différence ? n'a pu s'empêcher de persifler le père de Mylène.

De toute évidence, Étienne ne porte pas les représentants de l'ordre dans son cœur. Dupuis n'a pas relevé, mais le mépris a été réciproque.

Après avoir écouté le capitaine lui exposer l'enchaînement des événements, Étienne Gilmont a résumé à Dupuis l'état de santé de sa fille. Le policier était en possession du sac de l'institutrice que lui avait confié Éliane lors son entrevue. Il l'a aussitôt remis à Étienne. Après l'avoir fouillé avec fébrilité, le chef de cuisine en a extrait le stylo à insuline que Mylène était venue lui prendre ce matin. Il en a immédiatement consulté le niveau.

— Combien de temps peut-elle tenir sans insuline ? s'est enquis le capitaine.

— Quarante-huit heures. Pas beaucoup plus.

— Et à quand remonte sa dernière piqure ?

— J'espère qu'elle l'a faite ce midi, a sombrement répondu Étienne. Je n'ai pas la mémoire des chiffres et je n'ai pas vérifié le nombre de doses qu'il restait ce matin. Mylène n'est pas très régulière dans ses injections. Elle fait une sorte de rejet de la maladie. Elle prétend vouloir vivre le plus normalement possible. Ça lui a déjà joué des tours.

— Si on part du principe qu'elle a fait son injection ce midi, ça nous laisse environ quarante heures, a murmuré Dupuis en consultant sa montre. Dans le cas contraire, il nous en reste à peine trente-deux. C'est peu.

Étienne a senti un nœud se former au creux de son estomac. Les réminiscences d'un passé difficile sont revenues le hanter, accompagnées d'un cortège d'émotions qu'il s'était juré de ne plus jamais endurer.

Ce n'était pas la première fois que Mylène disparaissait sans donner signe de vie. Une adolescence compliquée, des confrontations sans cesse plus violentes, des fugues à répétition... Attendre des jours et des nuits qu'elle réapparaisse, se poser mille questions, envisager le pire, Étienne connaît. Un enfer qu'il pensait définitivement derrière lui.

Durant son entrevue avec Dupuis, il a bien failli évoquer les antécédents de sa fille. Les mots sont restés bloqués dans sa gorge, incapables de formuler les nombreux conflits qui ont émaillé leur relation. Étienne n'est pas le genre d'homme à faire étalage de sa vie privée, a fortiori à un policier. Sa confiance dans le système judiciaire en général et les forces de l'ordre en particulier est proche du néant. Pour tout dire, il déteste les poulets. Même lorsque Mylène disparaissait plusieurs jours sans donner de nouvelles, il n'a jamais fait appel à eux. Il se serait coupé une jambe plutôt que de s'en remettre à la police pour retrouver son enfant.

Installé face à ce flic, dans ce commissariat, Étienne a dû ronger son frein. Entre détresse et rancœur, il n'a eu de cesse de se contenir pour ne pas retourner le bureau qui le séparait de Dupuis. Au fil de leur échange, les doutes l'ont assailli, les questions sans réponse, les certitudes évanouies à peine ébauchées. Comme si l'histoire était condamnée à se répéter sans cesse.

Et maintenant, que faire ? Dupuis avait ordonné une enquête sur l'entourage direct de l'institutrice, mais il fallait bien se rendre à l'évidence : la jeune femme vivait plutôt isolée. Mis à part ses collègues qu'elle côtoyait chaque jour dans un cadre purement professionnel, elle n'avait que deux ou trois amies qu'elle voyait de loin en loin, toutes mères de famille et peu disponibles pour des sorties régulières. Par acquit de conscience, le policier avait interrogé Étienne sur son emploi du temps à partir de seize heures trente. Celui-ci avait répondu qu'il était arrivé à la brasserie aux environs de dix-huit heures, directement de chez lui.

— À quelle heure avez-vous quitté votre domicile ? lui avait demandé Dupuis d'une voix égale.

— Il devait être dix-sept heures cinquante... J'habite à quelques rues de la brasserie.

— Quelqu'un peut-il confirmer que vous étiez chez vous entre seize heures trente et dix-sept heures cinquante ?

La question, posée d'un ton neutre, avait pourtant irrité Étienne.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Répondez, monsieur Gilmont. Quelqu'un peut-il confirmer que vous étiez chez vous entre seize heures trente et dix-sept heures cinquante ?

— Non. Je vis seul.

Tandis que Dupuis transcrivait leur échange sur son ordinateur, Étienne avait commencé à gamberger. Quand un flic commence à vous poser des questions sur votre emploi du temps, les ennuis ne sont pas loin.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir exactement ? avait-il demandé au capitaine sans dissimuler son exaspération.

— Rien en particulier. J'applique la procédure. Quelqu'un vous a-t-il vu sortir de chez vous à dix-sept heures cinquante ?

Leurs regards s'étaient croisés. Alors que celui de Dupuis n'exprimait rien de particulier, Étienne dominait difficilement sa contrariété.

— Je n'aime pas vos insinuations, capitaine !

Le capitaine avait marqué son étonnement.

— Je n'insinue rien, monsieur Gilmont. J'essaie d'établir les faits et de comprendre ce qui s'est passé.

— Moi aussi, figurez-vous ! s'était énervé Étienne. Personne ne peut me dire où est ma fille et, dans quelques heures, elle va être en manque d'insuline. Alors si vous pouviez orienter vos recherches sur les dernières personnes qui ont été en contact avec elle, vous seriez peut-être un peu plus efficace !

L'allusion à son manque d'efficacité n'avait pas plu à Dupuis. Même si jusque-là il n'avait pas envisagé l'affaire sous un angle criminel, l'agressivité déplacée d'Étienne lui avait fait envisager la situation sous un nouvel angle.

Mylène étant majeure, son absence ne pouvait pas encore être considérée comme inquiétante aux yeux des autorités judiciaires. Si une jeune femme de vingt-six ans ne rentre pas chez elle un soir, on ne peut pas tout de suite conclure à un drame. Sauf que son état de diabétique compliquait passablement l'affaire, lui conférant un caractère d'urgence dont elle était dépourvue avant l'entretien avec le père. Toutefois, Dupuis n'écartait pas l'éventualité que l'institutrice se soit volatilisée dans la nature de son plein gré, à la suite de la disparition d'Emma, ou pour toute autre raison dont il ignorait la cause.

Bref, tout était envisageable, ce qui était agaçant.

— Vous voulez m'apprendre mon métier, monsieur Gilmont ?

— Je veux juste que vous retrouviez ma fille, bordel de merde ! Pourquoi vous n'interrogez pas la gamine qui est revenue de sa balade en forêt avec le foulard de Mylène autour du bras ?

— Nous l'avons interrogée, monsieur Gilmont, et ça n'a rien donné. Maintenant, je vous prierais de vous calmer et d'adopter un ton plus respectueux.

— C'est qui, d'ailleurs, cette gamine ?

— Je ne suis pas autorisé à vous communiquer son identité.

Comprenant qu'il était en train d'aggraver les choses, Étienne s'était renfrogné. Il avait à présent hâte de partir et de chercher à en savoir plus. Le reste de l'interrogatoire s'était déroulé dans le respect des convenances, une succession de questions-réponses qui ne leur avaient rien appris de plus, ni au policier, ni au chef de cuisine.

À peine sorti du commissariat, Étienne s'était emparé de son téléphone afin de joindre Camille. Si quelqu'un pouvait le renseigner sur l'identité de l'enfant responsable de la disparition de sa fille, c'était elle. Sans doute même était-elle au courant du drame depuis le début, et le fait de ne pas avoir cherché à le contacter pour le mettre au courant de la situation avait encore accru sa rancœur. Après avoir rédigé un SMS dont le ton et le contenu ne

laissaient aucun doute sur sa détermination, la priant de le rappeler séance tenante, bien loin des messages équivoques et autres billets doux qu'il lui envoyait d'ordinaire, il avait patienté. La réponse n'avait pas été celle qu'il attendait.

« *Impossible ! Je t'appelle demain.* »

Étienne n'avait pas pris de gants pour mettre les points sur les i.

« *Appelle-moi maintenant ou je débarque chez toi !* »

Cette fois, la réaction ne s'était pas fait attendre. Quelques secondes à peine après l'envoi du message, la jeune femme le rappelait. Étienne avait pris la communication et, sans même la saluer, était entré dans le vif du sujet.

« Camille, il faut que je sache ce qui s'est passé cet après-midi. Maintenant !

— Ma fille ne sait rien, Étienne ! avait-elle murmuré d'une voix affolée. Quand on l'a retrouvée au milieu des bois, elle était en état de choc. Elle a tout oublié ! »

La surprise avait été telle qu'Étienne était resté muet quelques secondes. Il n'avait pas envisagé la possibilité que l'enfant en question puisse justement être la fille de sa maîtresse. La première image qui s'était imprimée dans son esprit avait été celle d'Emma, dégoulinante, sur les marches de l'escalier, enroulée dans une large serviette. Il s'était rappelé l'expression de gravité qu'arborait la fillette tandis qu'elle le dévisageait avec méfiance et suspicion. Il s'était rappelé la façon dont elle l'avait affronté, le regard chargé de défi.

« Étienne ? s'était inquiétée Camille tandis qu'il restait sans réaction. Je... Je voulais te prévenir moi-même mais je n'en ai pas eu l'occasion. »

Cette excuse bidon avait été pour lui la lame de fond qui avait balayé ce qui lui restait d'indulgence. L'anxiété, la rancœur et la colère avaient anéanti toute réflexion, ne lui laissant que le désir aveugle de s'extraire de ce cauchemar. Plus que tout, l'impuissance qui le garrottait l'avait rendu rend comme fou : à l'instar des cocus, il était le dernier à être mis au courant d'une situation tragique qui le concernait intimement.

« Tu te fous de ma gueule ? » avait-il hurlé dans le combiné.

À l'autre bout de la ligne, Camille avait cédé à la panique. La pauvre femme s'était mise à gémir, puis à sangloter, le suppliant de ne pas venir chez elle et d'attendre jusqu'au lendemain que sa fille se réveille.

Comme si Mylène avait le temps de patienter jusque-là.

Au fil des mots échangés, à mesure que les émotions se percutaient, entre effroi et angoisse, menaces et prières, Étienne avait pris conscience du fossé qui les séparait. Quel genre de femme était capable de demander à un père d'attendre jusqu'au lendemain sans rien faire pour retrouver sa fille ?

Sidé par la réaction de Camille, Étienne avait ravalé sa fureur. Il venait de comprendre qu'il était seul. Personne ne l'aiderait à sauver son enfant. Que pouvait-il faire, de toute façon ? Débarquer chez sa maîtresse, empoigner la fillette et la coller au mur ? Il savait très bien que c'était ridicule !

« Ton mari soupçonne quelque chose ? » avait-il demandé sans trop savoir ce que ça pouvait changer.

Camille avait répondu par la négative. Elle s'était confondue en excuses, s'était empêtrée dans d'absurdes justifications auxquelles il avait à peine prêté attention.

Puis il avait coupé la communication.

À présent il laisse éclater son dépit. À quelques mètres du commissariat dont il vient de sortir, il se dirige vers sa voiture à grandes foulées nerveuses, faisant tonner dans le soir qui tombe des injures libératrices. Il s'en faut de peu que, dans un mouvement de rage, il ne fracasse son téléphone sur le trottoir. L'éventualité que Mylène cherche à le joindre suspend son geste juste à temps.

Alors, sans perdre davantage de temps, il grimpe dans sa voiture et démarre sur les chapeaux de roues.

La nuit tombe sur la ville et ses environs et, avec elle, une pluie fine et tenace s'incruste dans l'atmosphère. Après l'orage qui s'est déchaîné sur la région, faisant tonner tambours et cymbales, après le soleil couchant détrempé par l'averse, ce crachin ordinaire fait figure de ritournelle au son d'un solo de violon.

Indifférente aux variations climatiques, Mylène s'active au fond de son trou. Elle creuse la paroi à mains nues, s'arrache les ongles, s'écorche les paumes, se macule de terre de la tête aux pieds, insensible à la douleur, au froid et à la crasse. L'urgence la transcende, la peur est son moteur : paniquée à l'idée d'être déjà dans sa tombe, elle se découvre des ressources insoupçonnées, tant physiques que mentales. Son esprit se focalise sur une seule idée, repousse loin les frontières de sa raison. Elle enchaîne les mouvements, dans une gestuelle mécanique rythmée par les battements de son cœur, semblable à une danse tribale. Calée entre la paroi qu'elle creuse et celle qui descend à pic jusqu'au fond du gouffre, elle répète inlassablement les mêmes gestes : agripper la terre, en extraire deux pleines poignées, pivoter sur elle-même, la jeter à ses pieds.

Les minutes passent, cadencées par ce ballet machinal. Elles s'apparentent à des secondes aussi bien qu'à des heures et bientôt, abîmée dans sa tâche, Mylène perd toute notion du temps. Lorsque, à bout de forces, son corps l'oblige à faire une pause, elle réalise avec stupeur qu'elle est plongée dans les ténèbres.



L'obscurité est totale.

L'institutrice en est d'autant plus surprise qu'elle conserve le souvenir des reliefs et accidents de terrain environnants. Fébrile, elle lève la tête pour distinguer les rebords du trou et constate qu'elle ne voit rien. Quelle que soit la direction dans laquelle elle tourne son regard, celui-ci ne rencontre qu'un impénétrable néant. Hébétée, Mylène se prend à douter de sa mémoire, puis de sa raison... La nuit qui l'entoure est si dense qu'elle a la sensation de pouvoir s'y noyer.

Mais le pire n'est pas là.

La perception de son environnement explose à sa conscience en même temps que les souffrances physiques qui la harcèlent.

La soif d'abord, devenue maintenant compacte, épaisse, solide. De la colle. Du goudron. Elle se souvient de ce jour d'été, enfant, lorsque, après plusieurs heures de jeu à l'extérieur, elle avait débarqué dans la cuisine comme un diable jailli de sa boîte pour se précipiter sur la première bouteille à sa portée. Elle aurait été capable de boire des litres d'eau sans reprendre son souffle.

Elle aurait tué pour se désaltérer.

Sur la commode, une bouteille s'érigait en oasis dont les promesses étincelaient de mille feux. La fillette s'en était saisie, l'avait portée à ses lèvres pour en boire quelques longues gorgées avides et gourmandes... La sensation de fraîcheur tant escomptée s'était révélée au contraire tiède et poisseuse. Une horreur ! Sa bouche, déjà pâteuse, lui avait semblé inondée de glu. Écœurée, Mylène avait recraché ce qu'elle pouvait, les résidus visqueux qui stagnaient encore au fond de son gosier... En regardant de plus près l'étiquette de la bouteille, elle avait compris sa méprise : il s'agissait de sirop ! Une mélasse dense et chargée de sucre, au goût trop prononcé de cerise.

En y repensant, la jeune femme se prendrait presque à souhaiter revivre sa mésaventure : dans la situation où elle se trouve, même une bouteille de

sirop ferait figure de nectar aux propriétés hautement désaltérantes.

Comme pour répondre à la répulsion provoquée par son souvenir, des nausées l'assaillent en vagues de dégoût, un ressac qui lui retourne les entrailles et remonte jusqu'à sa gorge. Ses intestins se déchaînent. Vaincue par la violence de son malaise, Mylène n'a pas le temps de se pencher en avant pour rendre tripes et boyaux. Une odeur aigre et rance vient se mêler à celle de l'urine et, en sentant du bout des doigts son chemisier maculé de vomi, la jeune institutrice regrette presque la perte d'un substrat qui aurait pu s'ajouter à la masse de terre accumulée sur le palier.

Sauf qu'elle ne voit plus rien. Dans l'état actuel des choses, elle est incapable d'évaluer l'avancement de son travail. A-t-elle réussi à amasser suffisamment de matière pour ériger le monticule qui lui permettra de se hisser hors de ce gouffre infernal ?

Elle ne sait pas.

Avec prudence, les bras plaqués contre les parois pour assurer son équilibre malgré sa cheville blessée, elle s'accroupit lentement puis se traîne à genoux jusqu'à l'endroit où, estime-t-elle, la terre s'est entassée. Elle tâte le vide à la recherche du talus, à un niveau qu'elle espère déjà bien avancé... Le néant la détrompe rapidement et son espoir diminue à mesure que ses mains descendent vers le palier. Enfin, elle sent sous ses doigts les mottes provenant de la paroi. Au jugé, il doit y avoir quelques centimètres, pas grand-chose en vérité, mais la technique semble bonne. En tassant la terre afin de consolider l'estrade improvisée, elle estime qu'avec quatre ou cinq fois la même quantité, elle sera en mesure de s'extraire seule de ce mauvais pas.

Restent les crampes, le vertige, le froid, la puanteur, les démangeaisons dues à l'urine séchée, l'épuisement et la cheville en miettes. Sans oublier la faim qui, malgré les nausées, la tenaille et l'affaiblit plus encore. Mylène ravale un sanglot amer. De tous les adversaires qui peuplent son existence, collègues narquois ou pseudo-amies indifférentes à sa détresse, son propre corps est le plus menaçant : mal fagoté, dépourvu de grâce, raide comme un

passer-lacet, il n'est même pas foutu de fonctionner correctement. Depuis sa plus tendre enfance, Mylène subit cette injustice en accumulant une rancœur qui parfois l'étouffe. Ce soir, le ressentiment qu'elle éprouve envers cette enveloppe charnelle qui ne cesse de la trahir atteint son paroxysme.

Tremblant de froid et de rage, la jeune femme s'accroche à son aigreur pour tenir le coup. Si elle ne s'explique pas les raisons pour lesquelles personne n'est encore venu la secourir, elle imagine sans peine le peu d'émoi que son absence doit provoquer. Son père lui-même est-il au courant de sa disparition ? Dans la négative, il peste très certainement contre elle, agacé de constater qu'elle n'a pas tenu parole et ne lui a pas rendu son stylo à insuline. Quoi qu'elle fasse, on la traite avec désinvolture dans le meilleur des cas, tandis que dans le pire elle suscite l'acrimonie ou la colère. Rongée par le sentiment de persécution qui ne l'a jamais quittée, la jeune femme puise dans ses griefs pour maintenir à flot ses ressources vitales.

L'idée que sa mort puisse en satisfaire certains lui est insupportable. Elle ne leur donnera pas ce plaisir.

Alors, armée d'aversion autant que de courage, elle se redresse et, tâtonnant à l'aveugle la paroi, elle retrouve la cavité qu'elle a déjà creusée, se repositionne et poursuit sa tâche.

À quarante kilomètres de là, les rues s'assoupissent les unes après les autres, comme des chandelles s'éteignent au fil des courants d'air. En revanche, il règne à l'intérieur du commissariat une activité fébrile, cliquetis des doigts qui martèlent les claviers, bourdonnement des bécane qui chauffent, sonneries de téléphone, bruissement des pages de dossier que l'on tourne.

Juste après le départ d'Étienne Gilmont, Dupuis décide d'en savoir un peu plus sur le bonhomme. Il se connecte à la base de traitement des antécédents judiciaires et tape son nom.

Au moment où il lance la recherche, les agents Dorothée Voguel et Henry Leduc, de retour de leur enquête auprès du personnel des maternelles de l'école Les Pinsons, font irruption dans son bureau.

— Je ne suis pas vraiment certaine qu'on tienne quelque chose de probant, annonce sans préambule la policière en prenant place d'autorité sur le seul siège libre en face de Dupuis, mais on a récolté deux témoignages qui font tache dans le décor.

— Je vous écoute.

Dorothée Voguel est une quadragénaire au tempérament aussi fort que le tour de taille. Sous des dehors joviaux dus à son embonpoint, elle cache une personnalité opiniâtre qui frise souvent l'obstination. Elle est néanmoins dotée d'un sens psychologique aigu et excelle à déceler les failles

émotionnelles des témoins et autres suspects dans les différentes affaires sur lesquelles elle travaille.

À ses côtés, Henry Leduc fait figure de grande latte dégingandée. Il est aussi maigre qu'elle est grosse, aussi sec qu'elle est généreuse, aussi raide qu'elle est ronde. Et suivant ce phénomène de vases communicants qui semble les caractériser, il est aussi flegmatique qu'elle est dynamique. L'agent Leduc ne brille pas par son efficacité, malgré une volonté certaine de bien faire son travail. Son côté scolaire et son manque d'initiative font de lui un élément trop académique pour connaître la moindre ascension dans sa carrière, raison pour laquelle, à cinquante-cinq ans passés, il est toujours simple officier. Néanmoins, son caractère débonnaire et ses bonnes intentions lui attirent la sympathie de ses collègues.

Dorothée Voguel entreprend de résumer à Dupuis le résultat de leurs investigations.

— D'après la bibliothécaire de l'école, une certaine...

Elle feuillette un carnet qu'elle vient de sortir de la poche de sa veste.

— Une certaine Véronique Duverne, poursuit-elle en retrouvant la page qu'elle cherchait, la petite Emma Verdier a fait tout un pataquès cet après-midi pendant une de leurs activités. En gros, elle était censée construire une cabane avec l'institutrice qui a disparu et apparemment, ça ne s'est pas très bien passé.

— C'est-à-dire ? s'enquiert Dupuis, qui ne voit pas où elle veut en venir.

— La bibliothécaire n'a pas pu nous donner les détails de l'histoire, mais pendant la construction des cabanes, Emma Verdier était clairement tenue à l'écart par son institutrice, explique Henry Leduc, qui se tient gauchement debout à côté de sa collègue.

Dorothée Voguel enchaîne :

— Il y a eu un premier incident au cours duquel Emma Verdier est restée toute seule au milieu de la clairière pendant que Mylène Gilmont s'occupait des autres gosses. Le prof de gym est allé trouver sa collègue pour lui faire la

remarque. Mylène Gilmont s'est justifiée en disant que c'était la gamine qui refusait de rejoindre son groupe. Apparemment, Emma Verdier voulait bien construire une cabane, mais pas avec son institutrice. Cinq minutes après être retournée dans son groupe, elle s'est mise à pleurer.

— La bibliothécaire les a rejoints pour savoir ce qui se passait, continue Henry, et Emma Verdier lui a dit texto que Mylène Gilmont était méchante avec elle.

— Méchante comment ?

— Elle n'en sait pas plus. La situation était délicate, elle a préféré emmener Emma dans son propre groupe.

— Vous avez interrogé le professeur de gym ?

— Oui, il nous a servi la même version que la bibliothécaire, répond Dorothée. Quand on lui a demandé ce que Mylène Gilmont lui avait fourni comme explication pour justifier son rejet vis-à-vis de la gamine, elle aurait minimisé l'affaire en ramenant tout à des caprices.

— Apparemment, il y a un problème relationnel entre Emma Verdier et Mylène Gilmont, ajoute Henry. Et comme par hasard, elles disparaissent toutes les deux l'une après l'autre.

— Sauf qu'il y en a une qui réapparaît, et l'autre pas.

— Ça n'a aucun sens ! s'agace Dupuis. En admettant même qu'elles ne s'entendaient pas, j'imagine mal une gamine de cinq ans se venger de son institutrice en la faisant disparaître de la surface de la Terre !

— À moins que ce ne soit le contraire, suggère Dorothée d'un air songeur.

— Le contraire de quoi ?

La policière s'exprime en même temps qu'elle suit le fil de ses pensées :

— Mylène Gilmont a un gros souci avec son élève. Ça pète entre elles au cours de la sortie scolaire et Emma Verdier l'accuse clairement de mauvais traitements devant d'autres enseignants de l'école. Ensuite la gamine disparaît, et ça fout tout le monde dans la mouise. L'institutrice part à sa

recherche, elle finit par la retrouver, lui attache son foulard autour du bras soi-disant pour soigner une égratignure puis, après s'être assurée qu'on sera en mesure de la retrouver, elle l'abandonne et disparaît à son tour pour se venger d'Emma Verdier. Comme si elle voulait lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Vous entendez ce que vous dites ? s'exclame Dupuis d'un ton sceptique. C'est complètement tordu, comme raisonnement !

— Parce que vous n'avez jamais rencontré d'individus complètement tordus, patron ? se défend Dorothee.

— Si on suit votre logique, où se trouve-t-elle en ce moment ?

— N'importe où ! Chez une copine, dans une chambre d'hôtel... Elle s'est fait accuser de mauvais traitements par une petite peste qu'elle ne supporte pas. Et pour couronner le tout, la gamine a disparu dans la nature en lui filant la frousse de sa vie et en la mettant dans une situation impossible. En disparaissant à son tour, elle passe du statut d'accusée à celui de victime. Histoire de faire chier tout le monde, et particulièrement Emma et sa famille. Elle réapparaîtra demain matin, bien vivante et fraîche comme un gardon.

— J'ai du mal à envisager les choses sous cet angle.

— Mais c'est une possibilité !

Dupuis la dévisage en silence durant quelques secondes. Puis il se tourne vers Henry.

— Vous en pensez quoi, vous ?

L'agent hausse les épaules.

— On a déjà connu des situations plus dingues, patron...

— C'est vous qui êtes dingues ! De toute façon, vu la manière dont les choses se présentent, on va devoir faire avec les moyens du bord. L'opérateur téléphonique m'a informé que les géolocalisations seront impossibles jusqu'à lundi pour raisons de maintenance. Je réentends la petite Verdier demain à dix heures. Vous, vous irez fouiller du côté des gamins et de leurs parents. Voici la liste avec les noms et les adresses, ajoute-t-il en leur tendant une

feuille de papier. Je veux tout savoir : quelles sont les relations de Mylène Gilmont avec ses élèves, avec les parents de ses élèves, ce qu'on pense d'elle, si on l'aime, si on ne l'aime pas...

Henry s'empare du papier, Dorothée hoche la tête en signe d'accord. Ils quittent ensuite le bureau, laissant Dupuis à ses recherches. Les informations concernant les antécédents judiciaires d'Étienne Gilmont sont arrivées sur le serveur. Le capitaine ouvre le document avant de faire défiler le curseur au fil de sa lecture.

Ce qu'il découvre le laisse pantois.



Le pied au plancher et les mains rivées au volant, Étienne fonce sur l'autoroute. Droit devant lui, le faisceau des phares troue l'obscurité, sans toutefois parvenir à éclairer l'horizon. Les dents serrées, il se concentre sur la route pour empêcher son imagination de s'affoler. Il n'a aucune idée de ce qu'il va faire ; quel espoir nourrit-il en se rendant en pleine nuit à la forêt des Quatre-Chênes ? Si un escadron de policiers et un hélicoptère muni d'une caméra thermique sont rentrés bredouilles, quelle chance a-t-il de retrouver sa fille ? Le souvenir de leur petite altercation du matin ne cesse de tourner en boucle dans son esprit. L'impuissance le rend fou, l'inaction le torture, la culpabilité le ronge. Il a laissé une dizaine de messages sur le portable de Mylène, tous restés sans réponse, et cette sensation de hurler dans le vide ajoute encore à son calvaire. Pire que tout, la certitude d'être le seul à réaliser la gravité de la situation le met dans un état de rage qu'il peine à maîtriser.

Ce n'est que lorsqu'il arrive sur le parking jouxtant le bois qu'il prend conscience de la vanité de ses espoirs. Une fois les phares éteints, l'ombre qui l'entoure est si dense que, l'espace d'un instant, sa détermination se lézarde. Au-dehors, la couverture nuageuse, basse et épaisse, ne laisse aucune chance au moindre rayon de lune de la transpercer. Pour ne rien arranger, une bruine tenace recouvre très vite le pare-brise de la voiture, tel un rideau de perles diaphanes derrière lequel ondoie un monde dérobé.

Étienne reste un long moment figé sur son siège, fixant l'opacité environnante sans parvenir à prendre une décision. S'enfoncer dans les

ténèbres et partir à la recherche de Mylène lui semble vain. Rentrer chez lui et attendre sans rien faire lui est juste impossible. Il s'était promis de ne plus jamais revivre ces heures livides, aveugles et sourdes, exsangues de matière et de vie. Rentrer chez lui signifierait renouer avec la solitude, l'angoisse et l'incertitude. De vieilles comparses dépravées qu'il connaît par cœur. Durant l'adolescence de Mylène et jusqu'il y a peu, elles se sont tapies dans les recoins de son existence, le forçant à errer sans but d'un bout à l'autre de sa détresse.

Alors, mû par une force qui le dépasse, il sort de son véhicule dont il claque furieusement la portière. Le fracas retentit dans le silence de la nuit et déclenche une kyrielle de clameurs distinctes, le bruit d'ailes d'un envol, le cri d'une chouette, le craquement d'une branche sous le poids d'un animal qui détale.

Après avoir rabattu la capuche de sa canadienne sur sa tête, Étienne fait le tour de sa voiture et ouvre le coffre. Il retrouve assez vite sa lampe de poche dont il vérifie la luminosité. Le faisceau se dresse aussitôt, vif et puissant. Il le braque devant lui. À peine rassuré, il referme le coffre, provoquant un nouveau chapelet de réactions diverses, avant de s'enfoncer dans la forêt. Les feuilles détrempées étouffent le bruit de ses pas tandis qu'une odeur de terre mouillée sature l'atmosphère.

En suivant le sentier, il parvient assez vite à la clairière qu'il sonde à la lueur de sa torche. Les cabanes des enfants, endommagées par la tempête, sont plantées de guingois aux quatre coins de la plaine, telles des sentinelles infirmes et dérisoires. Par acquit de conscience, Étienne les passe en revue, inondant de clarté chacune d'elles.

— Mylène ? appelle-t-il en passant de l'une à l'autre.

Les bruits de la forêt cette fois s'estompent un court instant avant de reprendre de plus belle. À son grand désarroi, Étienne réalise à quel point la nuit amplifie les bruits incessants, notes haut perchées des crapauds, craquements des brindilles, bruissement des feuilles, hululements qui

résonnent, stridulations des grillons. Comment parviendra-t-il à percevoir un hypothétique appel à l'aide dans ce vacarme ininterrompu ?

Dépité, il s'immobilise au milieu de la clairière. Et maintenant, que faire ? Tout autour de lui s'élève une citadelle d'arbres dressés en rangs serrés derrière laquelle s'étend une vaste étendue boisée et insondable. Quelle direction prendre ? Les possibilités sont multiples, trop nombreuses pour être explorées de manière exhaustive. Au fil de sa prospection, et où que se pose son regard, il mesure l'ampleur de la tâche en même temps que l'inutilité de sa démarche. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Pourtant, il lui est impossible de repartir. Si sa fille est perdue au milieu de cette immensité végétale, qui d'autre que lui peut la retrouver ? Les forces de l'ordre n'ont assurément pas pu fouiller chaque recoin de la forêt... Et la caméra thermique de l'hélicoptère a très bien pu passer à côté d'un indice...

Étienne se sent dépassé par l'étendue sauvage qui l'entoure. Il ne possède aucune indication, aucun point de départ pour entamer ses recherches. Il ne sait rien, si ce n'est que sa fille a été vue pour la dernière fois ici même. Et qu'il est le seul à s'inquiéter vraiment pour elle. Il n'y a personne pour l'aider à sauver son enfant. Personne pour partager avec lui le fardeau de l'ignorance. Il n'a personne pour répondre aux questions qui s'accumulent dans sa tête. Parce que personne ne sait.

Ne pas savoir engendre tous les possibles.

Et parmi ces possibles, le pire est toujours celui qui s'impose à l'esprit avec le plus de férocité.

Étienne tente de résister à l'invasion d'images insoutenables qui déferlent dans son esprit. Il imagine Mylène toute seule au milieu des bois, terrifiée, son pauvre corps déjà torturé par le manque d'insuline. Il a presque l'impression de l'entendre gémir, l'appeler à l'aide, papa, papa, le suppliant de venir la chercher et de la ramener chez elle. Il entend ses sanglots, ses plaintes, ses questions, pourquoi, pourquoi personne ne vient à son secours ?

Par intermittence, d'autres images plus douloureuses encore se substituent à cette vision déjà odieuse, que le chef de cuisine tente de chasser de son esprit. Parmi les prédateurs qui hantent son esprit, c'est l'homme qui lui inspire le plus de craintes. Et si Mylène ne s'était pas perdue ? Si elle avait été enlevée par un pervers sexuel sans âme, avide de soulager ses vices les plus odieux ?

Étienne retient un haut-le-cœur. Savoir que son enfant souffre en ce moment même, l'imaginer en proie à une terreur viscérale sans avoir aucun moyen de lui venir en aide, de la protéger ou de la rassurer est tout simplement impossible à supporter. Il sait qu'il n'y arrivera pas. C'est au-dessus de ses forces. Il n'est pas de taille à affronter une telle épreuve.

Alors, saturé d'amertume, il rumine les griefs qu'il nourrit contre le monde entier. Le cœur lourd de récriminations de plus en plus acharnées, il s'accroche aux promesses de représailles qu'il ne manquera pas d'infliger s'il devait arriver quoi que ce soit à son enfant. Les sanctions tournent en boucle dans son esprit, une soif de vengeance proportionnelle aux tourments qui le rongent.

La rage au cœur, il ressent le besoin impérieux de faire souffrir autant qu'il souffre.

Au même moment, dans la pénombre douillette de sa chambre, Emma s'agite dans son lit. Couverte de sueur, la petite fille lutte elle aussi contre les images effrayantes qui s'imposent à son esprit. Profondément endormie, elle est en proie aux rêves les plus inquiétants, de ces cauchemars que seuls les enfants sont capables de faire. Des visages grimaçants apparaissent et disparaissent tout autour d'elle. Ils ouvrent grand leur bouche à l'hygiène douteuse, lui hurlent dessus, l'accusent de mille maux. Puis ils se décomposent en accéléré, leur peau se gâte, leurs lèvres se putréfient, les yeux sortent de leurs cavités et chutent dans le vide, retenus de justesse par les nerfs optiques qui les ramènent vers le haut à la manière d'un yo-yo... Les visages ne sont bientôt plus recouverts que de lambeaux de chair

purulente pour ensuite se transformer en têtes de mort, crânes aux orbites vides et aux dents proéminentes. Emma gémit dans son sommeil, se défend comme elle peut contre ces monstres hideux qui à présent cherchent à l'attraper et l'entraîner avec eux dans les entrailles de la terre.

Alertés par les plaintes de la fillette, Camille et Patrick débarquent dans la chambre, inquiets et empressés. Ils la trouvent en nage tandis qu'elle se débat entre ses draps, chassant à gestes désordonnés d'invisibles adversaires.

— Emma ! s'exclame sa mère en la découvrant secouée de spasmes nerveux. Emma, ma chérie...

— Chuuut ! lui intime Patrick. Elle dort. Elle fait juste un cauchemar.

— Justement, il faut la réveiller !

— Non, il faut seulement l'apaiser.

Ils se positionnent de chaque côté du lit et entreprennent de la rassurer. Sitôt que son père pose sa large main sur son épaule, Emma se calme. Sa respiration haletante reprend bientôt un rythme normal et l'enfant paraît retrouver un sommeil paisible, si ce n'est, de temps à autre, une plainte lancinante, suppliant qu'on ne l'enterre pas vivante.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? chuchote Camille en dévisageant Patrick d'un œil horrifié.

— Elle a peur d'être enterrée vivante...

— Oh, mon Dieu ! Il faut la réveiller, Patrick ! Il faut la sortir de ce cauchemar !

— Ça va aller... Ça va aller...

Avec précaution, il caresse la petite tête pendant que Camille entonne un chant murmuré avec une infinie douceur. Leurs efforts combinés semblent porter leurs fruits : la petite fille se détend à mesure que ses parents la tranquillisent de leur présence, de leurs gestes et de leur voix. Ils restent là un bon moment, bien après qu'Emma s'est rendormie, comme au chevet d'une enfant malade, sans cesser de la contempler avec inquiétude, amour et espoir.

Dupuis se laisse aller contre le dossier de sa chaise en se massant pensivement les tempes. La lecture d'une demi-douzaine de procès-verbaux l'a plongé dans une réflexion perplexe. Il vient d'éplucher le passé judiciaire d'Étienne Gilmont et le pedigree du bonhomme le laisse pantois. L'homme est loin d'être un enfant de chœur, mais l'ensemble de ses frasques datent d'une bonne vingtaine d'années et, depuis quinze ans en tout cas, il n'a plus du tout fait parler de lui.

Il n'empêche !

Certaines affaires auxquelles Étienne Gilmont a été mêlé dépassent les faits de simple délinquance. Son casier judiciaire fait état de dégradation volontaire de bien privé, violences, aggravées dans un cas, chantage, menaces de mort, outrage à agent de la force publique, racket... La liste est longue.

La sauvagerie avec laquelle il a rossé quelques-unes de ses victimes n'est pas anodine. Dupuis étale les procès-verbaux sur son bureau et les résume mentalement les uns après les autres. Le premier concerne un règlement de comptes dans un restaurant au cours duquel un homme a été passé à tabac. Trois témoins ont désigné Étienne comme l'auteur des coups, les autres ont déclaré n'avoir rien vu. La victime était dans un sale état : plusieurs côtes cassées, le nez explosé, des hématomes multiples, une épaule et la mâchoire démisées, un traumatisme crânien, sans oublier la moitié de la joue gauche arrachée par un tesson de bouteille. Pourtant, dans cette affaire, Étienne n'a pas été inquiété : la victime a refusé de porter plainte.

Trois autres dossiers évoquent des faits similaires, apparemment sans lien. À chaque fois, l'affaire s'est déroulée dans un endroit public, un différend quelconque avait opposé Étienne à un quidam avant que l'altercation ne dégénère en agression. À deux reprises, Étienne a écopé d'une peine de prison ferme : un an pour l'une, dix-huit mois pour l'autre. De toute évidence, le bonhomme a le coup de poing facile. Tempérament agressif, caractère belliqueux, c'est un bagarreur à qui il vaut mieux ne pas chercher des noises.

Les accusations de dégradation volontaire de bien privé, menace de mort et racket concernent une affaire d'ordre plus personnel. Seize ans auparavant, Étienne s'en est pris à un camarade de classe de sa fille, alors âgée de dix ans. Ce sont les parents de la victime, M. et Mme Massaux, qui ont porté plainte contre lui. Après lecture du procès-verbal, il semble que le rejeton Massaux ait eu la très mauvaise idée de choisir Mylène comme souffre-douleur attitré et de la tyranniser une fois de trop. Papa Gilmont n'a pas fait dans le détail : après avoir coincé le petit Massaux dans un coin, au sein même de l'école, il l'a menacé des pires représailles s'il ne servait pas docilement Mylène jusqu'à la fin de l'année scolaire. Cela impliquait qu'il porte son cartable chaque fois qu'elle en exprimait le désir, lui donne systématiquement tous ses goûters et la protège des moqueries et autres sarcasmes dont elle faisait les frais au quotidien. En cas de non-respect de ces nouvelles règles mises en vigueur avec effet immédiat, ses propres parents seraient les premières victimes de son insubordination : Étienne commencerait par leur casser un membre, puis deux, et ainsi de suite, alternant mère et père jusqu'à les zigouiller purement et simplement. Et, pour prouver qu'il ne rigolait pas, il avait prévenu le gamin que son père aurait une très mauvaise surprise dans les vingt-quatre heures suivantes.

De fait, lorsque M. Massaux était sorti de chez lui le lendemain matin, il avait trouvé les quatre pneus de sa Range Rover crevés et le pare-brise recouvert d'une épaisse couche de peinture verte. Massaux junior avait mis

trois semaines avant de craquer et de raconter à ses parents la cause réelle de son absence totale d'appétit, de ses cauchemars nocturnes et de son énurésie. Le père avait porté plainte contre Étienne qui, vu ses antécédents judiciaires, avait écopé cette fois d'une peine d'emprisonnement ferme ainsi que d'une forte amende. Il avait en outre été forcé de changer sa fille d'établissement scolaire, ce qui, semble-t-il, l'avait poussé à changer de ville.

Étienne Gilmont n'est pas un tendre, le capitaine de police l'a bien compris. Mais tous ces faits sont anciens et force lui est de constater que le père de Mylène est désormais rangé des voitures. De plus, au vu de l'affaire Massaux, il semble qu'Étienne soit très attaché à sa fille. Ce genre de comportement dénote un tempérament colérique et irresponsable, un déséquilibre patent, mais également un instinct de protection démesuré vis-à-vis de son enfant. Si Dupuis nourrissait quelque soupçon à l'encontre d'Étienne Gilmont dans la disparition de Mylène, il doit se rendre à l'évidence : cela ne tient pas la route. De tels antécédents jouent en général en défaveur de leur auteur mais dans ce cas précis, c'est tout le contraire : autant de violence pour régler une simple histoire de gosses démontre qu'il n'est pas prudent de toucher à la fille d'Étienne.



Mylène a perdu connaissance au milieu de la nuit. Son corps épuisé a jeté l'éponge, ses forces l'ont abandonnée. Sa vue est devenue floue, symptôme significatif du manque d'insuline : l'hyperglycémie provoque une altération des vaisseaux sanguins en général et, ceux de l'œil étant très fragiles, entraîne forcément une baisse de la vision.

L'institutrice connaît les signaux d'alarme qui précèdent la catastrophe. Sauf que, plongée dans les ténèbres, elle n'a pas remarqué l'apparition de cette déficience caractéristique qui aurait dû l'alerter sur son état de faiblesse avancé.

De toute façon, qu'est-ce que cela aurait changé ? Gorgée de douleur, saturée de terreur, elle a depuis longtemps trouvé refuge dans la mécanique imparable de ses mouvements enchaînés, rivée à la seule perspective de réduire la distance qui la sépare de la surface. Alors même qu'elle n'y voyait plus rien – mais comment aurait-elle pu s'en apercevoir ? –, elle a continué de creuser sans relâche, jetant la terre à ses pieds, sourde aux protestations de son corps en souffrance. Elle a perdu conscience au moment où ses jambes se dérobaient sous elle et s'est écroulée comme une poupée désarticulée.

Les notions de temps et d'espace se brouillent aux confins d'une raison en sursis. Égaré dans un no man's land, son esprit navigue sans boussole vers les berges de son existence. Elle se rêve enfant, petite chose mal fagotée, mal dégrossie, mal dans sa peau. Elle a onze ans et vit seule avec son père. Sa mère, unique référent féminin, n'a plus donné signe de vie depuis trop

longtemps. Étienne veille sur elle, porteur d'un amour brut, primitif, presque sauvage, un amour dont elle ne sait parfois que faire. À la maison, il n'y a personne pour accompagner sa découverte de la féminité. Son corps se transforme, ses hanches s'élargissent, ses seins commencent à pousser, qu'elle cache sous des pulls trop amples assortis de jeans informes. Mylène est une vilaine petite fille qui n'attire ni sympathie, ni compassion.

À l'école, elle oscille entre l'indifférence des uns et les sarcasmes des autres. Elle se barde d'un tempérament morose, qui fait barrage aux rares sollicitations dont parfois elle fait l'objet.

Avec ses manières dépourvues de toute complaisance, Étienne ne fait rien pour l'aider. Il ne fraie pas avec les autres parents, rate invariablement les rencontres avec le corps enseignant, oublie d'acheter la collation collective quand c'est au tour de Mylène de l'apporter en classe, réduit à néant ses efforts pour se glisser dans le moule des autres filles de son âge. Il accentue sa différence alors qu'elle donnerait tout au monde pour ressembler aux autres. Parmi les rares amies qu'elle a réussi à se faire, aucune n'accepte ses invitations répétées à venir jouer chez elle. Mylène sait qu'elles ont peur de son père. Un samedi après-midi, il a même oublié de la conduire à un goûter d'anniversaire, un des seuls auxquels elle ait été conviée. L'occasion ne s'est plus représentée par la suite.

Et puis, il y a l'Absente, éternelle et immaculée. La figure maternelle que l'on déifie. Son départ est une fêlure dans l'existence de l'enfant. L'espoir, d'abord, se cramponne à l'âme comme une tique assoiffée de sang. La certitude qu'elle finira par revenir. Sauf que le temps passe et qu'elle ne revient pas. Elle donne parfois de ses nouvelles, de loin en loin, par un coup de téléphone ou une lettre. Quand Mylène lui parle les premières fois, quand elle reconnaît cette voix à l'autre bout du fil qui lui fait comme un trou dans les tripes, l'égarement menace. Le manque remplit tout l'espace, les pensées, les émotions, les questions sans réponse. Des explications s'ébauchent, auxquelles on s'accroche et que l'on finit par croire. Mylène échafaude des

dramas secrets dont elle comprendra un jour l'enjeu. Elle sait que sa mère dissimule le mystère de son départ pour la protéger. Forcément. Il ne peut en être autrement.

Parce que, parfois, il vaut mieux ne pas savoir.

— Elle est où, ta mère ? lui demande-t-on à l'école.

— Ça te regarde ? répond invariablement la gamine en portant sur son interlocuteur un regard chargé de défi.

Reste Étienne, immuable et encombrant. Mylène lui pardonne tout. Il est rationnel, cohérent avec lui-même, à défaut de l'être aux yeux des autres, il est fidèle... Et puis surtout, il est là. Amarrée au seul esquif capable de la mener à bon port, elle affronte à ses côtés les tempêtes qui malmènent leur existence. C'est la seule personne en qui elle peut avoir une confiance aveugle, parce que malgré sa maladresse parfois lamentable, il l'aime de manière indéfectible.

Les contours de leur petit appartement de l'époque se dessinent autour d'elle. Mylène rentre de l'école. Sa tête la démange horriblement, cela fait plusieurs jours qu'elle se gratte. Elle s'en plaint à son père, lequel examine sa chevelure. L'examen est court et le verdict tombe, sans appel :

— Tu as des poux ! Je vais arranger ça.

Déconfite, elle attend le remède. Quand il revient de la salle de bains, elle ne réagit pas. Étienne ignore-t-il l'existence de produits pharmaceutiques à même de la débarrasser de ces parasites ? En vérité, il ne se pose même pas la question. Armé de son rasoir électrique, il élimine la vermine avec autant d'efficacité que d'inconscience.

Quand Mylène se découvre dans le miroir, la boule à zéro, elle éclate en sanglots. Sa peau de rousse est encore plus pâle sur son crâne, presque blafarde, tachetée de minuscules croûtes rouges, souvenir du garde-manger des poux. Privé de ses mèches qui d'ordinaire lui mangent la moitié de la figure, son visage disgracieux se dévoile à son regard avec une impitoyable brutalité. Devant l'ampleur des dégâts, un mélange de honte et de haine

brouille ses facultés de discernement. Elle ne sait pas lequel des deux elle maudit le plus, ce père complètement à la masse ou elle-même, si laide, dont l'imperfection absolue a quelque chose de fascinant.

Mais surtout, pour la première fois, elle comprend l'attitude des autres à son égard. Tous ces enfants qui, en la voyant, la rejettent d'instinct, la maltraitent ou la raillent. Ce qu'elle éprouve en observant ce visage ingrat s'accorde en tout point avec cette exclusion spontanée et odieuse. En analysant ses traits dans le reflet du miroir et en les méprisant, elle fait bloc avec l'ennemi. Elle soutient l'adversaire. Elle lui donne raison. Et elle se déteste plus encore.

La réaction est violente. Elle se tourne vers son père et rugit son dégoût. Elle hurle la rancœur qu'elle lui voue, le dédain qu'il suscite en elle, toute la pitié qu'il lui inspire. Elle projette sur lui les émotions qu'elle sait provoquer chez les autres. Elle déverse le trop-plein d'amertume qui s'entasse dans sa gorge, toutes ces blessures dont elle garde les stigmates depuis si longtemps.

Étienne tombe des nues. Il attendait un merci. Au lieu de quoi sa fille le rejette, l'accuse de mille maux, le blâme et le condamne. Elle dénigre ses intentions, maltraite sa tendresse rudimentaire.

Il ne comprend pas.

L'ingratitude de Mylène le déçoit, sa violence le désarçonne. La gifle part, claque, son écho se répercute de longues secondes dans ce crâne mis à nu. Et, pour la calmer et lui apprendre la politesse, il l'enferme dans sa chambre.

Recroquevillée sur elle-même, Mylène rumine ses griefs et nourrit sa rancœur. Elle alimente sa colère. S'accroche à son amertume comme s'il y allait de sa vie. Expulse son aversion.

De l'autre côté de la porte, désorienté, Étienne fait les cent pas. Il devine qu'il n'a pas agi comme il fallait pour régler les problèmes de sa fille, mais la façon d'y répondre est pour lui un mystère. Le comportement de Mylène

provoque en lui autant de colère que d'incompréhension. La seule chose dont il est certain, c'est qu'elle est malheureuse, et lui aussi.

L'ennui, c'est qu'il fait partie du problème. Sans doute même est-il le problème.

Le chagrin qu'il en conçoit est immense. Pour la première fois, il envisage une aide extérieure. La valse des thérapeutes et autres psychanalystes débute à cette période, enchaînant les séances durant lesquelles Mylène se tait la plupart du temps. Lorsqu'elle parle, c'est pour déverser son trop-plein de rancœur. Elle déblatère sur ce père qui lui fait honte chaque fois qu'elle lui présente l'une de ses trop rares fréquentations. Elle sait aussi qu'on médite dans son dos : les rumeurs les plus folles courent sur Étienne, faisant de lui un dangereux criminel, et ses pulsions agressives découragent les plus audacieux de ses camarades.

De sa mère, elle ne parle pas. Jamais. Sujet tabou. Intouchable. Aucun des pys qu'elle a consultés n'est parvenu à fissurer la carapace dans laquelle elle s'est barricadée. Quand l'un d'entre eux tente d'aborder le sujet, elle s'enferme dans un mutisme borné. Elle cadenas ses plaies, bien à l'abri des importuns. Et lorsqu'on lui demande si elle connaît la raison de son départ, Mylène fournit invariablement la même réponse :

« Je sais pas. »

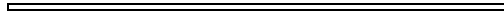
Ramassée sur elle-même dans son caveau de glaise, l'institutrice frémit dans sa léthargie.

— Mylène !

Elle est inconsciente, l'écho lointain de son prénom ne lui parvient pas. Elle n'entend pas son père l'appeler, éperdu de douleur, incapable de trouver le chemin pour la rejoindre. Elle ignore à quel point il se sent accablé par l'évolution des événements. À l'instar de ce jour des poux, il se noie dans l'incompréhension. Il éprouve la douloureuse sensation de vivre un cauchemar qu'il n'a pas anticipé. Comme si un rocher lui tombait sur la tête, si gros qu'il reste abasourdi de ne pas l'avoir vu arriver.

Mylène, elle, s'enfonce de plus en plus dans un sommeil sans rêves. Ses paupières frémissent au moment où son prénom résonne une dernière fois dans le lointain, mais peut-être est-ce juste un hasard.

SAMEDI



Après avoir quitté la chambre d'Emma, Camille n'a pas fermé l'œil de la nuit. Ou, si elle l'a fait, le sommeil l'a traînée par intermittence dans de sombres contrées, décors sinistres et instables, entre un tunnel sans fin rempli d'échos et des plaines arides balayées par des clameurs menaçantes.

Le petit matin la trouve épuisée dans son lit, les yeux grands ouverts, fixant le plafond de sa chambre sur lequel elle semble suivre le ballet odieux de ses cauchemars.

Un bruit en provenance du corridor la tire soudain de son tourment. Elle reconnaît les sons familiers qui accompagnent le rituel de sa fille lorsque l'enfant se réveille, sortant à pas feutrés de sa chambre pour se diriger vers la salle de bains. Dans quelques instants, comme à l'accoutumée quand il n'y a pas école, elle viendra rejoindre ses parents dans le grand lit, s'imposer au milieu des draps, exiger sa place entre les deux corps assoupis.

Camille s'extrait avec précaution des couvertures. Ce premier mouvement fait grimacer son corps ankylosé par les affres de la nuit. Elle retient une plainte dans sa gorge avant d'étouffer un ou deux toussotements. Du coin de l'œil, elle surveille la masse inerte qui repose de l'autre côté du lit. À son grand soulagement, Patrick semble profondément endormi. Le moment qu'elle attend depuis la veille, être seule avec sa fille, est à portée de main. Alors elle se dirige vers la porte de la chambre qu'elle ouvre avec la plus grande discrétion avant de se faufiler sans bruit dans le couloir. Elle



rejoint ensuite la porte de la salle de bains derrière laquelle elle se poste, tous les sens aux aguets.

— Emma ? chuchote-t-elle en forçant la voix afin d’être entendue à travers le battant. Tu es réveillée, ma chérie ?

— Je fais pipi !

Malgré son tout jeune âge, la fillette a un sens de la pudeur particulièrement développé. Camille attend donc, dominant l’impatience qui la ronge. Ce n’est que lorsqu’elle entend le bruit de la chasse d’eau qu’elle se permet de pénétrer dans la pièce. Se forçant, elle adresse à sa fille un radieux sourire.

— Tu as bien dormi, ma puce ?

Emma acquiesce d’un signe de tête. Son petit visage chiffonné porte encore les traces d’un sommeil peuplé de rêves, d’idées en jachère.

— Viens dans mes bras ! lui propose Camille.

L’enfant trotte jusqu’à sa mère, qui la soulève et la serre contre elle. Quand elle sent le petit corps blotti, respire son odeur, retrouve dans cette étreinte l’intimité qui les unit, le cœur de Camille semble s’ébrouer, comme délivré d’un sortilège qui l’aurait figé dans la glace depuis la veille. Afin de profiter pleinement de ce moment de tendresse, la jeune femme s’assied sur le rebord de la baignoire et installe Emma sur ses genoux. Puis elle l’enlace de ses deux bras et la berce avec douceur.

— Comment tu te sens ? lui demande-t-elle encore.

— Bien.

— Tu te rappelles que tu as fait des cauchemars, cette nuit ?

— Non.

— Tu ne t’en souviens pas ?

— Non.

— Tu gémissais, tu t’agitaïs dans ton lit, tu disais que tu ne voulais pas qu’on t’enterre... Ça ne te rappelle rien ?

Emma secoue la tête. Perplexe, Camille n’insiste pas.

— Tu as faim ?

— Je veux faire un câlin dans le lit avec papa.

— Pas ce matin, ma chérie. Il est très tôt, tu sais. On va laisser papa dormir encore un peu.

La fillette se renfrogne.

— Je veux mon papa !

— Papa dort, Emma. Il a besoin de se reposer. On va déjeuner toutes les deux. Entre filles, ajoute-t-elle d'une voix qui se veut complice.

— Non ! s'exclame l'enfant en cherchant à se dégager des bras de sa mère. Je veux aller près de papa !

— Chhhhhut !

Emma a haussé le ton, faisant craindre à Camille que ses protestations ne réveillent Patrick. Elle n'a qu'une idée en tête : être seule avec elle, lui parler, la sonder, savoir ce qui se passe dans cette adorable petite tête. Elle resserre son étreinte pour empêcher Emma de lui échapper. L'enfant commence à s'agiter en protestant et, malgré sa petite taille, Camille a du mal à la contenir.

— Ma pestouille ! tente-t-elle encore, sans la lâcher. Reste près de moi. On va bien s'amuser, tu vas voir !

— Je veux pas ! proteste la fillette en se débattant de plus en plus.

Camille peine à la maintenir contre elle.

— Bon sang, Emma ! s'énerve-t-elle. Tu veux bien te calmer ?

— Laisse-moi tranquille ! Je veux pas déjeuner avec toi ! Je veux aller chez papa !

Cette fois, l'enfant vocifère sans retenue, forçant sa mère, dans l'urgence, à lui coller la main sur la bouche afin de couvrir ses cris.

— Ça suffit ! lui intime-t-elle sur un ton qui, cette fois, se fait menaçant. Qu'est-ce qui te prend, Emma ? Tu vas te taire, maintenant !

Sans qu'elle comprenne comment, le tendre échange s'est soudain transformé en confrontation musclée. Camille perd ses moyens. Elle ne

parvient pas à faire entendre raison à la fillette qui continue de se tortiller comme un ver entre ses bras. Elle maintient la pression dans le seul but de l'apaiser, juste pour qu'Emma se taise et l'écoute, mais plus elle resserre son étreinte, plus l'enfant se débat, sourde aux exhortations de sa mère à retrouver son calme.

La porte de la salle de bains s'ouvre et Patrick apparaît sur le seuil, effaré de découvrir sa femme ceinturant leur petite fille de cinq ans, la main plaquée sur son visage tandis que l'enfant se démène comme un beau diable, poussant des cris de rage assourdis par la large paume de sa mère.

— Qu'est-ce que tu fais, bon sang ? rugit-il en se précipitant vers elles. Laisse-la tranquille !

Sous le coup de la surprise, Camille lâche Emma, qui en profite pour s'esquiver et se réfugier dans les bras de son père. Celui-ci l'enlace, en un geste protecteur, tout en fustigeant sa femme d'un regard assassin.

— Tu es devenue complètement folle ?

La haine et le mépris qui transpirent dans cette interjection blessent Camille jusqu'au tréfonds de son âme. Elle est tellement abasourdie qu'elle ne trouve rien à dire. Elle dévisage son mari, la bouche ouverte, cherchant à se défendre, à expliquer cette terrible méprise. Mais les mots se dérobent, les idées se brouillent dans son esprit entre ce qui s'est réellement passé et les secrets honteux qu'elle tente de dissimuler. Entre l'épouse qu'elle incarne et la femme qui rugit en elle, elle ne sait plus quel rôle elle doit endosser, dans quelle peau elle doit se glisser pour maintenir le navire à flot. Avoir la bonne attitude. Elle est consciente qu'il doit exister une issue, qu'elle peut encore éviter le pire, mais elle est incapable de la trouver pour se sortir de ce mauvais pas.

Alors, impuissante, elle se lève, pâle et tremblante, et fait quelques pas vers eux.

Son mouvement provoque aussitôt chez Patrick un réflexe défensif. Il saisit Emma par la taille et la prend dans ses bras tout en reculant du même

nombre de pas afin de conserver la distance qui les sépare, comme si Camille représentait un réel danger.

— Ne t'approche pas !

L'ordre claque et résonne dans la salle d'eau tel un coup de fouet. Camille a la sensation de recevoir un uppercut en plein cœur.

— Je... Je suis désolée, balbutie-t-elle, effondrée. Je voulais juste te laisser dormir, empêcher Emma de te réveiller !

Dans les bras de Patrick, la petite fille se recroqueville et sanglote doucement, le visage enfoui dans le cou de son papa.

— Et pourquoi ne pouvait-elle pas venir me réveiller ? éructe-t-il, hargneux. C'est ce qu'elle fait chaque week-end, non ?

Épuisée par la tension accumulée depuis la veille autant que par son manque de sommeil, Camille se sent au bout du rouleau, impuissante à expliquer la genèse de cette situation absurde. Elle a la sensation que tout lui échappe, minuscule brindille victime d'une lame de fond qui emporte avec elle les rouages d'un destin jusqu'ici parfaitement huilé. Comment sa vie a-t-elle pu à ce point basculer en à peine vingt-quatre heures ?

— Pardonne-moi, sanglote-t-elle. Je ne voulais pas ! Emma, ma chérie... Regarde-moi ! Je ne voulais pas te faire de mal ! Je voulais juste que tu m'écoutes.

Mais l'enfant refuse de tourner la tête vers sa mère. Sa seule réaction est de se serrer encore plus contre son père, signifiant la défiance qu'elle éprouve.

Camille se tient debout face à eux, anéantie. Elle n'ose plus bouger, persuadée que le moindre mouvement déclenchera de la part de Patrick un rejet viscéral, et cette perspective lui est insupportable. Elle voudrait pouvoir s'approcher de sa fille, la rassurer sur ses intentions, lui prouver son indéfectible amour... Elle ne comprend plus rien à ce qui se passe, la raison pour laquelle elle est perçue comme une ennemie, pourquoi ils se liguent à présent tous les deux contre elle... Elle voudrait reconquérir la confiance

qu'elle éprouvait autrefois, quand tout était simple, quand elle ne se posait pas de questions. Elle aimerait retrouver cette vie un peu fade qu'elle a tant méprisée ces dernières semaines et qui, aujourd'hui, lui apparaît comme le bonheur à l'état pur. La tête lui tourne sous la violence des émotions qui l'assaillent, avec cette impression cataclysmique que le sol tangue sous ses pieds, que les murs de la salle de bains s'éloignent et se rapprochent comme s'ils cherchaient à l'écraser, que la lumière crépite en une succession de flashes qui l'agressent...

Soudain, tout s'estompe. Sa vue se brouille, sans doute sont-ce les larmes qui l'empêchent de distinguer ce qui l'entoure. Camille tend le bras vers Patrick, qu'elle ne discerne plus que comme une silhouette informe... Dans un ultime sursaut de conscience, elle essaie de s'agripper au premier objet qui se présente à elle. Elle saisit le pan d'une serviette accrochée à la patère murale, tente de s'y retenir avant de s'effondrer comme une masse sur le sol.

Quand elle reprend ses esprits, Patrick est penché sur elle. La jeune femme perçoit une sensation de fraîcheur avant de comprendre que son mari applique un linge humide sur son visage. Son regard est sombre et soucieux, sans qu'elle sache si cette raideur manifeste est guidée par l'inquiétude ou par la colère. Elle tente de se redresser mais Patrick l'en empêche.

— Reste tranquille, lui conseille-t-il sèchement. Tu as eu un malaise.

À ses côtés, Emma est assise en tailleur. Son petit visage est grave et elle considère sa maman avec une certaine gravité empreinte de rancœur.

— Ma chérie..., chuchote Camille en esquissant un geste en direction de l'enfant. Viens près de moi, je t'en supplie. Je t'aime, mon ange. Tu le sais ! Je suis désolée pour ce qui s'est passé. Viens !

La fillette consulte son père d'un bref coup d'œil interrogateur. Celui-ci la rassure d'un hochement de tête. Cet échange de regards n'a pas échappé à Camille qui en ressent une profonde détresse. Se peut-il que sa propre fille se méfie d'elle ? Est-il possible qu'elle soit à présent tributaire de l'autorisation de Patrick pour pouvoir prendre son enfant dans ses bras ?

Comme si elle obéissait à la permission de celui-ci, Emma se rapproche de Camille qui l'enlace aussitôt. À cet instant précis, la jeune femme éprouve le besoin vital de l'étreindre, la toucher, la palper, la respirer. La sentir réelle entre ses bras. Elle perçoit de manière confuse que quelque chose s'est brisé entre elles, que sa fille la regarde autrement depuis... L'image de la gamine dégoulinante sur les marches de l'escalier, enveloppée dans une serviette trop grande pour elle reparaît dans son esprit. Elle revoit son regard sévère, chargé de reproche. Comment a-t-elle pu penser qu'Emma n'avait pas compris ce qui se passait ? Comment a-t-elle pu imaginer que la petite fille ne se soit pas sentie blessée par le tableau de sa mère pendue au cou d'un autre homme ? Elle réalise qu'en trompant son mari, elle a également trahi son enfant. Et que si l'un possède les armes pour se défendre, l'autre ne peut que subir l'inconséquence de ses actes. Un remords poignant lui retourne le cœur tandis qu'elle dévisage Emma, laquelle l'observe de ses grands yeux bleus.

— Pardon, ma chérie ! murmure-t-elle en versant des larmes abondantes.

— Tu as mal, maman ?

— Non, ma toute belle. Mais je t'en ai fait, du mal. Je m'en veux, si tu savais !

Si pour Camille il est clair qu'elle évoque sa trahison, Patrick et Emma pensent tout naturellement qu'elle fait allusion à l'incident qui vient de se produire.

— Tu pleures parce que tu m'as fait mal ? interroge la fillette sans cacher sa surprise.

Camille concède sa faute, sans préciser la nature de celle-ci. Emma trouve étrange que l'on puisse pleurer parce que l'on a fait souffrir quelqu'un... En général, ce sont ceux qui souffrent qui pleurent, non ? Elle se voit mal tirer les couettes de Manon, puis pleurer parce que Manon a eu mal. Perdue dans ses réflexions, elle n'entend pas son père lui parler.

— Tu m'écoutes, Emma ?

— Quoi ?

— Je disais : j'aimerais parler avec ta maman. Tu veux bien aller nous attendre en bas ?

La petite fille marque son accord d'un signe de tête. Docile, elle se lève et quitte la salle de bains.

Tandis qu'elle la regarde s'éloigner, Camille se fait la promesse de reconquérir la confiance et l'amour de son enfant.

Puis, tournant la tête vers Patrick :

— Tu me pardonnes ?

— Le problème n'est pas là, Camille. Notre fille a vécu une expérience traumatisante pas plus tard qu'hier alors qu'elle était sous la surveillance d'adultes censés être responsables. Plusieurs personnes chargées de sa sécurité ont failli à leur devoir. Et aujourd'hui, sa mère déraile complètement en lui plaquant la main sur la bouche pour la faire taire.

« La faire taire »... Camille frissonne. Tandis que tout le monde attend d'Emma qu'elle parle, elle, sa propre mère, cherche à la faire taire ! Quel genre de monstre est-elle pour infliger cela à son propre enfant ?

— Et pour couronner le tout, poursuit Patrick d'un ton qui se fait plus dur, nous sommes censés nous rendre au commissariat dans moins de deux heures. Il est hors de question qu'on l'y emmène dans ces conditions !

— On ne peut pas faire ça ! s'exclame Camille comme si son mari lui proposait de braquer une banque.

— Ah non ? Et qui va nous en empêcher ? Je ne suis même pas certain qu'ils ont le droit d'interroger une enfant de cinq ans. De toute façon, elle n'ira pas. Cet interrogatoire, c'est une épreuve supplémentaire pour Emma. Comment veux-tu qu'elle s'en sorte si elle ne peut pas compter sur ses propres parents pour la rassurer ?

— Je te demande pardon, gémit Camille, anéantie par le terrible constat de sa défaillance. Je m'en veux tellement, si tu savais !

— On est tous bouleversés, renchérit Patrick. Emma encore plus que nous. Il faut qu'elle puisse avoir confiance en nous. Quoi qu'il se soit passé

dans cette forêt, elle ne nous le dira que si elle sent que nous la protégeons. Tu n'as pas envie de savoir ?

— Si...

— Il faut qu'on sache exactement ce dont Emma se souvient. Mais ici, entre nous, dans un environnement familial et rassurant. Alors maintenant, tu te ressaisis ! Tu es sa mère, Camille, ton rôle est de la défendre, pas de l'attaquer. Nous devons nous serrer les coudes. On est une famille ! C'est notre force. Et c'est à nous de la préserver.

Camille acquiesce. La contrition qu'elle éprouve annihile toute forme de réflexion : elle se sent faible, vulnérable, et n'aspire plus qu'à retrouver la sécurité du cocon familial.

— Ça va mieux ? lui demande Patrick d'une voix radoucie.

— Il faut que je mange... En fait, je n'ai rien avalé depuis hier midi.

— Allons déjeuner, lui propose-t-il en l'aidant à se relever. Tu te sentiras mieux après.

Touchée par la prévenance dont il fait preuve alors qu'il serait en droit de lui battre froid, Camille se laisse soutenir par son mari, penaude et honteuse. Ensemble ils redescendent au rez-de-chaussée où ils retrouvent Emma qui joue avec le chat. Camille rejoint sa fille et la prend dans ses bras pour la serrer fort contre elle. L'enfant se blottit aussitôt contre sa mère, se laissant bercer dans la douceur de son giron.

— Ma toute petite, mon trésor, ma demoiselle en caramel..., chantonne Camille dans un murmure. Je ne te ferai plus jamais de mal, je te le promets...

La fillette porte sur elle un regard soulagé et reconnaissant qui touche Camille en plein cœur. Patrick a raison : elle doit protéger sa famille avant tout. C'est sa seule force. Son unique trésor. Son infidélité ne lui en est que plus odieuse et la jeune femme en éprouve un cuisant remords.



Au volant d'une voiture banalisée, Dorothée Voguel se gare dans une rue bordée de maisons particulières, située dans les faubourgs de la ville. À ses côtés, Henry Leduc somnole : l'heure trop matinale à son goût le rend plus apathique que jamais.

Après avoir coupé le contact, Dorothée se tourne vers son collègue. Elle l'observe quelques instants sans rien dire, riant sous cape de le voir dodeliner de la tête sous l'emprise du sommeil. Elle l'aime bien, Henry. Sa gentillesse et son indéfectible bonne volonté la touchent, même si, quelquefois, sa lenteur d'action et de réaction l'exaspère. En même temps, faire équipe avec lui n'est pas pour lui déplaire : n'ayant aucune ambition professionnelle, il lui laisse toute latitude pour mener leurs enquêtes comme elle l'entend. Elle s'est souvent demandé ce qu'il faisait dans la police. Elle l'aurait plutôt vu comptable ou employé dans un bureau quelconque, se pliant à des horaires fixes, accomplissant tous les jours la même tâche.

— À terre ! hurle-t-elle soudain de toutes ses forces. On nous tire dessus !

Henry fait un bond sur son siège, pousse un cri de stupeur et se plie instantanément en deux pour se dissimuler derrière le tableau de bord. Tremblant comme une feuille, le souffle court et les yeux hallucinés, il met plusieurs secondes avant de comprendre que Dorothée vient de lui faire une blague.

Elle rit à présent à gorge déployée.

— C'est malin ! bougonne-t-il en se redressant.

— Au moins, tu es bien réveillé maintenant !

Et, sans attendre qu'il se remette de ses émotions, elle sort de la voiture avant de claquer énergiquement la portière. Henry Leduc suit le mouvement, s'apprête à s'extraire à son tour du véhicule, est stoppé net dans son élan par sa ceinture de sécurité. Confus, il reprend sa position initiale et détache maladroitement la sangle. Une fois à l'extérieur, il met de l'ordre dans sa tenue et grommelle.

— Arrête de râler, le houspille Dorothée en riant toujours. C'était pas bien méchant.

— En effet, concède-t-il. C'était juste très désagréable.

— Tu ne vas pas tirer la tronche, si ?

Henry Leduc se contente de hausser les épaules puis, sans attendre sa collègue, il se met en marche.

— C'est par là, Henry ! l'apostrophe-t-elle en lui indiquant la direction opposée.

L'officier de police soupire, fait demi-tour et emboîte le pas à sa coéquipière en faisant définitivement une croix sur sa dignité.

— Au fait..., demande Dorothée tandis qu'ils se dirigent vers le domicile de Mme Gensart, maman de la petite Manon. Qu'est-ce qui a fait que tu t'es engagé dans la police ?

— J'étais fan de *Starsky et Hutch* quand j'étais petit, lui explique Henry le plus naturellement du monde.

Dorothée tourne vers lui un regard incrédule, auquel Henry répond par un grand sourire empreint de fierté.

Quelques instants plus tard, ils se présentent sur le seuil d'une des maisons bourgeoises qui se dressent à intervalles réguliers dans cette rue paisible et actionnent une sonnette sur laquelle le nom « Gensart » est gravé en lettres noires sur fond doré. Au bout d'une longue minute d'attente, une femme entrouvre prudemment la porte avant de les observer avec curiosité.

— Agents Voguel et Leduc, se présente Dorothée en lui présentant sa carte de police. Nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de Mylène Gilmont, l’institutrice de votre fille. Pouvons-nous entrer ?

Surprise, la femme ouvre un peu plus largement le battant.

— Mlle Gilmont ? Que se passe-t-il ?

— Elle est toujours portée disparue, répond placidement Dorothée. Nous pouvons entrer ?

— Oui, oui... Bien sûr.

Cette fois, elle ouvre grand la porte et s’efface pour les laisser passer. Elle est en robe de chambre, ses cheveux sont en désordre, ses yeux encore gonflés de sommeil. De toute évidence, Voguel et Leduc la surprennent au saut du lit.

— Excusez-moi, je viens tout juste de me lever. Mlle Gilmont a disparu, dites-vous ?

— Depuis hier en fin de journée. Vous n’étiez pas au courant ?

— Pas du tout... Je savais que la petite Emma Verdier s’était perdue dans la forêt, mais j’ignorais qu’il était arrivé quelque chose à Mlle Gilmont !

Tout en parlant, Mme Gensart les conduit jusqu’à une vaste cuisine dans laquelle une petite fille se délecte de céréales baignant dans un bol de lait.

— Manon, chérie, tu veux bien aller regarder un dessin animé ?

— Nous aimerions également lui poser quelques questions, annonce Dorothée. Si vous acceptez, bien entendu.

— Oui... J’imagine que oui. Vous voulez une tasse de café ? Je suis en train d’en préparer...

— Ce n’est pas de refus ! répond Henry qui semble enfin réagir à ce qui se passe autour de lui.

— Je vous fais ça tout de suite. Installez-vous.

Les deux policiers prennent place autour de la table, de part et d’autre de l’enfant. Manon les observe avec curiosité, sans cesser d’engloutir de larges cuillerées de céréales.

— Salut..., commence Dorothée en lui adressant un chaleureux sourire.

— Salut.

— C'est bon ?

La fillette hoche énergiquement la tête.

— Tu sais qui nous sommes ?

— Oui. La police.

— Exact. Je peux te poser quelques questions ?

— D'accord...

— Tu connais Emma Verdier ?

— Oui.

— C'est une amie à toi ?

— Parfois.

— Tu t'entends bien avec elle ?

— Ça dépend... On se dispute souvent.

— À propos de quoi ?

Manon garde le silence quelques secondes, les yeux perdus dans le vague.

— Vous prenez du sucre et du lait avec votre café ? demande Mme Gensart en déposant tasses, sous-tasses et petites cuillères devant chacun d'eux.

— Rien, merci, répond Dorothée dans un murmure, sans quitter Manon des yeux.

— Du sucre pour moi, l'informe à son tour Henry en lui souriant aimablement.

— Manon ? insiste Dorothée afin de recentrer l'attention sur la fillette. Vous vous disputez pour quelles raisons, Emma et toi ?

— Je sais pas.

— OK, capitule-t-elle pour ne pas la braquer.

Puis, feignant de changer de sujet :

— Sinon, tu l'aimes bien, ton institutrice ?

L'enfant marque un temps d'hésitation avant de hocher timidement la tête.

— Elle est gentille avec toi ?

— Parfois.

— Quand est-ce qu'elle n'est pas gentille ?

— Quand on fait des bêtises.

— Quel genre de bêtises ?

— Quand on crie ou quand on n'écoute pas. Ou quand on désobéit.

— Ben oui, c'est normal. Et qu'est-ce qu'elle fait quand vous désobéissez ?

— Elle nous punit.

— Comment ?

— On doit aller au mur et se taire.

— Elle fait d'autres choses ?

— Elle crie très fort et elle dit qu'elle va mourir à cause de nous.

Cette réponse interpelle Dorothée. D'instinct, elle se tourne vers la mère et l'interroge du regard. Celle-ci lui répond d'un coup d'œil navré qui semble confirmer les dires de sa fille. Dorothée ne peut s'empêcher de hausser les sourcils en signe de désapprobation, puis elle revient à la fillette.

— Et ça te fait peur ?

— Des fois, oui.

— On m'a dit que tu t'étais disputée avec Emma, hier, pendant la sortie scolaire. Juste avant qu'elle disparaisse. C'est vrai ?

Manon tourne un regard effrayé vers sa mère qui, aussitôt, l'apaise.

— Tu n'as rien fait de mal, ma chérie. Tu peux raconter ce qui s'est passé. Ce n'est pas de ta faute !

Dorothée l'encourage d'un sourire engageant.

— Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi tu t'es disputée avec Emma, lui précise-t-elle avec douceur.

— Parce qu'elle disait que Lelia, c'est pas ma sœur.

— Et qui est Lelia ?

— Ma sœur.

— Lelia n'est pas vraiment la sœur de Manon, explique Mme Gensart en versant le café dans les deux tasses. C'est en fait la fille de mon compagnon. Le papa de Manon et moi avons divorcé il y a deux ans et cela fait environ un an que je me suis remise en ménage. Fabien a une fille de dix ans qui s'appelle Lelia et que Manon considère comme sa sœur.

— Je comprends, acquiesce Dorothée. Et c'est à cause de ça qu'Emma et toi vous vous êtes disputées hier ? s'enquiert-elle.

Manon baisse les yeux, la mine contrite. Puis elle acquiesce d'un bref mouvement du menton.

— Et tu sais pourquoi Emma ne voulait pas admettre que Lelia est ta sœur ?

Cette fois, l'enfant secoue vigoureusement la tête.

— OK. Je te remercie, Manon. Je ne vais plus t'ennuyer, maintenant. Tu peux aller regarder un dessin animé.

La petite fille ne se le fait pas dire deux fois : elle descend de sa chaise et file vers le salon où elle allume la télévision avant de s'installer dans le divan. Mme Gensart la surveille depuis la cuisine puis, après s'être assurée que sa fille ne se soucie plus d'eux, elle ferme la porte et s'installe à son tour sur la chaise qu'occupait l'enfant quelques secondes auparavant.

— Manon a été très perturbée par ce qui s'est passé hier avec Emma, explique-t-elle d'emblée. Elle est persuadée que c'est à cause d'elle que la petite Verdier a disparu. J'ai beau lui dire qu'elle n'y est pour rien, ç'a beau s'être bien terminé, elle a fait pas mal de cauchemars, cette nuit.

— Vous avez une idée de la raison pour laquelle Emma Verdier a réagi de cette façon avec Manon ?

— Pas le moins du monde ! Mais je dois dire qu'Emma est une petite fille très...

Elle cherche ses mots, visiblement préoccupée.

— ... Disons, assez étrange et plutôt individualiste.

— C'est-à-dire ?

Mme Gensart soupire. Elle pince les lèvres dans un rictus équivoque, comme si elle hésitait à exprimer le fond de sa pensée.

— C'est un peu difficile à dire, mais Emma Verdier ne m'est pas très sympathique. Je sais bien que c'est juste une petite fille et que les enfants sont souvent cruels entre eux, mais celle-ci a un côté parfois...

Elle s'interrompt, indécise. Dorothee l'encourage :

— Parfois ?

— Je ne sais pas comment l'expliquer... Pour vous donner un exemple, Manon m'a raconté qu'un jour, en classe, pendant l'activité dessin, elle a vu Emma renverser par mégarde un pot de couleur sur l'étagère à peinture. Elle a sans doute eu peur de se faire gronder et, vu que personne n'y prenait garde, elle a tout laissé en plan, comme si de rien n'était. Quelques instants plus tard, un petit garçon de leur classe, Victor, est allé se servir de couleur à cette même étagère. Il a remarqué le pot renversé, l'a pris dans sa main... Mlle Gilmont l'a surpris juste à ce moment-là et a cru que c'était lui qui l'avait renversé. Il a nié, évidemment, ce qui a mis Mlle Gilmont en colère. Elle l'a doublement puni, d'abord pour avoir renversé le pot de couleur, ensuite pour ne pas reconnaître ses torts. Le gamin a beaucoup pleuré, paraît-il, en jurant qu'il n'y était pour rien... Mais Mlle Gilmont n'a rien voulu entendre. Manon a observé la réaction d'Emma et, à ce qu'elle m'en a dit, elle a assisté à la scène avec une parfaite indifférence. À aucun moment elle n'a semblé perturbée ou même mal à l'aise...

— Et Manon n'a rien dit ? s'étonne Dorothee.

— Je lui en ai fait la remarque, mais elle m'a dit que mademoiselle Mylène – c'est ainsi que les enfants l'appellent – était tellement furieuse qu'elle n'a pas osé intervenir.

Dorothee garde le silence quelques courtes secondes, perplexe. Mme Gensart semble, quant à elle, terriblement embarrassée.

— C'est difficile de « dénigrer » une petite fille de cinq ans, ajoute-t-elle en agitant ses doigts en l'air pour mimer des guillemets. Mais ce n'est pas le seul exemple. Dans ses rapports avec les autres enfants, Emma est particulièrement autoritaire, presque tyrannique. Elle installe constamment un rapport de force. Elle est déjà venue une ou deux fois jouer ici avec Manon, et j'ai pu constater que...

Une fois de plus, elle bute sur l'énoncé d'une idée qui la déconcerte.

— Il est très bon, votre café, lui fait remarquer Henry en reposant sa tasse qu'il vient de vider.

— Merci, murmure Mme Gensart, manifestement soulagée par cette intervention. Vous en voulez encore ?

— Avec plaisir !

Dorothée tourne vers son collègue un regard chargé de reproche. Celui-ci ne semble pas percevoir la remontrance et tend sa tasse à Mme Gensart, qui profite de l'intermède pour s'activer dans sa cuisine.

— Je vous ressers ? demande-t-elle à Dorothée.

La policière décline d'un geste de la main et attend que leur hôtesse se réinstalle à table pour poursuivre l'entrevue.

— Vous disiez ? reprend-elle une fois que Mme Gensart ne trouve plus rien à faire.

— Je ne sais plus où j'en étais...

— Vous étiez en train de nous dire que la petite Emma Verdier était déjà venue jouer quelquefois ici avec Manon et que vous aviez pu constater... Vous en étiez là. Constater quoi, madame Gensart ?

La mère de Manon soupire en esquissant un geste d'impuissance. Puis elle semble prendre une décision et finit par lâcher le morceau.

— Eh bien, pour dire les choses comme elles sont, la petite Emma Verdier n'a de beau en elle que son visage. C'est une sacrée peste, je peux vous le dire. Une vraie chipie. Et je la soupçonne même parfois d'être volontairement malveillante.



Une intuition pénible, un arrière-goût amer. La sensation d'être prisonnier d'un cercle vicieux. En posant les yeux sur son réveil, Étienne étouffe un grognement. Le silence qui règne dans l'appartement l'avertit d'un drame en sursis. Il peine à remettre ses idées en place, tente de rassembler ses souvenirs, lesquels se dérobent à sa conscience. La perception d'une solitude insolite le rappelle à l'ordre.

Cette nuit, Mylène n'est pas rentrée.

En se redressant sur son lit, Étienne se découvre encore vêtu de ses habits de la veille. L'esprit aussi chiffonné que sa tenue, il se lève en titubant avant de se précipiter dans la chambre de sa fille. La pièce est déserte, le lit soigneusement fait. Aucune trace de l'adolescente. À la vue de cet ordre sinistre, le cœur d'Étienne se désagrège dans sa poitrine.

Par acquit de conscience, il ouvre la garde-robe. Les vêtements de Mylène sont rangés avec un soin exemplaire. À première vue, rien ne manque. Dans la penderie, les chemisiers suspendus côtoient robes et pantalons dans un alignement parfait. Rien ne dépasse. Sur les étagères, les pulls et les T-shirts sont impeccablement empilés. Les tons sont uniformes, une gamme de gris, de noir, de bleu marine. Pas une tache de vie. Pas un éclat de lumière. Dans le tiroir de gauche, même les culottes sont repassées et pliées. Dans celui de droite, bas et chaussettes s'exhibent dans un ordre discipliné. La gorge serrée, Étienne balaye l'ensemble d'un regard tourmenté.

Cette armoire n'a rien de commun avec celles des adolescentes ordinaires, qui débordent de vie, de couleurs et de chaos.

À seize ans, sa fille n'est pas une adolescente ordinaire. Le chaos, chez elle, c'est dans sa tête qu'il fait rage.

Étienne expulse un soupir de détresse. Il referme la penderie avant de sortir de la chambre. Ses mouvements s'enchaînent de façon mécanique. Il se dirige vers le salon et décroche le combiné du téléphone. Une fois de plus, il compose des numéros qui, il le sait déjà, ne lui procureront aucun soulagement. Les amies de Mylène sont toutes rentrées chez elles durant la nuit, comme l'attestent les parents mal réveillés dont les voix, un peu lasses, lui débitent leurs sempiternelles paroles de réconfort.

« Vous avez essayé chez Alice ? Elle a peut-être passé la nuit là-bas. Et chez Solène ? »

« Si j'ai des nouvelles, je vous appelle tout de suite, soyez-en sûr ! »

« Ne vous inquiétez pas. Elle finira par rentrer. Elle finit toujours par rentrer, non ? »

En effet, elle finit toujours par rentrer. Au bout de quelques jours sans donner signe de vie, elle revient au bercail dans un piètre état. Une épave échouée sur les rives de leur existence. Étienne ramasse les morceaux éparés, les soigne, les nettoie, les recolle comme il peut. Cherche à savoir ce qu'elle a fait, où elle était, qui elle a vu. De ses fugues endémiques, il n'apprend rien. Jamais. Mylène ne répond ni aux questions, ni aux prières, ni aux menaces. Elle reste sourde aux cris, elle ignore les larmes. Elle se moque des coups. Elle se contente de refaire surface et de panser ses blessures. Son corps en général ne présente pas de lésions. Mais elle est sale, et la puanteur qui se dégage d'elle est parfois rebutante. Une âme en revanche n'a pas d'odeur. Celle de Mylène ne fait pas exception à la règle, elle charrie son lot de tourment.

Après quelques jours durant lesquels elle se cramponne au silence comme à une bouée de sauvetage, elle finit par retrouver le rivage du quotidien. La

vie reprend son cours, les mots émergent peu à peu, les promesses irriguent un avenir confus... Entre le père et la fille, les liens finissent toujours par se renouer. Étienne abandonne l'espoir de savoir, Mylène se résigne à l'ordinaire. Dans le nœud de leurs discordes, ils trouvent l'un et l'autre une bride commune. Ça se passe toujours de la même façon : un matin, elle sort enfin de sa chambre, vêtue de ses habits immaculés, sans faux plis. Elle prend place à la table du petit déjeuner, se sert une grande tasse de café, puis se beurre une tranche de pain qu'elle mange avec appétit.

Les crises de Mylène ont fait leur apparition au début de l'adolescence. Enfant, elle a toujours été colérique, mais au cours de sa douzième année, ses accès de rage ont pris des proportions démesurées. Frustrations et contrariétés la plongeaient dans des colères infinies dont elle avait du mal à s'extraire. Entre treize et quinze ans, les affrontements se sont encore amplifiés en force et en nombre, telles des quintes de violence, laissant Étienne complètement désarmé. Impossible de la calmer, de la raisonner, ou même de négocier. Dans ces moments de frénésie sauvage, la jeune fille semblait dépourvue de toute limite, noyée dans un déluge de fureur auquel son père ne trouvait pas de parade. Elle s'en prenait à tout ce qui lui tombait sous la main, objets, meubles, personnes. Les menaces succédaient aux insultes, portées par une hystérie souveraine, expulsées en chapelets de cris et de hurlements. Étienne répondait la plupart du temps par la force. Seule son ascendant physique lui permettait de garder le dessus, le forçant parfois à de pénibles extrémités.

Au moment où elle basculait dans la fange de ses démons, Mylène avait coutume de grimacer de façon singulière. Tandis qu'elle tentait encore d'endiguer le flot de rage qui la submergeait, sa paupière droite tressautait, se fermait malgré elle, comme en un clin d'œil compulsif. Étienne avait appris à décoder ce signal d'alarme, sachant qu'il n'avait que quelques minutes pour calmer sa fille. Il avait alors pris l'habitude d'abandonner la bataille. La capitulation lui paraissait un moindre mal au regard du typhon qu'allait déclencher leur querelle.

Par la suite, les choses n'ont fait qu'empirer.

Forte de cette impunité absolue et privée de ses derniers garde-fous, Mylène s'est accoutumée à une liberté totale de réaction. Loin de s'apaiser, les crises ont redoublé d'intensité, qu'elle ne cherchait plus à canaliser qu'à l'extérieur, à l'école par exemple, ou durant ses activités extrascolaires. Elle y parvenait le plus souvent, sans réaliser qu'auprès de ses camarades de classe, ses efforts pour se maîtriser lui conféraient une attitude presque aussi inquiétante que ses explosions de fureur : interruption abrupte de la conversation, tics nerveux décuplés, propos déplacés, la jeune fille provoquait chez son entourage des réactions de méfiance dans le meilleur des cas, de rejet dans le pire.

Mylène avait très mal vécu cette mise à l'écart.

C'est à cette époque-là qu'elle avait commencé à fuguer. Dépassé par les événements, Étienne avait été incapable d'apporter une réponse ferme aux dérives de sa fille. La première fois qu'il avait découvert la chambre de Mylène déserte, preuve que l'adolescente n'était pas rentrée de la nuit, il avait attendu toute la journée sans réagir, persuadé qu'elle avait dormi chez une copine sans prendre la peine de le prévenir. Ironiquement, il en avait presque été soulagé, tant il rêvait un jour d'être confronté aux soucis normaux que rencontrent les parents d'adolescents ordinaires. Ce n'avait été qu'en fin d'après-midi qu'il avait commencé à voir les choses sous un angle plus sérieux. Il ne possédait les coordonnées d'aucune des copines de Mylène, pas plus qu'il n'était capable d'identifier ses fréquentations habituelles. Il se souvenait qu'elle évoquait de temps à autre une certaine Noémie, parfois une Alice, plus rarement une jeune fille prénommée Solène. Rétif à recourir aux forces de l'ordre eu égard à son passé judiciaire, il était resté deux jours à se ronger les sangs, tournant en rond dans son appartement comme un lion en cage.

Dans la nuit du troisième jour, enfin, Mylène avait réapparu.

Un phénomène étrange s'était alors manifesté. Outre le soulagement de la retrouver saine et sauve, outre le réconfort de ne plus avoir à s'inquiéter ni hésiter à appeler les flics, Étienne avait éprouvé un autre sentiment.

Une émotion sournoise qu'il avait mis du temps à identifier. Un émoi perfide dont il avait détesté l'effet.

Tandis qu'il s'employait à renouer le dialogue, parfois avec maladresse, Étienne sentait une sorte de dépression s'insinuer au beau milieu de sa poitrine. Comme un regret. Presque une déception.

Étienne se réveille en sursaut. Il est couvert de sueur, haletant, effaré. Il déglutit avec difficulté, inspire l'oxygène qui semble lui faire défaut, regarde autour de lui d'un œil halluciné.

Puis, peu à peu, il se calme. Se resitue dans le temps. La culpabilité l'étreint à mesure qu'il recouvre ses esprits.

Cette nuit, Mylène n'est pas rentrée.

— Tu veux quoi pour déjeuner ?

Installée dans sa chaise évolutive, la petite fille paraît perdue dans ses pensées.

— Emma ?

L'enfant tressaille, puis elle porte sur sa mère un regard surpris.

— Qu'est-ce que tu aimerais manger, ma chérie ? Des céréales ? Une tartine ?

— Je veux un yaourt.

— On dit « je voudrais s'il te plaît maman ». Je te mets du sucre ?

Emma acquiesce. Camille lui prépare un yaourt sucré qu'elle s'apprête à déposer devant la fillette. Elle suspend son geste et l'interroge du regard.

— Je voudrais s'il te plaît maman, répète docilement Emma.

Autour de la table du petit déjeuner, l'atmosphère est à présent détendue. En apparence du moins. Camille et Patrick sont à l'affût. Ils observent leur fille à la dérobée, analysent ses gestes, ses regards, tentent de débusquer une réponse à la question qui les hante depuis la veille : l'enfant sait-elle où se trouve son institutrice ? Se souvient-elle de l'avoir croisée dans la forêt, ou bien son inconscient a-t-il posé un voile salutaire sur de trop douloureux souvenirs ?

— Tu me passes l'affreux, s'il te plaît ? demande Patrick en s'adressant à Camille.

— L'affreux ?

— Le lait...

Camille dévisage son mari sans comprendre. Elle met quelques secondes avant de saisir la plaisanterie, puis elle éclate d'un rire trop nourri avant de se tourner vers Emma.

— Tu as compris, ma chérie ? Le lait... L'affreux... Être laid... Il est drôle, papa, non ?

Patrick glousse, satisfait de son bon mot, tandis que la petite fille le dévisage d'un œil qui s'éclaire.

— T'es drôle, papa.

Le père adresse un clin d'œil complice à l'enfant qui lui rend son sourire. Quant à Camille, elle prolonge son rire en forçant sur l'éclat d'une hilarité surfaite, laquelle finit par se tarir. Le silence s'installe autour de la table durant quelques trop longues secondes, rivant chacun à son déjeuner.

— Tu as bien dormi, mon poussin ?

Patrick feint le détachement. « Tu as bien dormi ? » c'est comme « Comment ça va ? » : une question ordinaire que l'on pose plus pour établir le contact que par réelle curiosité. La fillette ne s'y trompe pas et hoche vaguement la tête.

— Tu as fait des rêves ?

Cette fois, Emma ne répond pas.

— Je lui ai déjà demandé, intervient Camille. Elle ne se souvient de rien.

— Ah... Tu ne te souviens pas d'avoir crié ? Tu disais que tu ne voulais pas qu'on t'enterre...

— Non, répond la fillette. J'ai pas crié. J'ai rêvé de Patrick...

Surpris, Patrick fronce les sourcils en l'interrogeant du regard.

— Tu as rêvé de moi ?

— Non, pas de toi, papa. J'ai rêvé de Patrick l'étoile de mer. L'ami de Bob l'éponge.

Camille pouffe de rire dans sa tasse de café, et Patrick lui-même ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire amusé.

— Tu me rassures... Sinon, tu ne te souviens pas de tes autres rêves ?

Emma balance ses jambes d'avant en arrière, le nez plongé dans son pot de yaourt. Après avoir attendu une réponse qui ne vient pas, Patrick jette un regard perplexe à Camille.

— Emma... Tu m'écoutes ? persiste-t-il. Tu te souviens des autres rêves que tu as faits cette nuit ?

— Je peux encore avoir du sucre, maman ?

— Réponds à papa, s'il te plaît, chérie.

La fillette tourne vers son père un visage d'ange.

— Je sais pas.

— Tu ne te rappelles pas tes autres rêves ?

— Non.

Patrick s'enlise dans ses circonlocutions. À force de trop vouloir sauver un ordinaire à l'agonie, celui-ci se dérobe comme une anguille. Peut-être faut-il arrêter de tourner autour du pot, s'interroge Camille, un peu contrariée par les multiples ambages dont s'embarrasse son mari.

— Emma, mon trésor, intervient-elle d'autorité. Tu te souviens de ce qui s'est passé hier pendant la sortie scolaire ?

— Je me suis perdue.

— En effet. Tu te souviens du moment où tu t'es perdue ?

— Maman ! s'impatiente la fillette. Je veux du sucre !

— Donne-lui son sucre, qu'on n'en parle plus, s'agace Patrick.

Camille s'exécute et mélange le yaourt qu'elle tend à l'enfant.

— Bon, Emma, tu m'écoutes, là ? C'est important ! Est-ce que tu te souviens du moment où tu t'es perdue ?

— Après que j'ai fait la cabane.

— Et tu te rappelles quand on t'a retrouvée ?

— Quand les *monsieur* sont venus me chercher...

Camille ne quitte pas Emma des yeux. Elle guette ses réactions, tente de déceler le malaise, l'esquive ou le mensonge. Son cœur bat à un rythme



soutenu, elle se sent déchirée entre le besoin de connaître le degré d'implication de sa fille et la crainte que ses questions ne mènent l'enfant à d'embarrassantes révélations.

En revanche, la fillette affiche un calme olympien. Elle se contente de répondre, ce qui, d'une certaine manière, rassure Camille. Malgré tout, quelque chose dans l'attitude d'Emma la déconcerte. Peut-être est-ce cette sérénité insolite, presque dérangement, la façon dont elle évoque un événement traumatisant sans éprouver la moindre émotion, du moins sans en exprimer...

— Et tu es restée longtemps toute seule dans la forêt ?

— Oui. Très longtemps !

— Tu as eu peur ?

— Je peux avoir un autre yaourt ? demande-t-elle à son père.

— Oui, bien sûr...

— Emma ? insiste Camille.

— Je sais pas.

— Tu ne sais pas quoi ? s'étonne-t-elle. Tu ne sais pas si tu as eu peur ?

La petite fille confirme d'un hochement de tête.

— Bon sang, Emma, qu'est-ce que tu me racontes ? Tu dois bien savoir si tu as eu peur, non ?

— Je sais pas.

— Ma puce..., intervient son père avec douceur en déposant devant elle un second yaourt. N'importe quel enfant de ton âge qui se serait perdu dans la forêt aurait eu peur. C'est normal d'avoir peur, tu sais.

— Je veux plus mon yaourt.

Patrick perd patience.

— Tu viens de le demander, maintenant tu le manges.

— J'ai plus faim.

— Laisse tomber, murmure Camille. Je le mangerai, moi.

Patrick soupire. Camille reprend :

— Tu as rencontré quelqu'un avant que les policiers te retrouvent ?  
Cette fois, l'enfant secoue la tête.

— Tu en es certaine ?

— Je peux aller regarder un dessin animé ?

— Réponds-moi, Emma ! Est-ce que tu as vu Mademoiselle Mylène quand tu étais perdue ?

— Je sais pas.

— Tu ne sais pas ou tu ne te souviens pas ?

— Papa, je veux un dessin animé.

— Chérie, écoute ta maman.

— Je sais pas, j'ai dit !

— Emma ! insiste Camille qui sent l'exaspération la gagner. Regarde-moi, s'il te plaît.

La fillette tourne vers sa mère un regard borné.

— Que tu le veuilles ou non, il faut que tu nous racontes ce qui s'est passé. Ton institutrice n'est pas rentrée chez elle depuis hier, et personne ne sait où elle se trouve. Elle est peut-être en danger. C'est très important que tu nous dises la vérité. Si tu sais quelque chose, il faut que nous le sachions. On ne se fâchera pas contre toi, je te le promets ! Même si tu n'as pas dit la vérité aux policiers, hier. Personne ne se fâchera, personne ne te punira.

Emma continue de dévisager sa mère sans répondre. Camille peine à dominer une furieuse envie de la secouer pour qu'elle réagisse d'une manière ou d'une autre, qu'elle s'énerve, qu'elle se défende, qu'elle jure, qu'elle promette, qu'elle éclate en sanglots... Tout sauf cette insupportable inertie émotionnelle.

— Tu comprends ce que je te dis ?

— Ça ne sert à rien, intercède Patrick. Tu vois bien qu'elle ne sait pas.

— Je ne vois rien du tout ! Ou elle se souvient, ou elle ne se souvient pas, il n'y a pas à tergiverser. Mais ne pas savoir, ça ne veut rien dire !

— Je veux un dessin animé ! martèle Emma en haussant la voix.

— Tu auras ton dessin animé quand tu me diras si, oui ou non, tu as vu ton institutrice hier, quand tu étais perdue dans la forêt.

— Je sais pas !

— Ce n'est pas une réponse !

Emma considère cette fois sa mère d'un œil mortifié. Puis elle se tourne vers son père, tandis que des larmes débordent enfin de ses paupières et se mettent à couler sur ses joues.

— Tu ne t'en souviens pas, c'est ça ? lui demande-t-il dans un murmure en lui prenant la main.

Elle hoche aussitôt la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien voilà... C'est tout ce qu'on voulait savoir, ma chérie. Ne pleure pas, tout va bien. Tu peux aller regarder un dessin animé, maintenant.

L'enfant renifle bruyamment tout en s'essuyant les yeux et le nez du revers de sa manche.

— Prends un mouchoir au lieu de t'essuyer sur ton pyjama, ajoute Patrick en en extirpant un d'un paquet de kleenex, et en le tendant à la fillette.

Emma s'en empare et se mouche. Puis elle se lève et se réfugie dans les bras de son père qui l'enlace d'un geste tendre et protecteur.

— Ne t'inquiète pas ! Tu n'as rien fait de mal. Tu as été parfaite !

— Tu trouves ? persifle Camille. Elle a juste acquiescé à une réponse que tu lui as soufflée.

— C'est ça, ne pas se souvenir : ne pas savoir répondre. Tu vois bien qu'elle est complètement perdue !

Camille jette un coup d'œil dubitatif à sa fille qui se cache dans les bras de son père. Celui-ci adresse à son épouse un message muet l'incitant à calmer le jeu, auquel la jeune femme répond avec lassitude d'un haussement d'épaules. Si elle n'est pas plus avancée sur ce qu'Emma sait ou ne sait pas, du moins a-t-elle la certitude qu'elle n'en apprendra pas davantage.

Pendant que Patrick installe la petite fille devant un DVD, Camille débarrasse la table et monte se préparer.

En pénétrant dans sa chambre, elle remarque tout de suite le petit voyant lumineux qui clignote sur le smartphone posé sur sa table de nuit, l'informant de la présence d'un SMS. D'instinct, ses tripes se nouent dans son ventre. Elle sait que celui-ci n'augure rien de bon. C'est étrange comme, depuis la veille, l'attente d'un message d'Étienne lui fait un effet diamétralement opposé à celui qu'elle provoquait il y a encore vingt-quatre heures à peine.

Nerveuse, elle s'empare du téléphone dont elle déverrouille la page d'accueil. Comme elle le soupçonnait, la lecture du message la vide de son sang :

*« Je te donne jusqu'à midi pour faire parler ta fille. Ensuite, je raconte tout à ton mari. »*

Dupuis débarque avec trois quarts d'heure de retard dans les locaux du commissariat. Il n'a pas entendu son réveil, lequel n'a sans doute pas sonné. C'est la seule explication. En ce jour de week-end, ni sa femme ni son fils n'avaient à se lever, raison pour laquelle toute la maisonnée dormait encore profondément à huit heures du matin. Lorsqu'il a ouvert un œil, il était déjà huit heures quarante, heure à laquelle il avait prévu de quitter la maison. Le temps de filer sous la douche, de s'habiller et d'avaler un rapide petit déjeuner, il était complètement à la bourre.

— Étienne Gilmont vous attend devant votre bureau, lui annonce l'agent à la réception.

— Merde ! grommelle Dupuis. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Savoir où se trouve sa fille.

— Moi aussi, je veux savoir où se trouve sa fille, ce n'est pas pour ça que je campe devant chez lui ! Vous ne pouviez pas lui dire qu'on l'appellera dès qu'on aura du nouveau ?

— Il n'a rien voulu entendre, capitaine.

— À quoi vous servez, bon sang ?

L'agent digère le reproche sans broncher tandis que Dupuis gravit les marches quatre à quatre pour rejoindre son bureau. La présence de Gilmont le contrarie d'autant plus que la famille Verdier doit arriver dans moins de dix minutes, et il n'a aucune envie qu'ils se croisent. Il a presque atteint la moitié de l'escalier quand l'agent le rappelle.

— Capitaine ! J’oubliais : un M. Verdier a téléphoné pour dire qu’il ne pourra pas venir au rendez-vous ce matin.

Dupuis s’immobilise au milieu des marches, se retourne vers l’agent qu’il regarde avec lassitude. Puis il se remet en marche et arrive au premier étage.

— Monsieur Gilmont ! s’exclame-t-il en débouchant dans le couloir. Que puis-je faire pour vous ?

— Retrouver ma fille, capitaine, répond Étienne en se levant de son siège.

— J’entends bien, monsieur Gilmont. Nous faisons tout ce qui est humainement possible, croyez-le !

— Ce n’est visiblement pas suffisant.

Dupuis arrive à sa hauteur et le considère avec un sourire en demi-teinte.

— Pendant que vous êtes là... Vous m’aviez caché votre passé judiciaire, lui fait-il remarquer d’un ton chargé de sous-entendus.

Étienne dissimule mal sa surprise.

— Je ne vois pas le rapport..., réplique-t-il, aussitôt sur la défensive.

— Pourtant, au vu de vos antécédents, j’ai l’impression que vous n’avez pas que des amis.

— Et ?

— Il ne vous est jamais venu à l’esprit que la disparition de votre fille était peut-être liée à l’une des affaires qui vous ont valu quelques peines de prison ?

— Ça date ! Pourquoi maintenant ? Pourquoi elle ?

— La vengeance est un plat qui se mange froid...

— Ça ne tient pas la route, capitaine. Allez plutôt interroger la pisseuse qui est revenue de sa balade en forêt avec le foulard de ma fille autour du bras.

Dupuis consulte sa montre d’un bref coup d’œil.

— Je m’en occupe, assure-t-il en le conviant d’un geste du bras à se diriger vers la sortie. De votre côté, vous pourriez chercher si l’une de vos anciennes victimes n’a pas voulu vous atteindre à travers votre fille.

D'un mouvement d'épaules agacé, Étienne se dérobe à l'invitation du policier.

— Laissez-moi faire mon boulot tranquille, qu'on avance dans l'enquête, ajoute Dupuis afin de calmer le jeu.

Les deux hommes s'affrontent d'un regard par lequel ils s'évaluent. Si Étienne ne trouve dans les yeux du policier qu'une impatience mal contenue, Dupuis reconnaît dans ceux du cuisinier le feu qui couve sous la cendre. Il y trouve cette lueur caractéristique des individus qui peinent à dominer leurs penchants belliqueux, chez qui l'instinct prime la réflexion, l'action le raisonnement. Il a passé une partie de la nuit à étudier le profil d'Étienne et l'homme qui se tient devant lui correspond en tout point à l'idée qu'il s'en fait. Un colosse de pierre dont la fille serait le talon d'Achille. Dupuis décèle sans peine la violence nichée sous une volonté de fer et, même si Étienne parvient à refréner son agressivité depuis maintenant quinze longues années, il ne faudrait pas grand-chose pour que vole en éclats ce calme chèrement acquis.

— Ne gâchez pas tout stupidement, dit-il encore.

— Concrètement, vous comptez faire quoi ? lui demande Étienne sans tenir compte de son conseil.

Dupuis semble contrarié par la question. Il hésite à répondre avant de visiblement prendre la décision de jouer cartes sur table.

— Comme je vous l'ai dit hier soir, une partie de mes agents enquêtent sur l'entourage direct de votre fille : ses collègues, ses amis, ses élèves et leurs parents... Parallèlement à ça, on continue les recherches. L'hélicoptère a refait un survol ce matin. Sans succès. En revanche...

Il s'interrompt et considère Gilmont sans cacher son embarras.

— En revanche ? insiste Étienne.

— Il y a un lac à dix kilomètres au nord de la forêt. Ce point d'eau ne m'a pas vraiment inquiété hier, pendant qu'on recherchait la gamine : il y avait

peu de chances qu'une petite fille de cinq ans puisse marcher jusque-là. Par contre, un adulte aurait pu atteindre le lac.

Il se tait, l'air soucieux.

— Et ? lui demande Étienne pour l'encourager à poursuivre.

Dupuis lui fait face et le regarde droit dans les yeux.

— Une équipe est en route pour le sonder.

Étienne comprend seulement où le capitaine veut en venir.

— Impossible ! murmure-t-il en serrant les dents.

— Pourquoi ?

— Mylène sait nager.

— Parfois, la nuit, dans l'eau glacée, même les meilleurs nageurs seraient en difficulté.

Étienne dévisage Dupuis d'un air sombre.

— Comment aurait-elle atterri là-bas pendant la nuit ?

— Elle a quitté le groupe aux environs de dix-sept heures. Et on n'a commencé vraiment à la chercher que vers dix-neuf heures trente. En deux heures et demie, elle a pu faire de la route.

Le scénario commence à prendre forme dans la tête d'Étienne. Il pâlit de façon perceptible tandis que ses traits se tendent, sa mâchoire se contracte dans un rictus de douleur. Puis il hoche la tête et s'apprête à prendre congé.

— Je vous appelle dès que j'en sais davantage, monsieur Gilmont, lui promet Dupuis.

— Vu la nature des nouvelles que vous auriez à m'apprendre, j'aime autant ne pas en recevoir, grommelle-t-il en s'éloignant.



Un rayon de soleil filtre à travers la végétation et tire Mylène du sommeil comateux dans lequel elle était plongée. En revenant à elle, la jeune institutrice ne devine que des masses d'ombre et de lumière qui fluctuent devant elle. Elle cligne des yeux à plusieurs reprises, tente de faire le point sur les contours mouvants afin de percevoir des détails... Au prix d'un premier effort, elle parvient enfin à discerner les parois du gouffre contre lesquelles elle est adossée, recroquevillée à la manière d'un fœtus en gestation. Des éclats lumineux caressent les murs de terre à intervalles réguliers, dont elle suit le faisceau jusqu'à sa source, ce qui la force à lever les yeux. Elle distingue le trou, au-dessus duquel des herbes tendres se balancent au gré du vent.

La découverte de son environnement lui rappelle brutalement la situation dramatique dans laquelle elle se trouve. Elle n'a aucune idée de l'heure qu'il peut être mais il lui semble que là-haut, le soleil est déjà bien présent. Quant à la chaleur, elle n'a pas encore percé les profondeurs du sol et le froid lui transperce toujours les os.

Très vite, d'autres sensations s'éveillent à leur tour. Ses tourments se rappellent à elle, la soif, les crampes, sa cheville douloureuse, ainsi qu'un relent d'urine et de déjections variées. L'institutrice grimace. Elle esquisse un premier mouvement qui lui arrache une plainte, laquelle lui décape la gorge. Avant même de bouger, elle est déjà à bout de forces. De fait, l'énergie que lui demande le moindre geste la laisse exsangue. À cela s'ajoute la crainte

instinctive des souffrances diverses qui la guettent, les nausées dont l'écho la talonne. Le souvenir des spasmes déferle en elle et lui soulève le cœur. Mylène ravale un sanglot de détresse : l'espace d'un instant, elle aurait préféré ne jamais se réveiller.

Peu à peu, elle se rassemble par ondes de choc. Les pensées se répandent enfin dans son cerveau comme si on ouvrait un robinet. Elle peut à nouveau raisonner ce qui, dans sa situation, est devenu une question de vie ou de mort. Poussée par la menace du pire, elle parvient tant bien que mal à reprendre le contrôle de son corps.

La tête d'abord, qu'elle tourne d'un côté puis de l'autre. C'est ainsi qu'elle remarque l'amas de terre jeté sans ordre sur le palier, juste à côté d'elle. Le cœur de Mylène se gonfle d'espoir : la quantité de glaise, même si elle ne paraît pas encore suffisante pour lui permettre d'atteindre le bord du trou qui la domine, est néanmoins très prometteuse. En la tassant sur une surface réduite, elle peut à présent surélever le niveau d'une bonne vingtaine de centimètres. La technique est payante et le résultat donne à Mylène le coup de fouet dont elle a besoin pour dépasser sa faiblesse, tant physique que morale.

Réunissant ses forces, elle s'appuie sur ses mains et entreprend de se redresser. L'opération n'est pas aisée, compte tenu de l'exiguïté du lieu, de son état en général et de celui de sa cheville en particulier. Le trou creusé à même la paroi pour en extraire la terre l'aide à se maintenir en équilibre et, cahin-caha, au prix d'une détermination sans faille, elle parvient à se déplacer jusqu'au monticule improvisé. Elle en consolide aussitôt la structure en aplatissant les couches de terre pour les superposer, cela lui rappelle les pâtés de sable qu'enfant, elle s'amusait à construire à la plage.

À présent, les gestes s'enchaînent, plus fluides, moins douloureux. Mylène se concentre sur sa tâche, ses mains travaillent la terre, agencent l'estrade, comblent les trous, lissent la surface. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, l'institutrice entonne un chant dans un murmure rauque. Sa gorge

est sèche comme le désert mais le réconfort qu'elle retire de ce chant lui est bénéfique et compense la douleur qu'il occasionne. Les notes, dont les dissonances semblent accompagner quelques inévitables maladresses, rythment sa besogne. Elle perd un peu de terre dans l'opération et redouble d'agilité.

Comme pour lui prêter main-forte, un rayon de soleil ricoche sur la paroi et vient lui caresser la nuque. Sa chaleur bienfaisante détourne un instant la jeune femme de son calvaire. Elle se rappelle les sensations délectables qu'elle éprouvait lors de ses vacances à la mer avec son père, le bruit des vagues, le cri des mouettes, la chaleur du soleil. Ses petites mains manipulaient le sable mouillé pour construire un château dont elle mettait un point d'honneur à soigner les détails : donjons et créneaux, remparts et chemins de ronde, sans oublier les fenêtres qui ajoutaient encore au réalisme. Son père venait quelquefois l'aider à consolider sa structure, puis ils s'amusaient à creuser des douves tout autour du château.

Lorsque la mer montait en fin de journée, père et fille assistaient ensemble à la dislocation de la forteresse par les flots. Installés côte à côte, ils se racontaient la panique générale de ses habitants imaginaires à mesure que les vagues s'engouffraient dans les douves, s'écrasant ensuite contre les fondations avant de démanteler l'une après l'autre les murailles de l'édifice. Mylène se souvient de la fascination qu'exerçaient sur elle les récits de son père quand il détaillait les efforts désespérés de ces petits personnages fictifs pour échapper à la succession de tsunamis miniatures. Les uns cherchaient à monter au sommet de la tour la plus haute afin de survivre le plus longtemps possible. Ils finissaient invariablement emportés par les flots lorsque l'ultime vague s'abattait sur les reliefs d'un château déjà en ruine. Les autres tentaient de fuir en se jetant du haut du donjon et périssaient noyés dans les rouleaux d'une mer en furie.

Bercée par la voix de son père, elle imaginait des petits corps malmenés par la puissance des ressacs, d'autres aplatis par les remparts démantibulés

que figuraient les magmas de sable, d'autres encore projetés dans les airs et s'écrasant dans les décombres des fortifications. Prise par le réalisme du récit, elle se rêvait en déesse toute-puissante dont la seule volonté aurait suffi à en protéger quelques-uns. Pourtant, jamais elle n'avait esquissé le moindre geste pour sauver l'un ou l'autre de ces personnages.

Lorsqu'il ne restait plus rien de leur forteresse de sable, Étienne se chargeait de l'oraison funèbre en prononçant toujours la même phrase.

« Qui que tu sois, quoi que tu fasses, la nature sera toujours la plus forte. Retiens bien ça, Mylène : la nature sera toujours la plus forte. »

Le chuintement des vagues s'estompe peu à peu pour laisser place au chant des oiseaux. Surprise, Mylène s'immobilise. Sa vue se brouille et, avec elle, la luminosité décroît sensiblement. Elle se découvre enfermée dans une prison de terre et, l'espace d'un instant, s' imagine à la place de ces petits êtres dont elle prenait plaisir à fantasmer la détresse.

Le retour à la réalité est brutal. Il provoque en elle un trouble hébété lorsque, baissant les yeux sur l'amas de glaise qu'elle façonnait, elle réalise qu'en lieu et place du rehaussement de niveau escompté, elle a érigé un château fort en terre mouillée, réplique maladroite des édifices moyenâgeux de son enfance.

Et tandis que l'accablement déferle sur elle à l'image d'une vague trop puissante pour en réchapper, la voix de son père retentit dans le sanctuaire de son imagination :

« Qui que tu sois, quoi que tu fasses, la nature sera toujours la plus forte. »

Quand Étienne se gare sur le parking des Quatre-Chênes, le spectacle qui s'offre à lui n'a rien à voir avec celui de cette nuit. L'endroit est inondé de soleil, les arbres érigés en sentinelles baignent dans une lumière dorée, laquelle transperce leur feuillage pour arroser les lieux d'éclats verdoyants.

Étienne coupe le moteur. Il reste quelques secondes sans bouger, observant à travers le pare-brise ce décor féerique. La forêt est belle, agrémentée de sa parure printanière. Elle déploie avec grâce ses ornements ombragés, s'épanouit dans la chaleur des beaux jours, frissonne avec un brin de coquetterie lorsque la brise s'engouffre dans son abondante chevelure végétale.

Au bout d'un instant suspendu dans la contemplation béate des environs, le chef de cuisine s'extrait de sa voiture. Il fait quelques pas en direction de la clairière puis s'arrête. Les bruits qui l'accompagnent n'ont, eux non plus, rien de commun avec le décor sonore de la nuit. Le chant des oiseaux résonne autour de lui comme des notes de cristal qui éclatent à la manière de bulles de savon. D'autres mélodies leur font écho, les percussions rythmées des piverts affairés, le craquement des branches écrasées sous les pattes d'un renard, les feuilles des arbres qui bruissent dans un chuchotement céleste.

— Mylèèèèèèè !

Le cri d'Étienne fracasse cette harmonie trop parfaite. Pas bien longtemps, juste quelques secondes durant lesquelles la forêt tressaille dans la réverbération de sa peine. Il hésite à pousser un second cri, à bousculer cette

insupportable plénitude, à saccager cet équilibre écœurant dont il se sait exclu. Il finit par se remettre en route, le mépris en bandoulière. Ses pas l'entraînent rapidement jusqu'à la clairière, dont il se sert comme point de repère. Puis, prenant la direction opposée à celle de la veille, il s'enfonce dans les bois.

En marchant à travers la végétation, Étienne s'écarte du sentier. Suivre les chemins balisés n'a jamais été dans ses habitudes, sans compter que s'il reste une chance de retrouver sa fille, ce ne sera certainement pas aux abords des allées.

C'est la première fois qu'il recherche sa fille dans l'immensité d'une forêt. Lors des fugues de Mylène, c'est la jungle citadine qu'il arpentait, sillonnant les avenues de long en large, explorant les ruelles, les recoins, les passages dérobés. La multitude d'endroits où elle pouvait se cacher lui donnait le vertige, ç'aurait été un miracle de la retrouver avant le coucher du soleil. Ce n'est d'ailleurs jamais arrivé. Aujourd'hui, en zigzaguant entre les arbres, en explorant les taillis, en sondant les bocages, il réalise que la ville n'était qu'une aire de jeux comparée à cette nature infinie. Sa quête éperdue le ramène une fois de plus à l'adolescence de Mylène, aux années qui ont suivi, jusqu'à son installation dans son studio il y a quatre mois seulement. Alors qu'il avance à travers une végétation épaisse et encombrante, il repense à ces journées figées, à ces heures interminables d'angoisse et d'attente, à ces questions qui tournaient en boucle dans sa tête. Où est-elle ? Que s'est-il passé ? À quel moment la situation a-t-elle dérapé ? Où a-t-il merdé ? Quand ? Aurait-il pu éviter tout cela ? Y aura-t-il une fin à cet enfer ?

Les émotions qui l'étreignaient alors reviennent le hanter, fidèles et intactes. Il les retrouve comme de vieilles ennemies, si familières qu'elles en sont presque rassurantes. Elles reprennent leur place au creux de ses tripes, s'étirent jusqu'à l'orée de sa gorge, vampirisent sa poitrine. Il pensait, il espérait, il priait pour que l'éloignement de Mylène, son indépendance nouvelle, son emménagement dans un endroit bien à elle aplanissent ses

tourments. Que la séparation leur soit bénéfique à tous les deux. Qu'elle prenne son existence en main. Pourtant, rien n'a changé. Fugue ou accident, disparition volontaire ou fortuite, il ne sait pas. Mais pour la première fois, au fond de lui, il comprend que ça ne changera plus rien.

Étienne poursuit sa progression, il s'enfonce plus profondément au cœur de la forêt. Il marche droit devant lui, traçant le sillon de ses souvenirs. Ses pas rythment ses pensées. Les images s'animent à mesure qu'il se déplace, sa mémoire injecte au plus profond de son âme le poison des réminiscences. L'angoisse reprend ses droits, tyrannique et oppressante.

Les fugues de Mylène étaient son cauchemar. Des jours d'attente, autant de nuits d'angoisse. La sensation d'être inutile, le besoin de comprendre. L'envie d'en finir. Le besoin de se haïr autant qu'elle le déteste. Parce qu'elle s'est mise à lui vouer une haine féroce, il le sait. Après l'amour inconditionnel de l'enfance, ç'a été l'impitoyable rejet de l'adolescence. Elle lui imputait le départ de sa mère, elle le tenait pour responsable de leur solitude, elle lui en voulait de ne pas avoir réussi à se glisser dans la peau du père exemplaire qui assumait les deux rôles parentaux, bien distincts et pourtant irrémédiablement associés.

Pour elle, il était coupable, forcément. En tout cas pour la justice, il l'était. Elle l'avait puni à plusieurs reprises, ce qui avait eu deux fois des conséquences notables sur son existence. Durant les deux séjours en prison d'Étienne, elle avait été recueillie par sa grand-mère paternelle, qui n'avait rien d'une mamie gâteau. Son père n'était pas devenu ce qu'il était sans raison. Il avait dû s'endurcir très vite pour grandir auprès de cette femme.

Celle-ci n'était pas à proprement parler un monstre. Elle ne la frappait pas, ne criait pas, elle ne lui infligeait aucun mauvais traitement. Physiquement, du moins. Elle était juste l'indifférence personnifiée. Rien ne semblait la toucher. Elle n'éprouvait rien, n'exprimait rien. Ne donnait rien. Elle pouvait être absente ou présente, ça ne changeait rien. Pour une enfant de huit ou neuf ans, c'était terrifiant. Mylène se sentait complètement livrée à

elle-même. Transparente. Elle était persuadée qu'elle allait mourir. Cette femme qui ressemblait à un fantôme l'angoissait. Quand la fillette lui parlait de sa petite voix suppliante, la grand-mère semblait ne même pas l'entendre. Elle ne répondait pas, ne réagissait pas aux efforts désespérés de Mylène pour attirer son attention.

Elle vivait comme si l'enfant n'existait pas.

Elle la laissait manger ce qu'elle se cuisinait pour elle-même, mais que Mylène se nourrisse ou non lui était parfaitement égal. Elle acceptait que la fillette dorme sur le canapé, qu'elle se couvre de son châle en guise de couverture. Mais offrir un vrai lit à sa petite-fille ne lui traversait même pas l'esprit. Qu'elle aille à l'école, qu'elle se fasse des amies, qu'elle s'amuse ou qu'elle soit triste ne provoquait chez elle aucune réaction. Elle ne s'opposait à rien, mais n'encourageait rien non plus. Elle ne ressentait rien. Ni haine, ni amour. Le néant.

Quand Étienne y repense, tandis qu'il arpente la forêt, son cœur se serre. Il sait qu'il n'a pas été un bon père. Il sait qu'il a commis quantité d'erreurs, dont il paie aujourd'hui l'addition. Il pensait que les problèmes de Mylène allaient se résorber peu à peu, lorsqu'elle grandirait. Qu'elle finirait par prendre sa vie en main. Que la jeune femme allait enfin trouver un équilibre avec lequel elle composerait au quotidien. Après tant d'efforts, tant de combats, tant de confrontations, tant de séances de psychothérapie, de psychanalyse, tant d'espoirs déçus, tant d'amour, tant de rancœur, tant de détresse.

La pleurer déjà, encore, une fois de plus. Éprouver à nouveau cet émoi malsain qui ricane au fond de son ventre.

Envisager la vie sans elle.

Sans ses crises, sans ses cris, sans sa rage.

Dissimuler l'espoir perfide que, peut-être, elle ne rentrera plus.

S'en vouloir plus encore et vomir cette trahison suprême.



Enfin ne plus attendre. Étouffer le désir de croire que tout peut encore s'arranger.

Mâchoires et poings serrés, Étienne chasse le flux de ses souvenirs. Ses pas l'ont mené jusqu'à une seconde clairière, plus petite. Il en fait rapidement le tour, tente de déceler les traces d'un passage récent sur le sol, sonde les alentours à la recherche d'une réponse. Par où aller ? Poursuivre ou abandonner ? Sa raison lui souffle de rebrousser chemin, son cœur le force à persévérer. L'une et l'autre se livrent un combat sans merci dans les méandres de sa conscience. Il tourne en rond, au propre comme au figuré, et son indécision achève de l'exaspérer.

Après avoir traîné quelques minutes aux abords de cette nouvelle clairière, il décide de faire demi-tour et reprend la direction du parking.

Voguel et Leduc prennent congé de la famille Tissier. Alexandre, leur petit garçon, est dans la classe d'Emma Verdier. Les policiers l'ont questionné sur l'ambiance à l'école, ses relations avec les autres enfants, ce qu'il préfère, ce qu'il aime moins, ce qu'il pense de sa maîtresse... Ils lui ont également demandé s'il jouait régulièrement avec Emma. Intriguée par les déclarations de Mme Gensart, la maman de la petite Manon, Dorothée a questionné les familles sur ce qu'elles pensaient de la fillette.

Alexandre Tissier ne joue pas souvent avec elle. Mais si l'enfant ne leur a pas fourni d'informations supplémentaires sur le tempérament d'Emma, d'autres camarades de classe, interrogés dans la matinée, leur ont apporté un éclairage plus net sur la petite fille.

Au fil des témoignages, des anecdotes et des réflexions lâchées au détour d'une phrase, Dorothée Voguel a compris qu'Emma Verdier était une petite fille à part. Elle est apparue comme une enfant naturellement hautaine. Elle paraît avoir une grande estime d'elle-même. Quand elle parle avec ses petits copains, elle le fait toujours avec calme et lenteur, comme si elle s'adressait à des individus qui ne parlaient pas la même langue qu'elle. Comme si elle craignait de n'être pas comprise. Dans le même ordre d'idées, elle semble n'avoir jamais besoin de personne. On dirait parfois qu'elle n'éprouve aucune compassion. Du moins, elle ne partage avec les autres enfants ni les peines ni les plaisirs du quotidien. Lorsqu'elle éprouve du chagrin ou qu'elle se fait

gronder, elle reste toujours de marbre et ne pleure que lorsqu'elle est certaine d'être seule.

Son physique a souvent été évoqué. C'est un détail, mais Dorothée Voguel a été frappée par la récurrence de cette remarque. Et en effet, Emma est une très jolie petite fille. Elle possède une grâce naturelle, à la fois élégante et délicate, une de ces beautés qui fascinent, tant l'harmonie de ses traits attire le regard. À la manière dont les différents parents parlaient d'elle ce matin, la policière a décelé dans leurs propos une sorte de suspicion, comme si une enfant de son âge détenait quelques pouvoirs dont il fallait se méfier. Comme si l'éclat de son visage était inversement proportionnel à la noirceur de son âme. À certains égards, derrière la reconnaissance de sa beauté se cachait un reproche. Elle était très peu invitée chez ses petits camarades, parfois parce que ceux-ci n'en exprimaient pas le désir, d'autres fois parce que les parents refusaient de le faire.

Après avoir entendu une bonne dizaine d'élèves de la classe de Mylène ainsi que leurs parents, Voguel et Leduc commencent également à avoir une idée assez précise de la personnalité de l'institutrice. Au cours de chaque entrevue, ils ont récolté une série d'anecdotes qui, mises bout à bout, font apparaître un tempérament instable. Réflexions inappropriées, propos déplacés, perte de contrôle, punitions inadéquates, beaucoup de parents ne se sont pas privés de mettre en cause les qualités pédagogiques de la jeune femme. À l'évidence, celle-ci n'est pas très appréciée. Certains s'en sont même plaints auprès de la directrice de l'école au cours de l'année scolaire, ce que Dorothée Voguel n'a pas manqué de noter afin d'interroger Mireille Cerise à ce sujet.

Quant aux enfants, chacun à leur manière, ils ont exprimé leurs sentiments de méfiance ou de crainte vis-à-vis de leur maîtresse. Ils ont reconnu qu'elle était gentille la plupart du temps mais que, lorsqu'elle se mettait en colère, elle devenait effrayante. Ils se sont également plaints du caractère imprévu de ses emportements : elle pouvait parfois accueillir une

grosse bêtise avec indulgence alors que d'autre fois elle explosait de fureur pour un détail sans conséquence. L'ensemble des témoignages concorde en ce qui concerne les mots qu'elle utilise, souvent blessants, la violence de ses emportements ou la démesure de ses punitions.

En sortant de chez les Tissier, une idée traverse l'esprit de Dorothée : et si la disparition de l'institutrice était liée à une vengeance ou un règlement de comptes ? Cette femme semble provoquer des sentiments négatifs chez à peu près tout le monde, enfants comme adultes. Peut-être quelqu'un a-t-il voulu se débarrasser d'elle ? Et s'il fallait chercher aussi du côté de son entourage, en dehors du contexte professionnel ?

— Il n'y a que des gosses à interroger sur cette liste ? demande la policière à son collègue en prenant place au volant de la voiture banalisée.

Henry Leduc s'installe du côté passager et déplie la liste de noms que Dupuis leur a remise la veille.

— Il y a une amie d'enfance. Anne Martin. Elle habite 10, rue des Combattants.

— On y va ! décide Dorothée. Après, on rentre au bureau. J'ai pas mal de choses à raconter à Dupuis.

Et, sans attendre l'accord d'Henry, elle démarre pour se diriger vers le centre-ville.

Le trajet dure une dizaine de minutes, au terme desquelles elle se gare dans une petite rue dont les immeubles ne comptent pas plus de trois ou quatre étages. Ils rejoignent le numéro 10 et appuient sur un des six boutons de l'interphone. Anne Martin répond aussitôt. Quelques instants plus tard, elle les reçoit chez elle, dans un agréable et lumineux appartement.

C'est une jeune femme de l'âge de Mylène, vingt-cinq ans – vingt-six tout au plus. Elle est petite, parfaitement proportionnée, plutôt jolie. Elle est vêtue d'un confortable training en ce jour de week-end. Malgré sa surprise de les voir débarquer chez elle, elle les accueille avec courtoisie. Elle est seule, bien que tout dans son habitation indique qu'elle vit avec un homme et un

jeune enfant : des jouets traînent un peu partout sur le sol, une chaise haute est placée devant la table de la salle à manger, des photos aux murs la représentent en compagnie de son mari et d'un bébé.

— Je m'apprêtais à sortir, leur dit-elle en les invitant néanmoins à prendre place autour de la table.

— Nous ne serons pas longs, la rassure Dorothée.

— Je vous sers quelque chose ?

— Non merci, s'empresse de répondre la policière avant qu'Henry n'accepte. Nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de Mylène Gilmont.

— Mylène ? s'étonne Anne Martin. Il lui est arrivé quelque chose ?

— Elle a disparu.

— Encore !

La réaction de la jeune femme surprend Dorothée.

— Pourquoi ? Ça lui est déjà arrivé ?

Anne Martin semble désarçonnée par la question et, l'espace d'un instant, elle craint d'avoir commis un impair.

— Vous savez, ça fait pas mal de temps que je ne l'ai plus vue. Depuis la naissance de mon fils, je n'ai pas été très disponible. Nous étions voisines lorsque nous étions petites, Mylène et moi, et nous avions l'habitude de jouer ensemble pendant les congés scolaires. Mais nous nous sommes plus ou moins perdues de vue à l'adolescence, quand elle a déménagé. On s'est retrouvées il y a quelques années, par hasard, et on se croise de loin en loin. Elle avait l'air d'aller beaucoup mieux.

— Beaucoup mieux... Elle allait mal ?

— Mylène n'a jamais été bien. Que lui est-il arrivé ?

Dorothée lui fournit quelques explications.

— Mylène Gilmont a disparu hier en fin de journée pendant une sortie scolaire. Une élève de sa classe s'est égarée dans la forêt, elle est partie à sa

recherche. Nous avons retrouvé l'enfant, mais pas Mylène. Depuis, nous sommes sans nouvelles.

Anne Martin hoche la tête en signe de compréhension.

— Pourquoi avez-vous dit « encore ! » lorsque ma collègue vous a appris qu'elle avait disparu ? lui demande Henry.

Dorothée jette un regard surpris vers son collègue : c'est exactement la question qu'elle s'apprêtait à poser à leur hôtesse. Décidément, il m'étonnera toujours, se dit-elle en souriant intérieurement. Elle est sur le point de lui adresser un discret clin d'œil de connivence quand son attention est détournée par la réponse de la jeune femme.

— Même si je ne la voyais déjà plus trop à ce moment-là, je sais que Mylène a fait beaucoup de fugues durant son adolescence.

— Ah bon ? Vous savez pourquoi ?

— J'imagine que la cohabitation avec son père était difficile.

— Difficile... Jusqu'à quel point ?

— Je n'en sais trop rien. Quand on était petites, avec les autres gamins de la rue, on avait tous très peur du père de Mylène. Des bruits couraient que c'était un dangereux criminel, qu'il avait déjà tué plusieurs personnes et qu'il avait fait de la prison. Je n'ai jamais osé mettre un pied chez eux jusqu'à mes douze-treize ans, même quand elle m'invitait à venir jouer. Il faut dire que Mylène était une petite fille un peu étrange.

— Étrange comment ?

Anne Martin hausse les épaules.

— Elle avait des réactions bizarres. Vous savez, les enfants, ça se chamaille. Mais avec elle, les disputes prenaient toujours des proportions démesurées. Quand nous étions en désaccord, elle pouvait se mettre dans des états de rage qui m'effrayaient. Parfois elle parvenait à se dominer, mais là aussi, elle avait un comportement très particulier. Son visage était agité de tics nerveux qui la rendaient inquiétante. Ou bien elle s'enfermait dans un mutisme dont il était impossible de la sortir. Elle ne parlait plus, ne réagissait

plus à rien. Elle devenait indifférente à tout. Comme si j'étais transparente. Comme si je n'existais pas. Ça pouvait durer plusieurs jours.

La jeune femme s'interrompt brièvement, perdue dans ses souvenirs.

— Je crois aussi qu'elle était particulièrement complexée, continue-t-elle. C'est vrai qu'elle n'était pas jolie, beaucoup d'enfants se moquaient de son physique. Et pour couronner le tout, à l'adolescence, on lui a diagnostiqué un diabète de type 1, le diabète le plus contraignant au niveau des injections d'insuline. Depuis que je la connais, elle déteste son corps, son visage, ce qu'elle est. Ça n'aide pas à se rendre aimable auprès des autres, forcément.

— Forcément, répète Dorothée en vérifiant qu'Henry prend bien note de tout.

Puis elle revient à son interlocutrice.

— Selon vous, y aurait-il une raison pour laquelle Mylène aurait voulu disparaître quelques jours sans donner signe de vie ?

Anne Martin hausse une nouvelle fois les épaules, cette fois pour marquer son ignorance.

— Je n'en ai aucune idée. Comme je vous l'ai dit, je ne l'ai plus revue depuis un sacré bout de temps. Je sais qu'à l'époque, ce qui a tout déclenché, c'est une lettre de sa mère qu'elle a retrouvée dans les affaires de son père. Une lettre qui expliquait les raisons de son départ.

— Sa mère est partie ? s'informe Henry en levant le nez de ses notes.

— Oui, et c'est même le grand drame de sa vie.

— Elle disait quoi, cette lettre ? demande Dorothée en fronçant les sourcils.

— Alors là, je n'en ai aucune idée ! Tout ce que je sais, c'est qu'après ça, quelque chose s'est définitivement brisé en elle. Comme si elle avait franchi un point de non-retour. En tout cas, elle n'a jamais voulu m'en parler ; ni à personne, d'ailleurs.

Anne Martin se tait quelques secondes avant d'ajouter :

— Ça a été terrible pour Mylène. Ça l'a complètement détruite.

Les deux policiers l'écoutent avec attention. La méchante institutrice se transforme en pauvre petite fille. S'ils n'excusent pas certains de ses comportements, du moins ils en comprennent les causes.

— Je me demande bien ce qui peut pousser une femme à abandonner son mari et sa fille..., murmure Dorothée, perdue dans ses pensées. Je veux dire, aujourd'hui les trois quarts des couples divorcent et, en général, ils se battent pour la garde des enfants. Quitter un mari est devenu monnaie courante. Mais quitter son enfant ?

— C'est un mystère, frémit Anne Martin. En tout cas, moi, j'en serais incapable !

— Quand avez-vous vu Mylène Gilmont pour la dernière fois ? lui demande la policière pour conclure l'entrevue.

La jeune femme prend le temps de réfléchir avant de répondre.

— Matteo a huit mois... Elle est venue le voir quand il est né, ça faisait une semaine environ que j'étais rentrée de la maternité. Donc je dirais sept bons mois.

— Elle n'a rien dit de spécial, vous n'avez rien remarqué de particulier ? s'informe encore Voguel.

— Elle venait de commencer à enseigner à l'école maternelle Les Pinsons. Ça lui plaisait bien. Elle envisageait même de s'installer toute seule dans un petit appartement. Elle avait vingt-six ans et elle vivait toujours chez son père. Ça devenait lourd.

— Elle s'entendait bien avec lui ?

Anne Martin grimace.

— Ça n'a jamais été simple, avec son père. On peut même dire que c'était parfois violent. Mais je ne lui jette pas la pierre, au père. Elle était capable de lui faire vivre un enfer.

— Vous n'aviez plus peur de lui ?

La jeune femme émet un petit rire confus.



— Je sais qu’il a fait de la taule pour des faits de violence. Pour le reste, je ne le connais pas vraiment. Mais je pense que beaucoup de pères auraient perdu patience avec une fille comme elle. Dites, je ne veux pas vous presser, mais mon mari m’attend au parc avec notre petit garçon. Je dois y aller, maintenant.

La policière hoche la tête en se levant. Quelques instants plus tard, Anne Martin raccompagne ses visiteurs jusqu’à la porte de son appartement.

En regagnant la voiture, Dorothée demande à Henry de lui passer son carnet de notes. Une fois installée derrière son volant, elle les parcourt rapidement.

— Quand tu écris : « *Dans ses rapports avec les autres, elle a un côté tyrannique qui provoque une certaine crainte* »... C’est au sujet de Mylène Gilmont ou d’Emma Verdier ? s’informe Dorothée en indiquant à Henry quelques lignes.

Henry se penche sur le passage que lui pointe sa collègue.

— Emma Verdier.

Puis, relisant le passage, il se ravise :

— Non, désolé ! Là, ça concerne Mylène Gilmont.

Dorothée hoche pensivement la tête.

— Ce qui est étrange, dans toute cette histoire, c’est la similitude des avis sur Emma Verdier et sur Mylène Gilmont. Elles déclenchent toutes les deux des émotions négatives. On ne les aime pas beaucoup, on s’en méfie d’une certaine manière. On les rejette. Elles ont peu d’amis, voire pas du tout. Elles ont toutes les deux un sacré capital antipathie. Comme si elles avaient été fondues dans le même moule. La seule chose qui les différencie vraiment, c’est qu’il y en a une qui est très jolie et l’autre qui est très laide.

Mylène s'est octroyé une pause. Ses forces l'abandonnent peu à peu, son esprit suit le même chemin. Elle revient à la raison par intermittence, brutalement consciente de la précarité de sa situation. Ces lucidités passagères, loin de la préserver, l'entraînent plus profondément encore dans les abîmes de la désolation. Elle affronte une solitude féroce, munie de crocs affûtés qui la déchirent de l'intérieur. Elle se sent faible, délestée de l'énergie dont elle a pourtant un besoin vital.

Ramassée au fond de son gouffre, gisant sur le palier de terre à l'image d'une poupée désarticulée, l'institutrice tente de retenir un peu de la volonté qui s'écoule d'elle comme de l'eau d'une passoire. De temps à autre, elle tourne la tête vers l'amas de terre qu'elle a extrait des parois à mains nues. Elle n'y voit plus grand-chose, l'acidocétose ayant fortement détérioré sa vision, mais elle constate que la quantité de glaise est maintenant suffisante : elle élève le palier d'un bon demi-mètre. Assez pour lui permettre de se hisser hors de ce gouffre infernal. Sauf qu'elle n'en a plus la force. Se lever lui semble impossible.

Son corps tout entier rugit de douleur. Ses crampes abdominales l'empêchent de se redresser, elle demeure pliée sur elle-même, courbée en deux tant les contractions sont violentes. Les nausées ajoutent à son calvaire par leur puissance. Mylène a déjà vomi tout ce qu'il y avait à rendre, et son estomac vide est tordu de spasmes.

La sensation de soif est maintenant un supplice constant. Sa bouche asséchée lui fait l'effet d'une cavité de pierre, ses lèvres ne sont plus que des plaies craquelées, et chaque mouvement est insupportable.

Quant à sa cheville, elle irradie partout dans sa jambe une souffrance diffuse qui se noie dans la douleur générale.

Son organisme épuisé est en train de la lâcher. Elle sombre peu à peu dans une torpeur peuplée de délires dans lesquels ses cauchemars d'enfance reviennent la hanter. Elle se voit petite, huit ou neuf ans, devant une prison, un imposant bâtiment de pierres grises, une sorte de château fort surmonté de tours et de créneaux, situé dans un lieu désertique, sec et aride, que traverse une route. Elle se tient face à la porte de l'édifice, vêtue d'une petite jupe rose à volants, d'un chemisier jaune et de chaussettes blanches. Elle est coiffée de tresses bien serrées. Le ciel est couvert d'épais nuages délavés, la route anthracite ajoute encore à cette sensation de film en noir et blanc, tout est gris à part la fillette qui fait une tache de couleur au milieu de l'image.

L'attente est interminable.

Mylène sait que son père va sortir de prison, sans être sûre du jour et de l'heure. Personne ne l'a renseignée sur le moment exact. Elle patiente donc, bien décidée à ne pas rater celui qui va la sortir de son enfer. Cela fait des mois qu'elle vit chez sa grand-mère. Elle préfère rester là, devant la prison, sur cette route déserte, dans ce paysage abominable, plutôt que de retourner chez cette femme.

La majeure partie du rêve se déroule à cet endroit : Mylène attend devant la prison, impatiente de voir la porte s'ouvrir. Elle se tient debout, bien droite, durant des heures entières, sans qu'il se passe rien.

Enfin, les deux immenses battants de fer finissent par grincer et s'écarter avec une lenteur désespérante. Le cœur de Mylène bat à se rompre, elle guette la silhouette qui, elle le sait, va apparaître...

Il est là, devant elle. La petite fille se précipite vers lui en hurlant :

— Papa !

Il la reçoit dans ses bras en riant, la serre contre lui, la fait virevolter en tourbillonnant, l’embrasse, la respire... Puis ils s’éloignent bras dessus, bras dessous, marchant sur cette route qui semble ne pas avoir de fin.

Tandis qu’ils se dirigent vers l’horizon, Étienne prend des nouvelles de sa fille.

— Et alors, mon coquelicot ? Qu’est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ? Où étais-tu ?

— J’étais chez grand-mère.

— Ne me raconte pas d’histoires, ricane-t-il en gloussant. Où étais-tu ?

— Chez grand-mère !

— Mylène ! Les plaisanteries plus courtes sont les meilleures. Je me suis fait du souci pour toi ! Alors dis-moi où tu étais.

— Je te promets, papa. J’étais chez grand-mère !

— Grand-mère est morte depuis longtemps, ma puce. Tu n’as pas pu aller chez elle !

La fillette se sent aspirée dans les entrailles de la terre. Prise de stupeur, elle réalise que cela fait des mois qu’elle vit seule en compagnie d’une morte. Le cauchemar s’achève sur cette sensation d’épouvante : enfant, elle se réveillait invariablement en hurlant, couverte de sueur, le cœur au bord des lèvres.

L’effroi imprime une décharge dans l’inconscient de l’institutrice, qui la tire de sa léthargie. Elle gémit, et le souffle dans sa trachée, brûlant et corrosif, achève de l’éveiller. En ouvrant les yeux, elle ne distingue que des masses d’ombre et de lumière, des formes fluctuantes. Puis elle reconnaît son environnement. L’espace d’un instant, son esprit confus mélange le rêve et la réalité. Vient-elle en effet d’être absorbée sous la surface du sol ou... Non, maintenant elle se souvient : la sortie scolaire, la disparition d’Emma, la trahison de la fillette.

Sa vision reste très approximative. Ses yeux sont presque aussi secs que sa bouche, elle peine à faire la mise au point. Elle les écarquille puis les

ferme à plusieurs reprises, essayant de différencier les détails de ce qui l'entoure. Des éclats de lumière semblent se matérialiser devant elle, douloureuses lueurs qui la forcent à baisser les paupières.

Quand elle les ouvre à nouveau, une ombre attire son attention. Mylène lève la tête vers le bord du gouffre, attirée par une variation lumineuse. Elle ne perçoit que des silhouettes dont les multiples contours s'assemblent et se séparent. Pourtant, ce que ses yeux ne parviennent à discerner, son esprit affamé d'espoir s'acharne à le reconstituer.

Une tête se découpe dans le trou qui la surplombe, juste au niveau de la surface. Ce visage, elle le reconnaîtrait entre mille. La jeune femme expulse un râle de gratitude et lève un bras vers le ciel.

— Papa..., murmure-t-elle d'une voix à peine audible.

Ça y est, on l'a retrouvée ! Son calvaire touche à sa fin. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne meure enterrée vivante dans cette tombe naturelle ! On va enfin la sortir de là ! Dans quelques instants, elle recevra l'insuline dont son corps a cruellement besoin pour survivre. D'autres images lui viennent en tête, dont celle de vagues qui déferlent sur elle, lui dispensant leur fraîcheur ainsi que l'incroyable sensation d'une bouche inondée de liquide.

— Boire..., gémit-elle encore.

Mylène se détend. Elle s'abandonne au soulagement de se savoir sauvée. Elle ferme des yeux dont la douleur irradie jusqu'au centre de son cerveau.

Puis elle perd connaissance.

C'est étrange comme, lorsque tout va mal, les choses les plus insignifiantes acquièrent une valeur inédite. En garant sa voiture sur le parking de l'hypermarché, Camille renoue avec tout ce que l'ordinaire a de plus rassurant : les familles qui entrent et qui sortent, les vieilles dames qui vont boire leur tasse de thé à la cafétéria, la musique insipide qui traverse les allées, la mauvaise humeur des caissières... Même le chariot en tête de colonne bloqué par une pièce de monnaie étrangère ne l'énerve pas. Camille franchit sans rechigner les cinquante mètres qui la séparent d'une autre file de chariots et s'empare de l'un d'eux. Emma réclame de s'installer dans le siège réservé aux enfants, Camille l'aide à glisser ses jambes à travers les ouvertures prévues à cet effet. Puis elles pénètrent dans le magasin.

En général, faire les courses avec Emma est loin d'être une partie de plaisir. Les tentations ne manquent pas, c'est un parcours du combattant au cours duquel il s'agit d'éviter les nombreux pièges que les commerciaux ont mis en place pour solliciter les convoitises, en particulier celles des petits. Emma ne fait pas exception à la règle, elle veut tout, tout de suite, tout le temps. Aujourd'hui pourtant, Camille aborde la corvée avec soulagement. Cette journée qui s'amorce menace d'être sans fin, les heures s'enlisent dans le marasme de ses peurs et elle a énormément de mal à se concentrer sur les tâches du quotidien. Depuis ce matin, elle tourne en rond dans la maison, passe les trois quarts de son temps à guetter la rue, craignant d'apercevoir la silhouette d'Étienne bien décidé à tout révéler à Patrick... Elle n'a pas donné

suite à son SMS et s'attend au pire. Elle est à cran, complètement épuisée, ne supporte rien, à commencer par les sollicitations incessantes d'Emma qui réclame qu'on s'occupe d'elle. En se rendant à l'hypermarché, elle espérait que l'agitation générale la détournerait pour un temps de ses angoisses.

Patrick n'était pas enchanté à l'idée de la laisser emmener Emma faire les courses, elle l'a bien senti. Sa méfiance, mal dissimulée, a profondément blessé Camille sans qu'elle puisse lui opposer d'arguments probants, compte tenu du conflit de ce matin. Patrick aurait préféré garder Emma auprès de lui, cela ne fait aucun doute. Un rendez-vous avec l'un de ses étudiants dans le cadre de son mémoire ne lui a pas laissé le choix.

Camille parcourt les allées. Au fil de ses déambulations, le chariot se remplit de produits nécessaires. Comme à l'accoutumée, Emma exige tout ce qui lui fait envie, sans tenir compte des refus de sa mère. En général, elle insiste, elle supplie, elle implore jusqu'à ce que Camille capitule et cède à l'une de ses exigences, dans l'espoir d'avoir la paix. Les quelques minutes qui suivent cette reddition permettent à la jeune femme de se concentrer sur sa liste de courses, avant que la fillette ne revienne à la charge.

Aujourd'hui, Camille est plus permissive. Elle refuse pour la forme mais cède rapidement à ses caprices. Manque d'énergie. La peur rétrospective d'avoir pu la perdre et l'envie de la gâter achèvent de la priver de toute combativité. Camille a besoin de regagner des points auprès de sa fille.

De son côté, Emma n'est pas idiote. Elle possède ce sixième sens inhérent aux enfants qui détectent instantanément les faiblesses de leurs parents pour en tirer le meilleur parti. La gamine profite de celles de sa mère de manière éhontée.

Après avoir obtenu une quantité déraisonnable de paquets de bonbons et de gâteaux secs, Emma exige de sortir du chariot. Camille connaît les intentions de sa fille : elle adore jouer à cache-cache dans les rayons. Cette fois encore, la jeune femme capitule. Elle saisit la petite fille sous les bras, la soulève et la dépose à terre.

Comme souvent le samedi, les allées du magasin sont bondées. Les clients sont nombreux à circuler entre les rayons, provoquant parfois des encombrements de chariots.

— Tu restes près de moi ! ordonne-t-elle avant de lâcher Emma.

Celle-ci acquiesce et, pendant quelques minutes, elle marche bien sagement aux côtés de sa maman. Mais très vite, la promenade l'ennuie : au rayon des produits d'entretien, les distractions sont réduites. L'allée transversale lui semble plus intéressante et, faisant fi de sa promesse, elle cavale jusqu'à la suivante.

— Ne t'éloigne pas, lui enjoint sa mère en cherchant sa lessive habituelle.

Malgré ses directives, Emma disparaît bientôt à sa vue. Camille ne s'en inquiète pas outre mesure. Elle choisit un bidon de lessive et complète son achat par l'adoucissant de la même marque. Puis elle se hâte jusqu'au bout de l'allée, là où la fillette a disparu.

— Bouh ! s'exclame Emma en surgissant de derrière une tête de gondole.

Camille simule une grosse frayeur : elle sursaute de manière démesurée et caricature l'épouvante. La petite fille rit aux éclats. Puis elle s'élance dans l'allée centrale avant de disparaître dans le rayon suivant.

— Emma !

Bien entendu, la petite fille ne réagit pas à l'injonction de sa maman. Camille souhaite prendre la direction opposée. Elle s'agace de l'indiscipline de l'enfant, se dépêche d'atteindre le rayon dans lequel Emma s'est engagée avant de l'apostropher avec un peu plus de fermeté.

— Je t'ai dit de rester près de moi ! Viens ici tout de suite !

La gamine fait la sourde oreille, forçant Camille à la rejoindre. Elle s'empare de la menotte de sa fille pour l'entraîner vers les caisses. Emma résiste quelques instants, vitupérant de sa petite voix pointue. Alertés par ses cris, quelques clients les regardent avec circonspection.

— Si tu n'obéis pas, tu retournes dans le chariot, c'est compris ?



La menace ne semble pas émouvoir Emma qui peste de plus belle. La fatigue aidant, Camille perd patience : elle n'est pas en état de supporter les jérémiades de sa fille, laquelle ne se prive pas d'en remettre une couche.

— Ça suffit, maintenant ! lui intime-t-elle d'une voix sourde.

— Je veux aller par là ! vocifère Emma en cherchant à se dégager.

— Et moi, je te dis d'aller par là !

Camille maintient fermement la petite main dans la sienne tandis que la fillette se débat comme une anguille hors de l'eau. Emma ne supporte pas de se sentir entravée, et son tempérament volcanique déborde très vite en une colère aveugle. Elle fulmine, rugit, braille de toutes ses forces... Dans l'allée, les clients agacés ne cachent pas leur irritation, regards réprobateurs et rictus plein de mépris. Les cris de l'enfant résonnent dans le crâne de Camille, leurs échos martèlent sa raison, la fêlent jusqu'à la rupture. Elle sent la rage monter en elle, cette fois véritablement à cran. N'y tenant plus, elle laisse éclater sa fureur et empoigne Emma qu'elle secoue comme un prunier.

— Tu vas te taire, oui ! Mais tu vas te taire ! Je n'en peux plus de toi !!! Tu finiras par me rendre folle ! hurle-t-elle, perdant contenance.

Tétanisée par la violence de sa mère, la gamine se fige entre ses mains. La perte de contrôle de Camille a du moins l'avantage de la faire taire. Lorsqu'elle réalise qu'Emma ne lui oppose plus aucune résistance, Camille la lâche, déjà bouleversée par cette nouvelle altercation.

Les gens les dévisagent maintenant avec sévérité et la jeune femme se sent plus misérable que jamais.

Emma, elle, se tient droite, presque raide. Elle pose sur sa mère un regard glacial.

— Je le dirai à papa ! persifle-t-elle, hargneuse.

Ébranlée, Camille se redresse, plus épuisée que jamais. Elle tente de retrouver un semblant de dignité qui ne trompe personne, pas même la fillette. La menace proférée par l'enfant bourdonne dans son esprit : en toute

logique, c'est elle qui aurait dû effrayer Emma. Au lieu de quoi, elle réprime avec angoisse l'envie furieuse de supplier sa fille de ne rien dire à son père.

Elle n'ose imaginer la réaction de Patrick quand il apprendra qu'elle a encore brutalisé leur enfant. Une fois de plus. Une fois de trop.

Des pensées pitoyables l'assaillent, parmi lesquelles celle d'acheter le silence d'Emma. Les promesses se pressent dans sa tête, luisent dans le brouillard de son désarroi : les jouets roses et brillants dont la fillette rêve depuis longtemps, la panoplie de Barbie ou même le petit chien mécanique qui lui faisait tellement envie... Camille tressaille. À quoi pense-t-elle ?

Un reste de discernement la fait renoncer à son projet.

Confuse, la gorge serrée, elle se dirige vers les caisses où elle prend place dans une des nombreuses files. Elle a la sensation que tout le monde la regarde, la juge, la condamne. Elle, la mère indigne qui malmène son enfant en public.

Un peu plus loin, dans la queue d'à côté, une autre jeune maman attend également son tour. Dans le chariot, son petit garçon patiente lui aussi, sagement installé dans le siège enfant. De temps à autre, elle lui fait des baisers esquimaux, nez contre nez, et le garçonnet éclate de rire. Camille les observe à la dérobée, envieuse de cette insouciance qui était autrefois la sienne. Puis elle baisse les yeux vers Emma, debout à côté d'elle.

Le visage grave, les lèvres pincées, l'enfant regarde droit devant elle, sans plus accorder la moindre attention à sa mère. En prenant le temps de la détailler, en observant son expression pleine d'arrogance, Camille retrouve l'attitude hautaine et distante que Patrick arbore lors de leurs disputes, cet insupportable mépris qu'il affiche ouvertement quand ils sont en désaccord.

Mon Dieu, comme Emma ressemble à son père !

Elle s'en était déjà fait la réflexion quelquefois, lorsque le caractère d'Emma s'était affirmé au fil des mois et des années. Elle avait hérité de l'intransigeance de Patrick pour toutes les faiblesses qui lui étaient étrangères. Une incapacité totale à éprouver de la compassion pour autrui.

Cette incontestable similitude la meurtrit douloureusement, elle ne peut s'en cacher. Elle, Camille, n'est pas comme ça. Plus douce, plus compréhensive des travers des autres, plus indulgente... Plus charitable. Des qualités que son mari associe à demi-mot à une certaine faiblesse. Et plus Emma grandit, plus Camille éprouve cette singulière sensation d'être exclue du clan Verdier, observant, impuissante, une complicité que le père et la fille nourrissent de leurs idéaux.

C'est enfin son tour. Camille dispose ses achats sur le tapis roulant, et en remplit ensuite de grands sacs en plastique. Après avoir réglé la facture, elle charge le chariot de ses courses et se dirige vers la sortie du magasin. Emma la suit avec docilité, silencieuse et distante, froide comme un glaçon. Ensemble, elles traversent le parking du magasin pour rejoindre la voiture, que Camille déverrouille à distance, d'une pression sur son porte-clés.

Tandis qu'elle range les courses dans le coffre, Emma boude à côté du véhicule, appuyée contre la portière.

— Je vais rapporter le chariot, l'informe sèchement Camille. Grimpe dans la voiture, c'est ouvert.

Le regard dur, Emma s'exécute. Camille s'éloigne vers la réserve de chariots, insère le sien dans le précédent avant de récupérer sa pièce. Puis elle retourne à sa place de parking.

Quand elle parvient à hauteur du véhicule, la portière arrière est grande ouverte. Camille s'en approche, sondant l'habitacle qui, à cette distance, lui semble désert. Quelques pas encore, et elle se penche pour englober d'un coup d'œil les deux sièges arrière, puis ceux de devant...

La voiture est vide.

Camille se redresse vivement, portant sur les alentours un regard alarmé.

— Emma ?

Elle fait rapidement le tour de la voiture.

L'absence de la fillette se confirme à mesure qu'elle se déplace.

Elle ne l'aperçoit ni devant, ni derrière, ni même à proximité des autres véhicules.

— Emma ! hurle Camille, en proie à cet effroi viscéral qui, lui semble-t-il, ne la lâche plus.

La jeune femme se met à courir entre les rangées de voitures, sans cesser d'appeler. Chaque véhicule dissimule des recoins dérobés à sa vue et, dans cette course affolée, elle peine à les examiner tous. L'angoisse l'étreint avec tant de force que bientôt, elle ne distingue plus les détails environnants, incapable de focaliser ses pensées, encore plus de juguler le cataclysme qui ravage son esprit. C'est à peine si elle remarque les personnes qui l'entourent. Les gens la regardent passer paniquée, s'époumonant sans discontinuer, proche de l'hystérie.

— Tout va bien, madame ? s'enquiert un homme d'une trentaine d'années en tentant d'attirer son attention. Vous avez besoin d'aide ?

Camille le dévisage d'un air hagard. Elle ralentit l'allure, ne cesse de scruter les alentours en continuant d'appeler Emma.

— Madame ? insiste l'homme.

D'autres personnes s'approchent, intriguées par ses cris.

— Vous n'avez pas vu ma fille ? hoquette Camille d'une voix blanche.

Elle s'adresse à l'une d'elles, suppliante, puis se détourne vers une autre, et ainsi de suite, sans même attendre leur réaction, comme si elle connaissait déjà la réponse.

— Elle était là il y a à peine quelques secondes, ajoute-t-elle en désignant du doigt la place de parking sur laquelle sa voiture est stationnée.

— Calmez-vous, madame, intervient une femme entre deux âges. Comment elle est, votre fille ?

— Elle est blonde, elle a des cheveux mi-longs bouclés... Elle était dans la voiture pendant que j'allais rapporter le chariot, et quand je suis revenue, elle n'y était plus !

— Quel âge ? s'informe le trentenaire.

— Elle a cinq ans ! Elle est toute petite !

Camille tourne sur elle-même, fébrile et tremblante. Elle se dévisse le cou, cherchant Emma par-delà les passants qui l'encerclent. Parmi eux, certains commencent également à examiner les environs. Malheureusement, la circulation ne cesse de fluctuer sur le parking. Entre les voitures et les clients qui vont et viennent, il est difficile de distinguer quelqu'un en particulier, a fortiori une enfant de la taille d'Emma. Malgré tout, quelques personnes s'éloignent aussitôt et entreprennent de la chercher.

— Il faut prévenir la sécurité ! préconise l'un des badauds.

— Comment est-elle habillée ? demande un autre.

— Elle porte...

Camille s'interrompt. Elle ne se rappelle plus ce qu'elle a mis à Emma ce matin. Les images se brouillent dans sa tête, elle tente de se rappeler la tenue vestimentaire de l'enfant sans parvenir à la visualiser. Tandis qu'elle fouille dans sa mémoire, incapable d'ordonner ses pensées, elle ne cesse de sonder les environs, les yeux perdus au loin. Le drame s'impose à son esprit avec une telle férocité qu'il phagocyte toute autre réflexion, l'empêchant de prendre le recul nécessaire pour réagir efficacement. Elle envisage avec horreur la possibilité de ne jamais revoir sa fille, de la chercher partout sans savoir où elle se trouve, de tout ignorer de son sort.

Une idée la percute soudain, claire, évidente.

Ce qu'elle est en train d'imaginer n'est rien d'autre que le calvaire qu'endure Étienne depuis la veille.

— C'est la gamine que vous brutalisiez tout à l'heure devant les caisses ? raille une vieille dame en portant sur Camille un regard dédaigneux. Pas étonnant qu'elle se soit enfuie !

La remarque la heurte de plein fouet. Elle dévisage la femme d'un œil stupéfait tandis que les larmes débordent déjà de ses paupières. La cruauté de cette répartie est si abjecte qu'elle provoque dans le creux de son ventre une lame de fond de haine et de violence.

— Elle ne s'est pas enfuie, connasse ! rugit-elle en fondant sur la dame qui pousse un cri d'effroi. Elle a été enlevée, tu comprends ça ?

Plusieurs personnes s'interposent entre les deux femmes, dont certaines retiennent Camille. On l'exhorte au calme, on tente de focaliser son attention pour la détourner de la vieille dame. Se voyant à l'abri de l'agression, celle-ci vitupère à son tour : elle exprime toute son indignation, traite la jeune femme de folledingue, crie au scandale, ce qui ajoute encore à la fureur de Camille. Au bout de quelques instants, elle se dégage de ses entraves dans un mouvement d'humeur.

— C'est bon ! vocifère-t-elle, agressive. Ne me touchez pas ! Foutez-moi la paix !

On la libère peu à peu et bientôt elle recouvre sa liberté de mouvement.

Elle reste un court instant hébétée, complètement perdue, ne sachant plus ce qu'elle fait là, pourquoi ces gens qu'elle ne connaît pas l'encerclent, pour quelle raison ses yeux sont baignés de larmes. Puis elle se souvient. Dans un flash d'une fugacité extrême, elle revient à l'instant présent avec une précision affolante. Toutes les tensions qui ont jalonné la journée se remettent en ordre : l'affrontement avec Emma dans la salle de bains, puis la dispute avec Patrick... Enfin les courses à l'hypermarché, durant lesquelles elle a secoué Emma en lui hurlant dessus.

Camille réalise soudain qu'elle a passé la moitié de la journée à brutaliser sa fille.

— Je... Je ne voulais pas..., sanglote-t-elle, effondrée. Je ne voulais pas lui faire de mal ! Je voulais juste...

L'émoi, trop puissant, l'empêche d'achever sa phrase. Elle hoquette sous le coup de la douleur et se tourne vers les autres clients.

— Je veux ma fille, gémit-elle en les suppliant du regard.

Un vigile en uniforme s'approche du groupe et, une fois mis au courant de la situation, entreprend de lui poser des questions sur l'apparence d'Emma ainsi que sur les circonstances de sa disparition. Camille y répond comme un automate, elle décrit l'enfant, sa tenue vestimentaire, dont elle se souvient à présent, la façon dont les choses se sont déroulées. Elle évoque également la possibilité qu'un homme lui en veuille personnellement, un homme du nom d'Étienne Gilmont qui, selon elle, aurait pu enlever Emma.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demande le vigile en marquant son étonnement.

— Il faut appeler le capitaine Dupuis ! s'exclame soudain Camille, comme si elle tenait la solution à son problème.

Et, sans fournir plus d'explications, elle se saisit de son smartphone, retrouve la carte de visite dans la poche arrière de son pantalon et compose le numéro du policier. Sitôt la communication établie, elle rugit dans le combiné :

— Il a enlevé Emma ! Elle était dans la voiture et quand je suis revenue, elle n'y était plus ! C'est Étienne Gilmont, j'en suis certaine !

À l'autre bout de la ligne, Dupuis a quelque difficulté à démêler les informations disparates que Camille lui communique. La panique rend ses propos décousus et les sanglots déforment ses mots. Elle lui parle de vengeance, d'enlèvement d'enfant, de besoin maladif de soutirer des informations à Emma... Après avoir saisi le gros de l'affaire et s'être informé de l'endroit où elle se trouve, il annonce qu'il arrive tout de suite.



En coupant la communication, Camille se sent dévastée. La situation lui échappe totalement, elle prend maintenant conscience que son secret est devenu une véritable menace et que la seule façon de la contrer est d'avouer son adultère à Patrick. Cette perspective lui retourne l'estomac, elle ne doute pas du cataclysme que cet aveu provoquera dans leur vie, la douleur, la haine, sans doute même la rupture... Mais c'est l'unique moyen de sauver sa fille. S'il n'est pas déjà trop tard.

Certaines personnes attroupées autour d'elle se sont éloignées, remplacées par d'autres qui s'informent de ce qui se passe.

Soudain, elle entend des cris qui attirent son attention vers la droite. Autour d'elle, tout le monde tourne la tête du même côté : à l'autre extrémité du parking, elle discerne un second attroupement, plus restreint. On lui fait signe. Quatre personnes se rapprochent d'elle. Elles sont encore loin, trois cents mètres peut-être, et Camille distingue mal la signification de leurs cris. Parmi les quatre individus qui composent le groupe, un homme, au centre, semble porter un paquet dans ses bras, une charge lourde, ou précieuse, qu'il tient tout contre lui, légèrement penché en avant comme pour la protéger.

La jeune femme plisse les yeux dans leur direction. Elle reconnaît soudain le manteau d'Emma, du moins sa couleur, qui recouvre ce qu'elle pensait être un paquet... C'est elle ! L'homme se hâte vers Camille.

Une violente décharge manque de la faire vaciller. Elle a la sensation d'avoir été maintenue en apnée jusqu'à ses dernières limites et de pouvoir à

nouveau inspirer tout l'oxygène dont elle a besoin. Son corps la propulse aussitôt vers l'avant. Elle se met à courir vers le groupe, le rejoint en quelques secondes et s'empare d'Emma comme si sa vie en dépendait. Ce qui est en effet le cas.

La mère et la fille sont sensiblement dans le même état : elles tremblent comme des feuilles et pleurent comme des fontaines. Camille étreint Emma avec passion, sanglote à gros bouillons, lui demande pardon et la couvre de baisers. Emma se réfugie dans les bras de sa mère comme si elle voulait se fondre en elle. Toutes deux se témoignent tout l'amour qui s'esquive trop souvent. Camille lui promet mille choses, Emma scande le doux mot de « maman » au rythme de ses hoquets.

Dupuis arrive sur ces entrefaites, accompagné de Dorothée Vogel. Il pousse un soupir de soulagement quand il les découvre enlacées : il a déjà retrouvé la petite fille la veille, il n'a aucune envie de recommencer à la chercher.

Il leur laisse le temps de se remettre de leurs émotions pendant que Dorothée va leur chercher à boire et les réconforte avec des mots rassurants. Puis le capitaine les informe qu'il va devoir leur poser quelques questions. Camille accepte sans rechigner ; rien ne peut plus la contrarier : elle serre son enfant dans ses bras, c'est tout ce qui compte. Le policier les embarque toutes les deux. Dupuis promet à Camille de les reconduire à sa voiture dès qu'il aura pris leur déposition. Une fois encore, la jeune femme ne s'y oppose pas : elle est incapable de conduire dans l'état où elle est.

Le trajet jusqu'au commissariat dure une bonne dizaine de minutes. La jeune femme en profite pour téléphoner à Patrick afin de le mettre au courant de la situation. Elle tombe sur sa messagerie, lui dit qu'il s'est passé quelque chose d'alarmant et qu'elle attend son appel le plus vite possible. Quand elle coupe la communication, ils sont en vue des bâtiments de police, devant lesquels Dorothée Vogel se range quelques instants plus tard.

Une fois sur place, Dupuis conduit Camille et Emma jusqu'à son bureau. La jeune femme tient toujours Emma contre elle et, quand elle prend place sur un siège, elle garde l'enfant sur ses genoux. Elles ont l'air collées l'une à l'autre. Le policier s'installe à son tour de l'autre côté du bureau, puis il allume son ordinateur.

Il demande alors à Camille de raconter ce qui s'est passé. Elle relate les événements tels qu'ils se sont déroulés, du moins tels qu'elle les a vécus. Dupuis pianote sur son clavier et retranscrit fidèlement ses propos.

Puis c'est au tour d'Emma.

Elle parle d'un monsieur qui l'a attrapée au moment où Camille s'éloignait avec son chariot. Elle raconte qu'elle s'est sentie soulevée dans les airs et qu'on l'a aussitôt emportée. Elle voyait la voiture s'éloigner sans pouvoir rien faire pour y revenir. Elle s'est mise à hurler mais une large main s'est abattue sur sa bouche. Son cri s'est étouffé dans sa gorge.

Elle a tenté de s'enfuir en se débattant de toutes ses forces, mais sans succès : la poigne de son kidnappeur était solide. Elle se sentait secouée dans tous les sens, ce qui lui compliquait la tâche. Et puis elle a eu peur. Très peur.

Emma raconte cela avec ses mots d'enfant, ses sanglots et ses hoquets. Elle livre un récit sommaire et désordonné, mais en remettant les idées dans l'ordre, Camille et Dupuis parviennent à y voir clair. Ils guident son témoignage en lui posant des questions, lesquelles leur permettent de combler les trous.

— Le monsieur a couru pendant longtemps ? l'interroge Dupuis.

— Non. Pas très longtemps. Juste un peu.

— Et qu'a-t-il fait ensuite ?

— Il s'est arrêté et il m'a déposée par terre.

— Tu as vu son visage ? demande Camille.

Emma secoue la tête.

— Tu n'as pas vu son visage ? s'étonne Dupuis.

— Il avait un bonnet et des lunettes.

— Un bonnet et des lunettes ? Comme les bandits à la télé ?

— C'est comment, un bandit à la télé ?

— Elle a cinq ans, capitaine, intervient Camille. Elle ne passe pas encore ses soirées à regarder des films de gangsters.

— C'est bien dommage..., grogne-t-il dans sa barbe.

Puis, revenant à Emma :

— Tu peux me dessiner le monsieur ? lui demande-t-il en poussant devant la fillette une feuille de papier et un stylo.

Emma acquiesce avant de s'emparer du stylo. Durant quelques instants, elle griffonne, penchée sur la feuille, appliquée et concentrée, s'efforçant de reproduire l'apparence de l'individu. Quand elle présente son dessin, Camille et Dupuis comprennent rapidement qu'ils ne pourront rien en tirer. Impossible d'identifier l'homme : un bonnet lui descend jusque sous les sourcils, des lunettes noires masquent son regard, un foulard dissimule son menton.

— Il t'a dit quelque chose ? s'informe Camille en détaillant le dessin.

À nouveau, la fillette répond par la négative. Elle baisse ensuite la tête et se pelotonne contre sa mère dans un mouvement de repli.

— Tu es certaine qu'il ne t'a rien dit, Emma ? insiste Dupuis.

La petite fille lutte visiblement pour faire sortir les mots de sa bouche. Ses lèvres tremblent, elle s'accroche à sa maman comme si on allait l'en arracher.

— Parle-nous, Emma, la conjure Camille. Tu ne dois plus avoir peur, il ne t'arrivera rien. Mais pour ça, il faut tout nous raconter.

Malgré les promesses et les mots rassurants, Emma dément avoir eu le moindre échange verbal avec l'homme.

— Je sais que c'est lui ! s'obstine Camille en s'adressant à Dupuis. Je sais que c'est Étienne Gilmont qui l'a enlevée. Il est persuadé qu'elle sait où se trouve sa fille et qu'elle refuse volontairement de parler. Il veut nous mettre la pression pour nous faire craquer.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Camille déglutit. Elle aurait quelques raisons à lui fournir pour étayer ses dires, le problème, c'est qu'elle préférerait les garder pour elle. Et même si elle envisage sérieusement de tout avouer à Patrick, elle est incapable d'informer le policier avant son mari. Si celui-ci devait apprendre sa trahison d'une autre bouche que la sienne, la situation serait encore plus dramatique et elle craint que les répercussions soient insupportables.

— Avouez tout de même qu'il y a de quoi se poser des questions ! La fille de Gilmont disparaît en cherchant la mienne. Emma avait le foulard de Mylène autour du bras... Il ne faut pas être Sherlock Holmes pour faire un plus un égale deux. Même Étienne arrive au même résultat.

— Vous l'appellez Étienne ?

Camille dissimule son embarras sous une évidente mauvaise foi.

— C'est comme ça qu'il s'appelle, non ?

Dupuis la considère d'un air dubitatif. Depuis le début, il ne la sent pas, la mère Verdier. Quelque chose dans son attitude lui semble équivoque sans qu'il parvienne à mettre le doigt dessus.

— Admettons. Mais s'il est persuadé qu'Emma sait quelque chose, pourquoi ne l'a-t-il pas interrogée ? Pourquoi n'est-il pas allé jusqu'au bout de son objectif ? Ça n'a pas de sens !

Camille se pose la même question. Elle baisse les yeux sur sa fille, toujours pelotonnée contre elle, tandis qu'une série d'interrogations déferlent dans son esprit : pour quelle raison Étienne n'a-t-il pas encore mis à exécution sa menace de tout révéler à Patrick ? La journée touche à sa fin, le délai qu'il lui a fixé par SMS est largement dépassé et elle n'a pas répondu à ses exigences. Pourquoi a-t-il changé de mode d'intimidation ? Emma raconte-t-elle la vérité quand elle dit que l'homme ne lui a pas parlé ? Et, dans le cas contraire, quelles sont les raisons qui la poussent à mentir ?

— OK ! reprend Dupuis à l'adresse d'Emma, interrompant du même coup les réflexions de Camille. Que s'est-il passé, ensuite ? Il t'a déposée par

terre sans rien dire... Et après ?

— Après il est parti, répond simplement l'enfant.

— Il est parti ? Comme ça ?

— Oui.

— Il t'a fait mal ?

— Non, il m'a fait peur.

— Il t'a fait peur parce qu'il t'a prise dans ses bras et qu'il t'a éloignée de ta maman, c'est ça ?

— Oui.

— Mais il ne t'a pas fait mal.

— Non.

— Quand il t'a déposée par terre, c'est parce que quelqu'un essayait de l'arrêter ?

— Je sais pas.

— OK. Quand il est parti, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai pleuré très fort. Après il y a un monsieur qui m'a trouvée et qui m'a rapportée à maman.

Camille et Dupuis échangent un regard perplexe.

— Que comptez-vous faire ? demande Camille au policier sur le ton de celle qui attend une réponse et des actes.

— Je vais interroger M. Gilmont.

— Et c'est tout ?

— Pour l'instant, oui. J'aviserais en fonction de son témoignage.

— Vous ne comptez même pas le mettre en prison ? Il a tenté d'enlever Emma ! Qui sait ce qu'il essayera de faire, la prochaine fois ?

Le capitaine esquisse une moue dubitative.

— En vérité, on ne peut pas vraiment appeler cela une tentative d'enlèvement. Un homme s'est en effet emparé d'Emma, il a couru quelques mètres avec elle, puis il l'a déposée avant de disparaître. Il ne lui a pas parlé, il ne lui a pas fait de mal, il n'a même pas été contraint de la libérer, il l'a fait

de son propre chef. Si l'on en croit ce que nous a dit Emma, sa « disparition » n'a pas duré plus de deux minutes. En outre, rien dans ce qu'elle nous a raconté ne nous permet d'identifier Gilmont. Nous n'avons aucune preuve qu'il s'agisse bien de lui. Ça ressemble plutôt à une mauvaise plaisanterie, mais ça s'arrête là. Si je devais enfermer tous les mauvais plaisantins, les prisons seraient encore plus surchargées qu'elles ne le sont déjà.

— Et si Gilmont nie les faits ?

— Je n'ai aucune charge contre lui.

Camille pince les lèvres et jette à Dupuis un regard assassin. En écoutant le capitaine lui faire le résumé des faits, elle réalise que, contrairement à ce qu'il pense, tout cela a un sens et qu'Étienne a obtenu exactement ce qu'il voulait. Il n'a pas adressé la parole à Emma parce qu'il ne cherchait pas à la faire parler. Il s'est rendu à l'évidence : si la fillette n'a rien dit aux policiers ni même à ses parents, c'est qu'elle ne savait rien. Ce qu'il cherche en vérité est bien plus préoccupant qu'un simple moyen de la faire parler.

La jeune femme sent l'étau de l'angoisse se refermer sur son estomac qu'il comprime sans pitié. Les desseins d'Étienne lui apparaissent maintenant d'une limpidité effrayante. Qu'importe qu'Emma sache ou non où se trouve Mylène. Pour lui, elle est l'unique responsable de la disparition de sa fille. Si Mylène n'était pas partie à la recherche de l'enfant, il ne lui serait rien arrivé. Tout ce qu'il veut, à présent, c'est se venger. Faire peser sur Emma et sa famille une menace aussi constante qu'insupportable. Il cherche à les pousser à bout, à faire de leur vie un calvaire, à l'image de ce qu'est devenue sa propre existence. Il veut les entraîner avec lui dans l'enfer de la souffrance psychologique.

— Je vous tiens au courant, madame Verdier, déclare Dupuis en se levant afin de mettre fin à l'entretien. L'officier Voguel va vous raccompagner jusqu'au parking de l'hypermarché.

Interrompue dans le dédale de ses pensées, Camille s'apprête à en faire part à Dupuis.

*« Je n'ai aucune charge contre lui. »*

La dernière phrase prononcée par le policier, courte et implacable, résonne en elle dans l'abîme de son raisonnement. Camille éprouve le vertige du désespoir. À quoi bon tenter de convaincre le policier du bien-fondé de ses craintes ? Sans preuve, et donc sans charge, il ne pourra rien faire pour eux.

La jeune femme se lève à son tour, portant dans ses bras Emma qu'elle serre fébrilement contre elle.

— S'il arrive quoi que ce soit à ma fille, je vous en tiendrai pour personnellement responsable ! se contente-t-elle de persifler en passant devant lui.

— Si ça peut vous soulager..., réplique le capitaine avec fatalisme.

Dupuis la regarde s'éloigner, portant toujours sa fille dans les bras. Cette femme lui cache quelque chose. Elle l'intrigue. Elle est encore jeune et pourtant il émane d'elle une gravité insolite. Sa gamine aussi est étrange. Un visage d'ange qui, pourtant, impose la distance. Il reconnaît que les deux seules fois où il l'a vue, elle venait de vivre une expérience traumatisante, mais il y a autre chose. Son très jeune âge la rend vulnérable, tout en lui donnant une impunité dont elle semble avoir conscience. Il l'aurait bien interrogée une nouvelle fois sur les événements de la veille, mais, vu son état, il n'a même pas essayé.

Ses réflexions le mènent au mystère qui entoure la disparition de Mylène Gilmont. Une partie de ses hommes sont en train de sonder le lac. Ils n'ont encore rien trouvé pour l'instant.

Et Dupuis doute de plus en plus qu'ils trouvent quoi que ce soit.



Lorsque Dupuis et Voguel font irruption dans la cuisine de L'Anecdote, en fin de journée, Étienne achève l'inventaire des denrées épuisées. Il sort de la chambre froide dans laquelle il vient de passer en revue les stocks. Se rendre au travail comme chaque jour était une nécessité : hors de question de rester seul chez lui à tourner en rond et attendre d'hypothétiques nouvelles.

Nathalie, la seconde, se tient un peu plus loin, sur la droite. Elle bat des œufs en neige, un large plat rond coincé sous le bras, tandis qu'elle agite le fouet de l'autre main, en un mouvement vif et régulier. Le reste de la brigade s'active, chacun à son poste.

Avant même d'avoir atteint le centre de la pièce, Dupuis apostrophe rudement le chef de cuisine.

— Tu t'es recyclé dans l'enlèvement d'enfant, maintenant ?

Surpris, Étienne tourne la tête vers les policiers en les regardant s'approcher à grandes enjambées.

— Ça t'amuse d'effrayer les petites filles ? ajoute Voguel d'un ton qui transpire le mépris.

— De quoi vous parlez ? réplique Étienne, sur la défensive.

— Il nous fait le coup de celui qu'est pas au courant, s'exclame Dupuis en s'adressant à Voguel. La défense à deux balles !

Dorothée le toise avec dégoût. Dans la cuisine, tout le monde interrompt son ouvrage, intrigué, sans comprendre ce qui se passe. Étienne fronce les sourcils, la mâchoire crispée sur une possible parade.

— Vous avez retrouvé ma fille ? demande-t-il froidement en faisant quelques pas à leur rencontre.

— Non. Et je ne suis pas près de la retrouver si tu n'arrêtes pas tes conneries !

— Je peux savoir ce qui se passe ?

— Tu étais où, cet après-midi à seize heures ?

Nathalie s'avance et se poste à côté d'Étienne.

— Un problème, chef ?

— Laisse, Nat, marmonne Étienne. Ça va aller.

Le chef de cuisine soupire. Il dévisage Dupuis, cherchant semble-t-il à comprendre où le policier veut en venir.

— Je préférerais quand vous me vouvoyiez.

— Réponds à la question du capitaine, ordonne Voguel.

— Je faisais votre boulot, capitaine, rétorque Étienne en appuyant avec ironie sur le « capitaine ». J'étais dans la forêt des Quatre-Chênes en train de chercher ma fille.

Dupuis hoche plusieurs fois la tête en haussant les sourcils dans un rictus d'évidence.

— C'est pratique. Je suppose que tu y étais seul et que personne ne t'a vu ?

— Si vous me disiez plutôt ce que vous me reprochez...

— Un petit comique a fait une tentative d'enlèvement sur la personne d'Emma Verdier cet après-midi. Avoue que la coïncidence est étrange.

— Elle est peut-être étrange mais ce n'est pas moi.

Étienne parle sans quitter Dupuis des yeux. Il affiche un calme imperturbable, mais dans son regard luit l'éclat d'une brutalité contenue, une tension qui ne retombe pas depuis maintenant presque vingt-quatre heures. Les allégations des deux policiers semblent lui être égales, il y a bien plus grave en ce moment. Pourtant, la soupape n'est pas loin de céder. Dupuis le décèle dans cet œil en apparence impassible, lui qui l'observe pour deviner

les effets d'une telle accusation. En vérité, le policier n'est pas certain que l'incident de l'après-midi sur le parking de l'hypermarché soit le fait de Gilmont. Un homme qui possède un casier judiciaire tel que le sien et qui n'a plus fait parler de lui depuis quinze ans ne se risquerait pas à une bétise si absurde.

Pourtant, le chef de cuisine n'a montré aucun signe de surprise quand Dupuis lui a annoncé que quelqu'un avait essayé d'enlever Emma Verdier en plein jour. On l'accuse de tentative d'enlèvement, or il ne demande rien : les circonstances, si la gamine va bien, comment elle s'en est sortie... Ça ne fait pas de lui un coupable, mais ça amène à se poser des questions.

— Donne-moi une bonne raison de te croire, le défie Dupuis.

— J'ai autre chose à faire que perdre mon temps à terroriser une gamine.

— Pourquoi ? Si tu penses vraiment qu'elle en sait plus que ce qu'elle veut bien dire...

Étienne ne peut s'empêcher d'expulser un rire désabusé.

— Écoutez, capitaine, j'ai passé la nuit à réfléchir à la situation. La gamine ne sait rien. Et de toute façon, même si elle savait, que voulez-vous que je fasse ? Que je l'attache à un radiateur et que je lui braque une lampe dans les yeux ?

— Je ne te croyais pas si philosophe...

— Ben vous voyez. Vous vous êtes trompé.

Étienne Gilmont réplique sans sourciller. Il n'exprime aucune émotion, ni abattement, ni colère. Ni désarroi, ni rancœur. Pas même du chagrin.

Dupuis ne croit pas à ce fatalisme affiché. Ça ne ressemble pas au bonhomme : Gilmont n'est pas le genre d'individu à prendre les choses avec du recul. Les gens ne changent pas à ce point.

À ce stade de la confrontation, le policier n'est pas plus avancé qu'en entrant dans la cuisine du restaurant. L'attitude de Gilmont révèle autant d'éléments à charge qu'à décharge.

— J’ai l’impression que non seulement vous vous trompez de coupable, capitaine, mais qu’en plus vous vous trompez d’enquête, rétorque Étienne. Pendant ce temps, ma fille est en train de mourir. Vous faites quoi au juste pour la retrouver ?

— Je perds mon temps, Gilmont. À qui la faute ?

— À vous de me le dire...

Les deux hommes s’affrontent d’un regard dans lequel chacun tente de déceler les intentions de l’autre. Quelques instants figés dans le temps, à se tenir tête pour forcer des mots qui ne se disent pas. Dupuis décroche le premier, il sait qu’il ne tirera rien de cette confrontation.

— S’il arrive encore quoi que ce soit à un membre de la famille Verdier, je vous coffre, se contente-t-il de déclarer en se détournant.

— Vous me prenez vraiment pour un con !

— Ce n’est pas ça. Restez juste à votre place. Sans quoi, cet établissement devra se trouver un autre cuistot.

— Chef de cuisine, capitaine ! le corrige Gilmont. Je suis chef de cuisine, pas cuistot.

— Quelle différence ? raille Dupuis en sortant de la pièce, Voguel sur ses talons.

Quand elle reprend ses esprits, Mylène ne parvient même plus à déglutir. C'est la première sensation qui se manifeste, douloureuse, comme si les parois de sa trachée adhéraient l'une à l'autre, allant jusqu'à entraver sa respiration. Sous le coup de la panique, elle aspire une grande bouffée d'air, laquelle lui arrache la gorge. La jeune femme éructe, tousse, s'étouffe, peine à reprendre son souffle, parvient malgré tout à inhaler une quantité suffisante d'oxygène pour moduler sa respiration.

Lorsqu'elle émerge de sa torpeur, ses idées se remettent en place. Le souvenir de son père penché au-dessus du trou la percute de plein fouet. Comment se fait-il qu'elle soit toujours coincée ici ? Combien de temps est-elle restée inconsciente ? La jeune femme entame un nouveau combat pour ajuster sa vision, dont les caprices la malmènent. Elle ne discerne plus grand-chose, à part des ombres fluctuant devant ses yeux. La tête tendue vers le ciel, elle sonde la masse de lumière qui, selon elle, figure le bord du gouffre...

Mylène ne distingue presque plus rien, ni ombre ni contour.

— Papa ?

L'institutrice suspend son souffle. Elle attend une réaction, un bruit, la manifestation d'une présence toute proche... Elle est persuadée de l'avoir vu, du moins l'avoir perçu, se croyant déjà sauvée... Au-dessus de sa tête, seules les herbes qui affleurent à la surface se balancent au gré du vent. Elle n'en discerne que le mouvement confus mais, en tendant l'oreille, elle sait qu'elle est seule.

La puissance du désespoir qui déferle sur elle lui fait comme un trou au milieu du ventre. Elle s'est crue sauvée alors qu'il n'en est rien. Elle réalise que ses sens lui jouent des tours. La silhouette de son père apparaît en surimpression sur la paroi qui lui fait face, indécise et dansante, que la jeune femme observe d'un œil hagard. D'autres hallucinations sont à prévoir, qu'elle ne sera bientôt plus en mesure de maîtriser. Après cela, qui sait ce qui adviendra d'elle.

Dans un sursaut de conscience, Mylène comprend qu'elle n'en a plus pour longtemps. Son corps épuise ses dernières ressources et bientôt, elle ne sera plus capable de bouger. Si elle tombe dans le coma, elle mourra à coup sûr. Elle doit sortir de là. Une terreur sourde s'empare d'elle, elle se voit déjà morte, amas de chair putride qui se décompose inexorablement au fond de son trou.

Alors, rassemblant le peu de forces qu'il lui reste, la jeune femme tente un premier geste. Elle tend le bras vers la paroi, dont la cavité creusée par ses soins lui sert de point d'appui. Sa main s'y pose, elle cherche une prise suffisamment solide pour se tracter de quelques centimètres vers l'avant. Elle y parvient au prix d'une souffrance aiguë et brutale : éveillées par cette impulsion imprévue, les crampes abdominales lui tordent le ventre. La douleur est si violente que Mylène manque d'abandonner toute tentative d'évasion, avant de se raviser.

Tant qu'elle souffre, elle est en vie.

Malgré le supplice qu'elle endure, la jeune femme se sent galvanisée par cette première victoire. Si elle a réussi à avancer, même d'une si courte distance, elle peut retenter l'essai et se traîner jusqu'à l'amas de terre. Ce qu'elle entreprend de faire aussitôt. Une nouvelle fois, elle s'agrippe au creux de la paroi et tire de toutes ses forces sur ses bras. Elle se déplace ainsi, cahin-caha, centimètre par centimètre, indifférente aux convulsions qui lui broient les entrailles.

Elle réitère l'opération à trois reprises avant de rejoindre l'amoncellement de glaise. Là, elle parvient à se caler le dos à la paroi, afin d'assurer son équilibre. En levant les yeux vers le bord du gouffre, elle estime la hauteur à escalader par rapport au rehaussement du palier. Elle ignore tout de la manière dont elle va procéder pour tenir debout et se hisser jusqu'à la surface, mais la chose est faisable. Reste à se déconnecter des souffrances physiques qui la harcèlent, sa cheville, les crampes, la soif, la faim, sa perte de vision, sa faiblesse générale...

Ne pas réfléchir. Envisager l'échec, c'est déjà le faire exister. Méprisant les multiples douleurs qui l'assaillent, Mylène se hisse sur le promontoire dont elle a au préalable vérifié la stabilité. La terre, compacte et humide, s'affaisse sous son poids, mais le monticule tient bon. Elle prend appui sur son pied valide, pousse sur sa jambe et parvient à se redresser. Comme elle s'y attendait, elle doit poser le pied de sa cheville blessée sur le sol afin de conserver son équilibre. La souffrance qui en résulte est à peine supportable, mais Mylène tient bon.

Juchée sur son estrade, elle parvient maintenant à passer sa tête hors du trou. Quand elle émerge de la terre, la sensation de pouvoir à nouveau respirer à l'air libre l'enivre au point de lui donner le vertige. Il s'en faut de peu qu'elle ne bascule vers l'arrière. Autour d'elle, l'herbe tendre, les fougères, les arbres, la lumière orangée qui étire les ombres, tout lui semble merveilleux, même si elle ne le perçoit qu'à travers un brouillard opaque. Qu'importe, c'est là, à portée de main ! La délivrance est proche !

Mylène se retient de justesse aux rhizomes qui bordent le gouffre et son trouble ne s'apaise qu'au bout de longues secondes ; l'émotion et la douleur la font haleter, elle peine à réguler sa respiration, éprouve l'étourdissement de l'ivresse en même temps que l'angoisse de retomber au fond du gouffre. Au bout d'une ou deux minutes, elle finit par recouvrer ses esprits.

Sous ses pieds, Mylène sent le monticule s'écraser peu à peu, lui faisant perdre quelques précieux centimètres. Le temps presse ! Avec l'énergie du

désespoir, elle s'agrippe plus fermement aux racines et tente de s'extraire de la cavité en tirant sur ses bras. Mais la force que lui demande cette opération lui fait défaut, c'est à peine si elle parvient à se soulever. Pour ne rien arranger, la jeune femme sent l'estrade de terre s'affaisser de plus en plus, malmenée par ses diverses contorsions. Le monticule menace de s'écrouler à tout instant.

Prise de panique, elle sonde la paroi du pied afin de trouver une brèche qui lui permettrait de prendre appui et de soulager l'intolérable pression qu'elle inflige à ses muscles. Pour ce faire, elle est obligée de pousser sur sa cheville blessée. Les crampes, exacerbées par les multiples torsions, reprennent de plus belle. L'institutrice souffre le martyre. Son état de faiblesse avancée l'empêche de donner l'impulsion nécessaire afin de s'extraire d'un coup sec. Elle perd une énergie précieuse en remuant dans tous les sens.

Mais elle ne lâche pas. On pourrait lui scier les bras qu'elle ne céderait pas. Cramponnée à la végétation, le souffle court, au bord de l'évanouissement, endurant un calvaire de chaque instant, elle s'agrippe à cette dernière planche de salut.

Soudain, son pied valide accroche une saillie sur laquelle il parvient à se maintenir. Mylène expulse un cri de rage. À bout de forces, elle peut à présent s'appuyer sur cette aspérité providentielle. Dans la foulée, elle imprime l'élan nécessaire à son expulsion. Sous la puissance de cet ultime effort, son corps dépasse enfin le bord du trou et s'affale sur le sol, exsangue. Ses jambes pendent encore dans le gouffre, mais son centre de gravité repose bel et bien sur la terre ferme, la mettant à l'abri d'une seconde chute.

Hors d'haleine, épuisée, noire de terre, de crasse, collante, gluante de vomi et d'urine, l'institutrice s'abîme dans une longue plainte éraillée, gorgée de sanglots. Un mélange de joie et de fureur. Elle rugit sa victoire autant que sa détresse. Elle presse son visage contre le sol, respire les herbes, la terre, éperdue de reconnaissance. Puis elle se retourne sur le dos pour faire face au



ciel. L'immensité de l'espace qui s'offre à elle l'étourdit, la cime des arbres pointée vers le haut, la voûte céleste gorgée de teintes orangées dont la lumière l'informe que le crépuscule bat son plein.

Elle est sauvée. Du moins, si on la retrouve rapidement. Cela fait maintenant quarante-huit heures que son corps est privé de la précieuse insuline dont il a un besoin vital. Il ne lui reste que quelques heures pour recevoir la dose qui la sauvera d'une mort certaine. La partie n'est pas encore complètement gagnée, mais elle a plus de chances d'être retrouvée ici qu'au fond de son trou. Il faut qu'elle parvienne à rejoindre un chemin sur lequel les passages sont plus réguliers.

Exténuée, l'institutrice tente de trouver un regain de vigueur pour se déplacer vers une zone plus fréquentée. Elle se repositionne sur le ventre et entreprend de ramper sur quelques mètres. Elle n'a aucune idée de la direction qu'elle doit emprunter. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle doit bouger. Depuis qu'elle est prisonnière des entrailles de la terre, elle n'a perçu aucun passage à proximité de son trou. Or, on a dû la chercher, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

À l'horizon, le soleil brille de ses derniers feux.

La jeune femme continue de se traîner vers une destination inconnue. Elle halète, éructe, gémit, tente de signaler sa présence sans réaliser que sa voix n'est plus qu'un murmure inaudible.

Un peu plus loin, elle s'immobilise, vidée de toute énergie. Se reposer, quelques minutes seulement, juste le temps de reprendre des forces.

Mylène ferme les yeux.

Immergée jusqu'au cou dans son bain, Camille tente de trouver un bref répit aux angoisses qui la rongent. Ses nerfs sont mis à rude épreuve depuis de trop longues heures, elle manque cruellement de sommeil et, malgré les vives protestations de son estomac vide, elle est incapable d'avaler quoi que ce soit. Déchirée entre de violents remords et une implacable culpabilité, elle concentre tous ses efforts pour faire le vide dans son esprit. Épuisée par ses conflits intérieurs qui ne lui laissent aucun repos, la jeune femme se sent au bout du rouleau.

Les événements de la journée tournent en boucle dans sa tête. Elle se revoit au milieu du parking, hurlant le prénom d'Emma, anéantie par la disparition de l'enfant. Elle repense sans cesse à la menace d'Étienne, avec la certitude d'avoir percé à jour sa soif de vengeance. Son profil de mauvais garçon la séduisait tant qu'il restait sanglé dans le carcan des convenances mais, à la lumière de cette journée cataclysmique, elle doit se rendre à l'évidence : elle ne sait rien de lui. Les bêtes sauvages ne sont attrayantes que lorsqu'elles sont inoffensives, tenues à l'écart derrière des barreaux. Étienne est loin d'être inoffensif, elle l'a bien compris. Elle ne sait pas de quoi il est capable. Elle ne sait pas jusqu'à quel point elle a mis sa famille en danger en le laissant entrer dans sa vie, à l'image d'un loup auquel elle aurait ouvert la porte de la bergerie.

Elle ne sait pas.

Elle s'en veut terriblement. Elle se sent stupide, aussi immature qu'une adolescente de quinze ans qui aurait succombé au charme d'un bellâtre sans cœur. Leurs étreintes lui reviennent en mémoire, et ses souvenirs se couvrent à présent d'un voile d'amertume, donnant à chacun des gestes d'Étienne une arrière-pensée narquoise. Elle se fait l'effet d'une écervelée qui n'a pas vu plus loin que son plaisir. Comment a-t-elle pu imaginer un seul instant qu'un homme comme lui puisse tomber amoureux d'une femme comme elle ? Elle s'est offerte, son corps, son intégrité, sa loyauté, aveuglée par le spectre du prince charmant auquel elle avait tant envie de croire. Pour lui, elle a piétiné la confiance que Patrick et Emma lui accordaient sans retenue. Pour lui, elle a envisagé de détruire sa famille. Plus que toutes les appréhensions qui malmènent ses forces, ce sentiment d'être indigne de son mari et de sa petite fille la tourmente et l'anéantit.

Elle était dans la voiture de Dorothée Voguel, sur le chemin du retour vers l'hypermarché, quand Patrick l'a enfin contactée. Après l'avoir mis au courant de ce qui venait de se passer, Camille lui a demandé de venir les chercher sur le parking, se sentant encore trop perturbée pour reprendre le volant sans risquer un accident. Passé les premiers instants de stupeur, Patrick a laissé éclater sa colère. Injures et menaces à l'encontre d'Étienne ont tonné dans le combiné, que Camille a eu toutes les peines du monde à apaiser. Elle l'a supplié de se calmer, de ne rien faire d'irréversible, et surtout de venir les chercher au plus vite. Submergé par la haine et la rancœur, Patrick a néanmoins promis d'arriver sans délai.

Durant le quart d'heure au cours duquel elle l'a attendu dans sa voiture, Emma recroquevillée tout contre elle, Camille a tourné et retourné dans son esprit la nécessité d'avouer sa trahison à son mari. Couper l'herbe sous le pied d'Étienne. Se délester de ce fardeau trop lourd à porter. Tremblante, les nerfs à vif, elle a tenté de se convaincre que c'était la seule solution. Qu'il finirait de toute façon par l'apprendre. L'aveu valait mieux que la délation. En faisant amende honorable, elle lui dirait son dégoût pour elle-même, se

traînerait à ses pieds en le suppliant de lui pardonner, lui promettrait une vie entière d'amour et de fidélité. Il ne pourrait pas rester insensible à ses arguments. Oui, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Et même s'il ne lui accordait aucune circonstance atténuante, si la fureur était plus forte que l'indulgence, tout valait mieux que cette épée tranchante et affûtée qui se balançait au-dessus de sa tête.

Et puis...

Et puis elle n'a pas pu. Elle n'a pas trouvé le moment, le courage, les mots. En les rejoignant sur le parking, Patrick était dans tous ses états, un mélange de rage et de détresse que Camille a tenté de modérer, sans succès. Impossible de canaliser son attention. Il vitupérait sans relâche, expulsant un désir de vengeance inextinguible. Alors elle a remis sa confession au lendemain. Demain elle y verra plus clair. Elle trouvera la force qui ce soir lui fait défaut. Besoin d'une nuit de sommeil pour remettre de l'ordre dans ses idées. Apaiser la violence de ses émotions. Ramener le calme dans son esprit.

Demain. Demain elle lui avouera tout. Elle s'en fait la promesse.

Après avoir enlevé la bonde, Camille se redresse et ramène ses genoux contre elle. Elle laisse la baignoire se vider lentement, observant le niveau de l'eau qui baisse à mesure que le temps s'écoule. Quand il n'y en a presque plus, elle s'empare de la douche, tourne à fond le robinet d'eau chaude avant de placer le pommeau au-dessus de sa tête. Elle reste ensuite un long moment sous le jet brûlant et laisse enfin les larmes couler, abondantes, presque libératrices, rêvant de pouvoir se laver de ses péchés, noyer ses appréhensions, voir disparaître ce cauchemar dans le petit tourbillon qui s'enfuit de la baignoire comme un fantôme apeuré.

Lorsqu'elle sort pour se sécher, elle se sent toujours aussi sale.

Les minutes passent, lentes et irréelles, bercées par les douloureux regrets de ses rêves profanés. La passion qu'elle éprouvait pour Étienne il y a encore deux jours s'est aujourd'hui métamorphosée en une aversion honteuse et

craintive. Avec un hoquet tourmenté, Camille refoule un sinistre pressentiment.

Des coups frappés à la porte de la salle de bains l'arrachent à ses sombres pensées. Elle fait un bond démesuré et pousse un cri d'effroi, comme si un monstre se cachait derrière le battant. Quand Patrick passe la tête, elle tremble comme une feuille, et cette réaction disproportionnée donne toute la mesure du marasme dans lequel elle patauge.

— Camille, tu peux venir, s'il te plaît ?

Elle n'est pas remise de ses émotions et la sécheresse du ton de son mari l'alarme.

— Que se passe-t-il ?

— Viens voir...

Sans attendre d'autre question, il disparaît en refermant la porte derrière lui. Intriguée, Camille achève de se sécher avant de s'enrouler dans sa serviette. Lorsqu'elle sort de la salle de bains, le couloir est vide.

— Patrick ?

— Dans la chambre !

Camille se presse de le rejoindre. Il se tient devant la fenêtre, à moitié dissimulé derrière les épaisses tentures, et lui fait signe de venir se placer derrière lui.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Viens !

Docile, elle s'exécute. Au-dehors, la luminosité a encore faibli, pour ne plus révéler à présent que les contours des massifs qui encerclent le jardin. Camille se hausse sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de son mari.

— Je ne le vois plus, murmure-t-il dans un souffle.

— Tu ne vois plus quoi ?

Elle parle vite, d'une voix nerveuse. Patrick ne répond pas tout de suite. Il balaie du regard la vue qui s'offre à lui, les traits crispés.

— Il était là il y a deux secondes...

— Mais de quoi tu parles, bon sang ?

— Un homme qui rôde dans le quartier ! Je l'ai vu là, juste devant la maison !

C'est comme un choc électrique. Comme si toutes les terminaisons nerveuses de Camille s'enflammait en même temps. Comme si un coup de poing venait de s'écraser en plein milieu de son ventre, elle en a presque la respiration coupée.

C'est lui, c'est Étienne, elle en est persuadée.

— Où ? parvient-elle à articuler. Où l'as-tu vu ?

— Là, s'énerve Patrick en désignant le petit muret qui sépare le trottoir de la courte allée menant à la porte d'entrée. Il se tenait debout, juste là devant.

— Et où est-il, maintenant ? hoquette Camille.

— Je n'en sais rien !

Patrick scanne des yeux l'extérieur, scrutant chaque recoin. Ils habitent dans un quartier résidentiel dont le charme principal est la quiétude des lieux. Tous leurs voisins sont rentrés chez eux. En général, à cette heure du soir, les allées et venues se font rares.

— C'est lui, n'est-ce pas ? demande Patrick. C'est le père de l'institutrice ? Celui qui a essayé d'enlever Emma tout à l'heure ?

Camille déglutit.

— J'imagine...

— Tu l'aperçois ?

— Non !

Elle inspecte les environs, le souffle court. Elle a la sensation qu'Étienne les guette, tel un prédateur qui épie sa proie. Elle s'attend à ce qu'il bondisse hors d'un fourré ou de l'arrière d'une voiture d'un instant à l'autre. Les yeux grands ouverts, elle passe la rue au crible.

Au-dehors, rien de bouge.

— Je ne le vois pas ! se lamente-t-elle sans détourner le regard.

— Il ne nous lâchera pas, murmure Patrick en serrant les dents. Il va falloir qu'on règle ce problème nous-mêmes !

Camille garde le silence, envahie par l'angoisse qui monte en elle, ses nerfs se tendent, les conjectures fourmillent dans son esprit. Si Étienne rôde dans les parages, elle en connaît la raison, elle décèle ses intentions, et ce remords vivant ne lui laissera aucun répit. La menace tapie au cœur de ses regrets. L'épée de Damoclès prête à faire voler en éclats le cadenas de ses secrets.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit-elle, au comble de l'angoisse.

— Je vais aller lui parler.

Camille sent son estomac se retourner.

— Non !

La jeune femme s'affole. S'il va lui parler maintenant, Étienne risque de tout lui dire. Peut-être même est-ce le but de cette visite nocturne, la confrontation que Camille redoute tant. Si Patrick doit apprendre sa trahison, il est hors de question que ce soit de la bouche même de son amant.

Une panique sourde s'empare d'elle. Acculée par l'urgence d'une situation qui menace de virer au drame à tout moment, elle perd ses moyens.

— N'y va pas, je t'en supplie ! glapit-elle, au bord des larmes.

— Tu as une meilleure solution ?

Patrick ne semble pas réaliser l'état d'effroi dans lequel se trouve sa femme. Il se dirige déjà vers la porte de la chambre. Camille bondit à sa suite pour tenter de le retenir.

— Par pitié, Patrick, écoute-moi !

Elle le dépasse et s'interpose entre lui et la porte, comme pour lui en interdire l'accès.

— Nous ne savons pas jusqu'où ce type peut aller ! Tant qu'on n'a pas retrouvé sa fille, il n'a rien à perdre, tu comprends ? Si tu vas lui parler, Dieu seul sait ce qu'il est capable de te faire !

— Tu ne me crois pas suffisamment fort pour tenir tête à ce monsieur ? objecte Patrick en pinçant les lèvres.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! Mais ça ne sert à rien de prendre des risques inutiles. Reste près de moi. S'il te plaît.

— Je pense au contraire qu'il est temps de crever l'abcès, rétorque-t-il, très déterminé. D'avoir une bonne discussion avec lui et de lui faire comprendre que ça ne sert à rien de nous menacer. Laisse-moi passer.

— Non !

Camille peine à dissimuler son affolement. Fébrile, elle cherche un argument pour dissuader son mari de sortir.

— Ce type est prêt à tout ! gémit-elle, proche de l'hystérie. Tu l'as bien vu cet après-midi, non ? S'il est capable d'enlever Emma sur un parking d'hypermarché en pleine heure d'affluence, c'est qu'il se fiche pas mal des conséquences ! Imagine qu'il t'agresse et qu'ensuite il vienne nous régler notre compte, à Emma et à moi ? Tu y as pensé ? Écoute ! Voilà ce que nous allons faire : demain, nous irons déposer Emma chez ta mère, elle y restera le temps que cette affaire se tasse.

Patrick l'observe d'un air songeur. Il paraît hésiter. Encouragée par son indécision, Camille en remet une couche.

— C'est trop dangereux de te confronter à lui alors qu'Emma est à la maison. Réfléchis ! S'il t'arrive quoi que ce soit, qui nous protégera, la puce et moi ?

Patrick paraît fléchir.

— OK, finit-il par déclarer. On éloigne Emma, ensuite on règle cette affaire une bonne fois pour toutes.

Camille pousse un soupir de soulagement. Rassurée sur les intentions de son mari, elle retourne à la fenêtre pour y sonder les environs.

— Il n'a plus l'air d'être là, souffle-t-elle, pleine d'espoir.

— Je ne sais pas si c'est si rassurant que ça...



La jeune femme revient une nouvelle fois à Patrick, qu'elle dévisage d'un air tourmenté. Ses émotions jouent à l'élastique avec ses tripes et la peur la domine tout entière.

— Tu es sûr que c'était lui ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais qui veux-tu que ce soit ?

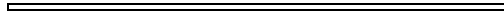
La jeune femme hoche pensivement la tête. Sa décision est prise : elle avouera son adultère dès qu'Emma sera chez sa grand-mère. Le drame qui en découlera sera terrible, mais au moins la fillette ne sera pas témoin de la scène qui déchirera ses parents.

De son côté, Patrick la dévisage quelques secondes, perdu dans ses pensées. Puis, sortant de ses réflexions, il saisit les mains de sa femme qu'il serre fort dans les siennes.

— On va protéger notre famille, déclare-t-il avec conviction. Et on ira jusqu'au bout.

Camille le considère gravement avant de répondre à l'étreinte de ses mains tandis que, dans sa poitrine, son cœur se serre en songeant à l'immense déconvenue qui l'attend.

DIMANCHE



Une seconde nuit interminable s'étire à perte de sommeil, peuplée de doutes et de tourments, une nuit à l'affût des bruits de la maison, tous les sens en éveil, dans la crainte incontrôlable du danger qui peut-être la guette au-dehors.

Ce « peut-être » éreinte Camille. L'incertitude. Les questions sans réponse. Les menaces qui en découlent.

À ses côtés, Patrick dort comme une masse et sa respiration paisible la rend folle.

Malgré une fatigue intense, malgré l'accablement dont la constance amenuise ses forces d'heure en heure, la jeune femme ne parvient pas à trouver le repos. Elle se tourne et se retourne dans son lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, épiant les ombres qui s'agitent sur les murs de la chambre. La présence d'Étienne dans le quartier l'obsède. L'imagination de la jeune femme s'affole, dans l'ignorance des desseins de celui qui, aujourd'hui, a le pouvoir de briser sa vie en mille morceaux.

Camille réprime un frisson d'effroi. Elle chasse cette idée entêtante et se tourne pour la énième fois sur le côté. Les chiffres lumineux de son réveil se substituent les uns aux autres dans l'indifférence de cette nuit sans fin. Dans son dos, le souffle régulier de Patrick résonne dans son crâne, prenant une ampleur démesurée, à l'image de rafales qui déferlent sur son âme. Comment peut-il dormir aussi profondément sans s'inquiéter de rien ?

Il a la conscience tranquille, songe-t-elle, mortifiée.

Les heures s'étirent, molles et indolentes. Au petit matin, Camille s'éveille déjà épuisée. Lasse de rester étendue à attendre, elle se lève sur la pointe des pieds et rejoint la fenêtre, dont elle entrouvre un pan de rideau. Avec prudence, elle scrute l'extérieur, le cœur battant. Au-dehors, tout semble calme. La rue déserte emplit son champ de vision ; aucun mouvement ne trahit la moindre présence. À peine rassurée, Camille hésite. Retourner au lit est au-dessus de ses forces ; elle n'a pas non plus le courage de descendre préparer le petit déjeuner.

Alors elle quitte son poste d'observation et sort à pas feutrés de la pièce. Guidée par ses angoisses, elle pénètre sans bruit dans la chambre d'Emma. Une veilleuse éclaire faiblement les lieux d'un halo bleuté, laissant entrevoir, dans le lit d'enfant, les contours du petit corps qu'épouse la couette aux motifs délicats. La jeune femme s'en approche avant de s'installer au pied du lit. Tout autour d'elle, le mobilier, les affiches aux murs et les nombreux jouets ressemblent à un écrin d'innocence.

Émergeant des couvertures, le visage d'Emma, encadré de boucles désordonnées. Elle semble assaillie de rêves mouvementés. L'enfant est couverte de sueur, elle pousse de petites plaintes apeurées, s'agite convulsivement dans son lit. Inquiète, Camille pose la main sur l'épaule de la fillette dans un geste d'apaisement.

À peine l'a-t-elle touchée qu'Emma sursaute dans son sommeil.

— Pas dans le trou ! murmure-t-elle en gémissant. Pas dans le trou !

Camille se rapproche d'elle. L'enfant remue de plus en plus, le souffle court, visiblement perturbée par des pensées déplaisantes.

— Tout va bien, ma chérie, la rassure Camille en lui caressant les cheveux. Ne t'inquiète pas, je suis là.

Emma tressaille mais se calme peu à peu. Camille décide de rester auprès d'elle afin de veiller sur son sommeil. Elle continue de la réconforter avec une infinie douceur, et ces marques de tendresse semblent tranquilliser la fillette.

Elle demeure là un long moment, immobile, sans quitter sa fille des yeux. Bientôt, la fatigue alourdit ses paupières. Camille commence à dodeliner de la tête. Par-delà la langueur qui la berce, elle accueille avec soulagement cet état de léthargie salvateur. Elle hésite quelques instants puis s'allonge aux côtés de sa fille et s'endort presque instantanément.

Peu après, elle est réveillée en sursaut par un cri perçant. Quand elle ouvre les yeux, Emma est assise dans le lit, les yeux hallucinés, blême et pantelante. La petite fille est en proie à une terreur manifeste. Camille se redresse à son tour et la prend dans ses bras afin de la rassurer.

— Tout va bien, mon trésor, tout va bien, chuchote-t-elle aussitôt en esquissant un mouvement de bascule.

Emma tremble de tous ses membres. Elle se tient raide et tendue dans les bras de sa mère, sans se laisser aller, comme si elle était incapable de s'abandonner à ces marques de réconfort. Elle fixe un point droit devant elle qu'elle ne quitte pas des yeux, et son petit visage épouvanté interpelle Camille.

— Emma, regarde-moi ! lui enjoint-elle afin d'attirer son attention. Que se passe-t-il ma chérie ? Parle-moi ! Emma ?

Alertée par cette succession d'injonctions, l'enfant tourne enfin un regard bouleversé vers sa mère. Celle-ci tente de maintenir le contact, visuel d'abord, oral ensuite, émotionnel enfin.

— Que se passe-t-il ma toute belle ? Tu as fait un cauchemar ? Tout va bien, c'est fini. Je suis là. Je suis là.

Enfin, Emma semble se relâcher peu à peu. Elle se laisse doucement aller contre sa maman, laquelle poursuit son mouvement de va-et-vient sans cesser de l'apaiser.

— Je ne veux pas retourner dans le trou ! gémit-elle.

— Quel trou, mon poussin ? s'inquiète Camille.

— Le trou ! répète l'enfant d'un air buté.

La jeune femme fronce les sourcils. Emma a déjà évoqué ce trou durant son sommeil. Elle y fait une nouvelle fois allusion ce matin. À l'évidence, quelque chose la perturbe de ce côté-là.

— Où se trouve-t-il, ce trou, ma chérie ?

— Dans la forêt !

Cette fois, les boyaux de Camille se contractent dans son ventre. Elle saisit sa fille par les épaules et la place face à elle afin de la regarder droit dans les yeux.

— C'est quoi, cette histoire de trou dans la forêt, Emma ?

Effrayée par le ton soudain ferme et pressant de sa mère, la fillette éclate en sanglots.

— Je sais pas...

— Ah non ! Tu arrêtes avec tes « je sais pas » ! Tu as l'air de très bien savoir, au contraire !

Camille sent sa fille se crispier entre ses mains. Ses larmes coulent en abondance, elle ferme les yeux comme pour éviter le contact. La jeune femme doit se maîtriser pour ne pas perdre patience et prendre le risque de braquer complètement l'enfant.

— Chérie ! reprend-elle d'une voix plus douce. Si tu te souviens de quelque chose, dis-le-moi. C'est important. C'est quoi, cette histoire de trou dans la forêt ?

Emma a du mal à parler tant elle pleure. Camille doit redoubler de prévenance pour apaiser la petite fille.

— C'était dans mon rêve ! hoquette la fillette entre deux sanglots.

Camille s'apprête à la houspiller pour la forcer à faire face à la réalité quand elle décode le pacte implicite que lui propose sa fille.

— OK, concède-t-elle. Raconte-moi ton rêve.

Il faut encore quelques minutes pour que le chagrin d'Emma se calme.

— J'ai rêvé que Madame Mylène était enterrée dans un trou.

— Enterrée ? demande Camille sans très bien comprendre. Tu veux dire qu'elle était morte ?

Emma secoue la tête.

— Elle était vivante ? insiste Camille.

— Oui.

— Et ensuite ? Que se passait-il dans ton rêve ?

— Rien. Elle voulait que je l'aide à sortir mais moi je ne voulais pas. Alors elle se fâchait très fort et elle voulait me prendre avec elle chez les morts.

Camille observe attentivement Emma, cherchant à déceler la part de réalité dans ses propos. Si sa fille essayait de lui dire quelque chose sans admettre avoir tu des informations capitales pour retrouver l'institutrice, elle ne s'y prendrait pas autrement.

— Pourquoi tu ne voulais pas l'aider à sortir ?

— Parce qu'elle me fait peur.

— Elle te fait peur... Dans ton rêve ou pour de vrai ?

Emma ne répond pas.

— Chérie, la presse Camille avec une douceur forcée. Dis-moi juste si c'était dans ton rêve ou dans la réalité.

— Les deux.

— Tu crois que Madame Mylène est tombée dans un trou ? Un trou dans la forêt ?

— Je sais pas.

— Mais tu crois que c'est possible ?

La fillette hausse les épaules. Camille décide d'aborder le problème sous un autre angle.

— Dans ton rêve, comment se fait-il qu'elle soit tombée dans ce trou ?

— Parce qu'elle cherchait un trésor. Elle a regardé au fond du trou, elle a vu le trésor, alors elle est descendue dedans pour aller le prendre.

— C'était quoi comme trésor ?

- C'était un grand coffre avec plein de diamants dedans.
- Et elle a réussi à le prendre ?
- Non. Il était trop lourd. Alors elle est restée coincée dans le trou.
- Donc, maintenant, elle est toujours dans le trou avec le trésor.
- Non. Elle a réussi à sortir le trésor du trou, mais pas elle.
- Comment a-t-elle fait ?
- Elle l'a porté très haut et l'a poussé très fort.

La fillette lève les bras au-dessus de sa tête et mime le mouvement de soulever une lourde charge.

- Et toi ? Tu étais où dans ton rêve ?
- L'enfant hausse les épaules en signe d'ignorance.
- Emma ?

— J'étais enfermée dans le grand coffre.

— Dans le grand coffre..., murmure Camille en sentant un frisson glacé lui parcourir l'échine.

La jeune femme ignore encore dans quelle mesure Emma transforme sciemment les éléments dont elle peut avoir connaissance ; sans doute son inconscient la force-t-il enfin à dévoiler un secret trop lourd à porter... Ses mots résonnent en elle comme une explication parfaitement logique à la disparition de l'institutrice. Si celle-ci est en effet coincée dans un trou, quelque part dans la forêt, cela expliquerait qu'elle soit restée introuvable lors des recherches. Et que la caméra thermique de l'hélicoptère n'ait décelé aucune présence aux abords de la clairière.

Camille déglutit. Son cœur bat à se rompre.

— OK. Écoute, voilà ce que nous allons faire : je vais téléphoner au gentil monsieur de la police pour lui dire que peut-être, Madame Mylène est tombée dans un trou dans la forêt et qu'il faut chercher de ce côté-là. Tu es d'accord ?

Tandis que sa maman expose ses intentions, le visage d'Emma se contracte dans un rictus de panique. Elle secoue fébrilement la tête et se



remet à pleurer à gros sanglots.

— Pourquoi ? lui demande Camille en sentant une boule d'appréhension se loger dans sa gorge. Pourquoi tu ne veux pas que je prévienne le monsieur de la police ?

— J'ai peur, larmoise la petite fille.

— Tu as peur de quoi ? Il ne t'arrivera rien, je te le promets ! Tu n'as rien fait de mal, mon poussin ! Je me trompe ?

Emma continue de pleurer, laissant la question de sa mère en suspens.

— Réponds-moi, ma chérie. Tu n'as rien fait de mal, n'est-ce pas ?

Cette fois, l'enfant baisse la tête avant de se réfugier dans les bras de sa mère.

Camille a la sensation de se désagréger sur place. Ce qu'elle craignait le plus est en train de se confirmer de façon impitoyable : la volonté délibérée d'Emma de se taire. Le refus déterminé de sauver son institutrice. L'intention manifeste de lui nuire.

La jeune femme se contracte, et soudain le petit corps qui se presse contre elle la brûle de sa présence nocive. Elle doit se dominer pour ne pas le repousser loin d'elle.

— Pourquoi ? demande-t-elle, atterrée. Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Mais je l'ai dit ! se défend Emma avec la véhémence de celle que l'on accuse à tort. Je l'ai dit à papa !

Un second choc ébranle le cœur de Camille. Elle hoquette sous le coup de la surprise avant de tourner vers l'enfant un regard horrifié.

— Tu l'as dit à papa ? Mais quand ? Quand le lui as-tu dit ?

— Quand on est revenus de la forêt et qu'il m'a mise au dodo !

Camille sonde les grands yeux bleus de l'ange blond qui lui fait face.

— Même qu'il a dit que je devais le dire à personne, ajoute l'enfant dans un murmure. Que c'était notre secret.

Emma la dévisage avec toute l'innocence qui la caractérise, un océan d'azur perlé de larmes, comme des diamants en équilibre sur ses paupières.

Un trésor aussi fragile qu'éphémère.

— Mon Dieu..., murmure Camille en se sentant paralysée d'effroi.

Bouleversée, Camille a été incapable de prononcer un mot de plus. Elle s'est sentie vidée de toute capacité de réaction, avec une seule idée en tête : être seule. Elle a rassuré la fillette comme elle a pu. Elle l'a bordée, lui a promis qu'elle n'était responsable de rien, que personne ne lui ferait jamais de mal... Emma a fini par s'assoupir, épuisée elle aussi, une larme perlant encore au coin de sa paupière. Malgré son tourment, Camille l'a sentie délestée d'un poids trop lourd pour une enfant si jeune. Un poids qu'elle venait de transmettre à sa mère, dont le fardeau s'alourdissait de jour en jour.

Ensuite, la jeune femme est sortie de la chambre comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle se tient à présent dans le couloir, dos au mur, incapable de prendre une décision. Ses mouvements lui font l'effet d'être ceux d'un automate. Elle se sent déconnectée de son corps, de son âme, anéantie par l'aveu de sa fille. La tête lui tourne dans un vertige d'horreur qui ne la lâche pas. Son estomac, pourtant vide, joue au yo-yo dans son ventre et les nausées qui en découlent se succèdent, chaque fois plus vigoureuses. Son esprit est saturé de questions, dont la principale résonne en échos lugubres, telle une ritournelle grinçante.

Que va-t-elle faire ?

Téléphoner à Dupuis en lui annonçant : « Ça y est, bonne nouvelle, ma fille a lâché le morceau : l'institutrice est en train de pourrir au fond d'un trou » ? Elle pourrait également ajouter : « Au fait, mon mari est au courant

cette information depuis deux jours. Il n'a juste pas jugé utile de vous la communiquer. »

D'autres questions frémissent dans le caveau de son âme. Pourquoi Patrick a-t-il fait cela ? Elle le revoit quitter la chambre d'Emma après l'avoir mise au lit, le fameux soir de la sortie scolaire. Elle se rappelle son visage bouleversé, son état d'effolement quand il affirmait qu'Emma avait préféré tout effacer de sa mémoire tant ce qu'elle avait vécu était traumatisant. Elle se rappelle surtout la colère qui l'étouffait en évoquant la responsabilité des enseignants dans la disparition de leur fille. Elle l'entend vitupérer contre « cette petite conne qui n'a pas été foutue de surveiller sa fille ». Est-ce la raison pour laquelle il a délibérément dissimulé de précieuses informations qui auraient peut-être permis de retrouver Mylène ?

Camille a la sensation d'être à son tour aspirée dans un gouffre sans fond.

Patrick a-t-il cherché à se venger de l'institutrice en lui faisant payer au prix fort sa négligence ?

Est-il capable de faire une chose pareille ?

Elle ne sait pas.

Ou plutôt, elle voudrait ne pas savoir.

Elle ignore d'ailleurs aussi ce qu'elle va faire, à son tour, de cette information.

Pourtant, par-delà sa confusion, elle réalise qu'elle n'a pas le choix. L'urgence, à présent, est de prévenir les autorités afin qu'elles concentrent leurs recherches sur une éventuelle cavité souterraine, et non plus en surface. Si Emma dit vrai, cela fait maintenant quarante heures que l'institutrice se morfond au fond d'un trou. Elle ignore le délai dont Mylène dispose encore avant de succomber au manque d'insuline, mais elle imagine sans peine que le temps presse.

Camille se secoue. Son esprit se mobilise pour lui donner l'impulsion d'agir. Elle se dirige à grands pas vers l'escalier qu'elle descend à la hâte. Arrivée en bas, elle cherche son téléphone. Où l'a-t-elle mis ? La jeune

femme passe en revue les meubles sur lesquels elle a l'habitude de le poser. Elle ne le voit nulle part, file vers le hall d'entrée, vérifie dans son sac à main... Le smartphone reste introuvable. Elle fait le tour de chaque pièce, s'énerve, agacée par cette perte de temps inutile...

Elle le trouve enfin, dans la cuisine, à côté du grille-pain.

C'est étrange, elle n'a aucun souvenir de l'avoir laissé là.

Elle s'en empare, déverrouille l'écran d'accueil, sélectionne l'application qui donne accès au clavier numérique. Au moment où elle s'apprête à pianoter sur les chiffres, elle suspend son geste.

Le numéro de Dupuis ! Où se trouve la carte qu'il lui a remise ?

Elle fait demi-tour, repart vers le hall d'entrée et s'empare une nouvelle fois de son sac à main. Elle l'ouvre avant d'en extraire son portefeuille. C'est là qu'elle range les cartes de visite qu'elle reçoit, lesquelles s'accumulent dans un des compartiments prévus à cet effet. Fébrile, Camille tente de repérer celle du capitaine de police, ne la trouve pas, se voit contrainte de toutes les sortir pour les passer en revue. Ses gestes sont maladroits, ses mains tremblent, elle étale les cartes devant elle, sur le plateau de la desserte qui garnit le vestibule.

Celle de Dupuis ne s'y trouve pas.

Camille perd patience. Où l'a-t-elle rangée ? Ça y est, elle se souvient ! Dans la poche arrière de son pantalon, celui qu'elle portait hier. Le téléphone à la main, elle abandonne cartes et portefeuille sur le meuble et remonte à toute vitesse jusqu'à l'étage. Là, elle rejoint la salle de bains en quelques pas, y pénètre et referme la porte derrière elle. Son pantalon est encore en boule dans le panier de linge sale, elle le repère rapidement parmi les autres vêtements.

La carte de Dupuis s'y trouve en effet. Camille pousse un soupir de soulagement et compose le numéro sur son téléphone.

Au moment où elle va établir la communication, son pouce se fige au-dessus du clavier tactile. Le doute s'insinue en elle : si elle relate au policier

la conversation qu'elle vient d'avoir avec sa fille et ce qu'elle en a déduit, elle est presque certaine que la responsabilité de l'enfant sera engagée. Peut-être va-t-il demander à Emma de les aider à retrouver l'endroit. Comment sa fille réagira-t-elle ? Et Patrick ?

Les idées suivent leur fil, les conjectures se déploient, les conséquences s'ébauchent. Camille anticipe dans sa tête la réaction de chacun. Dupuis exigera d'Emma qu'elle les mène à l'endroit où se trouve le trou. Patrick comprendra que sa fille a éventé leur « secret ». Quelle sera sa réaction ? Et comment se comporter face à lui ? Comment trouvera-t-elle la force de l'affronter ?

De plus, elle n'a aucune idée des poursuites légales qui menacent Emma. Risque-t-elle, malgré son jeune âge, une quelconque sanction ?

Camille se raisonne. Non, elle est trop jeune. Elle tente de se souvenir de faits similaires, des délits qui auraient engagé de jeunes enfants. Quelle a été la réponse des autorités ? Elle se rappelle certaines affaires judiciaires dans lesquelles des gamins de douze-treize ans ont été impliqués, et dont la justice a dû s'occuper. Mais douze ans, ce n'est pas cinq ans. À cet âge, un enfant ne peut être juridiquement responsable.

À cinq ans, on est innocent, dans tous les sens du terme. Si une responsabilité quelconque est engagée, ce sera celle des parents. Et les parents, c'est elle, c'est Patrick.

Camille est paralysée. Elle détient un renseignement capital pour sauver quelqu'un, une jeune femme qui, à l'évidence, a besoin d'aide et de soins de toute urgence. Mais le fait même de communiquer ce renseignement aura de sérieuses implications pour elle-même et pour les siens.

Debout au milieu de la salle de bains, pétrifiée, le téléphone dans une main, la carte du capitaine de police dans l'autre, Camille ressemble à une statue de pierre. Elle se sent déchirée de part en part. Ne pas téléphoner la rend complice du besoin maladif de vengeance de Patrick. Téléphoner va à coup sûr anéantir son ménage.

Est-elle prête, elle aussi, à garder le silence pour ne pas se mettre en danger ? Jusqu'où peut-on aller pour protéger sa famille ?

Cette question, peut-être Patrick se l'est-il posée ?

Les suppositions reprennent leur ballet envoûtant, les postulats se multiplient. Camille envisage une autre version. Et si la raison du silence de Patrick trouvait sa source dans ce même dilemme ? Il est tout aussi plausible que, comme elle, il ait hésité à passer cet appel. Peut-être a-t-il craint d'exposer Emma à de possibles répercussions judiciaires ? Cela fait déjà un quart d'heure que la fillette lui a révélé la vérité sur ce qui s'était passé dans la forêt, et elle n'a toujours pas appelé la police.

S'il a préféré ne pas partager cette information avec elle, peut-être est-ce tout simplement pour la protéger ?

Camille est au supplice. Elle est incapable de prendre une décision. Sa main droite est crispée autour de l'appareil qu'elle rallume à intervalles réguliers chaque fois que l'écran passe en veille.

Quand le téléphone s'allume et se met soudain à vibrer, la jeune femme sursaute violemment. Un numéro qu'elle ne connaît pas s'affiche sur l'écran. Les chiffres se succèdent, qu'elle tente de décoder sans en reconnaître la combinaison. Ses yeux les impriment avant de passer, par réflexe, sur la carte de Dupuis.

Ce sont les mêmes. Dans le même ordre.

Dupuis.

Pour Camille, c'est comme si le ciel avait décidé pour elle. Elle tente de surmonter son affolement et établit la communication presque sans réfléchir. Au moment où elle porte l'appareil à son oreille, elle a la sensation d'être incapable d'émettre le moindre son.

De fait, elle ne dit rien.

— Madame Verdier ? interroge la voix du policier dans le combiné.

Camille émet une sorte de gargouillis inaudible en guise de réponse.

— Vous m'entendez ?

— Oui..., parvient-elle à articuler.

— Je suis désolé de vous déranger si tôt, continue-t-il, pensant sans doute qu'il la réveille, vu l'heure matinale.

Camille se racle la gorge. Son cœur bat à se rompre, son sang pulse jusque dans ses tempes, elle a un mal de chien à maîtriser son effroi.

— Je vous écoute, dit-elle dans un souffle.

— On vient de retrouver Mylène Gilmont. Ce sont des joggeurs qui ont découvert son corps dans la forêt, tôt ce matin. Elle est décédée. On n'a pas encore les résultats de l'autopsie, mais il semble qu'elle n'ait pas survécu au manque d'insuline. Elle est morte depuis quelques heures seulement.



Au moment où la sonnette de la porte d'entrée retentit, Étienne fixe le plafond. Il est allongé sur son lit depuis des heures, les mains croisées sur son ventre, incapable de s'abandonner au sommeil ou même au simple repos. Il voudrait fermer les yeux, il n'y arrive pas. Son regard semble suivre les mutations allégoriques d'un essaim de courbes qui évoluent devant lui. Ses pupilles se déplacent de gauche à droite, de haut en bas, sans ordre ni logique. Il est comme prisonnier d'un sortilège.

Au second coup de sonnette, Étienne réagit enfin. Il tourne vers la porte un regard indifférent, puis se lève. Ses gestes sont lents, ils semblent peser des tonnes. Quand il ouvre la porte, Dupuis se tient sur le palier. En croisant son regard empreint de gêne et de désolation, Étienne comprend tout de suite la raison de sa présence.

— Je... Je n'ai pas de bonnes nouvelles..., murmure le policier d'une voix sombre.

Le cuisinier ne réagit pas.

— Nous avons retrouvé le corps de votre fille ce matin dans la forêt, continue Dupuis, très mal à l'aise.

Silence.

— Gilmont... Je suis désolé. Elle est décédée. Nous attendons les résultats de l'autopsie mais il semble, d'après les premières conclusions du légiste, qu'elle ait succombé au manque d'insuline. J'ai besoin de vous pour identifier le corps.

— Je passerai tout à l’heure.

— Elle est à la morgue.

— Je m’en doute.

Les deux hommes restent quelques instants encore sans rien dire. Puis Étienne referme doucement la porte. Il retourne ensuite s’allonger sur son divan et reprend sa position initiale, sur le dos, les mains croisées sur le ventre, fixant le plafond d’un regard mobile, comme si un film se déroulait sous ses yeux.

Au-dessus de lui, les volutes évoluent pour bientôt prendre forme. Mylène apparaît en transparence, et soudain elle s’anime sur l’écran de ses souvenirs. Elle se métamorphose au fil des réminiscences, se modèle en petite fille maussade, arbore un regard obstiné avant d’exprimer une fureur contenue. Son visage, en constante mutation, se transforme rapidement pour la présenter à l’âge de quinze ans. Cette fois, des larmes débordent de ses paupières gonflées par le désespoir avant de se répandre sur ses joues. Ses traits se sont creusés, ses yeux sont cernés de noir, ses cheveux défaits pendent de part et d’autre d’un faciès tourmenté. Elle se tient ramassée sur elle-même, tête baissée, et lorsqu’elle se redresse, sa bouche se tord dans un rictus de haine et de rancœur.

À cette représentation déchirante se substitue très vite une autre Mylène. À présent elle a vingt ans, elle se tient au milieu du salon et empoigne tout ce qui lui tombe sous la main pour le projeter sur le mur avec une agressivité inouïe. Les objets se fracassent contre les cloisons, les bibelots se brisent, les meubles éclatent en morceaux. Les traits de la jeune fille, déformés par la rage, continuent de se modifier au rythme des arabesques mouvantes. Celles-ci vont et viennent sans s’arrêter, elles s’assemblent, se séparent, se rassemblent à nouveau, de plus en plus vite, tandis que Mylène ne cesse de changer, à l’image d’un effroyable morphing.

Étienne assiste à cette valse ininterrompue, les yeux mi-clos. Il pourrait les fermer, ça n’y changerait rien. L’image de sa fille s’incrute au plus

profond son âme, lui brûle la rétine jusqu'à ce que chaque contour la marque d'une empreinte indélébile. Le cœur exsangue, il revit dans sa chair l'enfer qui a été le leur durant les vingt années écoulées. Son propre passé se mélange à cette profusion de rage et de violence, la culpabilité qui en découle, le départ de sa femme, la solitude, abyssale, et cette sensation terrifiante d'être au fond d'un gouffre d'où il est incapable de s'extraire. Une succession d'émotions l'étreignent avec une férocité qu'il peine à maîtriser : l'amour qui se délite au fil des mois, des années, ce sentiment inconditionnel mis à mal par un déluge de conflits, de reproches dont il rejette obstinément les causes. Son impuissance à endiguer le flot des rancœurs, sa maladresse, sa douleur, l'une et l'autre de plus en plus prégnantes. Et puis le désir secret de se débarrasser de ce poids désormais trop lourd à porter. Comme un poison insidieux qui s'insinue dans ses veines et se faufile, à son corps défendant, jusque dans son cœur. Cette enfant qu'il a chérie de tout son être, il a fini par en maudire l'existence. Le remords d'éprouver un si abject sentiment, la honte d'être passé de l'autre côté de la barrière, lui, le fils mal aimé qu'une mère a nourri de son désamour. Le refus, l'amertume, l'incompréhension. L'effroyable impuissance qui l'enracine à sa détresse. Enfin la rancune tenace envers Mylène d'avoir fait de lui ce père indigne dont la présence est devenue plus nocive encore que l'absence de sa mère. L'envie folle de mettre un terme à ce calvaire. L'espoir funeste que cette spirale infernale prenne définitivement fin.

Et si un jour, elle ne rentrait pas ?

Si la vie se chargeait de remettre de l'ordre dans cet odieux chaos ?

À présent les volutes s'affolent, elles s'entremêlent à un rythme de plus en plus effréné, se détachent pour se rejoindre en une fraction de seconde. Les visages de Mylène se confondent dans un tourbillon d'émotions et de grimaces douloureuses, accablées, tumultueuses, désespérées. Les courbes ne forment bientôt plus qu'un amas indistinct, comme une explosion d'émotions

dont l'excès anéantit toute forme d'expression. Comme si la rage de Mylène se révélait désormais à travers cette masse confuse et informe.

Puis soudain, tout s'arrête. Les volutes se figent dans l'air pour lentement s'ordonner en une figure dont la netteté bouleverse Étienne. Mylène est là, tout près de lui, presque à portée de main. Elle est recroquevillée sur elle-même, gisant au fond d'une cavité souterraine, à deux mètres sous la surface du sol. Son visage, ses cheveux, ses vêtements sont maculés de terre et de crasse. Malgré la saleté, on devine la pâleur extrême de sa peau, ses yeux hagards qui semblent ne rien voir, ses lèvres terreuses, gonflées, lézardées de crevasses.

Étienne se penche au-dessus du trou et contemple, atterré, le pauvre corps supplicié par le manque, la déshydratation, le froid, la faim, la peur. Ses cheveux lui mangent la moitié de la figure.

L'espace d'un instant, il la croit morte.

Quelque chose explose en lui, sa poitrine se déchire, ses poumons se vident de leur air, il sent comme un coup de poignard en plein milieu du ventre. La tête lui tourne sous la puissance du vertige.

Puis, fronçant les yeux, il l'observe plus attentivement.

Elle respire ! Avec difficulté, mais elle respire.

Étienne se sent glacé de la tête aux pieds. Son corps, tendu à l'extrême, lui fait l'effet d'une prison de chair dans laquelle son esprit semble enchaîné à son effroi. Durant quelques interminables secondes, il a la sensation que son cœur a cessé de battre.

Et puis, au fond de son trou, Mylène esquisse un mouvement imperceptible. Au moment où elle tourne la tête vers la surface, Étienne éprouve le besoin instinctif de reculer, comme pour se soustraire à la vue de sa fille.

Seule l'épouvante l'empêche de bouger.

Incapable de détourner le regard, il se sent pétrifié, paralysé par le conflit que se livrent son cœur et sa raison. Même si elle semble ne pas le voir,

Mylène sait qu'il est là, il en est certain. Elle a décelé sa présence. Et s'il lui restait un doute, celui-ci s'évanouit au moment où la jeune femme soulève péniblement son bras vers lui.

— Papa...

La respiration d'Étienne se bloque dans sa gorge, la détresse le tétanise. Il reste en apnée un moment indéfini, jusqu'à ce que son corps l'oblige à reprendre l'oxygène dont il a besoin. Lorsque l'air s'engouffre dans ses poumons, une nausée fulgurante déferle en lui, le forçant à se détourner pour ne pas vomir dans le trou. Il bascule vers l'arrière et se laisse tomber sur le sol, livide, dépouillé de toute énergie.

Il ne sait pas combien de temps il est resté là, étendu parmi les herbes, blême, complètement dévasté.

Tout ce dont il se souvient, c'est qu'il a fini par se relever. Puis il a titubé en direction du parking, sans un regard vers le trou.

Quand Patrick se réveille, la place à ses côtés est vide. Le temps de reprendre ses esprits, il jette un œil embrumé à son réveil et tente de se situer dans le temps. Les pensées affluent par vagues de souvenirs. Il se laisse aller contre son oreiller avec une sensation d'épuisement alors même qu'il n'est pas levé. Il est encore tôt pour un dimanche, à peine huit heures, et malgré ses efforts, il peine à remettre de l'ordre dans ses idées.

— Camille ?

Pas de réponse. Le silence de la maison l'informe qu'elle n'est pas en bas, du moins qu'elle ne vaque pas aux occupations du matin. Patrick rassemble son courage pour se redresser, ce qu'il fait en grimaçant. Il s'assied sur le bord du lit, ses pieds tâtonnent sur le plancher à la recherche de ses pantoufles, qu'il enfle d'un mouvement machinal. Puis il se lève et se traîne jusqu'à la porte de la chambre.

Une fois dans le couloir, il hésite. Il s'arrête quelques secondes sur le palier, l'oreille tendue. Aucun bruit ne lui permet de localiser sa femme. La porte de la chambre d'Emma est fermée, il en déduit que l'enfant dort encore.

— Camille ? appelle-t-il dans un murmure.

Il s'apprête à descendre l'escalier, puis se ravise. Par acquit de conscience, il s'avance jusqu'à la porte de la salle de bains, qu'il ouvre...

Camille est là, assise sur la cuvette des W.-C. Elle tient dans une main son smartphone, dans l'autre une carte de visite. À son entrée, elle sursaute avant de porter sur lui un regard bouleversé.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il sans cacher sa surprise.

— Elle est morte ! glapit-elle dans un sanglot.

— De qui tu parles ?

— De l'institutrice. Elle est morte.

Patrick reste sans voix. Il dévisage sa femme d'un œil horrifié et porte la main à sa bouche, comme pour étouffer une plainte accablée.

— De quoi est-elle morte ? parvient-il à articuler au bout de quelques secondes.

— Manque d'insuline.

— Manque d'insuline ? répète Patrick, sincèrement médusé. Pourquoi manque d'insuline ? Elle était diabétique ?

La question provoque chez Camille un séisme fracassant. Stupéfaite, elle le contemple à son tour d'un regard terrifié.

— Tu ne le savais pas ?

— Savoir quoi ? Qu'elle était diabétique ? Comment voulais-tu que je le sache ?

Camille se décompose. Patrick ne pouvait en effet pas être au courant de la maladie de Mylène. Elle-même ne l'a appris de la bouche d'Étienne que l'avant-veille, et elle s'est bien gardée de communiquer cette informations à son mari, vu les circonstances. Elle réalise soudain que, ignorant ce « détail », Patrick a peut-être provoqué la mort de cette femme sans vraiment le vouloir. Vengeance ou leçon ? Le premier choc passé, elle imagine sans peine que, plutôt que des représailles, son professeur de mari a voulu donner une bonne leçon à cette « petite conne qui n'a pas été foutue de surveiller sa fille ». Seulement voilà, il ignorait que, privée d'insuline, elle ne pouvait tenir que quelques heures avant de succomber à la défaillance de son organisme.

— Elle est morte parce que tu ne savais pas..., murmure-t-elle, épouvantée.

Patrick fronce les sourcils, marquant son incompréhension.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Tu savais où elle se trouvait ?

— Bon sang, Camille ! Qu'est-ce qui te prend ? Je ne savais pas, je savais... De quoi tu parles, à la fin ?

La jeune femme secoue la tête, fébrile, comme si elle tentait de résister à quelque chose.

— N'essaie pas de m'embobiner ! Emma m'a tout raconté.

— Tout raconté quoi ? s'énerve Patrick en s'avançant vers elle.

— Ne m'approche pas ! le prévient-elle en se levant d'un bond.

Interdit, Patrick se fige. Il considère sa femme sans comprendre, visiblement incapable de trouver une explication à ses propos incohérents. Il n'ose plus rien faire, plus rien dire, devinant que n'importe laquelle de ses réactions sera susceptible de provoquer de sa part un violent rejet.

— Camille..., commence-t-il en se forçant au calme. Explique-moi ! Qu'est-ce qu'Emma t'a raconté ?

Cette soudaine docilité surprend la jeune femme qui marque un instant d'hésitation. Sentant qu'il a adopté la bonne attitude, Patrick décide de ne rien ajouter, afin de lui laisser le temps de s'apaiser.

— C'est toi qui lui as ordonné de ne rien dire, s'empporte-t-elle en pointant sur lui un doigt accusateur. Elle t'a avoué qu'elle savait où se trouvait son institutrice, elle t'a même indiqué l'endroit. Et, pour je ne sais quelle raison complètement absurde, peut-être pour te venger, ou bien parce que tu avais envie de lui donner une bonne leçon, tu as décidé de garder ça pour toi ! Mais avant, il fallait être sûr qu'Emma se taise ! Votre secret, hein ? Tu me dégoûtes !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Camille ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

Patrick ouvre de grands yeux ébahis. Il essaye de détromper sa femme en agitant les mains devant lui en signe de dénégation, mais Camille n'en démord pas.



— Ne me prends pas pour une conne ! se défend-elle en le tenant à distance.

— Je te le jure ! Je ne sais pas de quoi tu parles ! Emma ne m’a rien dit ! Jamais elle ne m’a révélé quoi que ce soit.

— Ce n’est pas sa version des faits !

— Bon sang, Camille ! s’énerve-t-il, à bout de patience. Tu te rends compte de ce dont tu m’accuses ? Comment peux-tu imaginer un seul instant que je ferais une chose pareille ?

— Oh ! s’emporte-t-elle dans un mouvement de colère. Ce n’est pas l’indulgence qui t’étouffe ! Tes certitudes sont tellement énormes que tu réagis au quart de tour, sans te poser la moindre question. Tu es bouffi de principes ! Ils t’aveuglent, ils t’étouffent. Emma avait besoin d’avouer son mensonge à quelqu’un, elle s’est tournée vers toi ; et toi, tout ce que tu as trouvé à faire, c’est de lui dire de se taire !

— Ça n’a aucun sens, nom de Dieu ! explose Patrick. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille !

— Pour te venger de cette pauvre fille sur laquelle tu as rejeté toute la responsabilité de ce qui s’est passé vendredi ! Ou pour lui donner une leçon ! Ça te connaît, ça, les leçons ! N’est-ce pas, monsieur le professeur ?

— Tu deviens complètement folle !

Camille éclate d’un rire mauvais.

— Ça t’arrangerait bien ! La correction a mal tourné ! Toi qui prévois toujours tout, tu n’avais pas envisagé qu’elle soit diabétique ! Pour la première fois, quelque chose t’a échappé ! Le problème, c’est que...

— Mais bordel ! l’interrompt-il, perdant patience. Réponds-moi, Camille ! Pourquoi aurais-je fait ça ? Et pourquoi Emma n’aurait-elle rien voulu dire aux flics si elle savait où se trouvait son institutrice ?

Camille se fige, surprise par la dernière question. Elle se trouve dans une situation où elle est incapable de fournir la véritable raison du silence d’Emma. Elle est en train de l’accuser d’homicide involontaire, elle ne veut

surtout pas que la querelle se déplace sur ses propres fautes. Entre un adultère et un meurtre, même inconscient, la différence est de taille !

Elle connaît son mari, son aptitude à détourner le débat, son talent pour le verbe, sa propension à retourner la situation à son avantage. Si elle lui donne le moindre pouvoir, elle est perdue.

— Comment vas-tu justifier cela auprès d’Emma ? reprend-elle sans tenir compte de sa question.

— Justifier quoi ?

— La mort de son institutrice !

— Je n’ai pas à justifier la mort de son institutrice ! s’indigne Patrick en martelant ses mots. Je n’y suis pour rien ! Pas plus qu’Emma, j’en suis certain !

Ébranlée par l’assurance de son mari, Camille perd de son aplomb. Patrick décèle aussitôt sa perplexité. Il en profite pour la persuader de sa bonne foi.

— Je ne sais pas ce que je dois faire pour te convaincre. Je ne sais pas non plus ce que notre fille t’a raconté, mais je te promets, Camille, que je n’étais au courant de rien ! Quand Emma m’aurait-elle dit qu’elle savait où se trouvait son institutrice ?

— Le soir même de la sortie scolaire, répond-elle, de plus en plus indécise. Quand tu l’as mise au lit.

— Et quoi ? Qu’est-elle censée m’avoir dit ?

Camille soupire, soudain vidée de toute énergie. Elle relâche la tension et se laisse aller contre le mur.

— Elle t’aurait avoué que Mylène Gilmont était tombée dans un trou d’où elle ne pouvait plus sortir. Apparemment, tu lui aurais demandé de ne rien dire à personne. Tu lui aurais promis que ce serait votre secret à tous les deux.

— Ça n’a pas de sens ! Pourquoi j’aurais fait ça ?

— Est-ce que je sais ! Tu étais tellement en rage contre cette institutrice ! Et quand je t'ai fait remarquer qu'elle était peut-être en danger, la seule chose que tu as trouvé à faire, c'est de la traiter de petite conne et de balancer que certaines fautes étaient impardonnables.

— C'étaient des mots ! J'étais furieux ! Enfin, Camille, ça ne t'es jamais arrivé de dire des conneries sous le coup de la colère ? Comment as-tu appris qu'elle était morte ?

— C'est Dupuis qui vient de me prévenir, répond-elle en agitant son smartphone qu'elle tient toujours à la main.

— Et où l'a-t-on retrouvée, l'institutrice ? Dans un trou ?

— Je n'en sais rien, avoue Camille. Dupuis ne me l'a pas dit.

— Tu ne crois pas que ç'aurait été la première chose à demander avant de m'accuser du pire ?

Cette fois, la jeune femme nage en plein marasme. Elle observe son mari comme si elle cherchait à voir jusqu'à son âme. Elle se sent tellement secouée qu'elle a désespérément besoin de se raccrocher à quelque chose. Les événements ont sonné le glas de son histoire avec Étienne. La force qu'elle tirait de cette relation s'est muée en menace, l'amour en crainte, la complicité en méfiance. Ces dernières heures, en revanche, elle a trouvé chez son mari une détermination qu'elle ne lui connaissait pas. Elle ne peut nier que, malgré le poids de son adultère, sa présence l'a rassurée. Elle ferait n'importe quoi pour être délestée des derniers doutes qui la tenaillent.

Camille allume son smartphone, sélectionne le téléphone et se rend dans le journal des appels. Le dernier numéro qui s'affiche est celui de Dupuis. Une simple pression du pouce et la communication s'établit aussitôt.

— Désolée de vous déranger, capitaine, s'excuse-t-elle dès que le policier a décroché. Je voulais juste savoir... Où avez-vous retrouvé le corps de Mylène Gilmont ?

Patrick ne lâche pas sa femme des yeux. S'il n'entend pas la réponse de Dupuis, il constate que ses traits se détendent et traduisent un réel

soulagement.

— Merci, capitaine, c'est tout ce que je voulais savoir.

Elle coupe la communication.

— Alors ? demande Patrick, plein d'espoir.

— On l'a retrouvée dans la forêt, étendue par terre, pas très loin d'un sentier de randonnée.

Patrick n'ajoute rien. Il arbore la satisfaction de celui que l'on croit enfin.

Camille, elle, baisse les yeux sans chercher à dissimuler sa honte et sa confusion.

Un dimanche interminable. Patrick est parti conduire Emma chez sa mère, qui vit à deux cents kilomètres. Il arrivera là-bas vers midi, déjeunera avec elle, puis reprendra la route aux environs de quinze heures. Il ne sera donc pas de retour avant la fin de l'après-midi.

Tous deux ont pris le parti de ne pas aborder avec Emma ce qu'elle a dit le matin même à sa mère. Ils devront tirer au clair la raison pour laquelle la fillette a menti, mais pas tout de suite. Ils étaient eux-mêmes trop bouleversés pour mener cette confrontation de manière sereine. Et puis, elle allait partir, ce n'était pas le moment de se fâcher.

Camille se terre dans sa maison, incapable de vaquer à ses occupations. Elle n'arrive pas à surmonter l'annonce de la mort de Mylène. L'étau de la responsabilité l'étreint tout entière, sans qu'elle parvienne à endiguer le flot des questions qui, d'heure en heure, se font plus nombreuses. Un sentiment de suspicion vampirise la moindre de ses pensées.

Elle se méfie de tout le monde.

D'Étienne d'abord.

Elle n'a aucune nouvelle de lui depuis le SMS inquiétant de la veille, mais sa visite hier soir dans le quartier ne la laisse pas en paix. Qu'est-il venu faire ? Pourquoi n'a-t-il pas mis sa menace à exécution ? Camille réalise que sa présence l'angoisse autant que son absence, son silence autant que ses mots. Mais surtout, quelle sera sa réaction une fois la première douleur liée au décès de sa fille passée ? Va-t-il vouloir se venger d'Emma, qu'en toute

logique il tient pour responsable de cette mort atroce ? La jeune femme se ronge les sangs. Doit-elle le contacter ? Doit-elle lui faire savoir à quel point elle regrette la manière dont la situation a dégénéré ?

Se manifester en pareille circonstance risque d'être mal interprété. Ne pas se manifester peut provoquer un violent ressentiment. Quoi qu'elle fasse, les effets seront dramatiques.

Le doute la consume, la peur la paralyse, l'indécision l'exaspère.

Elle ne sait pas.

Patrick ensuite.

La nécessité d'un aveu devient urgente, les prochaines heures risquent d'être critiques. À tout moment, sa liaison avec Étienne peut être dévoilée et, par conséquent, les possibles raisons du silence d'Emma, dont elle n'est toujours pas certaine qu'il ne soit pas volontaire. Mais, au-delà de cette tension perpétuelle qui la tourmente, Camille se sent incapable d'affronter l'inévitable crise qui s'annonce. Elle est au bout du rouleau, émotionnellement épuisée, et les vagues d'angoisse qui ne cessent de déferler en elle la tétanisent. Ça fait plus de quarante-huit heures qu'elle n'a ni vraiment mangé, ni vraiment dormi. Son corps est au bord de la rupture. Elle ne cesse toutefois de se répéter que dès que Patrick sera de retour, elle lui avouera tout. Le secret est devenu trop lourd à porter. Elle n'en peut plus de cette terreur sournoise qui la dévore de l'intérieur. Qu'importe ce qui adviendra par la suite. Elle voulait juste éviter à leur fille le pénible spectacle de ses parents qui se déchirent.

Enfin, il y a Emma, justement.

Dieu sait que Camille l'aime plus que tout au monde. Elle est la chair de sa chair, son bébé, son trésor le plus précieux. Pourtant, à mesure que le temps passe, tandis que l'enfant grandit et s'affirme, un aspect de sa personnalité la met mal à l'aise. Quelque chose dont elle a du mal à définir la nature. Au fil des années, elle sent une sorte de barrière s'installer entre sa fille et elle, une distance qu'elle ne parvient pas à combler malgré toute la

tendresse qu'elle lui témoigne. Emma semble parfois appartenir à un autre monde et Camille a de plus en plus de peine à se reconnaître en elle. Elle a la sensation que la complicité à laquelle elle aspire dans leur relation n'est plus à sa portée, et qu'elle ne peut rien faire pour la rétablir.

Le pire dans toute cette histoire n'est pas tant de savoir si la fillette a délibérément caché des informations sur l'endroit où se trouvait son institutrice. Non, le pire, c'est que Camille ne peut s'empêcher de penser qu'elle est CAPABLE de le faire.

Et cela lui glace les os.

Il y a chez Emma une intransigeance qui la rend froide et hautaine. Une arrogance malvenue pour une enfant si jeune. Si, d'un côté, cet aspect de son tempérament impressionne Camille, provoquant une certaine admiration, d'un autre côté il l'alarme. Elle sent bien que la fillette est de plus en plus tenue à l'écart par ses camarades de classe. Les invitations aux goûters d'anniversaire se font rares, de même que les après-midi de jeu chez les uns ou chez les autres, durant le week-end ou le mercredi après la classe. Même lorsqu'elle veut inviter une petite copine à venir jouer avec Emma à la maison, peu d'entre elles sont disponibles. De toute évidence, les autres parents la tiennent à distance.

Jusqu'à présent, Camille ne s'était pas trop inquiétée de ce qu'elle considérait comme des incidents sans gravité. Elle mettait cela sur le compte d'un besoin de l'enfant de s'affirmer, ou peut-être d'un processus de mimétisme, tant ce genre de comportement ressemble, vu de l'extérieur, à celui de son père. Aujourd'hui pourtant, force lui est de constater qu'il s'agit bel et bien d'un trait de caractère. Emma EST comme ça. Elle fait partie de ces personnes qui se suffisent à elles-mêmes et placent la barre très haut lorsqu'il s'agit d'accorder leur affection.

Le cœur de Camille se serre. Elle les connaît, ces individus qui se sentent investis d'une valeur supérieure à la normale. Les orgueilleux, les arrogants, les vaniteux. Elle les connaît, et elle les déteste. Bien sûr, jamais elle ne

détestera sa fille. Mais elle sait que c'est le genre de sentiment qu'Emma provoquera chez les autres tout au long de son existence.

Les nerfs à fleur de peau, Camille s'affale sur le canapé, son smartphone dans la main, le doute rivé au cœur. Que faire ? Appeler Étienne pour s'expliquer ? Le moment est peut-être mal choisi, il doit être rongé de chagrin depuis ce matin. Cela dit, si elle doit lui téléphoner, mieux vaut le faire avant le retour de Patrick. Mais peut-être n'est-il pas opportun de se manifester aujourd'hui. Et puis, pour lui dire quoi ? Sincères condoléances ?

Camille retient un hoquet d'amertume : à ce compte-là, se dit-elle, et sans mauvais jeu de mots, mieux vaut encore faire la morte.

Lui envoyer un SMS ?

Ce serait pire.

La jeune femme sélectionne machinalement l'application « message » sur son téléphone avant de relire le dernier SMS qu'Étienne lui a envoyé la veille.

*« Je te donne jusqu'à midi pour faire parler ta fille. Ensuite, je raconte tout à ton mari. »*

Camille frissonne. Les regrets se mêlent aux tourments, et le chagrin d'un bonheur en miettes la submerge avec une force qui la prend de court. Elle sent sa poitrine exploser sous la puissance d'une mélancolie séditeuse qui s'impose à son esprit au mépris de toute raison. A-t-elle réellement été amoureuse de lui ? Les sentiments qui l'étreignent se confondent, entre crainte et nostalgie, menaces et regrets.

Camille s'interroge.

En vérité, n'est-ce pas elle qui a trahi leur histoire ? Si elle se met deux minutes à la place d'Étienne, comment aurait-elle interprété son silence ? Depuis la disparition de Mylène, jamais elle n'a pris la peine de le contacter de sa propre volonté. Elle ne l'a fait que parce qu'il l'y a contrainte, otage de son angoisse et dépourvue de toute compassion. Ils n'ont communiqué qu'à



travers leurs effrois respectifs. Chacun d'eux s'est replié derrière le rempart de sa souffrance.

Il faut qu'elle l'appelle.

Sitôt cette évidence bien ancrée dans son esprit, les doutes reviennent en force. Outre le fait que ce n'est pas le bon moment, elle n'a aucune idée des sentiments qu'il nourrit à son sujet. Sans doute risque-t-elle d'attiser une animosité impossible à canaliser.

Il vaut mieux attendre encore un peu. Sans compter qu'elle s'apprête à affronter un autre drame aujourd'hui et qu'elle ne se sent déjà pas à même de dominer ses émotions.

Les heures se diluent dans le marasme de ses incertitudes. En fin d'après-midi, son téléphone, qu'elle tient toujours à la main, s'éveille en affichant sur l'écran le numéro de Patrick. Camille établit aussitôt la communication.

— J'aurai un peu de retard, lui annonce-t-il à l'autre bout de la ligne. Je pars seulement maintenant de chez ma mère.

La jeune femme consulte sa montre avant de soupirer : il devrait déjà être rentré. Il a deux heures de route à faire. À force d'attendre et de craindre son retour, elle est au supplice. Déjà elle envisage de remettre sa confession au lendemain. Pour profiter une dernière fois de la quiétude d'un couple dont l'agonie semble échapper à l'une des deux parties. Faire semblant est parfois un luxe extrême dont il faut savoir profiter tant que c'est encore possible.

— Emma va bien ? demande-t-elle, la gorge serrée.

— Comme un charme ! Elle est ravie de passer quelques jours chez sa grand-mère. Bon, je te laisse, je m'en vais.

Camille repose son téléphone sur le divan, juste à côté d'elle. Puis, vaincue par l'appréhension, elle sombre dans une somnolence agitée qui ne la repose pas du tout.

Le claquement de la porte d'entrée la tire de sa torpeur. Elle est étendue sur le divan et se redresse d'un bond, le cœur en lévitation. Elle met quelques instants à comprendre ce qu'elle fait là, se souvenir du jour et de l'heure,

réaliser que la personne qui vient d'entrer ne peut être que Patrick. Les bruits en provenance du vestibule lui sont familiers, elle reconnaît la manière dont son mari s'arrête devant le miroir, dépose ses clés sur la desserte, se défait de sa veste qu'il suspend au portemanteau. Lorsqu'il pénètre dans le salon, il semble soulagé de la trouver à moitié endormie dans le divan.

— Ça va ? lui demande-t-il en remarquant son air ahuri. Tu as dormi ?

— Je crois, oui...

Il tient à la main un paquet de la taille d'une petite boîte, qu'il lui présente.

— Il y avait ça sur le palier, devant la maison. Tu sais ce que c'est ?

Camille plisse les yeux pour distinguer plus nettement l'objet.

— Aucune idée.

— Il y a ton nom dessus.

Patrick lui tend le paquet, qu'elle prend. En effet, son nom, imprimé sur une étiquette, figure sur l'un des côtés. Aucune adresse n'est inscrite, preuve que l'expéditeur est venu lui-même le déposer devant la porte. La jeune femme cherche machinalement son nom, sans rien trouver.

Elle défait le paquet et l'ouvre.

Quand elle découvre ce qu'il contient, elle ne peut retenir un cri de stupeur. Elle le lâche et le colis tombe par terre, déversant son contenu sur le sol.

Patrick s'avance, incrédule, et se penche en avant afin d'examiner ce qui remue dans tous les sens à ses pieds. Il découvre un tas de chenilles se contorsionnant sur le plancher verni.

Camille déglutit. Elle sent ses muscles se raidir, son sang se figer dans ses veines, sa peau se hérissier d'effroi. Passé le premier mouvement de dégoût, elle commence à comprendre pourquoi elle a reçu une boîte contenant plusieurs dizaines de chenilles vertes et grasses qui se tortillent devant elle. La voix d'Étienne résonne dans sa tête, lui confirmant la réponse qu'elle craint.

*Salut, joli Papillon.*

*Joli Papillon.*

*Papillon.*

La jeune femme fait un pas en arrière, sans quitter des yeux le tas grouillant d'insectes comme s'il s'agissait d'une bombe prête à exploser à tout moment.

Elle a compris le message. Elle a décodé la menace. Patrick ne peut en appréhender toute la signification, il ignore tout du petit nom qu'Étienne lui donnait. Pour lui, il s'agit juste d'une plaisanterie de très mauvais goût.

Camille, elle, sait. Oui, cette fois, elle sait.

Et pour le coup, elle aurait préféré ne pas savoir.

S'il ne comprend pas toute la portée du message, Patrick n'en déduit pas moins une volonté certaine d'intimidation. Ses soupçons se portent tout naturellement sur Étienne. Qui d'autre ?

— J'appelle les flics ! décide-t-il après quelques instants de silence stupéfait.

Camille étouffe un haut-le-cœur.

— Pourquoi les flics ? Qu'est-ce que tu comptes leur dire ?

— Ce type commence à me pousser à bout ! Il est temps de lui montrer que s'il me cherche, il va me trouver.

La jeune femme ne peut s'empêcher de le considérer avec une certaine lassitude. Patrick n'est pas de taille face à Étienne. Il lui fait l'effet d'une souris qui voudrait en découdre avec le chat, alors que tout le monde sait qu'elle n'a aucune chance.

— Laisse tomber, s'il te plaît, le somme-t-elle en le suivant vers le téléphone relié à la ligne fixe. Tu vas te ridiculiser. Tu n'as aucune preuve qu'il s'agit de lui !

— Ça commence à faire beaucoup, tu ne crois pas ? Hier après-midi Emma disparaît plusieurs minutes sur parking de l'hypermarché, hier soir Étienne Gilmont se balade autour de notre maison et aujourd'hui, on reçoit une caisse pleine de chenilles ! Tu veux quoi ? Qu'on attende sagement qu'il passe à l'acte ? Je ne sais pas très bien ce qu'il a en tête, mais ce qui est sûr, c'est que ce type cherche à nous intimider, Camille. Tu comprends ça ?

— Rien ne prouve une fois de plus que c'est lui, ni même que ces trois événements sont liés entre eux, s'énerve-t-elle. Quand j'ai essayé de convaincre Dupuis qu'il était l'auteur du kidnapping d'Emma, il m'a pratiquement ri au nez. À force d'appeler les flics pour tout et n'importe quoi, ils ne réagiront plus quand on aura vraiment besoin d'eux.

— Pour tout et n'importe quoi ? Tu te fous de moi, là ? s'emporte à son tour Patrick en pointant du doigt le tas de chenilles.

Camille domine un mouvement d'impatience.

— Explique-moi en quoi c'est un délit de déposer une boîte pleine de chenilles devant la porte de quelqu'un.

— Si on leur explique qu'il est venu rôder autour de la maison hier soir, ils envisageront peut-être les choses sous un autre angle. De toute façon, qu'est-ce qu'on risque ? Qu'ils ne donnent pas suite à notre appel ? Au moins, si ce dingue tente quoi que ce soit par la suite, nous aurons la preuve que nous nous sentions menacés.

Camille ne trouve plus d'arguments à lui opposer. Peut-être n'a-t-il pas tort, après tout. Si la menace est réelle, ils se doivent de réagir. Et si l'objectif d'Étienne est de lui adresser un sinistre message, appeler la police n'y changera rien. Elle laisse donc Patrick s'emparer du combiné téléphonique, composer le numéro et demander à parler au capitaine Dupuis. Il garde le silence pendant quelques secondes, puis il remercie son interlocuteur, assure qu'il rappellera et coupe la communication.

— Il n'est pas là pour l'instant, explique-t-il en consultant sa montre. Je dois rappeler dans une heure.

Camille hésite avant de proposer :

— Tu veux l'appeler sur son portable ? J'ai son numéro.

— Ça ne sert à rien. Apparemment il est occupé et, à moins que ce ne soit très urgent, on m'a demandé de rappeler dans une heure.

La jeune femme hoche la tête, le regard absent, tandis qu'elle réfléchit à toute vitesse. C'est peut-être le moment ou jamais de tout avouer à son mari :

ils sont seuls, ils parlent d'Étienne et de l'éventuel danger qu'il représente pour eux... En analysant au pied de la lettre la signification du « cadeau » d'Étienne, la menace concerne plus particulièrement Emma. En sélectionnant des chenilles, il désigne le « petit » du papillon plutôt que le papillon lui-même. Camille se félicite d'avoir mis sa fille à l'abri, à deux cents kilomètres de là.

Perdue dans ses pensées, la jeune femme échafaude des scénarios improbables dans lesquels le dangereux psychopathe que représente maintenant Étienne à ses yeux met en place un plan machiavélique pour briser son existence, comme la sienne l'est depuis ce matin.

— Ne t'en fais pas, chérie. Je suis là. Je vais nous préparer une tisane, histoire de nous remettre de nos émotions.

Camille sursaute et considère son mari sans dissimuler sa surprise. Ses tourments doivent se lire à livre ouvert sur son visage car Patrick l'observe avec inquiétude. Elle chasse ces idées effrayantes de son esprit et lui adresse un pauvre sourire.

— Je crois que je prendrais bien quelque chose d'un peu plus corsé...

Patrick marque aussitôt son accord.

— Tu as raison. Whisky ?

— Par exemple.

— Je t'accompagne.

Il disparaît aussitôt dans la cuisine. Pendant qu'il leur prépare un remontant bien tassé, Camille se débarrasse de leurs hôtes indésirables. Puis ils prennent le temps de siroter leur verre. À mesure que l'alcool se répand dans son corps, ses effets lui font peu à peu lâcher prise. Un délicieux répit pour ses nerfs dont elle savoure les bénéfices. Bientôt, Mylène, Étienne, Patrick, Emma et les chenilles se parent d'une aura moins dramatique, et la distance de l'ivresse dispense dans ses pensées une vision nouvelle de la situation. L'absence d'Emma achève de rassurer Camille qui, pour le coup, se

ressert une rasade d'alcool. Au bout du second verre, elle se sent presque complètement détendue.

— Tu veux que j'aie te faire couler un bain ? lui propose Patrick d'une voix pleine de sollicitude. Ou tu veux prendre une douche ?

Camille s'apprête à rejeter sa proposition avant de se raviser. Il a peut-être raison, après tout. C'est si bon de relâcher la pression.

— Je vais prendre une douche, concède-t-elle.

— Ça marche. Ça te va si je commande des sushis pour ce soir ?

La jeune femme croit rêver. Jamais elle n'a vu Patrick aussi prévenant, si ce n'est au début de leur histoire, il y a de cela une bonne dizaine d'années. La nécessité de lui avouer son adultère ne lui en est que plus pénible. Mais dans son état d'ivresse légère et aérienne, elle est incapable d'affronter la crise qui s'annonce. Elle décide de remettre cela au lendemain et de profiter des bonnes dispositions de son mari. Elle a plus que jamais besoin de calme et de repos.

La soirée se passe sans autre incident. Patrick a une nouvelle fois tenté de joindre Dupuis, sans plus de succès. Ils ont ensuite dégusté des sushis devant la télé. Pour la première fois depuis quarante-huit heures, Camille se remplit l'estomac sans avoir une sensation de nausée chevillée au cœur. Les images qui défilent sur le téléviseur la distraient de ses angoisses, et l'épuisement achève de la déconnecter du cauchemar éveillé dans lequel elle patauge depuis deux jours.

Elle finit par s'endormir devant *Faites entrer l'accusé*, diffusé sur France 2.

Camille est tirée de son sommeil par une sensation d'urgence. Elle ne sait pas combien de temps elle a dormi, mais elle éprouve, par-delà sa torpeur, la nécessité pressante de se réveiller. Le poste de télévision est toujours allumé. Sur l'écran, un téléfilm obscur déroule son drame en sourdine. La pièce est plongée dans l'obscurité, si ce n'est la lumière bleutée et changeante du téléviseur qui projette sur les murs des ombres incertaines.

Elle regarde autour d'elle et constate qu'elle est seule.

— Patrick ?

Pas de réponse.

La jeune femme se lève et titube vers le hall. Au moment où elle s'apprête à passer la porte, elle entend du bruit en provenance de la direction opposée. Elle hésite, jette un œil dans le vestibule avant de faire demi-tour. L'esprit encore embrumé par le sommeil, elle peine à reprendre pied dans la réalité. Ses souvenirs ont du mal à s'ordonner, elle ressent le besoin irrésistible de monter à l'étage pour s'assurer qu'Emma dort tranquillement dans son lit avant de se rappeler qu'elle est chez sa grand-mère...

Un mouvement dans la cuisine attire son attention. Tout comme le salon, la pièce n'est pas éclairée et elle a du mal à discerner les ombres qui s'y cachent. En plissant les yeux, elle distingue peu à peu la silhouette de Patrick à côté de la porte du jardin, visiblement à l'affût de quelque chose. Elle ne comprend pas tout de suite ce qu'il fait là, pourquoi il se presse contre le mur, pourquoi il tient un marteau à la main...

— Chéri ?

Patrick tourne la tête vers elle et lui fait signe de se taire, ou de partir, elle ne comprend pas bien... Au moment où elle va s'avancer pour demander des explications, la porte du jardin émet un bruit qui la fait sursauter. Sous ses yeux ahuris, la clenche s'abaisse doucement, tandis que le battant s'entrouvre avec hésitation. Camille ne peut en détacher le regard, paralysée. Elle tourne ensuite la tête vers Patrick. En position d'attaque, les bras levés au-dessus de lui, il s'apprête à abattre son marteau sur la personne qui, dans quelques secondes, va apparaître.

Camille étouffe un hoquet de stupeur.

Elle suspend son souffle, les traits marqués par un affolement viscéral pendant que la porte continue de s'ouvrir avec une lenteur désespérante. Juste derrière, Patrick est tendu comme un arc, le marteau prêt à servir d'un instant à l'autre.



Quand une silhouette se glisse dans la cuisine, telle une ombre furtive, Camille n'a pas le temps de réagir. Patrick est plus rapide, il surgit à la vitesse de l'éclair, bondit en avant et abat le marteau sur la tête de l'intrus avec une violence dévastatrice. Un bruit terrifiant d'os brisés se mêle à celui, plus spongieux, de tissus pulvérisés. La silhouette se fige en plein mouvement. Elle reste quelques interminables secondes en suspension, immobile, comme transformée en statue de pierre. Puis, avec une lenteur presque mystérieuse, elle se ramasse sur elle-même et s'effondre de tout son long sur le carrelage.

Camille est pétrifiée. Elle voudrait crier mais aucun son ne sort de sa bouche.

Un silence de mort règne dans la cuisine.

Plus personne ne bouge.

Enfin, Patrick se secoue et tourne vers sa femme un regard horrifié. Il s'avance ensuite de deux pas jusqu'à l'interrupteur, à la manière d'un automate. Alors seulement, il éclaire la pièce.

Camille cligne des yeux sous la puissance de la lumière. Puis, presque malgré elle, elle baisse enfin le regard vers le corps.

Étienne gît à ses pieds, le crâne défoncé, tandis qu'une mare de sang s'étend paresseusement sous sa tête.

Si Camille a eu la sensation d'avoir connu l'enfer durant ces deux derniers jours, elle comprend, en découvrant le corps sans vie d'Étienne étendu sur le carrelage de sa cuisine, qu'elle n'était encore qu'au purgatoire. La stupeur est telle qu'elle ne provoque, dans un premier temps, aucune réaction. La jeune femme est comme anesthésiée. Elle contemple la dépouille de son amant, son crâne défoncé par le coup de marteau, son regard figé sur un néant absolu, sa bouche entrouverte sur un cri qui ne sortira jamais. Elle n'éprouve rien, ni peur, ni chagrin, ni horreur. L'incompréhension domine son émoi, elle endort sa conscience et protège sa raison. Par-delà sa confusion, elle réalise qu'elle a été plus choquée par l'amas grouillant de chenilles que par la vision abjecte du cadavre d'Étienne.

En face d'elle, Patrick semble être dans un état similaire. Il reste pétrifié, le marteau ensanglanté à la main, les yeux rivés sur le corps gisant à ses pieds. Le temps lui-même paraît s'être arrêté, effaré par ce spectacle irréel, comme s'il repoussait au loin l'instant où, inévitablement, la réalité reprendra ses droits.

Au bout d'un moment indéterminé, Camille lève enfin la tête vers son mari. Elle le dévisage sans cacher son épouvante avant d'émettre quelques sons dépourvus de sens.

— Je... Je ne voulais pas..., bégaye-t-il en réponse au regard interloqué de sa femme.

— Tu ne voulais pas quoi ? parvient-elle à articuler en sentant l’effroi se répandre en elle.

— Le tuer... Je ne voulais pas le tuer. J’ai paniqué, tente-t-il d’expliquer. J’ai entendu du bruit dehors, je suis allé regarder par la fenêtre, j’ai vu qu’il rôdait encore autour de la maison...

La jeune femme perçoit vaguement les explications de Patrick, sans en assimiler la signification, sans même en pénétrer la raison.

— Il a d’abord essayé d’entrer par la porte de devant, continue-t-il d’une voix sans timbre. Mais comme elle était fermée à clé, il a fait le tour par le jardin. Il avait l’air déterminé, il...

Sa voix s’étrangle tandis qu’il cherche ses mots, comme s’il ne saisisait pas lui-même le contenu des phrases qu’il semble formuler malgré lui.

— Qu’est-ce qu’on va faire ? gémit-il en guise de conclusion.

La question provoque chez Camille une violente secousse qui l’extraît en une fraction de seconde de la confusion dans laquelle elle se réfugiait jusqu’à présent. La prise de conscience est féroce, elle l’étreint avec une acuité mordante, dénuée d’indulgence et de pitié.

— Je crois... Je crois qu’il faut appeler les flics, déclare-t-elle, tel un automate.

— Appeler les flics ? Mais... Je vais aller en prison...

Camille tourne vers lui un regard qui oscille entre la surprise et la fatalité.

— Tu l’as tué, Patrick, rétorque-t-elle sur le ton de l’évidence. Il... Il est mort. Il est mort par ta faute.

— Mais je ne voulais pas ! Il n’avait rien à faire ici ! J’étais en état de légitime défense !

La jeune femme marque à son tour son incompréhension. Elle s’apprête à rétorquer mais Patrick ne lui en donne pas l’occasion.

— Il s’agit d’une violation de domicile, sans compter que ça fait vingt-quatre heures qu’il nous menace. Nous avons des preuves ! Je n’ai fait que défendre ma famille !

Cette fois, Camille garde le silence. Elle passe de l'homme étendu par terre à celui qui se tient debout devant elle et se demande lequel menaçait l'autre.

— Mon Dieu ! se défend Patrick en constatant que sa femme ne semble pas partager son point de vue. Camille ! Tu le sais, tout de même, tu l'as vu ! Il cherchait à se venger ! Il a enlevé Emma, il rôde autour de la maison depuis hier, il nous a déposé une boîte pleine de chenilles répugnantes...

Dans son affolement, il lâche le marteau. Celui-ci tombe lourdement sur le sol. Le fracas explose aux oreilles de Camille. La jeune femme sursaute et pose sur son mari un regard perdu.

— Tu ne penses tout de même pas qu'il est venu ici pour discuter ? insiste Patrick.

— Je... Je ne sais pas.

— Camille, réfléchis, bon sang ! lui enjoint-il en s'impatiant. Tu as vu l'heure qu'il est ? Il est presque vingt-trois heures ! Tu crois vraiment que c'est une heure pour débarquer à l'improviste chez les gens si tu n'as pas une idée derrière la tête ?

— Je...

— Il n'a même pas pris la peine de sonner à la porte d'entrée ! Il a pénétré chez nous par effraction, comme un voleur, comme s'il cherchait à nous surprendre.

Patrick perd ses moyens, sans réaliser qu'en cherchant à convaincre Camille, il sème le doute dans son esprit. Pourquoi veut-il absolument la persuader d'une chose qu'elle ne cherche pas à démentir ?

— Je ne rêve pas, tout de même ! explose-t-il tandis qu'elle reste sans réaction.

Ce coup d'éclat arrache Camille à son apathie. Elle comprend qu'il est pris de panique et qu'il ne sait absolument pas comment réagir. La seule chose qu'elle lui ait proposée, c'est d'appeler la police. En d'autres termes, de l'envoyer directement en prison.

En même temps, les pensées se bousculent dans sa tête, entre une situation qui a pris un tour inattendu et ses propres fautes dont le secret dépendait de l'homme étendu par terre. Étienne mort, celui-ci est à présent en sécurité. Le spectre de la délation vient de disparaître sous ses yeux. Camille se concentre pour maîtriser l'indécence de ses réflexions, mais c'est plus fort qu'elle : alors même qu'elle éprouve l'horreur du drame, une sorte de réconfort s'insinue en elle, comme le dénouement inespéré de tous ses problèmes.

La jeune femme tressaille. L'abjection de ses pensées l'écœure et pourtant elle ne peut s'empêcher de ressentir un apaisement malsain. Son épée de Damoclès vient d'être neutralisée. Elle gît à ses pieds, désormais inoffensive. Elle n'a plus rien à craindre d'elle. Sa fille est en sécurité, sa famille est sauvée, plus personne ne peut la menacer.

Si ce n'est la justice des hommes.

S'ils appellent la police, ils mettent la main dans un engrenage dont ils ne pourront plus se dégager. Les enquêteurs fouilleront le passé de chacun et, même si Camille et Étienne ont été discrets, elle n'est pas certaine qu'ils ne trouveront rien les concernant. De là à faire le lien et accuser Patrick de crime passionnel ou d'acte de vengeance, il n'y aura qu'un pas. Auquel cas, elle-même sera impliquée dans l'affaire. Dès lors, quel sera l'avenir d'Emma ?

Une nouvelle fois, les répercussions d'un simple coup de fil déroulent leurs conséquences tentaculaires. Camille comprend peu à peu que l'option « police » n'est pas envisageable.

La jeune femme se secoue.

— On doit se débarrasser du corps.

Patrick tourne vers elle un regard dans lequel se lit autant de stupéfaction que de soulagement.

— Il faut faire croire à un suicide, poursuit-elle avec conviction. C'est plausible. Il vient de perdre sa fille, le désespoir l'a poussé à commettre l'irréparable.

L'urgence pulvérise les scrupules, l'instinct de survie balaye les derniers remords. Aux yeux de Camille, le corps étendu à ses pieds n'a aucun rapport avec l'homme qu'elle a aimé. Ce n'est qu'une chose encombrante qu'il faut faire disparaître au plus vite. La crainte qu'elle a nourrie à son encounter ces dernières heures achève de la détacher d'un émoi qu'elle ne peut se permettre de ressentir en ce moment même.

— Un suicide ? objecte Patrick, encore tremblant. Avec un trou au milieu du crâne ? Ça ne marchera jamais !

— En tout cas, il faut cacher le corps dans un endroit où on ne le retrouvera pas.

— C'est risqué ! Si on le retrouve tout de même et que les soupçons se portent sur nous, on ne pourra plus invoquer la légitime défense.

— Tu vois une autre solution ?

Patrick hésite. Il prend le temps d'observer Camille, pesant le pour et le contre de sa proposition.

— Il est peut-être plus sage d'appeler les flics et d'expliquer toute l'histoire. Je suis presque certain que mon cas est défendable. Il est dans notre cuisine. Il est entré ici par effraction, il nous a menacés à plusieurs reprises. La légitime défense ne fait aucun doute, je peux m'en tirer sans trop de casse.

— Personne ne sort indemne d'un procès, Patrick ! A fortiori d'un procès pour homicide, qu'il soit volontaire ou non. Tu dis qu'il est entré ici par effraction... Je ne vois aucune trace d'effraction ! Et même si tu es déclaré innocent, tu seras toujours associé à la mort d'un homme. Tu perdras ton boulot, tu seras jugé par tes collègues, tes étudiants... Sans compter Emma ! Tu imagines l'impact qu'une telle affaire aura sur sa vie ? Sur notre vie à tous ?

Ces arguments semblent ébranler Patrick. Encouragée par son hésitation, Camille prend la décision qui s'impose.

— On va s'en débarrasser. On va le cacher dans un endroit où personne ne le retrouvera jamais. Les flics associeront sa disparition à la mort de sa

fille. Ça restera une affaire non résolue.

— Tu crois que tu seras capable de vivre avec ça ?

— Le problème n'est pas là, Patrick. La vraie question, c'est : avons-nous le choix ? Tu l'as dit toi-même : il n'est pas venu jusqu'ici pour boire le thé. Il nous menaçait. C'était lui ou nous.

Ils se dévisagent, chacun cherchant dans le regard de l'autre l'accord qui scellera leur pacte.

— OK ! conclut Patrick, visiblement conforté par l'assurance de sa femme. On s'en débarrasse.

Camille pousse à son tour un soupir de soulagement : s'ils sont d'accord, ils ont une chance de s'en sortir.

— Reste à trouver où..., murmure-t-elle en tournant pour la première fois un regard mortifié vers la dépouille.

— Pour ça, laisse-moi faire. J'ai ma petite idée.

En quelques minutes, Patrick lui expose un plan imparable : à dix kilomètres au nord de la forêt, il y a un lac. Il suffit de lester le corps d'une charge suffisante pour l'envoyer et le maintenir au fond de l'eau pendant de longues années. Parallèlement, il faut passer chez Étienne, prendre une valise, y fourrer quelques effets. Puis conduire sa voiture jusqu'à la gare et la laisser sur le parking. En constatant sa disparition, les flics iront perquisitionner chez lui. L'absence de certains vêtements ainsi que d'une valise et de son nécessaire de toilette les guidera vers un départ inopiné. La voiture qu'ils retrouveront sur le parking achèvera de les convaincre que, dévasté par le chagrin, Étienne a mis les voiles. Simple, efficace, infaillible.

— Et la valise, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On s'en débarrasse aussi. On la brûle par exemple. Ce n'est pas le plus insurmontable !

Camille prend le temps de réfléchir avant de marquer son accord.

— Sa voiture... Tu sais laquelle c'est ?

— Pas très compliqué : il a dû la prendre pour venir jusqu'ici. Ses clés doivent être dans sa poche. On les trouve, on sort dans la rue et on appuie sur le bouton de sécurité. La voiture qui s'allume, c'est la sienne.

Camille hoche la tête. Patrick semble avoir pensé à tout ! Sans perdre de temps, elle s'agenouille à côté du corps et entreprend de fouiller ses poches.

Le premier objet que ses doigts rencontrent est son téléphone portable.

La jeune femme se raidit. Si elle a pris soin d'effacer toute trace de leur histoire sur son téléphone – messages vocaux ou SMS –, ce n'est peut-être pas le cas d'Étienne. Les dernières preuves de son adultère, si elles existent, sont sans doute stockées dans cet appareil. Elle doit les faire disparaître au plus vite !

Camille fait discrètement passer le téléphone dans sa manche avant de poursuivre sa fouille.

— Il faut trouver son téléphone, aussi ! préconise Patrick tandis qu'il se place de l'autre côté du cadavre et explore ses poches.

Camille ne dit rien. Elle se garde bien d'avouer à son mari qu'elle est en possession du portable d'Étienne.

— Je les ai ! s'exclame Patrick en extirpant un trousseau de clés de la veste du mort. Tu as son téléphone ?

— Non.

Patrick entreprend d'examiner la dépouille plus en détail, sans succès. Il étouffe un juron et promène son regard sur le sol afin de s'assurer que l'appareil n'est pas tombé par terre quand Étienne s'est effondré.

— Il est peut-être dans sa voiture, suppose Camille en s'étonnant de l'insistance de son mari. Ou chez lui. En tout cas, il ne l'a pas sur lui.

— Bordel ! s'énerve-t-il, cette fois sans cacher son exaspération.

Le professeur est nerveux, on le serait à moins.

Durant la demi-heure qui suit, ils peaufinent les détails de leur plan et se partagent les tâches : Patrick se chargera de conduire le corps jusqu'au lac et de le lester de pierres avant de le balancer à l'eau.



Pendant ce temps, Camille fera disparaître toute trace de la visite d'Étienne.

Sitôt Patrick de retour, ils se rendront ensemble chez le chef de cuisine afin d'y disséminer les indices d'un départ précipité. Parmi les clés qu'ils ont retrouvées sur le cadavre figurent celles de son appartement. Ses papiers d'identité leur ont fourni son adresse, Camille n'étant pas censée la connaître. La jeune femme prendra sa voiture, Patrick conduira celle d'Étienne.

Ils iront ensuite jusqu'à la gare, toujours à deux voitures, et laisseront le véhicule d'Étienne sur le parking. Enfin ils rentreront à la maison dans la voiture de Camille et se débarrasseront de la valise.

La partie la plus délicate du plan reste encore le transfert du corps de la maison jusqu'à la voiture. Après l'avoir emballé dans une large bâche que Patrick a remontée de la cave, ils doivent s'assurer de n'être vus de personne. Fort heureusement, à cette heure avancée de la nuit, tout le voisinage dort du sommeil du juste. Demain c'est lundi, les honnêtes gens travaillent.

L'opération se déroule sans encombre.

Sitôt le corps d'Étienne dans le coffre de la voiture, les époux Verdier se souhaitent bonne chance et se séparent, l'un en direction du lac, l'autre prêté à récuser sa cuisine de fond en comble afin de faire disparaître les éventuelles empreintes et autres traces de sang.

Mais auparavant, Camille s'octroie une pause.

Une fois seule, elle se sert un fond de whisky afin de se donner du courage. Puis elle s'installe à la table de la cuisine et ouvre le tiroir dans lequel elle a dissimulé le téléphone d'Étienne. C'est un vieux modèle qui ne nécessite aucun code de déverrouillage. Elle sélectionne le journal et efface méthodiquement les appels en provenance de son propre numéro. Le téléphone ne conserve en mémoire que les vingt derniers appels, ce qui lui rend la tâche plus facile. Puis elle s'apprête à consulter la boîte de réception des SMS afin de faire de même.

Camille sent son cœur battre à se rompre. Elle appréhende la lecture des mots doux qu'ils se sont échangés au cours des semaines précédentes. L'intrusion dans la mémoire du téléphone d'Étienne la ramène à la réalité de leur histoire, elle la force à faire le lien entre la dépouille dont elle a décidé de se débarrasser il y a quelques minutes et l'homme auquel elle s'est offerte avec passion. Elle donne une réalité à cet amour qu'elle portait aux nues. La gorge sèche, la jeune femme ouvre la boîte de réception des SMS et suspend son souffle.

Le premier message qui s'affiche correspond au dernier texto reçu. Elle en est l'expéditrice : le nom « Papillon » s'inscrit sur l'écran. Camille fronce les sourcils, quelque chose la préoccupe. Elle l'ouvre aussitôt et en lit le contenu.

Ses yeux s'agrandissent au fil de sa lecture.

*« Je ne trouve pas les mots pour décrire l'horreur que j'ai ressentie à l'annonce du décès de ta fille. Il faut que je te parle : je sais enfin ce qui s'est passé entre ta fille et la mienne vendredi dans la forêt. Mon mari a dû s'absenter, il ne sera pas de retour avant demain. Viens me retrouver chez moi dans ½ heure. Passe par-derrière, afin de ne pas attirer l'attention des voisins. La porte de la cuisine sera ouverte. Ne réponds pas à ce message, je t'expliquerai. Je t'attends. »*

Camille ne comprend pas. Jamais elle n'a envoyé ce message. Elle le lit et le relit, comme si l'explication d'un tel mystère allait apparaître par miracle, entre ces lignes dont le sens lui échappe encore. Elle vérifie la date et l'heure d'expédition et constate qu'il a été expédié aujourd'hui, à 22 h 30.

À cette heure-là, elle dormait profondément devant la télévision.

La consternation la fige, elle se sent pétrifiée de la tête aux pieds tandis que son cerveau en ébullition tente de comprendre. Son premier réflexe est de vérifier sur son propre téléphone les SMS expédiés. Et pendant qu'elle cherche l'appareil qui, une fois de plus, n'est pas à sa place, une terrifiante évidence se fait jour dans son esprit.

Une seule personne a pu envoyer ce message.  
Cette personne, c'est Patrick.

Avec une lenteur exaspérante, un nouveau scénario s'ébauche dans l'esprit de la jeune femme. Patrick vient de partir. Il en a pour une heure et demie, le temps de se rendre aux abords du lac, d'y garer la voiture, de traîner le corps jusqu'à l'eau, de le lester, de prendre l'une des barques rangées le long de la rive, de ramer jusqu'à une profondeur suffisante pour y balancer le cadavre sans risquer de le voir émerger, puis de revenir à la maison...

Le temps s'étire, laissant à Camille la liberté de cogiter. À mesure que ses pensées déroulent leurs hypothèses, une certitude s'impose : Patrick a tendu un piège à Étienne. Il a fait en sorte que celui-ci pénètre dans la maison afin de pouvoir le tuer en toute impunité.

Tout concorde.

Elle s'était étonnée de l'effroi éprouvé par Patrick en découvrant que le coup porté à la tête était mortel. Pourtant elle l'a vu frapper. Son geste était violent, il avait pour but de tuer. Ce n'était pas un cas de légitime défense, comme il l'a prétendu.

Mais pourquoi ? Pourquoi Patrick a-t-il voulu piéger Étienne ? Est-ce à cause de la menace qu'il représentait ? Est-ce par vengeance ? Camille n'est pas convaincue de la réponse. Patrick a beau en vouloir à l'institutrice de sa fille, et par conséquent à son père, elle a du mal à concevoir que son mari puisse aller aussi loin. À moins que...

Le doute la reprend. S'il savait qu'elle le trompait, aurait-il pu jouer la comédie et feindre l'ignorance ? La jeune femme ne peut y croire. Elle

connaît son mari. Ce n'est pas un dissimulateur, il n'en a pas le tempérament. Patrick est un bloc de droiture, de rigidité et d'intransigeance. Ce sont d'ailleurs des aspects de sa personnalité avec lesquels il est difficile de composer au quotidien. Il dit ce qu'il pense au moment où il le pense, sans s'embarrasser des convenances. Elle a régulièrement subi ses réflexions venimeuses, soit à son intention – ce qui la mortifiait –, soit dirigées contre quelqu'un d'autre – ce qui la couvrait de honte.

Elle ne peut pourtant s'empêcher de se poser la question : s'il était en effet au courant, quand l'aurait-il appris ?

Camille ne met pas longtemps à gravir une marche supplémentaire dans l'échelle de la suspicion : Emma a très bien pu le lui dire le premier soir, vendredi, quand son père l'a mise au lit. Tout comme elle lui a révélé l'endroit où se trouvait son institutrice. La jeune femme réalise qu'elle s'est une fois de plus laissé embobiner par les belles paroles de son mari ! Il savait où chercher cette pauvre Mylène, il aurait pu la sauver. Il a préféré se taire et la laisser crever dans son trou !

Camille sent à nouveau l'épouvante l'envahir. À présent, elle fouille dans sa mémoire à la recherche d'arguments qui contrediraient cette horreur. C'est pour elle une question de survie mentale. Elle ne peut imaginer s'être trompée à ce point. Elle se raccroche à l'idée qu'Étienne les menaçait depuis deux jours. L'enlèvement d'Emma sur le parking de l'hypermarché, la silhouette qui rôde autour de la maison, la boîte pleine de chenilles... Elle ne les a pas rêvés, ça s'est réellement passé !

Mais là aussi, l'incertitude la gagne. La silhouette dans le quartier... Si elle veut être sincère avec elle-même, elle ne l'a pas vue directement. Elle ne l'a pas vue du tout, même. C'est Patrick qui disait la voir. Elle avait beau écarquiller les yeux, elle ne distinguait rien. Là aussi, elle s'est fait berner par son mari.

Cette fois, une panique mordante s'empare d'elle. Si Patrick est bel et bien au courant de son adultère et s'il a résisté au besoin de laisser éclater sa

colère, c'est qu'il a dépassé le seuil critique. Sa rage était si violente qu'il a dû l'assouvir autrement. Les cris, les mots et les humiliations n'étaient plus suffisants. Il a ressenti la nécessité impérieuse de frapper fort et de faire mal.

Camille tremble de tous ses membres. Elle doit conserver son sang-froid, coûte que coûte. Elle ne sait plus de quoi il est capable. Elle tente de se convaincre qu'elle délire, que jamais Patrick n'aurait fait une chose pareille, mais ça ne marche pas. Quelque part en elle, une petite voix ricane et ne lui laisse aucun doute sur la responsabilité de son mari. Il la mène par le bout du nez depuis deux jours. Il se joue d'elle et l'enfonce plus profondément encore dans son mensonge.

De plus en plus épouvantée, elle repense au kidnapping de l'hypermarché et à la boîte de chenilles. Hier matin, Emma a bel et bien disparu pendant plusieurs minutes ! Ça, elle ne l'a pas inventé. Patrick n'était même pas là, ce qui...

Prise d'un léger vertige, Camille doit se retenir à la table. Emma n'a-t-elle pas affirmé être incapable de reconnaître le « monsieur » car il portait un bonnet sur la tête, des lunettes noires et un foulard autour du menton ?

N'importe qui pouvait se cacher derrière un tel accoutrement.

Et ce n'importe qui pouvait très bien être Patrick.

Le bruit d'une portière qui claque dans la rue, juste devant la maison, la tire de son effroi. Elle se précipite vers la fenêtre pour découvrir avec horreur qu'il est déjà de retour. Affolée, elle consulte sa montre : deux heures se sont écoulées depuis la découverte de son faux SMS dans la messagerie d'Étienne. Plongée dans ses réflexions, elle n'a pas vu le temps passer. Dans quelques secondes, elle devra l'affronter.

Elle sait déjà qu'elle ne pourra pas faire semblant. Elle est trop bouleversée pour tenter de donner le change : l'épouvante marque ses traits ; dès que son mari la verra, il saura que quelque chose ne tourne pas rond.

De fait, en pénétrant dans la salle de séjour, Patrick remarque tout de suite son extrême pâleur. Il découvre également le téléphone qu'elle tient à la

main. Un téléphone qu'il ne reconnaît pas mais que, en revanche, il identifie parfaitement.

Son visage se décompose.

Lui non plus n'essaye même pas de feindre. Il se fige en plein mouvement et semble se vider de toute énergie. Les deux époux se font face, l'un et l'autre horrifiés par l'inéluctable vérité qui les sépare autant qu'elle les unit.

C'est Patrick qui, le premier, brise le silence.

— Comment as-tu pu me faire ça ?

Camille en reste bouche bée. Il a laissé mourir une femme, il vient d'assassiner un homme, purement et simplement, et il se permet de lui faire des reproches ! Elle est si estomaquée qu'elle ne trouve pas les mots pour réagir. Elle reste là, devant lui, les bras ballants, incapable de trouver les mots pour répliquer.

— J'avais confiance en toi, poursuit-il de cette voix étranglée qui trahit une déception trop lourde à surmonter. Tu... Tu nous as trompés, Emma et moi ! Tu as fait entrer l'ennemi dans notre refuge, tu as brisé notre famille.

Une tempête d'émotions déferle dans l'esprit de la jeune femme. Son premier réflexe est de vouloir réfuter ces insupportables allégations. Emma n'a rien à voir là-dedans, c'est une histoire d'adultes, de couple. Mais Patrick l'incrimine comme s'il cherchait à partager la responsabilité de la mort d'Étienne et de Mylène. Et c'est bien là son intention : justifier, d'une certaine manière, son effroyable machiavélisme.

— Tu es fou ! parvient-elle à articuler dans un souffle.

Le professeur semble tomber des nues. Il hausse les sourcils dans une grimace ahurie, presque choquée, avant d'afficher un rictus dédaigneux.

— Fou ? glapit-il, hors de lui. Je n'ai fait que mon devoir d'époux et de père, figure-toi ! Protéger notre famille et neutraliser les prédateurs qui cherchaient à la détruire.

— Je ne vois pas en quoi cette pauvre institutrice cherchait à nous détruire !

— Tu ne vois pas ? Ouvre les yeux, Camille ! Emma a failli mourir à cause d'elle ! Tu aurais été prête, toi, à prendre le risque qu'un jour, un autre enfant échappe une nouvelle fois à sa vigilance et connaisse un sort plus dramatique encore que celui que notre fille a connu ? Elle avait la charge de très jeunes enfants ! Aucune faute n'est permise quand on est responsable de tout-petits comme eux.

Il marque un temps avant d'ajouter, plus bas :

— Bon, pour être tout à fait sincère, je voulais seulement lui donner une leçon. J'avais décidé de prévenir les flics lundi matin. Le plus important pour moi, c'était qu'elle prenne le temps de réfléchir, de comprendre ses erreurs. J'ignorais qu'elle était diabétique.

La jeune femme peine à respirer. En se justifiant, Patrick confirme ses déductions les plus sinistres : il sait tout depuis deux jours, il a agi en toute connaissance de cause. Il reconnaît son implication active dans ce terrible drame, mais il s'accroche à ses arguments avec toute la force de son esprit malade.

Elle sait déjà qu'elle sera incapable de lui faire entendre raison. Tout ce qu'elle désire, à présent, c'est savoir.

— Le parking de l'hypermarché, c'était toi ?

— Oui ! répond-il presque avec fierté.

— Comment as-tu pu nous infliger cela ? éructe-t-elle. Comment as-tu pu faire ça à Emma ?

— J'ai joué mon rôle de père, Camille ! Je lui ai foutu la trouille de sa vie ! Je lui ai fait comprendre que le monde dans lequel nous vivons est impitoyable et qu'elle doit rester sur ses gardes, constamment. Le meilleur moyen de protéger nos enfants contre les rebuts de notre société est de les éduquer, de leur apprendre d'où vient le danger. L'institutrice était responsable d'Emma et jamais elle n'aurait dû la perdre de vue. Mais Emma



aussi doit comprendre des choses. Entre autres le fait qu'elle ne peut en aucun cas s'éloigner de nous.

Il se tait quelques secondes avant d'ajouter, satisfait :

— Je pense que le message est passé.

Camille déglutit.

— Si c'était uniquement dans un but éducatif, pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? Moi aussi, j'ai eu la peur de ma vie !

Patrick affiche un sourire haineux.

— Exactement pour la même raison, Camille ! Tu m'as trompé avec un autre, tu m'as brisé le cœur. Tu n'as pas compris d'où venait le danger. À toi aussi, je devais t'ouvrir les yeux. Te faire voir la menace qui pesait sur notre famille.

— Et c'est pour ça que tu l'as tué ? rugit-elle en indiquant la cuisine où Étienne s'est effondré.

— Comment vivre avec toi en sachant qu'un autre homme t'a baisée et qu'il continuait à vivre sans s'inquiéter de rien ?

Camille le dévisage avec horreur. Vivre ensemble comme si rien ne s'était passé ? L'aversion qu'elle éprouve pour lui est telle qu'il est impensable pour elle de poursuivre son existence à ses côtés. La jeune femme serre les dents. Elle s'apprête à vomir sa répulsion, à lui hurler qu'il est hors de question de prolonger d'une seconde leur vie conjugale, de jouer à être la famille qu'ils ne sont plus...

Une défiance instinctive la retient de justesse.

— Et la boîte de chenilles ? demande-t-elle encore, anéantie. Comment as-tu su ? Personne n'était au courant que...

Elle suspend sa phrase.

— Qu'il t'appelait son « papillon » ? lui crache-t-il avec écœurement.

Camille ne dit rien.

— Quand une petite fille de cinq ans raconte à son père qu'elle a vu sa maman embrasser un autre monsieur et que le monsieur l'a appelée

« papillon », tu fais un plus un égale deux, déclare-t-il froidement. Si tu veux mon avis, ce sobriquet est d'un ridicule fini ! Quel manque d'imagination ! Je me demande bien ce que tu as pu lui trouver.

La jeune femme garde le silence, le cœur au bord des lèvres. Elle est tétanisée par l'horreur de la situation. Elle regarde cet homme auquel elle a uni sa destinée sans comprendre ce qui, un jour, l'a attirée en lui. Elle ne voit qu'un étranger, un être abject qui ne lui inspire que dégoût et rejet.

Patrick l'observe et semble suivre les fluctuations de sa révolte émotionnelle. À l'inverse, son aveu l'apaise. Entre confession et révélations, son âme se décharge de ses crimes, et sa vengeance accomplie achève de lui apporter une sérénité salvatrice. Il sait qu'elle subit ce qu'il a enduré, et le tourment de Camille étouffe sa propre souffrance.

— Ne fais pas cette tête, ma chérie, reprend-il au bout de quelques instants. Je conçois que, dans l'état actuel des choses, tu te sentes un peu perdue. Mais le temps fait son œuvre et tout va bientôt rentrer dans l'ordre. Quand j'ai appris que tu m'avais trompé, le monde s'est écroulé autour de moi. J'ai eu la sensation qu'une bête féroce déchiquetait mon cœur entre ses crocs. Je t'avoue que j'ai pensé au pire, te tuer ou me tuer, je ne savais pas trop ce qui me soulagerait le plus. Et puis j'ai réfléchi. C'est dans l'adversité que l'on reconnaît ses véritables alliés. Rappelle-toi : nous nous sommes mariés pour le meilleur et pour le pire. Jusqu'à présent, nous n'avons connu que le meilleur et je pense avoir été un bon mari. Pourtant, tu t'es détournée de moi. J'ai compris que c'était une mise à l'épreuve et qu'il fallait que je sois à la hauteur pour affronter le pire.

Il fait deux pas vers elle, la main tendue en signe d'apaisement.

— Nous dépasserons cette crise, mon amour. Je te laisserai le temps d'oublier. Ensuite, nous redeviendrons une famille unie, comme nous l'avons toujours été.

Camille se raidit aussitôt et recule du même nombre de pas.

— Qu'est-ce qui m'empêche de te dénoncer ? persifle-t-elle d'une voix hostile.

Patrick suspend son geste. Puis il hoche la tête comme s'il s'attendait à cette question.

— Je suis certain que tu ne le feras pas. Me dénoncer signifierait te dénoncer toi-même. Nous sommes complices, ma chérie. Désormais associés dans l'horreur comme nous l'avons été dans le bonheur.

Dorothée achève la rédaction des derniers rapports sur l'affaire Gilmont. Trois jours ont passé depuis la découverte du corps de Mylène. L'affaire est sur le point d'être close, mais quelques questions demeurent encore sans réponse, même si elles ne concernent pas directement les événements précis du dossier. La curiosité personnelle de la policière reste inassouvie.

Elle ne comprend pas, et elle déteste ça.

En comparant les différents témoignages et en associant les éléments dont elle a connaissance, elle brûle de pouvoir compléter le puzzle. La véritable cause du départ de la mère de Mylène constitue à ses yeux le point capital du mystère. Cet événement marquant dans la vie de l'institutrice a déterminé le cours qu'elle a pris, Dorothée en est persuadée. Qu'est-ce qui a poussé cette femme à quitter le domicile conjugal en y abandonnant sa propre fille ? Pour quelle raison n'a-t-elle pas emmené Mylène ? La jeune institutrice n'étant plus de ce monde, ce n'est pas elle qui pourra l'éclairer sur ce point. Étienne reste donc la seule personne à pouvoir le faire. À moins bien entendu qu'elle ne s'adresse directement à la principale intéressée ? Ce ne doit pas être très compliqué de la retrouver, même si elle vit à des milliers de kilomètres de là...

Dorothée ne désespère pas de découvrir un jour les réponses qui lui manquent.

Un appel téléphonique sur sa ligne directe la tire de ses interrogations. Un certain Georges Capouillez, employé à la morgue, se présente à elle.

Dorothée le connaît, elle a déjà eu affaire à lui à plusieurs reprises. C'est un gentil garçon un peu simplet, pas très réactif mais qui ne ferait pas de mal à une mouche.

— Bonjour Georges ! le salue-t-elle d'une voix enjouée. Vous allez bien ?

— Très bien. Merci.

La policière attend la raison de son appel. Mais à l'autre bout de la ligne, l'employé garde le silence.

— Vous vouliez me parler, Georges ?

— Pardon ?

— Si vous me téléphonez, c'est que vous avez quelque chose à me dire... Je me trompe ?

— Ah ! Oui, bien sûr, je... En fait, je vous appelle parce qu'on a un corps, ici, et que je ne sais pas quoi en faire.

Dorothée ne peut s'empêcher de glousser.

— C'est étonnant pour quelqu'un qui travaille à la morgue ! le taquine-t-elle.

Sans saisir l'ironie, Georges Capouillez explique son souci :

— Ça fait deux jours qu'on attend de connaître les modalités d'inhumation, mais personne ne vient le réclamer.

— Ah ? Et comment est-il arrivé chez vous, ce corps ?

— C'est votre patron qui nous l'a amené.

Dorothée se redresse sur son siège et s'empare d'un stylo.

— Quel est son nom ?

— Mylène Gilmont.

— Son père n'est pas revenu pour organiser les funérailles ?

— Non.

La policière fronce les sourcils.

— Ce n'est pas normal, ça..., murmure-t-elle pour elle-même.

— J'en fais quoi, alors ?

— Vous me le gardez bien au chaud... Je veux dire au froid. Je vous rappelle très vite.

Elle raccroche le combiné et se rend aussitôt dans le bureau de Dupuis. Quelques instants plus tard, elle lui fait part de l'appel de l'employé. Le capitaine est aussi surpris qu'elle.

— Vous avez eu des nouvelles d'Étienne Gilmont depuis qu'on a retrouvé le corps de Mylène ? s'informe-t-elle auprès de lui.

— Je l'ai vu le jour même, pour l'identification... Je lui ai dit que je lui laissais le temps d'enterrer sa fille et qu'on classerait le dossier un peu plus tard.

Pendant qu'il parle, il passe en revue quelques chemises en carton dispersées sur son bureau, en ouvre une, cherche parmi les feuillets qu'elle contient avant d'en extraire une page. Puis il décroche son téléphone et compose le numéro d'Étienne.

La messagerie se déclenche aussitôt.

— Gilmont, c'est Dupuis, commence-t-il dès que le bip sonore lui en donne l'occasion. Je...

Pris au dépourvu, il hésite.

— Rappelez-moi dès que vous recevrez ce message, se contente-t-il finalement de demander.

— Qu'est-ce que je dis au gars de la morgue ? s'enquiert Dorothée.

— Rien pour l'instant. J'attends que Gilmont me rappelle.

Étienne n'a pas rappelé.

Le lendemain, Dupuis et Voguel se rendent à L'Anecdote à l'heure où il est censé prendre son service. Ils sont reçus par Nathalie qui les accueille avec froideur. Elle les informe qu'Étienne n'est pas revenu travailler depuis l'annonce du décès de sa fille, ce qui n'a rien d'étonnant : quand on perd quelqu'un de proche, en général, on a d'autres chats à fouetter.

Les policiers lui demandent si elle a été en contact avec lui au cours des trois jours précédents. La seconde répond par la négative.

— Même pas au téléphone ? précise Dupuis.

— Je l’ai appelé pour lui présenter mes condoléances, concède-t-elle. Je suis tombée sur son répondeur. Je lui ai laissé un message pour lui dire que j’étais désolée, qu’il pouvait m’appeler si besoin, que j’étais de tout cœur avec lui... Ce qu’on dit en général dans ces cas-là.

— Il vous a rappelée ?

— Non. Je m’y attendais. Ce n’est pas son genre.

— Donc vous n’avez plus eu aucun contact avec lui depuis samedi soir ?

— C’est ça.

En sortant du restaurant, Dupuis passe en revue les explications plausibles. Il n’en trouve pas beaucoup.

— On va voir chez lui, décide-t-il en se dirigeant vers l’appartement d’Étienne.

Celui-ci se situe non loin de L’Anecdote.

Après avoir sonné plusieurs fois, ils attendent une réaction. Personne ne se manifeste. Il n’en faut pas plus au capitaine pour prendre la décision de pénétrer dans l’appartement du cuisinier : il ne répond ni au téléphone ni à son domicile, ne s’est pas présenté à son travail depuis plusieurs jours, il vient de perdre sa fille... La thèse du suicide s’impose à l’esprit du policier. Les pompiers sont dépêchés sur place et, une demi-heure plus tard, Voguel et Dupuis font irruption dans l’appartement. Celui-ci est désert. Pas de trace d’Étienne, mort ou vif. Ils entreprennent de fouiller les lieux avec méthode : Dorothée se charge de la cuisine et du salon, Dupuis de la chambre et de la salle de bains. Secrètement, l’agent Voguel espère trouver un document qui l’informerait sur le passé d’Étienne en général et la raison du départ de sa femme en particulier. Si elle pouvait tomber sur la fameuse lettre de la mère de Mylène, elle serait aux anges ! Mais le contenu des quelques armoires et autres tiroirs qu’elle explore ne lui apprend pas grand-chose.

— J’ai l’impression qu’il est parti..., déclare Dupuis.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

Le capitaine évoque l'absence du nécessaire de toilette dans la salle de bains. Et même s'il est dans l'incapacité de vérifier s'il manque une valise et des vêtements, ne sachant pas ce qu'Étienne possède dans sa garde-robe, il donnerait sa main à couper que certaines affaires manquent.

— Parti avant d'avoir enterré sa fille ? objecte Dorothée, incrédule.

— C'était peut-être au-dessus de ses forces...

La voiture d'Étienne sera retrouvée et identifiée quelques jours plus tard devant la gare, ce qui confortera le capitaine dans son hypothèse de fuite désespérée. À court de piste et n'ayant aucun argument pour ouvrir une enquête, Dupuis classera finalement l'affaire.

— Il réapparaîtra sans doute un jour, déclarera-t-il à Dorothée. Ou alors, s'il s'est en effet suicidé, quelqu'un retrouvera son corps par hasard. Pour l'instant, on ne peut rien faire de plus.

En vérité, Dupuis sera passé à autre chose. Une autre affaire, une autre victime, un autre bourreau. Étienne est majeur et vacciné. Les adultes ont le droit de s'évanouir dans la nature du jour au lendemain sans être recherchés.

Et puis, surtout, il n'y aura plus personne pour signaler sa disparition.

Des années plus tard, Dorothée Voguel pense encore à cette affaire. Le mystère qui entoure la disparition d'Étienne est venu s'ajouter à celui du départ de sa femme.

Un jour, quelques mois après toute cette histoire, poussée par le désir de savoir, la policière a cherché et trouvé l'identité de l'ex-épouse d'Étienne Gilmont ainsi que ses coordonnées. Elle a composé un numéro de téléphone, lequel correspondait à une ligne fixe située à Miami, en Floride. À l'autre bout du fil, une voix masculine a décroché le combiné. Dans un anglais très approximatif, Dorothée a demandé à parler à Virginie Bernard. L'homme lui a répondu que Virginie, sa malheureuse épouse, était décédée quelques années auparavant d'un cancer du sein. L'agent Voguel s'est confondue en excuses avant de raccrocher.



Ce qui a poussé cette femme à quitter le domicile conjugal sans emmener sa fille restera à jamais sans réponse.

Quel genre de mère est capable d'abandonner son enfant ?

Dorothée ne le saura jamais.

Ni elle, ni personne d'ailleurs.

DIX ANS PLUS TARD



— Installez-vous.

La jeune fille prend place en face du thérapeute.

— Comment allez-vous, aujourd’hui ?

En guise de réponse, elle esquisse un rictus mi-ironique, mi-désabusé. Ses cheveux défaits pendent de part et d’autre de son joli visage, dissimulant la moitié de ses traits. Elle jette un regard fuyant au psychologue avant de le baisser vers ses mains, enfouies entre ses genoux.

— De quoi voulez-vous parler, aujourd’hui, Emma ?

Sans relever les yeux, elle hausse les épaules.

— La dernière fois, vous m’aviez raconté que vous souhaitiez vous rendre à cette boum organisée par une de vos camarades de classe, l’encourage-t-il.

— C’est pas ma camarade, c’était pas une boum et je n’y suis pas allée, grommelle-t-elle.

— C’était quoi, si ce n’était pas une boum ?

— Une soirée pyjama. Les boums, c’était à votre époque. Sans vouloir vous vexer.

— Pourquoi n’y êtes-vous pas allée ?

— Parce que je n’étais pas invitée, gros malin !

Le thérapeute ne relève pas l’affront. Il se tait quelques instants, attendant qu’elle se livre. Mais l’adolescente serre obstinément les dents.

— Ça vous a blessée de ne pas y être conviée ?

— Rien à foutre.

— Nous avons aussi évoqué la possibilité que vous organisiez vous-même une soirée pyjama. Vous y avez repensé ?

— Pourquoi je ferais ça ? Si c'est pour me faire chier toute une soirée avec des pétasses qui ne parlent que de leurs vernis à ongles et autres merdes de ce genre...

— N'y a-t-il aucune camarade que vous pourriez inviter ?

— Avec mon dégénéré de père, franchement, c'est même pas la peine.

— Pas la peine de quoi, Emma ?

— Pas la peine de me mettre en quatre juste pour me payer la honte.

Quelques secondes de silence, durant lesquelles le thérapeute espère qu'elle va développer.

— Pour quelle raison auriez-vous honte de votre père ? reprend-il finalement sans se départir de son calme.

Emma hausse une nouvelle fois les épaules.

— Il est complètement à la masse. Il se croit plus intelligent que tout le monde parce qu'il est prof de fac alors que franchement, il est juste très très con. Ce mec a un gros complexe de supériorité.

— Ne croyez-vous pas que vos camarades de classe pensent exactement la même chose de leur propre père ?

— Oui, mais elles, elles ont une mère !

Le thérapeute dissimule un sourire de satisfaction. Nous y voilà, songe-t-il.

— Et vous, Emma ? Vous n'avez pas de maman ?

L'adolescente pince les lèvres dans une grimace amère qu'elle domine tant bien que mal.

— Vous le savez bien, que je n'ai pas de mère.

— Vous voulez en parler ?

— À quoi ça servirait ?

— À vous de me le dire, Emma.

Un nouveau silence s'installe dans la pièce, plus long cette fois. Le psychologue n'escompte pas vraiment qu'elle reprenne la parole de sa propre initiative, même s'il le souhaiterait. Emma est capable de se taire durant une séance entière s'il ne la pousse pas à parler.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas de maman ? finit-il par demander.

— Elle s'est barrée quand j'avais cinq ans.

— Vous souvenez-vous des circonstances dans lesquelles elle est partie ?

La jeune fille ne répond pas.

— Connaissez-vous la raison de son départ ? insiste le thérapeute.

Emma se terre dans un mutisme borné. Les souvenirs forcent le carcan de ses résistances, charriant leur lot d'images douloureuses. La silhouette de son père s'esquisse sur les parois de sa mémoire. Il se tient debout dans la cuisine un matin d'été, se rappelle-t-elle, en tout cas il faisait beau, le soleil inondait la pièce. Il tient une lettre à la main, qu'il lit sans relever la tête. Même quand elle vient le rejoindre, il ne bouge pas, rivé à sa lecture, comme hypnotisé. Elle est en chemise de nuit, pieds nus, elle vient à peine de se réveiller. Elle trotte jusqu'à ses jambes et attend, la tête levée, qu'il pose les yeux sur elle pour l'embrasser.

Il ne bouge pas.

— Papa ?

Est-ce sa voix qui le fait tressaillir ? Elle voit le papier trembler entre ses doigts, puis sa main se baisse, laissant apparaître son visage bouleversé. Quand il croise son regard, ses traits se tordent, exprimant une souffrance qu'elle ne lui avait jamais vue. La vision de son père anéanti pour elle ne sait quelle raison étrange se grave dans son esprit comme une marque au fer rouge. Elle associe sa douleur à cette lettre qu'il lâche en tombant à genoux devant elle avant de la prendre dans ses bras et de l'étreindre jusqu'à l'étouffer.

Emma ne comprend pas, elle a peur, elle cherche à se dégager mais son père semble sourd à ses tentatives de délivrance.

À ses pieds, la feuille sur laquelle figurent quelques lignes qu'elle est incapable de déchiffrer lui paraît contenir la plus terrible des menaces.

C'est ainsi qu'elle apprendra que sa mère les a quittés, son père et elle, pour ne plus jamais revenir. Pendant longtemps, elle en a ignoré la cause, la cause réelle s'entend, pas celle que lui ressassait Patrick en ruminant ses griefs, dont la version évoluait au fil du temps. Tantôt Camille était partie pour rejoindre un autre homme, tantôt dans un accès de folie... Quelquefois les deux raisons se confondaient : prise d'un accès de folie, elle l'avait quitté pour un autre homme.

Les années d'enfance d'Emma ont été marquées par ce départ soudain, cette absence tellement palpable qu'elle en est devenue encombrante. La disparition de Camille a marqué une fêlure dans sa jeune existence. Avec le temps, la fillette s'est mise à imaginer des drames secrets dont elle espérait un jour comprendre l'enjeu. Elle a fini par se convaincre que sa mère avait dissimulé le mystère de son départ pour la protéger. Forcément. Il ne pouvait en être autrement.

Parce que, parfois, il vaut mieux ne pas savoir.

Peu à peu, Patrick et Emma se sont raccrochés l'un à l'autre. Amarrée au seul esquif à même de la mener à bon port, la petite fille a affronté aux côtés de son père les tempêtes qui ont malmené leur existence. C'était le seul en qui elle pouvait avoir une confiance aveugle, parce que, malgré sa maladresse parfois déplorable, il l'aimait de manière indéfectible.

Mais le besoin de savoir a été le plus fort.

Un soir que Patrick tardait à rentrer de la faculté, Emma a fouillé ses tiroirs. Elle a retrouvé la lettre et, d'une main tremblante, comme celle de son père le matin où il l'a découverte, elle l'a lue. Elle avait treize ans et, cette fois, elle savait lire.

Patrick,

*Quand tu trouveras cette lettre, je ne serai plus là. Te demander pardon me semble insupportable, il m'est donc impossible de te faire croire que j'en suis désolée.*

*Je ne parviens plus à vivre à tes côtés. À vos côtés. Depuis ce qui s'est passé, je me sens prisonnière d'un rôle qui me tue. Ce simulacre de famille prétendument unie me révolte. Je suis de moins en moins capable de faire comme si je ne savais pas.*

*Mais le pire n'est pas là.*

*Je n'arrive plus à regarder Emma en face. C'est plus fort que moi. J'ai l'impression de ne plus la comprendre. L'ai-je d'ailleurs jamais comprise ? Chaque fois qu'elle me parle, j'analyse son comportement pour déceler les secrets ou les mensonges qu'elle dissimule. C'est comme si elle m'était devenue étrangère. Je me méfie d'elle, et mon attitude suscite chez elle une défiance qui la rend plus distante encore. Son caractère hautain m'exaspère, parfois même je crains son tempérament intraitable. La culpabilité que j'en éprouve me déchire. Quel genre de mère peut dire cela de son enfant ? Je souffre de cette suspicion permanente, je m'en veux tellement, si tu savais ! Pourtant, force m'est de constater que je redoute les soirées, les week-ends et les vacances scolaires.*

*J'ai besoin de partir, de vivre sans cette angoisse qui m'étouffe. Si je reviens un jour, ce sera pour elle, pour Emma, dans un remords qui, de toute façon, viendra me hanter jusqu'à ma mort. Je n'ai fait aucun projet, je sais seulement que je dois partir.*

Une vague signature achevait la lettre qui s'était échappée de la main de l'adolescente.

Quelques jours plus tard, Emma faisait sa première fugue.

— Emma ?

Le thérapeute la tire de ses pensées. Ses traits sont marqués par l'amertume et la rancœur. Elle tressaille et s'arrache à ses souvenirs.

— Savez-vous pourquoi votre mère est partie, Emma ?

La jeune fille esquisse un sourire à peine perceptible.

— Je sais pas.

FIN



# Remerciements

---

Mille mercis à Laurent Philipparie pour son aide précieuse et l'infinie patience avec laquelle il a répondu à toutes mes questions. Ce roman lui doit beaucoup.

Merci également à Annick Lauvaux de l'Association belge du diabète ; grâce à elle, le diabète n'a (presque) plus aucun secret pour moi.

Retrouvez-nous sur  
[www.belfond.fr](http://www.belfond.fr)  
ou [www.facebook.com/belfond](https://www.facebook.com/belfond)

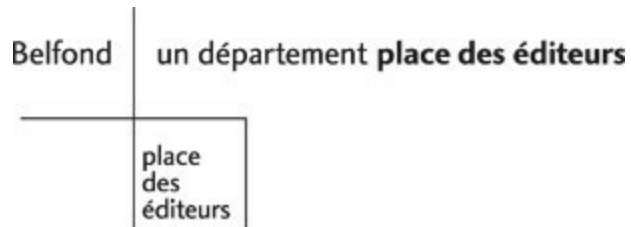
Éditions Belfond,  
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.  
Pour le Canada,  
Interforum Canada, Inc.,  
1055, bd René-Lévesque-Est,  
Bureau 1100,  
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-7088-1

© Belfond 2016.

Couverture RYSK<sup>®</sup>.

© Images by Chris Winsor - © Ghislain & Marie David Lossy



*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*